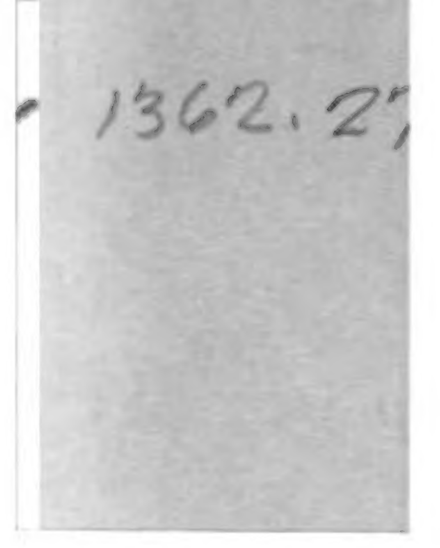

1362.2

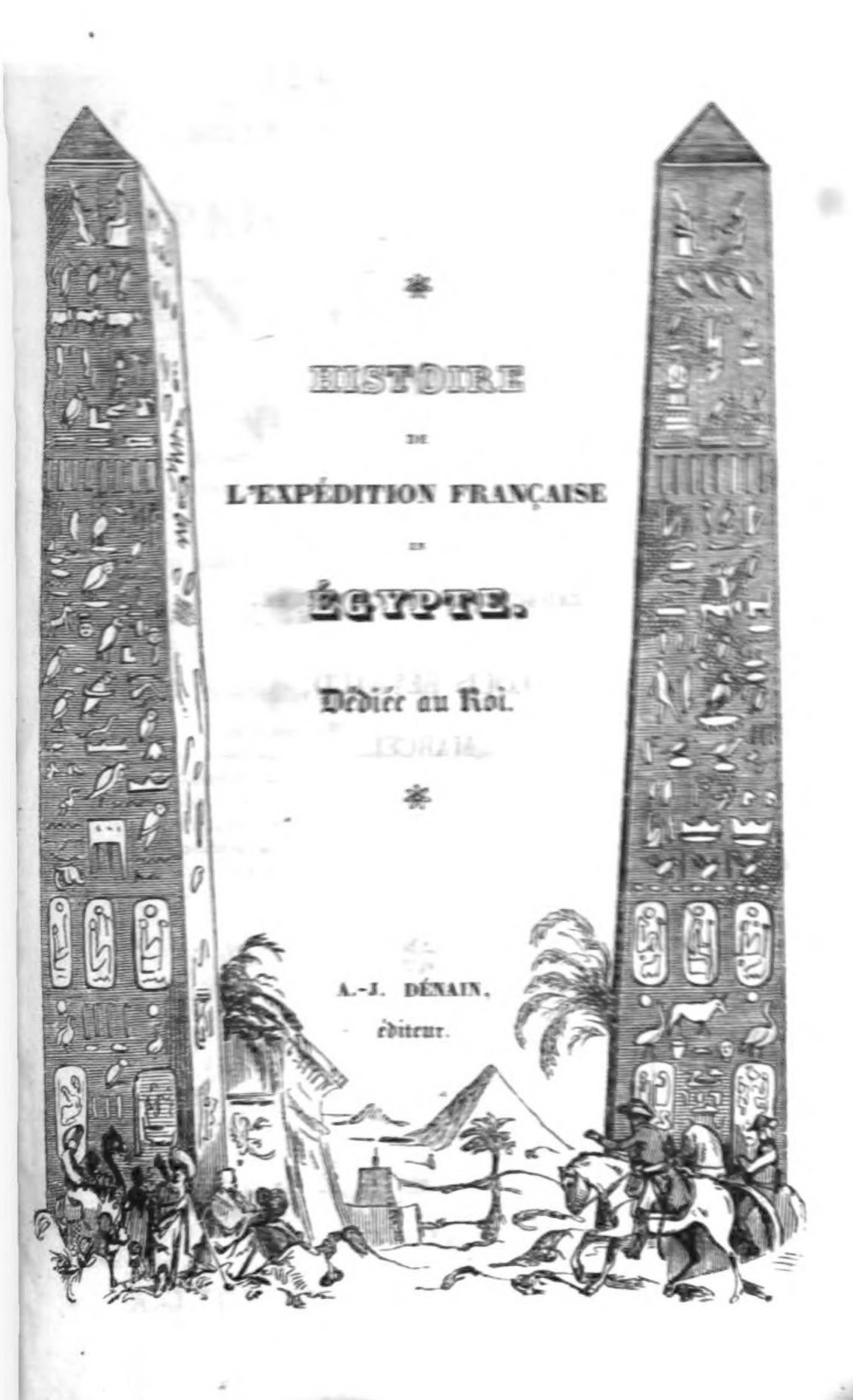
HISTOIRE

SCIENTIFIQUE ET MILITAIRE

DE L'EXPÉDITION FRANÇAISE

EN ÉGYPTE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE HENRI DUPUY,
11, RUE DE LA MONNAIE.

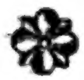

HISTOIRE
DE
L'EXPÉDITION FRANÇAISE
EN
ÉGYPTE.
Dédiée au Roi.
A.-J. DÉNAIN,
éditeur.



RÉDACTEURS DE CE VOLUME:

LOUIS REYBAUD,

MARCEL.



HISTOIRE

SCIENTIFIQUE ET MILITAIRE

DE

L'EXPÉDITION FRANÇAISE

EN ÉGYPTE

PRÉCÉDÉE

D'UNE INTRODUCTION,

PRÉSENTANT LE TABLEAU DE L'ÉGYPTE ANCIENNE ET MODERNE, DEPUIS LES PHARAONS JUSQU'AUX SUCCESSEURS D'ALI-BEY;

ET SUIVIE

DU RÉCIT DES ÉVÉNEMENS SURVENUS EN CE PAYS

DEPUIS LE DÉPART DES FRANÇAIS

ET SOUS LE RÈGNE DE MOHAMMED-ALI;

D'APRÈS

LES MÉMOIRES, MATÉRIAUX, DOCUMENS INÉDITS

FOURNIS PAR MM. LE COMTE BELLIARD, MARÉCHAL BERTHIER, BORY DE SAINT-VINCENT, MARQUIS DE CHATEAUGIRON, COMTE D'AURE, BARON DESGENETTES, DUTERTRE, MARQUIS DE FORTIA D'URBAN, GEOFFROY SAINT-HILAIRE PÈRE ET FILS, LES GÉNÉRAUX D'ANTHOUARD, BIGEON, DODE, GOURGAUD, A. MICHAUX, J. MIOT, SABATHIER ET TROMELIN, BARON LARREY, MARCEL, LE LIEUTENANT-COLONEL MORET, PARCEVAL DE GRANDMAISON, POUSSIELGUE, PEYRUSSE, COMTE RAMPON, REDOUTÉ, L. REYBAUD GÉNÉRAL REYNIER, X.-B. SAINTINE, BARON TAYLOR, A. DE VAULABELLE.

TOME II.

PARIS

A.-J. DÉNAIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

26, RUE DES SAINTS-PÈRES.

1830-1836

Minot Fund

HISTOIRE ANCIENNE

DE

L'ÉGYPTE.

TOME II.

HISTOIRE

DE

L'EXPÉDITION FRANÇAISE EN ÉGYPTE.

CHAPITRE I.

État de l'empire d'Orient à la fin du sixième siècle. — Mahomet. — Le Koran. — Hégire. — Attaque de la Syrie. — Mort du Prophète. — Abou-Beker, premier khalyfe. — Conquêtes en Syrie. — Omar, deuxième khalyfe. — Prise de Jérusalem. — Préparatifs contre l'Égypte. — État de cette contrée. — Amrou marche pour la conquérir. — Contre-ordre éludé. — L'armée musulmane arrive à él-Arych.

Fractionné en deux parts distinctes, vers la fin du quatrième siècle, le vieux colosse romain se mourait depuis lors. Quatre-vingts ans après le partage, l'empire d'Occident n'existait plus, et, à deux siècles de là, l'empire d'Orient, un instant illustré sous Justinien, se traînait agonisant entre des révolutions de palais et des querelles religieuses.

C'était au commencement du septième siècle de notre ère. Depuis 610, régnait à Constantinople Héraclius, treizième successeur d'Arcadius. Simple gouverneur d'Afrique, il avait renversé l'usurpateur Phocas, et s'était assis sur le trône.

Comme tous ses prédécesseurs, bientôt le nouveau souverain préféra les loisirs de son palais du Bosphore, les jeux du cirque et les joutes théologiques, aux soins vastes et compliqués d'un immense empire. Maître de l'Égypte et de toute la Mauritanie, avec des provinces dispersées dans trois parties du globe, Héraclius n'avait nul souci des invasions étrangères et des luttes intestines; il s'en remettait, pour régir ou défendre ses États, aux inspirations de ses chargés de pouvoir. Sa tâche personnelle à lui était toute dans les intrigues de cour et de sacristie; il assistait, acteur ou témoin, à la lutte depuis long-temps entamée entre le parti *bleu* et le parti *vert;* il signait des rescripts contre les Ariens à la demande des persécuteurs orthodoxes.

Un jour pourtant la guerre le réveilla. Depuis quinze ans à peu près, Kosroës II, roi de Perse, et fléau de l'Orient, réalisait sur les pro-

vinces de l'empire un plan de conquêtes progressives. Ainsi tour à tour étaient devenues ses tributaires, l'Arménie, la Cappadoce, la Galatie et la Paphlagonie : depuis il avait encore réuni à ses domaines Apamée, Alep, Kinesryn, Roha (Edesse), Damas, Antioche, Hémesse, Césarée et Jérusalem. Partout, dans cette longue série de victoires, l'invasion persane avait laissé des traces de pillage, de meurtre et d'incendie. La ville sainte, prise d'assaut, avait été saccagée : on avait brûlé les églises, massacré les prêtres, et vendu comme esclaves quatre-vingt-dix mille chrétiens. Fort de l'impunité et enhardi par la victoire de Syrie, Kosroës était descendu en Égypte, avait pris Alexandrie en 615, et poussé de là deux colonnes d'invasion : l'une le long des côtes mauritaniennes, l'autre vers le royaume de Nubie. Vainement, à diverses reprises, Héraclius avait-il dépêché vers lui des ambassadeurs : le vainqueur n'avait répondu à leurs propositions que par d'insolens refus ; et les derniers agens de la cour de Constantinople venaient d'être chassés avec insulte du camp des Perses.

Enfin le monarque byzantin comprit qu'il était temps d'agir. A tant d'affronts reçus coup

sur coup se joignirent bientôt la prise de Carthage et l'occupation de l'île de Rhodes. L'heure approchait où Kosroës, maître en Afrique et en Asie, apparaîtrait en armes devant l'Hellespont pour disputer à l'empereur sa capitale européenne. Secoué de sa torpeur par l'instinct du danger, Héraclius aima mieux alors le prévenir que l'attendre.

A la tête de son armée, il marcha lui-même contre son adversaire, l'attaqua, le battit en plusieurs rencontres (622-627), le refoula hors du territoire romain, et le rejeta en Perse où la mort l'attendait. Kosroës II fut assassiné par son fils Syroës, qui s'adjugea la couronne comme une prime de parricide.

Syroës se montra plus accommodant que son prédécesseur; il traita avec Héraclius, rentra dans ses limites, rendit les vases sacrés et les dépouilles enlevées à l'église de Jérusalem. Dans le nombre se trouvait le bois de la vraie croix, relique sainte, regrettée par le peuple des fidèles, et qui parut à l'empereur une conquête plus précieuse que celle de ses provinces perdues.

Aussi quand, de retour à Constantinople, Héraclius voulut instituer une fête commémo-

ratoire de son triomphe, il en oublia le côté profane, et se borna à faire célébrer dans tout l'empire son résultat religieux. L'anniversaire de l'*Exaltation de la Croix*, perpétué jusqu'à nos jours, date de cet événement. La cérémonie fut belle : on y vit figurer le patriarche Sergius et tout son haut clergé, qui devaient exploiter ensuite à leur profit cette tendance dévote.

Un instant l'absence de l'empereur avait annulé l'influence ecclésiastique : à son arrivée elle reprit le dessus, et régna plus vive que jamais. On expliqua les récentes victoires par l'intervention céleste : dans ce conflit d'hommes armés, on ne voulut voir que le doigt de Dieu ; on répéta au superstitieux monarque qu'il ne pouvait trop faire pour le ciel au moment où le ciel faisait tant pour lui. De là de nouvelles disputes théologiques, et des persécutions nouvelles contre les dissidens. Le nestorianisme et l'eutychianisme, antérieurement proscrits, furent attaqués encore. Déjà, dans diverses assemblées ecclésiastiques, on avait établi la réalité des deux natures en Jésus-Christ ; sous Héraclius on chercha à trouver une formule qui expliquât comment les deux

natures ne composaient qu'une personne et n'avaient qu'une seule volonté.

Cette formule fut trouvée. Confuse et inintelligible, elle sembla merveilleusement propre à rallier les Nestoriens et les Eutychiens, qui avaient résisté jusque-là aux anathêmes des conciles et à la puissance des empereurs. Avant tous les autres, Héraclius caressa cette pensée : et bientôt parut un édit qui faisait du monothélisme une foi et une loi de l'empire. Malheureusement cet édit, qu'on nomma *Ecthesis* (exposition de la foi), ne fut pas vu à Rome du même œil qu'à Constantinople. Le pape Jean IV fulmina contre lui une bulle : tremblant alors sous le coup de la censure pontificale, Héraclius désavoua son œuvre, et rejeta toute la responsabilité de l'hérésie sur le patriarche Sergius.

Voilà dans quels étranges intérêts s'absorbait le maître d'un des plus grands empires du monde. C'était pourtant alors une époque de transformation, une ère critique pour les puissances du globe. De toutes parts la barbarie guerrière se ruait sur la civilisation efféminée. L'Occident avait subi son joug ; des peuplades conquérantes régnaient en Italie, en Espagne

et dans les Gaules. A l'Orient s'ébranlaient déjà les hordes de la Haute-Asie, campées en armes sur la Vistule et le Dniéper, et des confins de la Chine accouraient ces populations turkes à qui Byzance devait un jour appartenir.

Mais, à côté de ces périls lointains, un péril existait, imminent, accompli, et frappant Héraclius au cœur même de ses provinces. L'Arabie s'était mise en marche pour la conquête du monde.

Comme la Syrie, la Palestine et l'Égypte, l'Arabie avait été incorporée par la conquête au grand empire romain ; mais, dans les siècles qui suivirent, la domination des empereurs y fut plutôt nominale que réelle. En aucun temps ces cohortes prétoriennes, qui foulèrent l'Égypte jusqu'aux Cataractes, ne purent pénétrer dans l'intérieur de l'Arabie. Quelques postes maritimes et un petit nombre de villes frontières subirent seuls une occupation armée. Encore l'influence des garnisons ne dépassait-elle pas un rayon de quelques lieues : au-delà, tout recouvrement d'impôts, toute perception de tributs était resté impossible. Retranchés dans leurs sables et dans leurs rochers, les Arabes auraient massacré les détachemens,

anéanti les armées qui auraient tenté de les y poursuivre.

Ces peuples vivaient donc dans la plus entière indépendance. Groupés par tribus tantôt alliées, tantôt ennemies, ils obéissaient à des chefs électifs ou héréditaires, promenaient leurs camps nomades dans l'étendue du Désert, et guerroyaient entre eux sur le plus frivole prétexte. Mais à la première manifestation hostile de la part des Romains, toute lutte, toute querelle de tribu cessait à l'instant; et la race arabe se ralliait dans une résistance solidaire contre l'ennemi commun. Aussi, après quelques tentatives malheureuses, Rome avait-elle renoncé à la possession effective de cette contrée, et depuis, moins jaloux encore d'un reste d'influence, les empereurs d'Orient avaient à leur tour rappelé d'Arabie leurs dernières garnisons militaires. Ce pays vivait donc, au commencement du septième siècle, dans un état d'émancipation irrégulière, n'ayant pour loi politique que des coutumes et des traditions insaisissables.

L'état religieux de la contrée n'était guère plus homogène. Quelques tribus, celle de Thaqyf entre autres, étaient idolâtres; d'autres

étaient sabéennes, adorant le soleil comme les Hemyarites, la lune comme la tribu de Kenânéh, les planètes comme celles de Lakham, de Djedâm et des Assadites, les étoiles fixes comme les Beny-Mysam, les Tays, les Beny-Qays; celles-ci, en plus petit nombre, professaient le christianisme, celles-là le judaïsme, comme les Beny-Nadyr et les Beny-Khaybar.

Au milieu de ce chaos de lois, de mœurs et de cultes, un homme se révéla avec le hardi dessein de relier entre elles des populations disjointes, de leur donner de la force en leur donnant de l'unité. Patient, hardi, infatigable, doué à un point merveilleux de la chaleur de sang et de la gravité réfléchie des Arabes, associant dans son organisation puissante la sagacité qui conçoit et l'audace qui exécute; poëte et prophète à la fois; venu du peuple et sachant le passionner et l'éblouir, le conduire par l'enthousiasme ou par la peur; aimant son pays, le connaissant bien, il résolut de former un tout de tant d'élémens hétérogènes, de fondre en une seule teinte cette marqueterie de coutumes et de rites, de créer une nationalité et une patrie là où il n'y avait ni patrie ni nationalité; d'engloutir dans une aventureuse rénovation toutes

ces haines de tribus à tribus, de familles à familles, de guerriers à guerriers; enfin de se faire une Arabie à lui, une Arabie qui devînt célèbre dans le monde, qui régnât par la parole et par le glaive, qui pût imposer aux vaincus ses croyances religieuses et sa loi politique.

Cet homme était Mahomet, fils d'Abd-Allah.

Mahomet était né à la Mekke, en 569, dans la tribu des Koreychites [1], et, simple marchand de chameaux à la suite des caravanes, il avait eu une jeunesse pauvre et ignorée. Nul ne l'a dit; mais il est à croire que, dans le cours de ses longs voyages, le réformateur arabe préludait à son rôle futur par l'étude des hommes et des localités. En Égypte, en Palestine, en Syrie, il s'inspirait des mœurs, des préjugés, des passions de la multitude, pour peser ensuite, dans le silence, quel levier assez fort soulèverait cette masse et quel en serait le point d'appui. Il avait à choisir entre la prédication et la conquête, le prosélytisme et la violence; il ne choisit pas, il prit l'un et l'autre.

L'œuvre première était de créer ce nouveau

1 C'était la plus noble de toutes, et elle était chargée de la garde de la *Kaabah*. Elle faisait remonter sa généalogie jusqu'à Ismaël, fils d'Abraham, et parlait l'arabe le plus pur.

culte, auquel tant de sectes éparses devaient se rallier; d'y jeter, comme un appât à leur conversion, quelque reflet des croyances anciennes; d'y faire la part des sens, celle du cœur, et celle surtout de l'imagination orientale, si riche, si chaude, si luxuriante. On a dit que Mahomet était illettré; c'est possible; mais quel lettré, quel lauréat d'académie, quel membre d'institut oserait se nommer poëte comme lui? Quel savant, quel théologien aurait construit de la base au sommet une religion où sont reproduites toutes les bonnes pensées, toutes les idées morales des autres religions; et, ce travail de philosophe une fois achevé, qui aurait su lui donner comme Mahomet une valeur d'application aux peuples orientaux, un germe de vie et de propagande universelle?

C'est ce que rêva le génie prodigieux de cet homme, et son rêve fut accompli. Combinant les diverses données du vieux culte des mages, du judaïsme et du christianisme, Mahomet les jeta modifiées dans sa religion nouvelle, et prit pour point de départ l'abolition de l'idolâtrie, l'unité de Dieu qui n'engendre point et n'est point engendré, le dogme de l'immortalité de

l'ame, des peines et des récompenses dans l'autre vie.

Témoin des schismes qui partageaient l'église chrétienne, de ces controverses théologiques qui se résumaient en scandaleuses ruptures ou en luttes armées, il voulut constituer dans son culte une obéissance moins raisonneuse, une foi plus absolue, une plus inviolable unité. Il ne se donna pas pour fils de Dieu et soutint au contraire que Dieu n'engendrait pas; mais il proclama qu'il était son unique apôtre, ayant seul et seul ayant eu sur terre la pensée céleste à lui révélée par l'ange Gabriel. Ainsi toute sa religion pouvait se résumer dans l'épigraphe sacramentelle, qui, aujourd'hui encore, descend matin et soir des minarets orientaux : « Il n'y a qu'un Dieu, et Mahomet est son pro- » phète. »

De cette grande synthèse religieuse, il en vint à l'analyse, et son analyse fut le Koran; le Koran, mélange de vérités et de fables, création merveilleuse et poétique, livre solennel qui mit vingt-trois ans à descendre du ciel, sourate par sourate, jusqu'à ce que les cent quatorze fussent complètes.

Comme la Bible, l'Évangile, et les Veda des

l'Inde, le Koran est avant tout une œuvre de moraliste et de législateur. Sa doctrine est pure, noble, consolante; elle y revêt les plus belles formes du dialecte arabe; elle parle à l'oreille et au cœur. Mais à côté des plus graves sentences, on est parfois étonné d'y rencontrer d'absurdes fictions, des rêveries incroyables, écrites avec un aplomb qui déconcerte notre appréciation européenne. Ainsi est-il du voyage que Mahomet, conduit par l'ange Gabriel, fit en une nuit de la Mekke à Jérusalem et de Jérusalem à la Mekke; voyage qui, à tout prendre, n'est pas plus surnaturel que la transfiguration du mont Thabor, les miracles de Cana et du lac de Tibériade, etc. A l'exemple de Jésus, Mahomet avait compris en effet que le merveilleux était la raison du peuple, et que l'imagination arabe, plus qu'aucune autre, s'exaltait de poésie, non de logique. Si le prophète ne s'était adressé qu'au sens réfléchi des hommes, il eût peut-être gagné à lui, comme Socrate, une élite de disciples convaincus, mais froids, hommes spéculatifs et non pratiques; il eût fondé une école, jamais une religion. En combinant au contraire ces divers moyens, en faisant un appel aux passions et à la raison, au cerveau

et au cœur ; en colorant pour la foule toutes ses folies de visionnaire, en jetant dans son monde fantastique des trésors de femmes, de parfums, de riches tapis et d'étoffes moelleuses, Mahomet ne laissait pas un seul instinct sans amorce, un seul homme sage ou fou sans aimant sympathique. Pas une des variétés du caractère humain n'échappait à cette variété d'influence.

Ainsi, il disait à ceux qui avaient le sens droit :

« N'adorez que le moteur suprême de cet » univers. Sa toute-puissance a créé tous les » êtres, et sa bonté a préparé, pour conserver » leur existence, tout ce qui est sur la terre [1].

» Il répand également ses bienfaits sur le » fidèle et l'infidèle [2].

» Ce Dieu est unique, éternel, sans égal, » sans associé ; il n'est ni le père ni le fils d'au- » cun être [3].

» L'homme de tous les cultes, soit musul- » man, soit juif, soit chrétien, soit sabéen, lui

[1] Sourate II, v. 21, 22, 29.

[2] Sourate LXIV, v. 2, 18.

[3] Sourate CXII.

» est agréable et lui paraît digne de récompense » lorsqu'il est juste, vertueux et bienfaisant[1]. »

Ensuite il faut l'entendre quand il improvise son paradis avec un luxe d'éblouissantes images et de richesses descriptives. Dans quel rythme sonore il promet à ces tribus, brûlées par le soleil, des bains odorans, de beaux vergers et de fraîches cascades ; à ces hommes qui vivent d'une poignée de riz, des tables somptueuses ; à ces tempéramens de feu, des légions de houris comme la terre n'en porte pas ? Quelle verve ! Quel style ! Quelle harmonieuse abondance ! L'élysée grec et romain est bien pâle auprès de tant de pompe ; et cet enfer chrétien, spéculant sur une infirmité humaine, la peur, que devient-il à côté de ce rêve merveilleux qui déifie les sens et offre une prime éclatante aux plus actives passions de notre nature ?

Puis il s'adresse aux instincts haineux ; il gronde, il éclate, il tonne contre les ennemis de l'Islamisme ; le croyant doit se défier de ces hommes, car leur voisinage est fatal, leur souffle pestilentiel. Entre eux et les disciples du prophète, c'est presque une guerre à perpétuité.

[1] Sourate II, v. 61. — Sour. IX, v. 12.

Mais ces paroles de colère font place à des chants d'amour, quand le livre saint parle du Très-Haut, quand il exalte ses œuvres miséricordieuses. Alors c'est une hymne grave, recueillie, sublime, intelligible à tous, simple et cadencée, noble et pénétrante. Aucune langue, aucun culte, n'a des prières plus belles pour la Divinité. Le génie arabe a passé tout entier là-dedans; il y est avec ses formes brusques, ses phrases heurtées, ses pensées sentencieuses, courtes, jetées sans liaison comme des apophthegmes; il s'y reflète avec ses métaphores, ses exagérations, ses redondances et son étrange coloris; enfin, avec tous ses défauts et toutes ses qualités [1].

Armé de son livre, Mahomet préluda bientôt à sa gigantesque mission. C'est à la Mekke, âgé de quarante ans, qu'il prêcha d'abord sa doctrine. Sa parole pleine d'onction et d'énergie, l'autorité de son regard et la hardiesse de ses idées, eurent bientôt fanatisé un petit groupe

[1] Dès le vivant même du prophète, on a mis en doute que le Koran fût l'œuvre de Mahomet seul. On a dit depuis qu'il s'était fait aider dans son travail par un moine nestorien, nommé Sergius, ou, suivant les autres, Bohaïrâ. Mahomet se défendit vivement de l'accusation contemporaine, et l'une et l'autre paraissent dénuées de fondement.

de catéchumènes. Il s'empara d'eux de telle sorte qu'au besoin ils seraient tous morts pour lui. Quelques oppositions s'étant manifestées dans le sein même de sa famille, il les combattit par l'éloquence et les changea en vives sympathies. Pour effrayer moins et caresser quelques vieux souvenirs nationaux, il voulut, dès le début, rattacher son culte à celui du patriarche Abraham, père des Arabes, et sut enter avec adresse sur son nouveau rite une foule de pratiques religieuses établies dans la contrée depuis un temps immémorial, telles que le culte de la Kaabah et le pélerinage annuel de la Mekke.

Quoique cette première phase de la mission de Mahomet, toute de paisible prosélytisme, n'offrît aucun prétexte à la persécution, les succès du nouvel apôtre, l'éclat qui déjà l'entourait, lui valurent quelques-unes de ces inimitiés qui ne manquent jamais au génie. Longtemps cette haine resta sourde et sans manifestation publique; mais enfin elle éclata. Mahomet fut chassé de la Mekke par sa propre tribu, les Koreychites.

De ce jour date la phase guerrière du mahométisme, de ce jour sa propagande par le glaive.

Réfugié à Médine, le prophète y proclama sa nouvelle ère qu'il nomma *hégire*, du mot arabe *hegiréh*, fuite. C'était le vendredi 16 juillet 622 de Jésus-Christ, correspondant au 21 du mois cophte Abyb, l'an 933 de l'ère d'Alexandre.

Le gant était jeté; il fallait combattre. La victoire de Bedr rallia à Mahomet les esprits irrésolus qui plient devant le plus fort; il exalta les hommes de bravoure et de fanatisme qui avaient vaincu sous lui, et qui rapportaient à sa céleste mission tous les résultats de leur courage. Dès-lors, la route fut belle pour l'Apôtre conquérant. Porté sur les bras de ceux qui l'avaient proscrit, il rentra dans la Mekke, la ville sainte, aux cris de la foule enthousiaste; il y rentra en maître, imposant son culte sous peine de mort. Bientôt la contrée environnante, l'Hedjaz, reconnut le chef religieux; l'Yémen fut conquis à son tour; et, à peu d'années d'intervalle, toute la péninsule arabique ne forma plus qu'un seul peuple sous la même loi et sous la même foi.

Alors Mahomet porta ses vues plus loin. Autour de lui nations et rois s'écroulaient dans l'abandon et le morcellement. Lui, il avait formé un faisceau jeune et vivace; il voulut y

rallier tout ce qui était épars et désuni. Poussant des armées de sectaires à l'est et à l'ouest, d'un côté, il menaça la Perse ruinée par de longues campagnes ; de l'autre la Syrie qu'Héraclius ne songeait guère à défendre. Déjà quelques villes frontières venaient d'ouvrir leurs portes; quelques jours encore, et c'en était fait de toute la contrée, lorsque la mort du chef arrêta ces soldats enthousiastes. L'an 11 de l'hégire [1] (632 de l'ère chrétienne), Mahomet mourut empoisonné à Médine dans la soixante-troisième année de son âge.

Remplacer un tel génie, continuer son œuvre était une lourde tâche pour ses successeurs, et pourtant ils surent se tenir à la hauteur d'un pareil rôle. Beau-père et parent de Mahomet, Abou-Beker qui régna après lui ne dérogea point à ses plans hardis et à ses hautes pensées. Soit qu'il y eût chez lui respectueuse conviction, soit qu'il cherchât par un acte public à relever le caractère du maître; à son avènement, il ne voulut pas s'arroger le titre qu'avait porté Mahomet, et il se renferma dans une qualification plus modeste.

1 Suivant él-Makyn, le lundi 13 du mois de Raby él-âouel (8 juin); et suivant Abou-l-Faradj, le 28 du mois de Safar (25 mai).

Le chef nouveau et pontife souverain ne se nomma donc plus lieutenant de Dieu (*khalyfêt Allah*), mais lieutenant de l'apôtre de Dieu (*khalyféh Résoul-Allah*). C'était constater une supériorité hiérarchique et maintenir le chef de l'Islamisme dans cette sphère idéale qui commandait une obéissance sans contrôle. La concession d'amour-propre était donc un acte utile et politique.

Le règne d'Abou-Beker fut court, mais glorieux. Ses vingt-sept mois de durée furent marqués par l'affermissement de la foi à l'intérieur, et par des succès militaires au dehors. L'armée musulmane entama d'une part le territoire persan; de l'autre elle entra dans le cœur de la Syrie, et planta l'étendard du Prophète sur les murs de Gazzah.

Surnommé *él-Sadyq* (le juste), de son vivant, Abou-Beker mourut de phthisie le 23 du mois de Gemady él-âkher de l'an 13 de l'hégire (634): et le jour même les Musulmans appelèrent au trône un autre parent du Prophète, Omar, fils de Khettâb, qu'Abou-Beker avait désigné à leur choix.

Aussi modeste que son prédécesseur, le nouveau khalyfe ne voulut d'abord prendre d'au-

tre titre que celui de lieutenant du lieutenant du Prophète (*khalyféh khalyféh Resoul-Allah*), mais cette longue périphrase fut bientôt remplacée par la qualification de Prince des Fidèles (*Emyr-él-Moumenyn*) [1] qui fut depuis Omar constamment affectée aux khalyfes.

Sous ce nouveau chef, l'Islamisme poussa au loin ses conversions et ses conquêtes. Omar marcha en personne contre le roi de Perse Yezdedjerd, battit et renversa du trône ce dernier rejeton de l'antique famille des Sassanides, tandis que ses généraux Abou-Obeydah, Amrou-ben-él-Aas, Serdjyl et Saad complétaient la soumission de la Syrie. Déjà presque toutes les villes de l'intérieur ou du littoral avaient subi la loi de la force. Kinesryn, Basan, Hémesse, Damas, s'étaient rendues. Seule, Jérusalem résistait encore, Jérusalem la ville appelée *sainte* par les chrétiens à la fois et par les Musulmans [2].

1 C'est de ce mot arabe que les historiens du moyen-âge ont tiré par corruption leur nom de *Miramolin*.

2 Jérusalem, en arabe *él-Qouds* (la Saiuteté), *él-Moqadess* (le Sanctuaire), ou enfin *Beyt él-Moqadess* (maison du Sanctuaire), était l'objet d'une vénération si universelle en Arabie, que Mahomet y fixa d'abord la première *kiblah* des Musulmans, c'est-à-dire le point de l'horison

Assiégée par Amrou et par Serdjyl, long-temps elle se défendit dans l'espoir de secours, long-temps elle attendit qu'Héraclius vînt disputer, les armes à la main, le sanctuaire de la foi chrétienne. Mais après des efforts inouis, seule en face d'une nécessité irrésistible, la cité sainte s'ouvrit aux infidèles, les accepta, les reconnut pour maîtres, heureuse de sauver ainsi ses habitans de la mort et ses maisons du pillage. Alors la Croix fléchit devant le Koran, et l'église de la résurrection, bâtie par Constantin, devint une mosquée.

Souveraines à l'occident et à l'orient, les armes d'Omar ne trouvaient plus en Asie un aliment digne d'elles. La Syrie, soumise à peine, était calme déjà et résignée. Depuis long-temps, les liens qui l'attachaient à Constantinople n'étaient pour elle qu'un vasselage sans garantie; tranquille on l'accablait d'impôts, attaquée on ne la secourait pas, on la laissait livrée à ses seules forces. Aussi, malgré la différence des religions, le joug arabe s'était naturalisé sans

où ils se tournent en faisant leurs prières. Plus tard Mahomet changea cette direction et choisit la Mekke pour isoler davantage des Arabes juifs les Arabes musulmans.

peine dans cette province; à l'abri d'une protection plus efficace, ses peuples avaient repris leurs allures agricoles et commerciales, et rien ne présageait qu'ils hasardassent de long-temps une levée de boucliers contre leurs nouveaux maîtres. En Perse, la victoire avait aussi tranché la question pendante; la mesure était donnée de ce que pouvait la puissance musulmane; l'expérience était faite, de long-temps elle ne pouvait se renouveler.

Que faire alors? Où pousser ces armées, chaque jour accrues par le prosélytisme, ces légions enthousiastes, qui voulaient soumettre le monde au Koran? A quoi utiliser tant de courages fanatiques, à quoi employer tant de têtes incandescentes, tant de bras qui se seraient tournés l'un contre l'autre, s'ils n'avaient rien eu devant eux?

Comme tous les conquérans qui l'avaient devancé, comme Cambyse, comme Alexandre, comme les empereurs romains, Omar songea à l'Égypte, pays de fertilité fabuleuse, terre d'abondance, jalousée de tous temps par les Juifs et par les Arabes. Craignant un échec fatal aux débuts de la foi nouvelle, il hésita long-temps, donna des instructions et les ré-

voqua ; mais enfin, ayant appris que l'autorité musulmane se consolidait en Syrie, il envoya un exprès à son général Amrou-ben-êl-Aas, avec l'ordre formel de marcher contre l'Égypte.

L'Égypte alors, plus froissée encore que la Syrie, se trouvait fatiguée comme elle de ce joug byzantin sans dignité et sans vigueur. Là aussi l'action gouvernementale ne se révélait que par de tracassières persécutions. Inefficace à protéger et à créer des richesses, elle se montrait ingénieuse à molester les naturels, à tarir dans sa source la prospérité publique.

La population égyptienne se composait alors de deux populations bien distinctes : les gouvernans et les gouvernés. Parmi les premiers figuraient les Grecs venus de Constantinople avec des fonctions militaires et administratives; puis encore les petits-fils de ces Romains que la conquête avait portés sur les rives du Nil; enfin quelques rejetons des premières familles grecques qui dataient des Ptolémées.

Voilà les gouvernans ; les gouvernés étaient les Cophtes, race indigène descendant des anciens Égyptiens. Ces deux populations cohabitaient l'Égypte ; mais sans s'y mêler et en gar-

dant toujours leurs nuances. C'était comme une scission irrévocable, pareille à celle des castes de l'Inde : ni sous les Perses, ni sous les Ptolémées, ni sous les Césars, la fusion n'avait pu avoir lieu ; et depuis encore, après la conquête d'Omar, cette même division de vainqueurs et de vaincus subsista indélébile ; d'une part et tour à tour, les Arabes, les Mamlouks, les Turks ; de l'autre, les mêmes Cophtes, toujours distincts, toujours marqués à leur type originel.

Aux Grecs nommés aussi *Melkites*, c'est-à-dire royaux ou impériaux, revenaient le pouvoir et les faveurs du gouvernement ; aux Cophtes ou *Jacobites*, le paiement des impôts, les avanies, les vexations de tout genre. Les rôles religieux subissaient la même influence que les rôles politiques. Les Grecs impériaux attendaient le mot d'ordre de Constantinople pour toutes les questions de culte ; ils changeaient de foi à l'exemple de l'Empereur, et devenaient tour à tour avec lui catholiques, ariens ou monothélites. Les Cophtes, plus nombreux que les Grecs, procédaient en sens inverse. Opprimés, ils ne voulaient pas avoir une croyance commune avec leurs oppresseurs ; et

leur système de perpétuel antagonisme les jetait toujours dans les sectes proscrites par l'État. Ainsi, catholiques jusqu'à la révolte avec Athanase quand ce patriarche se sépara des empereurs ariens, les Cophtes avaient adopté les doctrines de Nestorius et d'Eutychès lorsque ces doctrines eurent les honneurs des persécutions impériales.

Le clergé d'Égypte se balançait, mi-parti entre ces deux opinions, suivant la naturalité de ses membres; les prêtres grecs de naissance ou d'origine étaient Melkites; les prêtres cophtes, hérétiques comme leurs compatriotes. Sans espoir de s'éclairer par la controverse, en butte à des haines systématiques, ces deux partis se faisaient une guerre de synodes, et se lançaient des excommunications réciproques.

Les sectaires cophtes étaient plus nombreux; mais les Grecs s'appuyaient sur la cour et sur les édits de l'Empereur. Ces édits ordonnaient la persécution, et quoique l'Égypte se trouvât presque entière à punir, les séides byzantins avaient trouvé dans leur cœur assez de fiel, dans leurs bras assez de force pour cette tâche. De petits intérêts, des haines particulières, des

passions cupides, des visées ambitieuses, tout cela se combinant, se surexcitant, fut appelé du zèle pour la religion de l'État. Il serait long de dire tout ce qu'il en résulta d'actes infâmes, de dépositions de prêtres et d'évêques, d'incarcérations, d'exils, d'amendes, de confiscations, de fermetures d'églises, de pillage de monastères, de meurtres de populations, de massacres de vieillards, de femmes et d'enfans. Ce fut plus odieux qu'aux plus sanglantes phases des persécutions païennes.

L'Égypte était exaspérée; elle implorait vengeance à genoux; elle couvrait d'exécrations, et cette autorité lointaine qui ne se révélait à elle que par ses attentats, et ces agens visibles qui enchérissaient sur les ordres les plus sévères. Cette tendance hostile à Constantinople était devenue si influente et si active, que des Grecs eux-mêmes, hommes de bonne foi, s'étaient réunis d'opinion et d'affection aux naturels cophtes. Désormais une ligne de sang séparait l'Égypte de la métropole; on pouvait y jeter du sang encore, la rendre plus large; mais l'effacer était impossible.

Telle était la disposition de la contrée quand le lieutenant d'Omar, Amrou-ben-êl-Aas, s'é-

branla pour la conquérir. L'ordre était à peine arrivé de Médine qu'il obéit.

L'armée musulmane partit comme pour une fête. Elle allait voir, fouler, soumettre cette Égypte dont les prodiges étaient le thème le plus fécond des veillées arabes; ces plaines où la moisson était si belle, ces rives du Nil avec leur riche verdure; ces villes commerciales où s'entassaient tant de trésors; Alexandrie surtout, ce bazar du monde, où ils allaient trouver, eux, pauvres croyans demi-nus, des vêtemens de soie et d'or, des tapis, des esclaves que leur sabre ravirait aux infidèles. Qu'étaient, auprès de tant de biens, les courtes souffrances du Désert, une marche de deux cents lieues, et les chances de longs combats?

Depuis long-temps Héraclius semblait avoir renoncé à intervenir dans ses possessions lointaines. Aux premiers succès des khalyfes, il était bien sorti un moment de son insoucieuse léthargie. Regardant autour de lui, il avait vu la Syrie à demi-conquise et l'Égypte menacée. Mais comme d'usage, au lieu de ressaisir ses armes, il avait songé aux négociations. Quelques ordres étaient partis pour faire replier jusqu'à

Assouân le gros des garnisons égyptiennes, pendant qu'il obtenait d'Omar une espèce de répit à sa campagne d'Égypte, en lui promettant un tribut annuel. Mais depuis, ce subside honteux n'ayant pas été payé, Omar avait passé outre, et son lieutenant s'était mis en marche.

Il paraît toutefois que, soit par suite d'un nouveau message d'Héraclius, soit par quelque revirement dans la volonté du khalyfe, un exprès fut envoyé en toute hâte à Amrou.

Cet exprès, porteur d'une dépêche décisive, rejoignit le général musulman à l'entrée du désert qui sépare l'Asie de l'Afrique. A la vue de cet homme et de la lettre du khalyfe, Amrou devina un contre-ordre. Il avait su les incertitudes d'Omar au sujet de cette aventureuse tentative, ses combats, et les influences de toute espèce mises en œuvre pour l'en détourner ; il comprit donc que ce message était un dernier résultat de ses craintes et de ses hésitations. Plus rassuré sur l'avenir, le général voulait persister, et sa première pensée fut de chercher un biais pour désobéir.

Au lieu d'ouvrir la dépêche à l'instant et sur la route même, il prétexta son respect envers

le noble écrit du Prince des Fidèles, et déclara qu'il n'en briserait le sceau que le lendemain devant l'armée réunie pour la prière de l'aurore. En même temps il fit accélérer la marche, et défendit toute halte avant que le gros des troupes fût arrivé en face d'êl-Arych. Lui pourtant, dans le cours de cette longue étape, il retint à ses côtés le messager du khalyfe, l'accabla de questions, le pressa de telle sorte et sur les affaires de Médine et sur les dispositions d'Omar, qu'au bout de quelques heures le contenu de la dépêche n'était plus un mystère pour lui.

Comme il l'avait prescrit, on atteignit êl-Arych dans la nuit ; et le jour pointait à peine que déjà, groupant autour de lui les principaux officiers de son armée, Amrou se faisait apporter la lettre du khalyfe, la baisait religieusement, la portait humblement à son front, puis lisait à haute voix ce qui suit :

« Au nom du Dieu clément et miséricor-
» dieux ;

» De la part du khalyfe Omar-ben-êl-Khet-
» tâb, à Amrou-ben-êl-Aas ; que le salut et la
» bénédiction du Très-Haut soient sur lui !

» Si lorsque cet écrit que je t'adresse te par-

» viendra, tu te trouves encore sur les terres » de la Syrie, ne poursuis pas ta marche vers » l'Égypte; mais, s'il ne te parvient que lorsque » tu auras atteint les frontières de l'Égypte, » continue d'aller en avant à la grâce de » Dieu. »

Cette lecture terminée, Amrou se tourna vers ceux qui l'entouraient : « Où sommes- » nous? leur dit-il; êl-Arych [1] dépend-il de la » Syrie ou de l'Égypte. » — « Nous sommes » en Égypte, répondirent de concert les chefs » musulmans; nous avons passé hier les colon- » nes de Reyfah[1]; êl-Arych fait partie de l'É- » gypte. »

« En avant donc à la grâce de Dieu! s'écria » Amrou; Dieu et le Khalyfe nous l'ordon- » nent. »

[1] *Êl-Arych*, située sur l'emplacement de l'ancienne *Rhinocorura* ou *Rhinocolura*, fait maintenant partie de la province de Charqyêh, et est à peu près à douze lieues des colonnes de *Reyfah* (l'ancienne *Raphia*) qui de tout temps ont été regardées comme les limites entre l'Égypte et la Palestine.

Le mot *êl-arych* signifie *la tente* en arabe. Les traditions du pays prétendent que ce nom lui fut donné parce que les frères du patriarche Joseph, sortant d'Égypte, y furent arrêtés par les gardes envoyés à leur poursuite et contraints d'y dresser *leurs tentes*, en attendant la permission de passer outre pour rejoindre leur famille.

Ce fut ainsi qu'Amrou-ben-êl-Aas entra en Égypte, l'an 18 de l'hégire (639 de l'ère chrétienne). Il parut à la frontière avec une armée sûre de sa force et confiante dans la victoire. Peu considérable d'abord, cette armée se grossit bientôt de tribus nomades qui n'eurent nulle peine à se fanatiser pour le Koran, parce que le Koran leur donnait le monde. Compacte, heureuse et prête à la résistance, l'Égypte aurait eu de la peine à se défendre contre le double instinct du prosélytisme et du pillage; qu'on juge du sort qui l'attendait désunie, exaspérée et prise au dépourvu.

—

CHAPITRE II.

Invasion de l'Égypte. — Menf. — Babylone. — Mokoukos. — Traité des Cophtes avec les Musulmans. — La tente d'Amrou. — Koum-Cheryk et Maryout. — Siége d'Alexandrie. — Captivité d'Amrou. — Son élargissement. — Mort d'Héraclius. — Reddition d'Alexandrie. — Lettre d'Amrou à Omar. — Incendie de la bibliothèque. — Amrou, premier gouverneur de l'Égypte. — Fostat. — Canal du Prince des Fidèles. — Conquêtes en Mauritanie. — Othmân, troisième khalyfe. — Aly, quatrième khalyfe. — Gouverneurs de l'Egypte, Abd-Allah-ben-Sayd, Mohammed-ben-Abou-Beker, Qays-ben-Saad, Oustour-Melek. — Révolte de Moaouyah. — Mort d'Aly. — Usurpation de Moaouyah.

Pour toute réponse aux lettres du Khalyfe, Amrou lui avait annoncé son entrée en Égypte en demandant du renfort. Omar lui envoya quatre mille hommes d'élite, sous la conduite de Zobeyr, fils d'Aouâm.

Ainsi accrue, l'armée musulmane marcha sans obstacle d'êl-Arych à Menf, ou Memphis, ancienne capitale et alors encore capitale titulaire de l'Égypte. Toutefois, la ville la plus importante de la contrée, la métropole effective,

était Alexandrie, ville toute grecque de population, grecque de mœurs et de sympathies.

Depuis le jour de sa fondation, Alexandrie avait tendu, par une série d'empiétemens successifs, à dépouiller Menf de ses priviléges. Déjà le séjour des Ptolémées avait fixé dans son enceinte toute l'influence politique; et, comme si ce n'était pas assez de cette suprématie, elle avait voulu, dans une dernière spoliation, constater l'abus de la force sur le droit. Les monumens de Memphis avaient subi une dîme, une taxe en nature; la nouvelle favorite avait confisqué à son profit les joyaux de granit et de marbre de la vieille reine d'Égypte. Dans ce larcin de colonnes, d'obélisques, de sphinx, les temples pharaoniens s'étaient vu dépouiller pièce à pièce. Vaincus, ils n'avaient opposé que la résignation. Mais entre les deux cités rivales, l'une oppressive, l'autre opprimée, une haine était survenue, éternelle, indélébile, plus forte que les siècles, et aggravée encore, au temps d'Héraclius, par des dissentimens religieux. Menf était jacobite; Alexandrie, melkite.

Alexandrie obéissait alors à un Constantinopolitain, patrice de la cour impériale, et nommé

par Héraclius préfet de toute l'Égypte inférieure : l'Égypte du milieu ou Égypte moyenne, Menf et la forteresse de Babylone relevaient d'un autre préfet Mokoukos (ou, suivant êl-Makyn, êl-Maqouqar), Grec d'origine, mais né en Égypte, et secrètement lié aux Cophtes par ses affections et ses relations de famille.

Depuis long-temps, Mokoukos avait songé à l'Arabie pour délivrer l'Égypte du joug intolérable d'Héraclius ; il s'en était ouvert dans une correspondance avec Mahomet, et plus tard il avait insisté sans doute auprès des Khalyfes ses successeurs. Sans l'admission d'une pareille connivence, il serait difficile en effet d'expliquer la marche hardie d'Amrou, et la manière dont il fut accueilli.

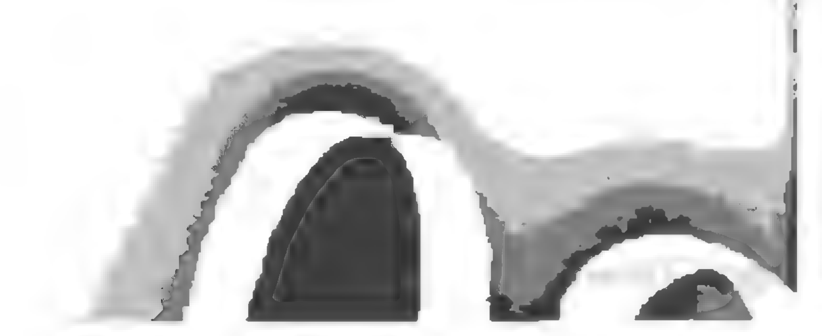
A son apparition, ce ne fut pas la crainte qui domina dans la contrée, mais l'espérance et la joie. Quelques Grecs isolés dans Menf songèrent seuls à une lutte sérieuse, le reste ne vit dans les Musulmans que des alliés avec lesquels il fallait s'arranger à l'amiable. Le préfet Mokoukos fut au nombre des derniers. A peine les conquérans parurent-ils sous les murs de la ville, qu'il assembla les notables de la nation cophte, et les consulta sur les bases d'un traité

avec Amrou. Ce traité fut signé l'an 19 de l'hégire (640). En retour d'une soumission entière de la part des cophtes, Amrou leur garantissait la liberté religieuse, la sûreté individuelle, l'inviolabilité des propriétés, et une justice impartiale pour tous. A la place des perceptions arbitraires et exorbitantes des préposés impériaux, le nouveau maître établit pour uniques redevances, une taxe fixe et annuelle d'un dynar par tête (quinze francs environ de notre monnaie), puis l'obligation de loger et nourrir pendant trois jours tout voyageur musulman.

Ces conditions étaient douces; elles impliquaient quelques garanties; comparées aux lois draconiennes de l'Empereur, elles acquéraient une valeur bien plus grande. Aussi, toutes les populations des provinces se rallièrent-elles au traité de Mokoukos; pour protester de leur bonne foi et se créer un titre au patronage musulman, elles envoyèrent d'avance le montant du tribut stipulé. Ainsi, en peu de mois, douze millions de dynars (cent quatre-vingt millions de francs environ) furent versés dans les coffres d'Amrou, et ce chiffre précise celui de la population de l'Égypte à cette époque.

A cette soumission spontanée, ne prit point part, comme on pense, la partie grecque des habitans, qui, peu nombreuse, s'appuyait sur les agens impériaux et sur les troupes à leur solde. Quand l'Égypte, dans un rapide entraînement, se fut donnée tout entière aux armées de l'Islamisme, ils s'effrayèrent de se voir faibles et isolés. S'ils avaient cru à une grâce de la part du vainqueur, ils l'eussent sollicitée; mais craignant les rigueurs étrangères et les représailles intérieures, tremblans, désespérés, ils se jetèrent pêle-mêle soit dans Alexandrie, soit dans la forteresse de Babylone, située à l'opposite de Menf, sur la rive droite du Nil. Ces deux points furent alors les seuls en Égypte qui tinssent encore pour Héraclius.

Babylone ne tarda pas à se rendre. Assise sur l'une des croupes du Mokattam, cette forteresse bâtie, croit-on, par les conquérans perses, avait été long-temps occupée par une garnison babylonienne qui lui avait laissé son nom. Ses redoutes qui commandaient le fleuve auraient pu tenir long-temps, mais Mokoukos avait su prévoir et déjouer la résistance. Sous le prétexte que l'île de Raoudah était pour la garnison un meilleur camp de défense, il avait



fait évacuer entièrement la forteresse, qui resta sous la garde d'un petit nombre de soldats et de quelques Grecs fugitifs. Dégarnie de la sorte, Babylone se rendit presque sans coup férir, et la garnison de Raoudah, cernée de toutes parts, se résigna comme elle.

Restait Alexandrie, position bien autrement forte et pourvue de bonnes troupes. Là s'étaient réfugiés tous les Grecs de la contrée, avec l'énergique résolution de se défendre dans leur dernier asile. Cette place, attaquable seulement par le côté de terre, ayant la mer libre pour ses communications et ses approvisionnemens, pouvait annuler tout l'effet de l'occupation musulmane. Sans elle, la conquête de l'Égypte ne devait avoir que des résultats précaires et toujours contestés.

Amrou vit les choses sous ce point de vue; il donna l'ordre de lever le camp et de marcher sur Alexandrie. L'armée se mit à l'œuvre; les tentes musulmanes qui se déployaient entre le Nil et la forteresse de Babylone furent abattues et serrées. Quand on en vint à celle du général, les soldats chargés de ce travail trouvèrent sur le sommet de la tente un nid de colombes. Dans leur suprise, ils ne voulu-

rent pas y toucher sans avoir consulté le chef. « A Dieu ne plaise, dit Amrou, qu'un » Musulman refuse la protection à une créa- » ture de Dieu qui s'est fiée à son hospitalité. » Nous sommes d'ailleurs dans le mois de Mo- » harrem, mois sacré, durant lequel la reli- » gion nous interdit tout acte de violence. » Qu'on respecte ces oiseaux devenus mes » hôtes ; qu'on laisse ma tente debout jusqu'à » notre retour. »

Cet ordre fut suivi ; isolée au milieu de la plaine, la tente d'Amrou y subsista à demeure ; et cet incident, si insignifiant en apparence, détermina, nous le verrons plus tard, la fondation d'une grande ville.

Dans sa marche vers l'Égypte inférieure, l'armée musulmane enleva sur la rive occidendale du Nil les deux petites villes de Koum-Cheryk et de Maryout (l'ancienne *Mareotis*), où quelques Grecs fugitifs s'étaient fortifiés à la hâte ; puis elle vint camper devant Alexandrie et développa autour d'elle ses lignes d'attaque.

Alors commença le siége, dont les débuts furent conduits avec vigueur. Force était d'en finir, car la peste désolait alors l'Arabie et laissait peu d'espoir d'obtenir des renforts. Plus de

vingt-cinq mille Musulmans avaient succombé au fléau, et, dans le nombre, les soldats les plus dévoués et les plus habiles généraux de l'Islamisme.

Mais tout le zèle et tout le courage n'y purent rien. Ce n'était plus ici un pêle-mêle, un combat en rase campagne, et les Arabes furent long-temps avant de s'habituer à cette guerre de tactique et de réflexion si nouvelle pour eux. Leur enthousiasme se brisait contre ces remparts massifs et contre ces machines de guerre dont l'usage leur était inconnu.

L'an 19 de l'hégire (640) s'était en partie écoulé au milieu d'infructueuses tentatives, lorsque Amrou voulut réunir ses efforts pour un assaut décisif. A la tête des siens, il força l'escalade et pénétra dans l'intérieur de la ville; mais là, attaqué par tous les Grecs réunis, vaincu par le nombre, pressé, isolé de ses soldats, il tomba au pouvoir des assiégés avec Mousleméh-ben-Mokhallad son lieutenant, et Ouerdân son affranchi.

Prisonniers, le patrice les manda devant lui, et un instant ils se crurent découverts.

« Pourquoi nous faites-vous la guerre? leur » demanda le gouverneur. » — « Nous vou-

» lons, répliqua vivement Amrou, ou vous
» convertir à l'Islamisme, ou vous soumettre
» à nous payer tribut. Tels sont les ordres de
» Dieu; le combat cessera quand ils seront
» exécutés. »

Les Grecs ne savaient pas quels étaient leurs prisonniers; mais à l'attitude fière de l'interlocuteur, à sa parole tranchante, à ce ton qui trahissait l'habitude du commandement, ils soupçonnèrent un instant l'importance de leur capture. Le patrice surtout parut comme saisi d'une révélation, et, se tournant vers ses gardes : « Cet homme est un des chefs musulmans,
» dit-il en grec; qu'on lui coupe la tête. »

C'en était fait d'Amrou, si son affranchi Ouerdân, qui comprenait la langue grecque, n'eût tout réparé par une merveilleuse présence d'esprit. Il coupa brusquement la parole à son maître par un violent coup de poing; puis : « Qu'est-ce donc? s'écria-t-il, et que signifie
» cette audace? Toi, l'un des derniers de l'ar-
» mée, tu veux expliquer l'intention des chefs!
» Tais-toi et laisse parler ceux qui doivent
» parler! »

Cette scène bien jouée trompa tous les Grecs présens, et le patrice lui-même, revenu de ses

premiers soupçons, révoqua son ordre de mort. Il fit plus encore : sur la demande de Mousleméh, il consentit à relâcher les prisonniers, soit pour prendre vis-à-vis du général musulman l'initiative de bons procédés, d'égards et de clémence, soit pour se créer auprès de lui des messagers de paix et d'amiable transaction.

Amrou, échappé comme par miracle à ce danger imminent, ne reparut au milieu de ses soldats que pour les retremper d'une ardeur nouvelle. Bientôt, d'un côté, les attaques devinrent plus vives, et, de l'autre, la résistance mollit. Depuis plus d'un an, les Alexandrins tenaient tête aux meilleures troupes de l'Islamisme; ils étaient las de rester sur la brèche sans espoir de secours. A plusieurs reprises, ils avaient réclamé l'appui de l'Empereur; mais tout avait été en vain, instances, prières, dévouement. Nul vaisseau, nul renfort n'arrivait. Le monarque qui s'était laissé déposséder de Jérusalem paraissait résigné au sacrifice d'Alexandrie.

Tant de lâcheté néanmoins trouva dans Constantinople même d'éclatantes réprobations. Les patrices et les principaux de la cour étaient sur

le point de se soulever, quand Héraclius mourut en 641, laissant avec la guerre étrangère tous les germes d'un débat de palais. Alors la foule des prétendans à l'Empire fut grande. Tour à tour, et dans le courant d'une seule année, on vit passer sur le trône Héraclius II, fils d'Héraclius, qui périt après un règne de cent trois jours, empoisonné par sa belle-mère Martine et par le patriarche Pyrrhus; ensuite Héracléonas, fils de Martine; puis son frère David, surnommé Tibère, et enfin Constans II son neveu et fils de Constantin Héraclius. Au moment où Amrou pressait le plus vivement Alexandrie, l'empire d'Orient avait donc trois maîtres, associés par la peur, régnant à la fois dans un accord monstrueux, mais se détestant au fond de l'ame, prêts à toute heure à se combattre et à s'entr'égorger.

Ces nouvelles reçues coup sur coup consternèrent les Alexandrins; ils désespérèrent de leur cause. Acculés dans une position sans issue, fatigués de tant d'efforts en pure perte, ils se soumirent aux lois de la nécessité. Les plus compromis, parmi les habitans, s'embarquèrent sur des navires grecs et gagnèrent le large; les autres, restés dans la ville, traitè-

rent de sa reddition avec le général musulman.

Ainsi, après un siége de quatorze mois, où périrent vingt mille assiégeans, Amrou fit son entrée dans Alexandrie le premier vendredi de Moharrem, l'an 21 de l'hégire (641), et son premier acte de vainqueur fut un hommage à Dieu, en célébration de sa victoire. Ce jour-là les prières solennelles se récitèrent publiquement sur la grande place de la ville, et en présence de toute l'armée.

Le lendemain, émerveillé de sa conquête, Amrou écrivit au Khalyfe :

« J'ai conquis la ville de l'Occident, et je ne » pourrais énumérer tout ce que renferme son » enceinte.

» Elle contient quatre mille bains et douze » mille vendeurs de légumes verts, quatre » mille Juifs payant le tribut, quatre mille musiciens et baladins, etc.

L'entrée d'Amrou à Alexandrie ne fut marquée par aucune réaction sanglante; il traita ses nouveaux sujets avec bonté, et son passage n'aurait eu que des résultats utiles sans un déplorable incident, dont les suites ont si vivement réagi depuis sur le monde scientifique et littéraire. Nous voulons parler de l'incendie

de la bibliothèque d'Alexandrie. On a écrit là-dessus trop de pages déclamatoires pour que nous n'en restions pas dans les simples termes de la vérité.

Cette précieuse bibliothèque était renfermée dans un des palais qui avoisinaient le port. Soit que les Musulmans ne l'eussent point découverte, soit que l'ayant fait, ils n'eussent pas soupçonné la valeur de ce vaste dépôt, toujours est-il qu'aux premiers temps de l'occupation, Amrou n'eut guère souci de ces milliers de parchemins recueillis à si grands frais et depuis tant de siècles. Le hasard seul reporta son attention sur eux.

Parmi les Alexandrins qui se pressaient à ses audiences, se trouvait un savant grec nommé Jean Philopone, dit le Grammairien, sectaire jacobite, destitué autrefois par les agens impériaux. Depuis sa disgrâce, cet homme, fanatique de science, s'était installé à demeure dans les galeries de la bibliothèque; butinant çà et là dans ses rayons, compulsant, compilant sans relâche. Quand les Musulmans furent les maîtres, il présuma que tant de trésors allaient se disperser, et voulut au moins en retenir sa part. Bienvenu d'Amrou, il lui demanda quelques livres

philosophiques et les obtint; mais, dans son enthousiasme maladroit, il exagéra si bien sa reconnaissance, porta si haut la valeur du présent, qu'Amrou se ravisa et se rétracta.

« J'en référerai au Khalyfe, » dit-il, et il écrivit, demandant des instructions au sujet de la bibliothèque entière.

Omar répondit sur-le-champ : « Si les livres » ne contiennent que ce qui est écrit dans le » livre de Dieu (le Koran), il nous suffit, et » ces livres sont inutiles; s'ils contiennent quel- » que chose de contraire au Saint-Livre, ils » sont pernicieux. Dans les deux cas, brû- » lez-les. »

Dilemme singulier qui ne satisfait ni la logique ni la morale, mais qui s'expliquerait mieux peut-être, si l'on consentait à se placer au point de vue politique des fondateurs d'une religion et d'une autorité nouvelles !

L'ordre était précis; Amrou n'avait plus qu'à obéir. Au grand désespoir de Jean-le-Grammairien et au regret de tous les siècles suivans, les livres de la bibliothèque servirent à chauffer pendant six mois tous les bains d'Alexandrie.

Nommé premier gouverneur de l'Égypte, Amrou, libre désormais de soins militaires, dut

songer à l'organisation pacifique des provinces conquises. Il quitta Alexandrie, laissant dans ses murs une garnison imposante, et se dirigea, avec le gros de l'armée, vers l'Égypte intérieure « Où irons-nous camper? » se demandèrent les soldats. — « A la tente du général, » s'écria l'un d'eux, et plusieurs milliers de voix répétèrent : « A la tente du général. »

En effet, à quelques mois de là, déjà autour de cette tente s'étaient élevées des habitations temporaires, qui, peu à peu, se convertirent en demeures solides et permanentes. Sur le même emplacement, les chefs firent bâtir des maisons spacieuses, les généraux des palais. De toutes ces constructions naquit bientôt une ville importante, ville toute militaire, toute musulmane, qui prit le nom de *Fostat* (la tente) en commémoration de son origine. Plus tard, Amrou, jaloux de fonder sa capitale, y ajouta celui de *Mesr*, nom de l'Égypte elle-même et affecté de tout temps aux capitales de la contrée [1].

Ainsi favorisée, Fostat se peupla d'édifices et s'entoura de remparts: elle devint le séjour

[1] Menf avait conservé jusqu'alors le titre de *Mesr*, malgré la concurrence d'Alexandrie.

des gouverneurs qui la dotèrent de grands établissemens militaires et civils.

De sa résidence nouvelle, Amrou régla l'organisation de sa vaste province. L'impôt personnel avait été fixé par le traité de soumission; quelques taxes foncières y furent seules ajoutées, soit en faveur des Villes-Saintes, soit pour parer à quelques débours administratifs. L'Égypte fut divisée en arrondissemens provinciaux, avec des chefs séparés, pris parmi les Cophtes et relevant du gouverneur. Toutes les terres qui appartenaient à l'Empire ou aux Grecs fugitifs formèrent le domaine du nouveau pouvoir, ou furent réparties parmi les chefs de l'armée musulmane à titre de fiefs et de récompenses. Ces domaines, affermés dès-lors à des cultivateurs cophtes, devinrent l'objet de réglemens précis, où tous les droits respectifs eurent leur part et leurs garanties. Ainsi, la population agricole trouva, dans le patronage musulman, une sécurité inconnue sous le régime impérial; elle respira, libre des agens chrétiens, et crut renaître à cette législation libérale qui avait marqué les siècles des Pharaons, des Ptolémées et des premiers Césars.

Les Nilomètres d'Eléphantine, de Koptos,

d'Erment, d'Elethyïa et de Menf, avaient cessé d'être les régulateurs des redevances annuelles; car ce cadastre toujours ouvert aux administrés devait déplaire à une administration qui ne voulait pas de contrôle. Délaissés, ces monumens étaient tombés en ruines. Amrou les fit relever; il ordonna même qu'on en construisît d'autres; et bientôt les crues du Nil, mesure du produit et de l'impôt, purent être consultées sur toute la longueur de la vallée égyptienne.

Dans l'année qui suivit celle de la conquête, le fleuve promettait un favorable niveau, quoique éloigné pourtant des seize coudées, premier terme de fertilité et d'abondance. Alors les Cophtes vinrent trouver Amrou, et lui dirent [1] : « Prince, il est une loi établie par l'usage et à laquelle il faut se conformer pour » que notre Nil parvienne au degré voulu pour » la fécondation des terres. » — « Quelle est » cette loi ? » dit Amrou. Ils répondirent : « Le troisième jour du mois cophte Bâouneh » (7 juin), nous cherchons une jeune et belle

[1] Ce récit est emprunté textuellement à l'auteur arabe Ben-Ayâs, dont M. Marcel possède un magnifique manuscrit.



» vierge ; nous l'enlevons de force à ses parens, » nous la parons des atours d'une fiancée, et » nous la précipitons dans le Nil, au lieu con- » sacré pour la cérémonie. » — « Ce sacrifice, » répliqua sur-le-champ Amrou, ne peut plus » avoir lieu sous l'Islamisme. »

Cependant, les mois de Bâounéh, d'Abyb, de Mesory, de Tout, s'écoulèrent, et le Nil ne montait pas. L'effroi avait saisi l'Égypte ; une foule d'habitans se disposaient à quitter cette terre qu'ils croyaient vouée à la stérilité, lorsqu'Amrou avisa le Khalyfe de ces symptômes alarmans. Pour toute réponse, Omar envoya à son lieutenant un billet qu'il devait jeter dans le fleuve : ce billet portait ces mots :

« Au nom du Dieu clément et miséricor- » dieux ; de la part d'Omar, fils de Khattab, » au Nil béni de l'Égypte.

» Si ton cours n'a jusqu'à présent dépendu » que de ta propre volonté, suspends-le ; mais » s'il a dépendu des ordres du Dieu Très-Haut, » nous supplions ce Dieu de lui donner sa crue » complète. »

Amrou jeta ce billet dans le fleuve la veille de la fête de la Croix, c'est-à-dire le seizième

jour du mois de Tout[1], et s'il faut en croire Ben-Ayâs qui raconte cet événement, dès la même nuit, le Nil monta à seize coudées. Ce qu'il y a de positif, c'est que les registres du Nilomètre portent cette année la crue totale à dix-sept coudées trois quarts.

Cet épisode, s'il est vrai dans tous ses détails, nous fournirait une preuve de plus, que nulle religion sur terre n'a été privilégiée pour la fabrication des miracles, et que toutes s'y sont essayées avec quelque succès. Comme tant d'autres, le prodige de la crue du Nil pourrait s'expliquer par des causes naturelles; mais l'histoire aurait trop à faire si elle acceptait la tâche de relever les impostures religieuses, depuis la verge d'Aaron, jusqu'au sang de saint Janvier.

Quoi qu'il en soit, si Amrou dérogea pour cette fois à la sage réserve musulmane, ce fut, il paraîtrait, dans l'intention de porter un coup décisif au vieux culte égyptien du Dieu Nil,

[1] Cette fête a lieu le 14 septembre dans les trois premières années du cycle intercalaire des Cophtes, et le 15 septembre dans la quatrième année de ce cycle. Ce jour passe pour être le dernier de la crue de Nil.



culte qui avait survécu à toutes les influences du Christianisme. Exploitant le hasard avec habileté, il n'eut pas de peine à faire renoncer ces peuples à un sacrifice humain, quand une simple intervention du Khalyfe déterminait une crue au-delà de toutes leurs espérances. Seulement, au lieu d'une jeune fille, on permit de jeter dans le fleuve une statue en argile, grossièrement modelée, et cet usage s'est perpétué jusqu'à nos jours. Ce simulacre se nomme encore en arabe *arousséh* (la fiancée).

A la suite des améliorations administratives vinrent les réformes judiciaires. Jusqu'alors, toutes les sentences avaient ressorti des agens impériaux; la fortune, la vie, l'honneur des naturels avaient été livrés à leur discrétion. Amrou institua des tribunaux réguliers, permanens et spéciaux; il les composa d'hommes influens, éclairés et intègres. C'est à lui que l'on doit l'institution des Divans, espèce de cours d'appel, chargées de connaître au besoin des premiers jugemens rendus par les qadys. Comme surcroît de garantie, il voulut même qu'en cas de procès entre un Musulman et un naturel du pays, l'autorité cophte pût intervenir et demander une appréciation mixte. Ainsi, chacun

en Égypte était jugé par ses pairs en religion et en nationalité.

Un acte d'éclatante justice acheva de gagner à Amrou le cœur de ses nouveaux sujets. De toutes les victimes de l'intolérance religieuse d'Héraclius, la plus saillante était le patriarche cophte Ben-Yamin (Benjamin) qui n'avait jamais voulu se prêter aux palinodies théologiques du clergé de Constantinople. Comme jacobite opiniâtre, il avait été dépossédé du patriarcat et forcé de sauver par la fuite sa vie et sa liberté. Un Melkite l'avait remplacé sur le siége; mais sa puissance, acceptée comme un droit par les Grecs seuls, ne fut subie par la masse cophte que comme un fait et une usurpation. Le patriarche proscrit resta entouré de toute la sympathie populaire : quoique absent et fugitif dans le Désert, son autorité survivait toujours influente et encore debout depuis treize ans, quand l'Égypte changea de maîtres. Pressé par le vœu général et désintéressé dans ce débat, Amrou s'en servit comme d'une arme politique. Il chassa l'usurpateur et rappela Ben-Yamin sur le siége patriarcal.

Le gouverneur de l'Égypte ne se borna pas à cet acte de réhabilitation; il accorda à la reli-

gion du pays une protection tolérante; il admit les Cophtes dans sa ville musulmane, leur permit d'habiter Fostat et d'y bâtir des églises. Et pourtant alors Fostat n'avait pas même une mosquée : à peine y voyait-on quelques oratoires, mais si modestes, si petits, que la prière commune se faisait en plein air.

Amrou songea toutefois à donner un temple à l'Islamisme. Il le conçut dans de larges dimensions et à l'instar de la grande mosquée de la Mekke. L'emplacement en fut choisi, disent les auteurs arabes, dans le local d'un ancien pyrée persan, consacré au culte du feu, et ruiné depuis l'ère d'Alexandre. Les monumens de Menf, déjà dévastés par les empereurs grecs et romains, furent l'objet d'une spoliation nouvelle. Leurs dernières colonnades de granit et de porphyre servirent de support aux voûtes de la mosquée, et leurs larges dalles de marbre blanc, ajustées comme parois latérales au temple d'Amrou, se chargèrent de lettres d'or, qui reproduisaient le Koran tout entier.

Des intérêts d'une autre nature réclamèrent bientôt les soins du gouverneur de l'Égypte.

Une disette était venue affamer le territoire de Médine, et le Khalyfe avait fait un appel à

sa fertile province du Nil. Cet appel ne fut pas vain. Amrou réunit tout le froment que les Cophtes avaient versé en nature, et le dépêcha par caravanes si nombreuses, si considérables, au dire des fabulateurs arabes, que le premier chameau de la file entrait à Médine, lorsqu'à peine le dernier venait de quitter Fostat. Mais cette voie de transport était longue, coûteuse et pénible. Alors Amrou songea à creuser un canal qui, partant de Fostat, traverserait le Désert et irait aboutir à la Mer-Rouge, où les denrées pouvaient se charger pour les ports de l'Yemen. Cette grande idée, qui réalisait la jonction des deux mers, ayant obtenu la sanction du Khalyfe, on se mit à l'œuvre sur-le-champ; et peu d'années suffirent pour achever ce travail gigantesque. Le canal fut creusé et nommé *Khalig-Emyr-él-Moumenyn* (Canal du Prince des Fidèles).

Tant de créations, d'innovations et de soins intérieurs ne suffisaient pas à l'activité d'Amrou. Au milieu de sa grande tâche administrative, il trouva encore le temps et les moyens de réaliser d'autres conquêtes militaires. A la tête de ses troupes, il poussa vers le littoral de la Mauritanie, et, dans une courte campagne,

il soumit à l'Islamisme les villes de Barqah et de Tripoli d'Occident (*Tarabolous él-Gharb*).

Ce succès d'Amroû devait être l'un des derniers événemens du glorieux règne d'Omar. A peine le Khalyfe venait-il d'en recevoir la nouvelle, qu'il périt assassiné par un esclave persan nommé *Fyrouz* (turquoise) et surnommé Abou-Loulouah. Cet homme se vengea d'un déni de justice par un coup de poignard.

Omar mourut de sa blessure le 26 du mois de Dy-l-hagéh de l'an 23 de l'hégire (644), après un règne de dix ans cinq mois et vingt-huit jours.

Son successeur fut Othmân-ben-Affân, parent de Mahomet comme ses devanciers, nommé par les six électeurs qu'Omar avait désignés avant sa mort [1].

Sa nomination ne fut néanmoins ni immédiate, ni incontestée. On eut même le temps de consulter Omar au sujet des divers prétendans au khalyfat; et le mourant trouva assez de présence d'esprit pour discuter leurs mérites. « Mon fils est trop jeune, dit-il, et c'est » déjà bien assez qu'un par famille soit appelé

[1] Othmân, Aly, Talhah, Zobéyr, Obeydah et Saad.

» à rendre compte à Dieu de sa gestion. Aly » n'a pas assez de gravité dans ses mœurs; » Talhah, neveu du khalyfe Abou-Beker, est » trop orgueilleux; Zobéyr trop attaché à l'ar- » gent; quant à Othmân, il est trop partial en- » vers ses parens et ses familiers. »

Malgré ce dernier avis, Ohtmân fut élu; mais il ne tarda guère à justifier les répugnances du mourant. Il régnait à peine que déjà il avait remplacé les vieux serviteurs, les généraux dévoués de son prédécesseur, par ses favoris ou par des membres de sa famille.

Le conquérant de l'Égypte, l'administrateur habile qui l'avait organisée, Amrou, n'échappa point à ce système de népotisme. L'an 25 de l'hégire (645), Othmân lui enleva son gouvernement, et nomma à sa place son frère de lait Abd-Allah, fils de Sayd. Arrivé en Égypte, le nouveau gouverneur se révéla d'abord à ses administrés par une augmentation d'impôts. La taxe établie par Amrou produisait, sans forcer la main, douze millions de dynars; en se montrant plus tenace, Abd-Allah parvint à l'élever à quatorze millions. Cet excédant enchanta le Khalyfe, et parlant un jour à Amrou : « Abd-Allah, lui dit-il en riant, a su traire

» la chamelle après toi. » — « C'est vrai, lui » répondit Amrou, mais il a affamé les petits. »

Peu jaloux d'administration, le nouveau gouverneur voulut au moins signaler son passage par quelques victoires. Ainsi, tour à tour il marcha contre la Mauritanie, et réunit la ville d'Afrykyah à la province d'Égypte; puis, s'embarquant pour une campagne maritime, il dévasta les côtes d'Espagne et les îles adjacentes; enfin, réunissant ses vaisseaux à ceux du gouverneur de Syrie, Moaouyah, fils d'Abou-Sofyân, il débarqua avec lui en Chypre, réduisit à l'esclavage une partie des habitans, et frappa sur les autres un tribut annuel de sept mille dynars. Trois ans plus tard, l'an 31 de l'hégire (651), il hasarda bien encore une pointe vers la Nubie; mais trouvant là une résistance plus réelle, il se borna à conclure un traité de paix et à ramener un fort butin d'esclaves. Ce fut sa dernière campagne. Soit qu'il fût peu satisfait des résultats, soit que la situation de l'Égypte ne lui permît plus de longues absences, il se tint tranquille à Fostat jusqu'en l'an 35 de l'hégire (655), époque qui fut signalée par le meurtre du khalyfe Othmân, son protecteur.

Depuis son avénement, Othmân avait amassé sur lui bien des colères. Ce n'était pas assez d'avoir sacrifié au favoritisme les noms les plus beaux de l'Islamisme, il voulut encore, comme par une espèce de défi jeté à l'opinion, rallier dans sa cour tous les ennemis du Prophète, bannis par ses successeurs. L'investiture du gouvernement égyptien était l'acte qui résumait le plus scandaleusement ces deux griefs capitaux contre le Khalyfe. D'un côté, c'était Amrou que l'on avait dépossédé, Amrou, à qui ce poste appartenait par droit de conquête; et de l'autre, on avait porté à de si hautes fonctions un Abd-Allah-ben-Sayd, qui, secrétaire du Prophète, l'avait trahi en reniant sa foi; Abd-Allah, condamné par Mahomet et qui aurait péri par le glaive le jour de la prise de la Mekke, si Othmân, à force d'instances, n'eût obtenu que son arrêt de mort fût changé en arrêt d'exil.

Quoique si bien motivées, long-temps ces haines couvèrent sans résultat sérieux. Mais une vaste conspiration s'organisait en silence, et la révolte ne tarda pas à éclater.

L'Égypte, malgré son éloignement, n'était pas l'une des provinces les moins hostiles au

nouveau souverain. L'an 35 de l'hégire (655), les symptômes y étaient si alarmans, qu'Abd-Allah crut devoir se rendre à Médine pour y consulter son protecteur. Il partit; mais il était à peine sur la frontière, que le gouverneur provisoire Oqybah était battu et chassé par le rebelle Mohammed-ben-Hanyfah, dont le premier acte fut de proclamer Othmân déchu de l'empire. Vainement Abd-Allah, revenu à la hâte, voulut-il ressaisir ses droits; repoussé par Mohammed jusqu'à Asqalân, il y mourut quelque temps après.

Pendant que ceci se passait en Égypte, d'autres provinces accomplissaient aussi leur mouvement insurrectionnel. Él-Harith, Thabet, Djoumâyl, Zeyd et son frère Safah Djondob, Arouah, Amrou fils de Hamaq, chassèrent de Koufah [1] le gouverneur Sayd, nommé par Othmân, et levèrent l'étendard de l'indépendance.

Effrayé de leurs progrès, ce fut en vain que

[1] La ville de Koufah est située sur les bords de l'Euphrate dans l'Iraq Babylonien (Mésopotamie) qui comprend l'ancienne Chaldée. Elle fait maintenant partie de la province turque de l'Iraq sur les frontières de l'Arabie déserte. Elle est célèbre par l'usage qui s'y établit de l'ancienne écriture arabe, appelée de son nom *koufique*.

le Khalyfe voulut alors entrer en pourparlers, et gagner du répit par des concessions. L'impulsion était donnée; l'arrêter n'était plus au pouvoir de personne. Déjà, depuis quelque temps, une foule d'insurgés étaient partis de provinces diverses, avec Médine pour rendez-vous; trois cents avaient quitté Koufah; trois cents autres Basrah; mille accouraient du fond de l'Égypte; tous implacables dans leur haine contre Othmân, unanimes pour sa déposition, mais incertains et partagés sur le choix de son successeur. Ceux d'Égypte songeaient à Aby-ben-Aby-Taleb, gendre du Prophète; les voix de Basrah étaient pour Talhah; celles de Koufah pour Zobéyr.

Quand ces turbulens antagonistes furent entrés dans Médine, Othmân eut de la peine à contenir leur premier élan et à se défendre contre une déchéance immédiate. Tous ses efforts auraient échoué peut-être, si Amrou et êl-Moghayréh ne s'étaient présentés aux mécontens et ne leur avaient promis, au nom du Khalyfe, toutes les réformes demandées. Sur les instances de ces intermédiaires, on se calma, on consentit à transiger.

Le premier article de cette espèce de traité

fut la révocation du gouverneur titulaire de l'Égypte, Abd-Allah, dont la mort n'était pas encore connue, et son remplacement par Mohammed, fils du khalyfe Abou-Beker. D'autres conditions furent encore imposées; on dressa des listes de destitutions; on dicta des choix; enfin, on renouvela presque en entier le personnel des hautes charges de l'Empire. Placé entre une adhésion et des menaces de violence, Othmân accepta tout, signa tout; il revêtit lui-même Mohammed des insignes de gouverneur; il joua le repentir de sa conduite passée, déclara que dorénavant il ne règnerait que par les lois; et pourtant, malgré cette humiliante condescendance, il fallut encore qu'Aly intervînt pour empêcher ces conjurés énergumènes d'attenter à la vie du Khalyfe.

Enfin, les esprits se calmèrent; et la ligue fédérative songea à se séparer. Le nouveau gouverneur de l'Égypte, Mohammed-ben-Abou-Beker, partit le premier escorté des siens et suivi d'un grand nombre d'habitans de Médine. Mais arrivé près d'Eylah, le hasard lui procura une révélation qui lui donnait la mesure de la bonne foi et de la sincérité du Khalyfe dans les transactions récentes. Un Arabe, por-

teur d'un message impérial, fut arrêté sur la route par ses soldats; fouillé, on trouva sur lui une lettre d'Othmân à Abd-Allah qu'il croyait encore seul chef de l'Égypte.

« Quand Mohammed, fils d'Abou-Beker, » écrivait le Khalyfe, et ses compagnons, dont » les noms suivent, seront arrivés à Fostat, » qu'on n'ait aucun égard aux lettres dont ils » sont porteurs; qu'on leur coupe les pieds et » les mains, et qu'on les pende aux troncs des » palmiers. »

A la lecture de cette lettre, un cri d'indignation et de fureur retentit dans les rangs égyptiens. Au lieu de pousser vers l'isthme de Suez, la troupe rebroussa chemin, et reparut assez tôt aux portes de Médine pour y trouver encore les conjurés de Basrah et de Koufah. Le motif du retour fut raconté et accueilli par des cris de mort : « Au palais! Au palais! » vocifera la bande exaspérée, et le Khalyfe se vit bientôt assiégé par cette foule qui demandait sa tête.

Othmân supplia en vain, en vain il désavoua son sceau et sa signature, rejetant toute la responsabilité de la lettre fatale sur son secrétaire Mérouân. Trompés une fois, ses antagonistes

furent inflexibles. Les efforts d'Aly lui-même qui envoya ses deux fils, Hassan et Housseyn, au secours du Khalyfe, échouèrent cette fois et ne purent ajourner l'inévitable dénouement. Après un siége de cinquante jours, le palais fut forcé; Othmân, percé d'outre en outre par la lance de Mohammed, fut achevé de neuf coups d'épée par Habar-Soudân et par Amrou, fils de Hamaq. Long-temps il se débattit et se roula par terre, ensanglanté, à demi-mort et cherchant à se faire un bouclier d'un large Koran qu'il tenait à deux mains.

Ainsi mourut Othmân, après un règne de douze années environ, âgé de quatre-vingt-deux ans suivant êl-Makyn, de soixante et quinze suivant Abou-l-Fedâ.

Son corps resta trois jours sans sépulture, et, quand on l'inhuma, aucun honneur ne lui fut rendu, aucune des coutumes religieuses ne fut pratiquée, pas même celles qu'on accordait aux plus pauvres Musulmans. Sans ablution, sans linceul, on roula son corps dans son caftan ensanglanté, et on le jeta de nuit dans le fossé d'un jardin nommé Hes-Koukab.

La mort d'Othmân éveilla l'ambition des divers compétiteurs au trône des khalyfes. Au

milieu de ce concours de droits et de prétendans, des partis se formèrent avec leurs préférences et leurs antipathies, et la guerre civile allait s'ensuivre, quand, par une espèce de compromis, les voix suffisantes se réunirent sur Aly dont nous avons déjà parlé, Aly fils d'Abou-Taleb, gendre du Prophète, et qui déjà s'était trouvé en concurrence pour le khalyfat avec ses trois prédécesseurs.

Les premiers jours de son avénement semblèrent annoncer un règne paisible; mais bientôt les passions qu'avait soulevées la fin tragique d'Othmân, les haines, les affections de partis se réveillèrent contre un souverain qui ne s'appuyait directement sur aucun. Talhah et Zobéyr, qui avaient prêté serment au Khalyfe, se rétractèrent. Abd-Allah, fils d'Omar, Amrou, ex-gouverneur de l'Égypte, et une foule d'autres opposans, quittèrent Médine et portèrent à la Mekke leur camp insurrectionnel. Aychah se trouvait dans cette dernière ville, Aychah, veuve du Prophète, et l'ame du parti mécontent.

Des provinces bientôt la défection gagna le cœur de l'empire. A Médine même, la masse des habitans était plutôt indifférente qu'affec-

tionnée, et les familiers d'Othmân, mis à l'écart par le nouveau Khalyfe, travaillaient à l'isoler de ses derniers partisans.

Conduit par une fatalité malheureuse, Aly n'opposa ni adresse, ni activité à des ennemis qui ne manquaient ni d'activité, ni d'adresse. Ainsi, dans un moment où il aurait fallu caresser plutôt que combattre les dignitaires en possession, il voulut faire l'expérience d'un renouvellement de personnel. Mais presque tous ces essais avortèrent : les titulaires du nouveau Khalyfe trouvèrent en beaucoup de provinces la mort au lieu de l'investiture.

L'Égypte était, à la mort d'Othmân, sans gouverneur. Abd-Allah venait d'expirer; Mohammed, fils d'Abou-Beker, avait bien entre ses mains la nomination arrachée aux craintes du dernier Khalyfe; mais il sentait lui-même que le meurtre avait fait périmer ses droits. Aly n'osa pas d'emblée lui en conférer de plus valides; il nomma, dans le cours de l'année 36 de l'hégire (656), deux autres nouveaux gouverneurs, Qays, fils de Saad, destitué au bout de quelques jours, et Oustour-Melek, fils de Hareth, qui mourut empoisonné à Kolzoun. Alors, soit calcul, soit maladresse, le Khalyfe s'en-

hardit à envoyer définitivement en Égypte Mohammed, fils d'Abou-Beker, avec le titre de gouverneur.

Ce choix fournit de nouvelles armes à la faction révoltée. Elle alla partout disant qu'Aly était complice du meurtre d'Othmân, puisqu'il donnait la plus belle province de l'empire à l'un de ses meurtriers. Le plus fougueux de tous les chefs rebelles, Moaouyah, gouverneur de Syrie, alla plus loin encore. Dévoué à Othmân, il avait rapporté de Médine le manteau du Khalyfe assassiné; et, dans un jour solennel, du haut de la tribune de la mosquée de Damas, il déploya cette dépouille sanglante, criant à haute voix qu'Aly était l'auteur du crime et qu'il fallait l'en punir.

Pour répondre à cette rébellion ouverte, le Khalyfe destitua Moaouyah, et nomma à sa place Sahel, fils de Hanayf; mais cet acte d'apparente vigueur n'aboutit en réalité qu'à une nouvelle preuve d'impuissance.

Moaouyah maintint son titre par la force; il resta maître de Damas malgré les ordres de Médine. Bientôt même, son audace croissant, il prit l'initiative guerrière, et de chef insurgé, il se fit rival du Khalyfe. Réunissant autour de

lui tous les mécontens de l'Islamisme, il attaqua les troupes d'Aly et leur livra une longue série de combats où les succès furent balancés. Un instant une trêve eut lieu, qui partagea l'empire et reconnut deux khalyfes ; mais bientôt la guerre se ralluma plus vive, plus sanglante que jamais.

Après la trente-troisième bataille, au moment où la chance se déclarait pour Aly, une ruse diplomatique, dont on ne saurait d'aussi loin préciser le caractère, un arbitrage influencé par Amrou qui s'était voué à la cause de Moaouyah, amena un revirement de fortune, et intervertit tout-à-coup les rôles. Aly fut destitué, et Moaouyah proclamé khalyfe. De cet acte naquit un schisme qui subsiste encore de nos jours parmi les Musulmans [1]. Trois fanatiques, voulant l'étouffer au berceau, se dévouèrent et résolurent d'en poignarder les chefs. Amrou et Moaouyah furent manqués. Aly fut frappé dans la mosquée de Koufâh le 16 de Ramadân de l'an 40 de l'hégire (23 janvier 661), et mourut de ses blessures trois jours

1 Les *Chyites* et les *Sonnites*, vulgairement la secte d'Aly et la secte d'Omar.

après. Son tombeau sur les bords de l'Euphrate est resté en grande vénération chez les Persans : ils le nomment encore *Mechehed-Aly* (le martyre d'Aly), et le concours annuel des pélerins y égale celui de la Mekke.

Aly expiré, ses deux fils Hassan et Housséyn ne voulurent pas prolonger cette lutte si funeste à l'Islamisme. L'aîné, Hassan, après quelques mois d'une autorité plus nominale que réelle, abdiqua en faveur de son rival, et mourut à Médine en l'an 49 (670) ; Housséyn, chef des Alides, après la mort d'Hassan, se tint momentanément à l'écart des affaires. On peut donc terminer à Aly la série des premiers khalyfes nommés *khalyfes légitimes*. En l'an 41 de l'hégire (661), Moaouayah, que nos historiens nomment Moavie Ier, demeurait seul maître du khalyfat et fondait par une espèce d'usurpation sa nouvelle dynastie dite *des Ommiades*.

—

CHAPITRE III.

Dynastie des Ommiades. — Les khalyfes Moaouyah Ier, Yezid Ier, Moaouyah II. — Abd-Allah-ben-Zobéyr. — Mérouân Ier, Abd-êl-Melek. — Réintégration d'Amrou dans le gouvernement de l'Égypte. — Sa mort. — Gouverneurs de l'Egypte après lui. — Atbah. — Aqabah-ben-Aamer. — Moseylemah. — Sayd-êl-Azdy. — Abd-êrrahmân. — Abd-êl-Azyz-ben-Mérouân. — Abd-Allah-ben-Abd-êl-Melek. — État de l'Église cophte à cette époque.

Fondée par la force, la nouvelle dynastie venait de s'imposer aux populations musulmanes, en violant le principe constitutif de l'autorité des Khalyfes. Jusqu'alors en effet, et depuis Mahomet, les chefs de l'Islamisme avaient emprunté au baptême électif leur droit originaire. Un conseil d'électeurs, choisis eux-mêmes parmi les principaux compagnons du Prophète, avait, à chaque vacance, dressé sa liste de candidats, et ballotté le trône à la majorité des voix. Dans le cours des quarante-une dernières années, toute prétention héréditaire avait été si loin de la pensée des Kha-

lyfes, que l'un de ces princes avait même déconseillé en mourant d'inscrire son fils au nombre des compétiteurs à l'empire. C'était pourtant, sans qu'aucune loi écrite l'eût stipulé, la souveraineté populaire mise en pratique par l'élection dans une sphère circonscrite de hauts éligibles.

Moaouyah changea ce droit public : souverain de fait, ne tenant pas son titre d'un pouvoir préexistant au sien, il songea d'abord à ses intérêts de famille, et arrogea à sa dynastie une autorité héréditaire. Soit que le peuple fût las de guerre, soit que les nouveaux chefs ne manquassent point d'habileté, toujours est-il que l'audace de Moaouyah eut un plein succès. Sa race régna quatre-vingt-onze ans sous le nom *des Ommiades*.

Ce nom venait de celui d'Ommyah, bisaïeul de Moaouyah, qui lui-même était fils de Sahab Abou-Sofyân et petit-fils de Haleb, dont Ommyah était le père, et dont l'aïeul était Abd-êl-Chems, frère de Hâchem, bisaïeul du Prophète. Ainsi Abd-êl-Menaf, père de Hâchem et de Abd-êl-Chems, était l'ancêtre commun de Moaouyah et de Mahomet. A suivre donc cette longue filière ascendante, on retrouvait



encore dans le nouveau Khalyfe un chaînon de légitimité qui le rattachait au Prophète.

Moaouyah se montrait fier de ce titre de parenté ; il le faisait valoir contre ceux qui résistaient à l'argument de la force; mais néanmoins l'absence de tout vote libre, la violence, l'innovation héréditaire, entachèrent d'un vice radical l'autorité des Ommiades. Plus tard, les dynasties qui survinrent, tout en maintenant l'hérédité à leur propre usage, ne leur épargnèrent pas le nom d'usurpateurs ; et maintes fois les historiens arabes les ont appelés *Pharaons* ou tyrans.

Usurpateur ou légitime, Moaouyah n'en sut pas moins faire respecter ses volontés et consolider sa puissance. Désormais sa passion la plus vive, l'ambition, n'avait plus rien à l'intérieur qui lui fît ombrage ; il la reporta tout entière sur les conquêtes extérieures, et la fit servir à la gloire de l'Islamisme. Ayant fixé sa résidence à Koufah, et plus tard à Damas, il rallia d'abord à lui, soit par les armes, soit par les négociations, toutes les possessions orientales où commandaient les partisans d'Aly ; puis, se tournant vers l'Ouest, il songea à l'Égypte, province puissante et riche, diamant le

plus beau de la couronne musulmane. L'Égypte manquait alors de gouverneur. Mais un choix fut bientôt fait, car près de Moaouyah se trouvait un homme aussi dévoué que capable, qui avait fait doublement ses preuves, comme partisan du régime nouveau, et comme administrateur d'un royaume qu'il avait conquis. C'était Amrou-ben-êl-Aas, qu'auraient recommandé tant de titres antérieurs, quand il n'aurait pas été servi par les préférences du Khalyfe.

Ainsi, après une disgrâce de plus de quinze années, Amrou rentra en possession de son gouvernement d'Égypte, où les populations l'accueillirent comme un bienfaiteur et comme un père; mais quatorze mois s'étaient à peine écoulés depuis sa réintégration, qu'il mourut à Fostat l'an 43 de l'hégire (663). Appréciant la perte qu'il faisait, Moaouyah investit alors de ces importantes fonctions son propre frère Atbah, fils comme lui d'Abou-Sofyân, qui en jouit moins long-temps encore et mourut l'an 44 de l'hégire (664). Il fut remplacé par Aqabah, fils de Aamer-êl-Djehany, frappé bientôt de révocation; puis en l'an 45 (665) par Moseylemah, fils de Mokhalled-êl-Hazrahy, l'un des principaux personnages de Médine. La vice-

royauté de ce titulaire fut plus sérieuse que celle de ses devanciers; elle dura jusqu'après la mort de Moaouyah.

Moseylemah se montra digne de la confiance du Khalyfe. Par ses soins, un corps d'armée, aux ordres de Bacher, fils d'Artah, marcha d'Égypte en Mauritanie l'an 46 (666), soumit toute la contrée et se fixa à Kayrouân, l'ancienne Cyrène, qui, reconstruite et fortifiée par les vainqueurs, devint bientôt une belle colonie commerciale et militaire.

Pendant le cours du règne florissant de Moaouyah, l'Égypte vécut tranquille sous une administration sage et tolérante. En l'an 58 de l'hégire (677), le patriarche jacobite Agathos étant mort, le patriarche Yohannâ (Jean) fut appelé à lui succéder, et son avénement au siége d'Alexandrie fut signalé par des bienfaits sans nombre. Jamais l'église cophte n'avait eu un chef plus actif, plus dévoué, plus doué de science et de vertu. Ce fut lui qui fit construire à ses frais, en trois ans, l'église de Saint-Marc-l'Evangéliste, église que les Arabes nommèrent *él-Qamchâ*, et qui fut détruite, cinq siècles et demi plus tard, par le sultan Ayoubite Melek-êl-Adel, frère de Saladin. Une disette ayant,

vers la même époque, dévasté l'Égypte, le prélat combattit le fléau par d'abondantes aumônes, et, ne pouvant le vaincre, l'atténua du moins. C'était le vrai, le bon pasteur du christianisme primitif, croyant au bien, ne soupçonnant point le mal, pieux et désintéressé; un de ces hommes dont la vie est utile et pleine, et qui ne quittent la terre qu'au bruit des bénédictions et des regrets du peuple.

L'an 60 de l'hégire (680) au mois de Regeb, mourut à Damas le khalyfe Moaouyah, à l'âge de soixante dix-huit ans, après un règne de dix-neuf ans trois mois et cinq jours.

Dès l'an 50 (670), affermi sur son trône, Moaouyah avait révélé son projet de fonder la descendance dynastique dans sa famille. Ayant réuni à Damas les principaux de l'empire, il leur avait présenté son fils Yezid, et exigé d'eux qu'on lui prêtât serment de fidélité comme à l'héritier du trône. Influencés par la crainte ou séduits par la faveur, le plus grand nombre s'étaient prêtés à cette innovation politique; mais quatre des plus hautes notabilités de Médine avaient protesté contre la violation de la loi constitutive de l'Islamisme. On comptait, parmi ces courageux réfractaires, trois fils

des khalyfes précédens, Housséyn, fils d'Aly, dont le frère Hassan avait péri par le poison l'année précédente; Abd-êrrahmân, fils d'Abou-Beker, et Abd-Allah, fils d'Omar; le quatrième, non moins considéré parmi les Musulmans, était Abd-Allah, fils de Zobéyr, qui plus tard devint lui-même khalyfe.

Cette opposition resta inactive tant que vécut Moaouyah; mais, à la mort de ce prince, elle prit un chef et un drapeau.

Le caractère de Yezid, successeur de Moaouyah, donnait en effet des chances à ses antagonistes. Loin que ce fût un de ces génies éminens, qui justifient une dérogation au droit établi, le nouveau Khalyfe n'avait pour lui que son titre de naissance dont la validité était en cause. Jeune, il avait préludé par des faits glorieux : général sous le règne de son père, il avait combattu l'empereur des Grecs, dispersé ses troupes et frappé aux portes de Constantinople; mais depuis, cette bravoure juvénile, cette activité guerrière, s'étaient éteintes dans la mollesse et dans l'abrutissement. En proie aux passions les plus dégradantes, ivrogne, débauché, colère, cruel et irréligieux, Yezid avait depuis long-temps secoué toute honte; et poëte comme

tous les Orientaux, il répondait par des vers aux remontrances paternelles : « Est-ce parce » que je bois de l'eau de la vigne, disait-il, que » tu es irrité contre moi? L'ivresse est mon » plaisir : je boirai encore, irrite-toi toujours; » car je jouirai alors doublement et du vin et » de ta colère. »

Tel était le successeur de Moaouyah, Yezid que nos historiens appellent Jesid Ier. Son avénement à Damas provoqua une protestation à Médine; mais comme cette ville était régie par un parent du nouveau Khalyfe, Oualid-ben-Atbah, les chefs dissidens se réfugièrent à Koufah pour sauver leurs têtes d'un guet-apens. De là ils appelèrent les fidèles à leur aide et rallièrent les populations de l'Iraq et de l'Hedjaz. Une armée se forma, et elle allait entrer en campagne, quand Housséyn, l'ame du parti, attaqué à l'improviste à Kerbelah par les généraux de Yezid, Obeyd-Allah et Omar-ben-Saad, fut taillé en pièces et massacré avec toute son escorte, le 10 du mois de Moharrem de l'an 61 de l'hégire (10 octobre 680). La tête de Housséyn, envoyée à Damas, parvint au vainqueur dans le cours d'une orgie et subit d'indignes outrages. Pour exalter sa

frénésie d'orgueil, Yezid avait alors, outre ce triomphe, les succès éclatans de ses généraux dans les contrées orientales. Le gouverneur du Khorassân, Selym-ben-Zayad, avait conquis Nychabour, les provinces de Khouarezm et de Bokhara; puis, s'élançant plus loin, il avait assiégé Samarqand, et exigé d'elle une rançon considérable. A l'Occident, tout paraissait tranquille; le gouverneur de l'Égypte, Mouseylemah, étant mort en l'an 62 de l'hégire (681), le Khalyfe l'avait remplacé par l'un de ses familiers, Sayd-êl-Azdy, qui s'y maintint pendant quelques années. Ainsi, à l'heure actuelle, nul souci grave ne semblait menacer le souverain de Damas, et Yezid put vouer tous ses loisirs à ses débauches favorites.

Mais le feu couvait sous la cendre. Le parti des mécontens, qui siégeait à la Mekke, se renforçait de jour en jour, et son nouveau chef, Abd-Allah-ben-Zobéyr, méditait de terribles représailles contre le meurtrier du fils d'Aly.

Bientôt le mouvement insurrectionnel gagna Médine. Là, malgré la présence d'un millier de partisans des Ommiades, le peuple, assemblé en l'an 63 de l'hégire (682), déposa Yezid et chassa de la ville tous ceux qui tenaient pour

lui. A la nouvelle de cet éclat, le Khalyfe envoya en toute hâte contre la ville rebelle son général Mouslym, fils d'Oqbah, avec l'ordre de livrer aux flammes et au glaive la ville du Prophète, si elle ne rentrait pas dans l'obéissance.

L'assaut fut donné, et les instructions de Yezid trouvèrent de scrupuleux exécuteurs. Pendant trois jours, Médine se vit à la merci d'une soldatesque barbare; trois jours entiers elle nagea dans le sang ou s'abîma dans les flammes; vieillards, femmes et enfans, tout périt par l'épée, et ce qui survécut après ce long carnage fut garrotté et vendu comme esclave.

Mais, exterminée à Médine, l'insurrection survivait à la Mekke, où Abd-Allah régnait comme khalyfe. Pour en finir avec ses derniers ennemis, Yezid envoya, quelques mois après, contre la Cité-Sainte, une nombreuse armée, sous la conduite de Housséyn-ben-Themyr, l'un de ses meilleurs généraux. Des deux parts, l'acharnement fut vif et le courage opiniâtre; mais déjà les assiégés désespéraient de leur cause, déjà l'incendie du temple de la Kaabah servait comme de prologue au drame final,

quand la nouvelle de la mort de Yezid suspendit tout-à-coup les hostilités. Agé de trente-neuf ans à peine, mais flétri, tué avant le temps par la débauche, ce prince venait d'expirer le quatrième jour de Raby-él-âouel en l'an 64 de l'hégire (683), à Hourâyn dans le territoire de Hémesse, après un règne de trois ans et près de neuf mois.

Le jour même, fut proclamé khalyfe le fils de Yezid qui se nommait Moaouyah comme son aïeul, et que nos historiens ont appelé Moavie II. Ce prince ne fit que passer sur le trône. Il mourut à l'âge de dix-neuf ans sans descendance directe, après un règne de vingt jours suivant certaines relations, de quarante-cinq suivant les autres. On a prétendu même que l'abdication de ce prince avait précédé sa mort. Quoi qu'il en soit, pieux, timide et maladif, Moaouyah II n'aurait jamais eu la force ni la volonté de disputer son trône par les armes. Il y aurait renoncé sans peine, car les grandeurs le touchaient peu, comme le prouve la devise gravée sur son cachet : *Él-dounyâ-gharour* (le monde est une déception). En lui finit la postérité directe de Moaouyah.

A la mort du jeune prince, les branches col-

latérales mirent quelque retard à faire valoir leurs droits à la succession vacante, et les dissidens mirent à profit ce temps d'inactive hésitation. Abd-Allah, fils de Zobéyr, fut proclamé khalyfe à la Mekke, le 9 du mois de Regeb de la même année.

Depuis Aly, aucun Musulman ne s'était présenté qui eût plus de titres à la couronne qu'Abd-Allah-ben-Zobéyr. Descendant à la fois de la famille du Prophète et de celles de ses principaux disciples, nul ne pouvait faire la preuve d'une origine plus illustre; soldat dès l'enfance et comptant de longues campagnes, nul ne se recommandait par des qualités plus belles et des antécédens plus glorieux.

Dès son adolescence, Abd-Allah combattait à côté de son père dans la journée de Yarmout, si fatale aux Grecs. Plus tard, la guerre ayant été portée en Égypte, il suivit Amrou, prit part aux travaux de la conquête, et signa le traité de pacification; puis, en attendant que son rêve d'ambition politique se réalisât, il chercha d'autres distractions militaires, joua un rôle brillant dans l'expédition mauritanienne, et s'aventura avec un petit corps d'armée au sein de l'Afrique inférieure.

Dès que les voix de ses partisans l'eurent proclamé khalyfe, Abd-Allah voulut que cette dignité, alors nominale entre ses mains, prît une valeur et une consistance réelles. Le siége de la Mekke ayant été levé, il se fit reconnaître à Médine, dans l'Hedjâz et dans l'Yémen, d'où il expulsa les agens des Ommiades. Ensuite il tourna ses pensées vers l'Égypte, et pénétré de l'importance de cette possession, il y envoya l'un de ses partisans dévoués Abd-êrrahmân-ben-Atabah. Plus tard encore, gagnant autour de lui dans tous les sens, il rallia à son autorité Koufah, Basrah, Moussoul, la province entière de l'Iraq, enfin presque toute la partie orientale de l'empire. A l'occident, ses progrès n'étaient pas moindres. Abd-êrrahmân-ben-Atabah, d'abord agent, puis gouverneur de la province d'Égypte, l'arracha à Sayd-ben-Azdy, qui l'administrait au nom des Ommiades.

La Syrie seule restait alors aux descendans de Moaouyah. Là s'étaient réfugiés tous les soldats de Yezid, tous les fonctionnaires, tous les partisans des précédens khalyfes. Réunis à Damas, ils venaient d'appeler au trône, dans l'an 64 de l'hégire (684), Mérouân-ben-Hakam,

nouveau chef de la famille des Ommiades, et Abd-Allah, voulant frapper un dernier coup, détacha un corps d'armée contre ce rival. Les troupes mekkaines, commandées par Souleymân, s'avancèrent jusqu'aux environs de Damas; mais une sanglante défaite les attendait à Merdj-Rahet, à quelques milles de cette ville.

Dès-lors les rôles changèrent. A son tour, Mérouân marcha contre l'Égypte avec l'un de ses fils, Abd-êl-Azyz, à la tête de nombreux bataillons. Il y trouva devant Ayn-êl-Chems (Héliopolis) le nouveau gouverneur Abd-êrrahmân qui était sorti de Fostat pour le combattre. Dans ce lieu une affaire s'engagea; elle durait depuis deux jours avec des succès balancés, quand l'un des généraux de Mérouân, Amrou-ben-Sayd, tourna le camp ennemi avec un fort détachement de troupes, entra dans la capitale qui se trouvait dégarnie, et décida la victoire par cette manœuvre audacieuse et imprévue.

Abd-êrrahmân prit la fuite, et, resté maître de l'Égypte, Mérouân en nomma gouverneur son fils Abd-êl-Azyz, qui devait s'y maintenir pendant vingt années.

Toutefois, avant de quitter cette province, Mérouân y voulut laisser à son fils tous les élémens d'une longue et paisible jouissance. Quelques tribus arabes résistaient encore au nouveau pouvoir, il les réduisit et fit décapiter un de leurs chefs, complice du meurtre d'Othmân. Saisies de frayeur, les autres peuplades se soumirent, et l'Égypte entière prêta serment de fidélité à Abd-êl-Azyz.

Tranquille de ce côté, Mérouân reprit le chemin de la Syrie où la guerre continuait entre ses partisans et ceux d'Abd-Allah-ben-Zobéyr; mais à peine venait-il de reparaître à Damas, qu'il y mourut, atteint de la peste, dans le mois de Ramadan de l'an 65 de l'hégire (685), après dix mois de règne.

Son fils aîné lui succéda. C'était Abd-êl-Melek-ben-Mérouân, dont les auteurs byzantins ont altéré le nom en celui de d'Abimélech. Âgé de trente-neuf ans, ayant déjà fait acte de bravoure et d'habileté, il fut salué avec joie par la Syrie, l'Égypte et les autres provinces soumises aux Ommiades. Sous son règne, la guerre contre Abd-Allah fut vivement continuée. La plus grande force du Khalyfe de la Mekke était sans contredit dans la possession de la

Ville-Sainte et du temple de la Kaabah. Chaque année, à des époques fixes, les Musulmans, attirés là par un pélerinage obligatoire, devaient se défendre avec peine d'un sentiment de préférence en faveur de celui des deux chefs de l'Islamisme qui était le maître de la Mekke. Parmi ces visiteurs dévots, Abd-Allah recrutait de fanatiques soldats; il prélevait de fortes taxes sur les richesses de leurs caravanes. Ainsi demeuraient inhérentes à la localité d'immenses ressources d'hommes et d'argent, d'influence morale et de force matérielle. Abd-êl-Melek ne désespéra pas d'enlever cet avantage à son compétiteur. Déjà, au temps où il s'agit de fixer un lieu de rendez-vous aux croyans voyageurs, avant de songer à la Mekke, le Prophète avait jeté les yeux sur Jérusalem. Abd-êl-Melek déclara qu'il était temps d'en revenir à la première pensée de Mahomet; il fit de Jérusalem la ville du pélerinage. La mosquée d'êl-Aksa, réédifiée avec la plus grande magnificence, remplaça le temple de la Kaabah, et une pierre, sur laquelle Jacob avait reposé, disait-on, usurpa le rôle que jouait à la Mekke la pierre noire où se collaient chaque année les lèvres pieuses des voyageurs.

Dès-lors tous les partisans des Ommiades désertèrent la Mekke pour Jérusalem. L'Égypte envoya dans la dernière ville, ses tributs, ses présens et son riche *kissouéh* ou tapis de la maison sainte. La Mauritanie y dirigea ses caravanes, et peu à peu toute espèce de rapport cessa entre les Musulmans occidentaux et les peuples de l'Yémen. Cette grande et décisive mesure ruina le parti d'Abd-Allah. Isolé de tout moyen de renfort, resserré de plus en plus par Hedjadje, général du Khalyfe de Damas, il se défendit, pendant sept mois encore, derrière les remparts de la Mekke, et périt enfin dans le siége, le 18 de Gemady-êl-âouel de l'an 71 de l'hégire (690). Son cadavre fut porté en Syrie, où, empaillé, il figura long-temps aux potences d'un gibet, hors des murs de Damas.

Le schisme politique finit avec Abd-Allah. Dès-lors l'Empire ne se divisa plus en deux parts inégales, avec deux khalyfes régnant l'un à Damas, l'autre à la Mekke. Le seul maître alors, le seul souverain de l'Islamisme, fut Abd-êl-Melek.

L'Égypte, heureuse sous l'administration du frère du khalyfe, Abd-êl-Azyz, était devenue l'une des provinces les plus dévouées aux Om-

miades; elle avait fourni à la dernière guerre contre Abd-Allah un précieux contingent de bras et de subsides. Jamais le pays n'avait été ni plus tranquille, ni plus florissant. Jaloux de marquer son passage par des créations utiles ou monumentales, Abd-êl-Azyz fit construire un pont sur le canal à Alexandrie, et à Fostat un magnifique palais qu'il nomma *êl-Dar-êl-Modahebah* (la maison dorée).

Sous lui, plusieurs patriarches passèrent tour à tour sur le siége d'Alexandrie; Isaac d'abord, qui l'occupa trois ans sans éclat; puis Simon le Syrien qui fut canonisé par l'église cophte, comme un faiseur de miracles, et qui ne put cependant se sauver du poison qu'un de ses ennemis lui versa à l'autel même. Il mourut le 24 du mois d'Abyb de l'an 416 de l'ère des martyrs ou de Dioclétien (81 de l'hégire et 700 de Jésus-Christ).

Les historiens cophtes racontent que des députés arrivèrent un jour de l'Inde pour demander au patriarche Simon un évêque et des prêtres. Simon refusa; mais le gouverneur de l'Égypte, voyant dans ces relations religieuses un acheminement à des rapports politiques et commerciaux, s'entremit auprès d'autres évê-

ques pour que cette mission ne restât point infructueuse.

Après la mort de Simon, le siége patriarcal vaqua pendant trois années. Enfin l'an 84 de l'hégire (703), le jour de la fête de Saint-Marc, 30 du mois de Barmoudéh de l'an 420 de l'ère de Dioclétien, les Cophtes y élevèrent Alexandre qui resta chef de cette église pendant plus de vingt ans. L'histoire du nouveau patriarche, œuvre de plumes chrétiennes, nous révèle un fait de l'administration d'Abd-êl-Azyz, qui, vivement censuré par ces annalistes, nous paraît à nous un acte de haute justice et de politique avancée.

Par suite d'une tendance religieuse, les moines, les prêtres, et autres membres du clergé s'étaient multipliés à tel point en Égypte, qu'ils y formaient une partie assez importante de la population. Soit tolérance, soit oubli, jusqu'alors ces ministres du culte n'avaient été assujettis à aucune taxe; l'abus était presque devenu un droit. Abd-êl-Azyz songea le premier à ramener le clergé à la loi commune; il trouva injuste de surcharger d'impôts la classe la plus pauvre, en laissant les prêtres, les évêques, le patriarche, tous gorgés d'or, dans une sphère

de privilége et d'immunité. Un édit parut qui soumettait les ordres religieux à un recensement, et les taxait à l'imposition personnelle d'un dynar par tête; un article spécial atteignait le patriarche qui fut imposé à trois mille dynars annuels.

On conçoit quel accueil reçut du clergé une mesure qui le touchait d'une manière si directe et si nouvelle. D'un bout de l'Égypte à l'autre des murmures éclatèrent; mais quelque soin que prissent les intéressés à dénaturer le fait, l'évidence des résultats ouvrit les yeux aux plus aveugles; et force fut de se résigner. La rancune ecclésiastique dura toutefois longtemps encore contre Abd-êl-Azyz, et tous les écrits du clergé cophte en gardèrent l'empreinte. Aussi lorsque le gouverneur de l'Égypte mourut à Fostât, l'an 86 de l'hégire (705), les prêtres voulurent voir dans cette mort naturelle un miracle et une vengeance de Dieu. Et le thême étant donné, la fable fut vite faite. « Abd-êl-Azyz, disent les historiens des » patriarches, entra un jour dans l'église de Hé» louân et y cracha sur une statue de la Vierge, » tenant son fils entre ses bras. La nuit même » il vit en songe la Vierge et Jésus irrités qui

» le faisaient percer de lances. Il mourut le » même jour. »

La mort d'Abd-êl-Azyz affecta vivement le khalyfe Abd-êl-Melek, qui l'avait désigné comme son successeur à l'empire. A cette nouvelle, il envoya sur-le-champ en Égypte son second fils Abd-Allah-ben-Abd-êl-Melek, auprès duquel le clergé cophte renouvela sans fruit ses réclamations d'immunité. Aussi le nouveau venu, gouverneur seulement pendant quelques mois, ne fut-il pas mieux traité dans la légende historique que ne l'avait été son devancier.

La même année, 86 de l'hégire, et vers le milieu du mois de Chaoual (9 octobre 705 de l'ère chrétienne), mourut à Damas, âgé de soixante ans, le khalyfe Abd-êl-Melek après avoir régné vingt-un ans et quinze jours. Son époque peut compter pour l'une des plus glorieuses de l'Islamisme. Vainqueur des Grecs dans la Mauritanie, il avait repris Kayrouân, conquise par eux; il avait ensuite marché sur Carthage, qui dans l'espace de quelques années, tour à tour Grecque ou Musulmane, finit par s'anéantir dans cet opiniâtre conflit. En Perse, les armes du Khalyfe avaient triomphé du rebelle Mokhtar, usurpateur de ses plus

belles provinces. Quand la mort surprit Abd-êl-Melek, il se préparaît à de nouvelles victoires, et déjà son lieutenant Mohammed, fils d'Abou-Edris, avait opéré avec succès une descente en Sicile. A côté de ces progrès au dehors, le règne du Khalyfe comptait aussi quelques améliorations intérieures. Le régime administratif avait été partout amélioré, le commerce avait pris un bel essor, et vers l'an 70 de l'hégire (689), la première monnaie en or et en argent des Arabes fut frappée à Damas et à Ouâsett, avec cette légende : *Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu : il est unique : il n'a pas d'associé.*

Plus heureux que le fondateur de la dynastie des Ommiades, Moaouyah, dont la descendance directe, réduite à deux successeurs, s'était éteinte au bout de quatre ans, Abd-êl-Melek eut une souche impériale plus féconde et plus durable. Quatre de ses fils et trois de ses petits-fils devaient régner après lui. Aussi les écrivains orientaux lui donnent-ils le titre magnifique de khalyfe père des khalyfes (*Khalyféh-Abou-l-Kholefâ*).

—

CHAPITRE IV.

Suite des Khalyfes Ommiades. — Oualyd Ier. — Souleymân. — Omar II. — Yezid II. — Héchâm. — Oualyd II. — Yezid III. — Ibrahym. — Mérouân II, dernier khalyfe Ommiade. — Gouverneurs de l'Égypte sous ces princes. — Moussa-ben-Nouayr. — Qorrah. — Abd-êl-Melek. — Ayoub. — Bacher. — Mohammed. — Hafas. — Oualyd. — Ebn-Khaled. — Yssa. — Hassan. — Ebn-Sohayl. — Êl-Moghayrah. — Abd êl-Melek, fils de Moussa, dernier gouverneur de l'Égypte sous les Ommiades. — Coup-d'œil sur les progrès de l'Islamisme pendant la durée de cette dynastie.

Le successeur d'Abd-êl-Melek, et le sixième khalyfe de la race des Ommiades, fut Oualyd ben-Abd-êl-Melek, proclamé au trône le jour même de la mort de son père.

Ce prince continua la gloire du règne précédent. Son zèle pour la religion musulmane, devenu chez lui mobile d'ambition, le poussa vers la propagande militaire. L'an 88 de l'hégire (707), ses troupes entrèrent d'un côté dans le Turkestan et touchèrent aux frontières de l'Inde, tandis qu'elles écrasaient de l'autre les

Grecs byzantins et menaçaient Constantinople. Plus tard Candie, l'ancienne Crète, fut conquise par le général Abou-Ommyah, et toutes les côtes barbaresques subirent le patronage civil et religieux de l'Islamisme. Mais nul fait d'armes de ce règne si plein de victoires n'est plus éclatant que la première invasion des Arabes dans les provinces méridionales de l'Espagne. L'an 93 de l'hégire (712), un lieutenant de Moussa, gouverneur d'Afrique, intrépide aventurier nommé Tarykh [1], prit terre sur le continent européen, et combattit avec tant de bonheur qu'en moins de quinze mois Tolède (*Talytalah*) et tout ce rayon de la Péninsule ibérique étaient devenus des annexes du grand empire musulman.

Dans le centre de l'autorité khalyfale, d'autres merveilles se réalisaient. La première pensée d'une architecture nationale se révélait aux Arabes, et le goût de Oualyd faisait adopter la coupe élégante et hardie du minaret, qui ne tenait ni de la gravité égyptienne, ni de la régu-

[1] Ce chef a donné son nom à la haute montagne qui termine l'Espagne du côté du détroit : elle s'appela montagne de Tarykh, *Gebel-Tarykh*, dont nous avons fait Gibraltar.

larité grecque. De nouveaux monumens, où s'essayait l'ordonnance sarrasine, s'élevèrent dans les plus beaux quartiers de Damas. Ici c'étaient des maisons d'asile pour les pauvres et pour les vieillards, ou des caravanserails pour les étrangers; là un magnifique hôpital, le Bimaristan, qui servit de modèle au Moristan du Kaire; ailleurs les premiers travaux de cette fabuleuse mosquée du Prophète (*Mesgid-én-Naby*), édifice élevé sur les ruines chrétiennes de l'église de Saint-Jean; création prodigieuse, dont le coût, au dire des historiens arabes, ne s'éleva pas à moins de cinq millions six cent mille dynars (quatre-vingt-quatre millions), temple fastueux où veillaient six cents lampes d'or massif, avec leurs chaînes en or massif également, qui pendaient de la haute voûte.

Sous ce règne, l'Égypte changea souvent de gouverneurs. Abd-Allah, frère du Khalyfe, étant mort à Fostat, l'an 90 de l'hégire (709), Oua-lyd lui donna pour successeur d'abord Moussa-ben-Nouayr, ensuite, et presqu'aussitôt, Qor-rah-ben-Cheryk. Ce dernier, d'après les récits cophtes, fut le sujet d'un scandale inoui dans les fastes chrétiens. Loin d'imiter ses devanciers dans leur respect pour le culte dominant,

Qorrah ne lui épargna ni persécutions secrètes ni outrages publics. On le vit, s'il faut les croire, entrer dans l'église patriarcale de Fostat, entouré de baladins et de favoris, et s'asseoir avec eux dans la nef pendant l'office divin. D'autre part, jaloux de propager l'influence du mahométisme, il fit poser la première pierre d'*él-Gâmè-él-Atyq* (la vieille mosquée), l'an 93 de l'hégire (712). Ce fut un des principaux et derniers actes de son administration. Trois ans après il mourut à Fostat, et fut remplacé par Abd-êl-Melek-ben-Rifâh, qui ne se maintint que pendant trois mois, c'est-à-dire jusqu'à la mort du Khalyfe.

Oualyd mourut en effet à Damas le 13 de Gemady-êl-tany de l'an 96 de l'hégire (23 février 715), à l'âge de quarante-huit ans, après un règne de plus de neuf ans.

Son frère et successeur, Souleymân-ben-Abd-êl-Melek, surnommé Abou-Ayoub, hérita aussi de son caractère entreprenant et novateur. Dans l'année de son avénement, il fit la conquête du Tabaristan et de la Géorgie; et quelques années après, ayant resserré les empereurs grecs dans Constantinople, il envoya son frère Mouslimah avec une armée

nombreuse et une flotte de dix-huit cents voiles pour faire le siége de cette capitale. Mais cette entreprise n'eut pas le succès espéré. Le feu grégeois brûla les vaisseaux de Souleymân; les maladies et la peste décimèrent son armée. Il fallut se résigner à la retraite.

L'Égypte ne fut pas, dans le cours de ce règne, aussi calme qu'aux règnes précédens. A la place d'un gouverneur (*Oualy*), Souleymân lui avait donné un intendant général des finances (*Aamel él-Kheradj*), nommé Assamah-ben-Yezid; et ce nouveau chef parut ne voir dans son titre que le mandat spécial de pressurer les populations. Les historiens musulmans, d'accord cette fois avec les légendaires cophtes, chargent des couleurs les plus sombres le tableau de son administration. D'après eux, Assamah organisa un vaste système de confiscations, exercées à main armée, et appuyées au besoin sur le meurtre. Non content de maintenir le droit annuel d'un dynar par chaque moine, il les contraignit à porter, chacun à leur doigt, un anneau de fer, sur lequel étaient gravés leur nom et la date du paiement de la cote personnelle. A tout instant, à toute réquisition des agens du fisc, ils de-

vaient représenter cette singulière quittance, sous peine, pour les contrevenans, d'avoir le poignet coupé. Plusieurs moines réfractaires subirent cette affreuse mutilation; et comme d'autres s'étaient jetés dans les monastères avec l'espoir d'échapper aux rigueurs du décret, Assamah dépêcha sur-le-champ des troupes pour fouiller ces saintes retraites : elles avaient l'ordre formel de faire périr par le sabre ou par le bâton tous les religieux qu'on y trouverait sans l'anneau obligatoire.

Dans sa sollicitude pour les perceptions, l'intendant-général devait se montrer jaloux d'entretenir les instrumens qui en réglaient la mesure. L'an 97 de l'hégire (715), le nilomètre de Helouân, un peu au-dessus de Fostat, s'étant écroulé, il le remplaça, avec l'autorisation du Khalyfe, par un nilomètre tout-à-fait neuf, qu'il établit à la pointe méridionale de l'île de Roudah, située entre Fostat et Gizeh. C'est celui qui, plusieurs fois réparé depuis, subsiste encore de nos jours sous le nom de *Meqyas*.

Comme pour s'indemniser des débours que lui causaient la navigation du fleuve et les dégradations causées par ses eaux, Assamah imagina de forcer les voyageurs qui remontaient

ou descendaient le Nil à se pourvoir de passeports, dont le coût fut taxé à dix dynars (cent cinquante francs environ). Un pareil impôt, inoui pour le peuple d'Égypte, souleva bien des murmures; mais loin d'y trouver un motif d'allégement, l'intendant-général ne vit dans le mécontentement universel qu'une occasion de rigueurs nouvelles. La chronique orientale cite, entre autres, une pauvre veuve qui, voyageant avec son fils, s'était épuisée pour avoir le coûteux passeport..Enfin le jeune homme l'obtint; il le mit dans sa ceinture et l'on partit; mais, dans le cours de la traversée, le malheureux, s'étant penché vers le fleuve pour y puiser de l'eau, fut saisi et dévoré par un crocodile. Qui le croirait! les agens de Fostat poussèrent le cynisme fiscal jusqu'à exiger un nouveau passeport de la pauvre mère, et saisirent ses hardes à défaut d'argent.

Telle fut l'administration d'Assamah : on juge quelles colères elle suscita dans un pays gouverné jusqu'alors d'une façon assez paternelle. Déjà les mécontens s'étaient organisés; des chefs avaient pris la direction du complot, et une révolte générale allait éclater, quand la mort du Khalyfe donna l'espoir d'obtenir une

justice pacifique, et fit ajourner les manifestations violentes.

Au moment où Souleymân s'occupait à faire rebâtir Ramléh (l'ancienne *Lydda* ou *Diospolis*), il mourut presque subitement le 21 de Safar de l'an 99 de l'hégire (3 octobre 717), à l'âge de quarante-cinq ans, et après un règne de moins de trois ans.

A Souleymân succéda son cousin Omar, surnommé *Abou-l-Hafas*, et fils d'Abd-êl-Azyz, l'ancien gouverneur de l'Égypte. Omar descendait d'une des branches les plus nobles des Ommiades, et son aïeul maternel était Omar-ebn-êl-Khettab, premier du nom, et le deuxième des successeurs du Prophète.

Omar II écouta les plaintes de l'Égypte; il fit justice immédiate. Non-seulement Assamah fut destitué et remplacé par Ayoub-ben-Sarhabyl, mais il fut ensuite condamné à la peine de mort en expiation de ses crimes. Ayoub, son successeur, le fit arrêter : on lui mit un carcan de fer autour du cou, et des entraves aux pieds et aux mains; puis on le conduisit, ainsi garrotté, au lieu du supplice : il expira en chemin. Ces sévères représailles et l'administration bienveillante du nouveau gouverneur dé-

sarmèrent les rancunes des populations égyptiennes.

Omar était passionné pour la justice au point de lui sacrifier jusqu'à ses intérêts les plus directs. A son avénement, il avait trouvé, comme un précédent établi, l'usage d'une prière de malédiction solennelle contre Aly, le premier adversaire des Ommiades. Omar trouva injuste cette haine à perpétuité, et il abolit ces prières. On dit que cet acte causa sa perte, et qu'après avoir échoué dans de vives remontrances, sa famille le fit empoisonner. Il mourut le 25 de Regeb de l'an 101 de l'hégire (10 février 720), âgé de trente-sept ans.

Après Omar II, le trône revint au frère de son prédécesseur, à Yezid, fils d'Abd-êl-Melek, que nos historiens ont appelé Jesid II, et les écrivains grecs Azed. Yezid déposa Ayoub du gouvernement de l'Égypte, et le remit d'abord à Bacher-ben-Safouân, puis quand ce général eut reçu l'ordre de passer en Mauritanie, il le remplaça par son frère, Handalah, qui, révoqué à son tour en l'an 104 de l'hégire (722), eut pour successeur l'un des frères du khalyfe Mohammed-ben-Abd-êl-Melek.

Ce règne ne fut pas, comme le précédent,

tolérant et juste pour la population cophte. Prince oisif et voluptueux, Yezid se laissa conduire par des passions toutes personnelles. Un astrologue juif, lui ayant garanti trente années encore d'existence s'il faisait détruire, dans l'étendue de ses possessions, toutes les images des chrétiens, le Khalyfe commença cette guerre d'iconoclastes, qui eut tant d'imitateurs après lui. L'ordre fut donné par tout l'empire, et surtout en Égypte, d'effacer les peintures d'églises, soit sur bois, soit à fresque, et jusque sur les vases sacrés et les ornemens d'autels. Les chrétiens n'ayant pas voulu prêter les mains à cette stupide profanation, Yezid y employa les Arabes et les Juifs, qui la réalisèrent avec tout le fiel de leurs haines religieuses. En certaines localités, il fallut même combattre; et la lutte aboutit à des croix renversées et à des églises détruites.

Ce régime de terreur dura peu néanmoins. Après quatre ans de règne, Yezid II mourut à Harrân, le 25 de Chaaban, en l'an 105 de l'hégire (29 janvier 724), à l'âge de vingt-neuf ans, au dire des uns, et de trente-trois d'après les autres.

Son successeur fut son frère Héchâm (les

Grecs disent Isam), surnommé Abou-l-Oualyd, le quatrième des fils d'Abd-êl-Melek, qui furent chefs de l'Islamisme.

Pendant les dix-neuf années du règne de Héchâm, le gouvernement de l'Égypte changea souvent de mains. Mohammed, frère du Khalyfe, fut remplacé par son cousin, Hassan-ben-Yousouf, qui se démit après trois ans de fonctions. Ensuite vint Hafas-ben-Oualyd-êl-Hadramy, puis un an après Abd-êl-Melek-ben-Ryfah, qui n'en jouit que pendant quelques mois; enfin êl-Oualyd, frère de ce dernier, dont l'administration se prolongea durant neuf années. A sa mort vint Abd-êrrahmân-ben-Kalled, qui expira peu de temps après, et eut pour successeur Handalah-ben-Safouân, antérieurement gouverneur sous Yezid II. Cette nouvelle phase de son autorité dura six ans, et fut marquée, comme la première, par des actes nombreux d'intolérance et de despotisme.

Au mépris des plus formelles recommandations du Khalyfe, Handalah poussa plus loin que jamais son système d'exactions exorbitantes; il doubla toutes les taxes, soumit tout à un recensement général, hommes et animaux, et les confondit dans une capitation avilissante.

Les quittances de ces nouveaux droits, timbrées à l'empreinte d'un lion, devaient accompagner partout les contribuables, sous peine de mutilation du poignet.

Il faut rendre justice à Héchâm. A peine fut-il informé de ces barbaries qu'il révoqua Handalah et nomma à son poste, l'an 124 de l'hégire (742), Hafas-ben-Oualyd, qui avait aussi, à une époque antérieure, administré l'Égypte et qui y avait laissé de meilleurs souvenirs.

Telle fut la série des vice-rois de Fostat sous le seul règne de Héchâm. L'autorité politique, on le voit, ne fit que passer d'un chef à un autre. Quoique moins variable, l'autorité religieuse subit elle-même quelques transformations.

La plus importante eut lieu à la mort du patriarche cophte Alexandre. Jusqu'à lui inclusivement, le patriarcat d'Alexandrie s'était maintenu depuis la conquête, et pendant quatre-vingt-dix ans, entre les mains des jacobites, et tous les évêques, disséminés en Égypte, des bouches du Delta jusqu'au-delà des Cataractes, étaient hérétiques comme leur pontife.

Kosmos, qui fut élu à la place d'Alexandre, était orthodoxe. Il fit le voyage de Damas

pour obtenir du Khalyfe que les églises fussent rendues à des prêtres de sa croyance. Héchâm y consentit, et le personnel des évêchés fut renouvelé dans tout le ressort de la juridiction métropolitaine.

Après quinze mois de jouissance, Kosmos expira, et l'an 109 de l'hégire (727), Théodore fut élu. Il régna paisiblement jusqu'en l'an 120 (738 et 454 de l'ère dioclétienne), où sa mort amena sur le siége Ebn-Khalyl, qui gouverna l'église cophte pendant vingt-trois ans.

Ce fut sous son patriarcat que mourut le khalyfe Héchâm, à l'âge de cinquante-trois ou cinquante-cinq ans, et après vingt ans environ de règne. Quelques triomphes avaient eu lieu, lui étant Khalyfe. Une révolte des Kouffiens, sous les ordres de Zeyd, petit-fils de Housséyn, avait été aussitôt réprimée qu'entreprise. L'empire grec avait encore une fois reculé devant l'agression musulmane, et, dans une bataille livrée en l'an 123 de l'hégire (741), le souverain de Byzance, Constantin IV, était tombé lui-même au pouvoir des généraux d'Héchâm.

A Héchâm succéda êl-Oualyd, son neveu et fils de Yezid II. Nos historiens le nomment Valid deuxième du nom. Par une espèce de

compromis entre son père et son oncle, il fut désigné comme héritier du trône au préjudice du fils de Hèchâm, et proclamé le jour même de la mort du Khalyfe, le 6 de Raby-êl-tâny de l'an 125 de l'hégire (7 janvier 743).

Tous les actes administratifs de ce prince furent une série de contresens. Il ôta le gouvernement de l'Égypte à Hafas, qui avait su rallier à lui les populations, et le confia à Yssa-ben-Aby-Ata, qui se les aliéna de nouveau. D'autres mesures impolitiques valurent au Khalyfe des mécontentemens plus voisins et plus directs. Mais ces griefs n'étaient rien auprès de ceux qu'envenimait chaque jour la scandaleuse conduite de Oualyd II. Jamais prince musulman ne s'était oublié à ce point; jamais khalyfe n'avait affiché un si scandaleux mépris de toute morale et de toute religion. « J'aime le » vin, j'aime le plaisir comme une bête brute, » disait Oualyd, mais je n'en suis pas moins le » chef de l'Islamisme. » Enfin, la mesure de tant de débauches et d'impiétés fut remplie. Une insurrection éclata dans les provinces syriennes. Oualyd II fut déposé, et Yezid son cousin et fils de Oualyd Ier fut élu en sa place. Le nouveau titulaire du khalyfat marcha contre

son rival, après avoir mis sa tête au prix de cent mille dynars. Vainement Oualyd II voulut-il résister. Vaincu à Baharah près de Damas, il se vit assailli et massacré dans son palais, vers le milieu de Regeb de l'an 126 de l'hégire (les premiers jours de mai 744).

Alors seul maître, Yezid III monta sur le trône. Outre ses titres paternels, ce prince, qui comptait trois khalyfes parmi ses aïeux, descendait encore par sa mère des anciens rois de Perse, et entre autres du célèbre Khosroës.

Yezid III trouva le pays encore convulsionné de la dernière guerre civile. Les habitans de Hémesse, partisans du Khalyfe assassiné, refusèrent de le reconnaître. Les populations de la Palestine massacrèrent leur gouverneur, et du fond de l'Arménie, Mérouân, fils de Mohammed, qui préludait à son rôle d'usurpateur, marchait vers la capitale de l'empire avec de nombreux bataillons.

Au milieu de ce conflit général, Yezid songea d'abord au danger le plus sérieux; il alla au-devant de Mérouân, le rencontra près de Harrân, et obtint de lui une trève par la cession de l'Aderbidjân, de l'Arménie et de la Mésopotamie. Mais cet acte de prudente politique

fut le dernier de Yezid III. La peste l'enleva après cinq mois de règne.

Son frère Ibrahym lui succéda, et ne parut sur le trône que pour en tomber. Ce même Mérouân, cet intrépide général, qui avait dicté ses conditions à Yezid III, s'était cru dégagé par la mort du Khalyfe; il protesta à Kinesryn contre l'avénement d'Ibrahym, à la tête de quatre-vingt mille partisans.

C'était là un *veto* qui ne souffrait pas le dédain; il fallait en débattre la valeur en rase campagne. Le général d'Ibrahym, Souleymân, fils d'Héchâm, s'ébranla à la tête de cent vingt mille hommes. Avant la bataille, pour mieux déguiser ses vues d'ambition personnelle, Mérouân déclara qu'il n'avait pris les armes que pour défendre les droits des deux fils de Oualyd II, êl-Hakem et Othmân, retenus alors prisonniers à Damas, et il ajouta qu'il renoncerait à combattre si Ibrahym abdiquait en faveur de l'un ou de l'autre héritier légitime.

Cette proposition ayant été rejetée, l'affaire s'engagea. Elle fut sanglante et décisive. Mérouân tailla en pièces l'armée du Khalyfe, et Ibrahym, qui avait voulu assister à ce débat dont sa couronne était l'enjeu, eut à peine le

temps de se sauver à Damas avec le général vaincu. Là, dans les premières inspirations d'une défaite si cruelle, il fit assassiner les deux jeunes prisonniers qui devaient en recueillir les fruits. Mais cette barbarie ne profita qu'au vainqueur. Mérouân, souverain de fait par la chance des armes, se déclara Khalyfe de droit, à l'exclusion d'Ibrahym, dépossédé comme meurtrier et comme indigne.

Le nouveau chef de l'Islamisme, clément après la victoire, épargna même son compétiteur, qui vécut encore six ans après cette abdication forcée. Mérouân fit son entrée à Damas vers la fin de Moharrem de l'an 127 de l'hégire (novembre 744). Des trois surnoms que lui donna l'imagination populaire, le plus caractéristique et le plus connu était celui de *él-Himar* (âne sauvage), surnom singulier et qui, chez les Arabes, était la plus haute expression de l'intrépidité et de l'énergie; car disaient-ils : « L'âne sauvage ne sait pas fuir. »

Avec les plus belles qualités, brave, généreux, ouvert, Mérouân II semblait destiné à relever la gloire des Ommiades, si compromise par les trois règnes précédens. On pouvait croire avec quelque raison que les peuples, fa-

tigués de guerre civile, honteux de ces derniers maîtres dont les débauches seules avaient fait quelque bruit, se rallieraient avec enthousiasme à cet homme fortement trempé qui promettait à l'Islamisme une ère d'éclat et de puissance. Il n'en fut point ainsi. Dans les tempêtes politiques, les populations une fois soulevées se remuent et se heurtent long-temps. Pour les remettre à leur ancien niveau, il faut de longs jours de calme et de sérénité. Le dernier conflit avait d'ailleurs offert un antécédent aux passions ambitieuses. Cette fois l'accession à la couronne n'avait pas été le résultat d'un droit, mais le prix d'une heureuse violence. Il était permis à tout aventurier d'espérer pareil retour à des efforts persévérans. Les imaginations de la multitude ne voyaient que le beau côté de cette guerre civile, qui exagérait l'importance individuelle et berçait les esprits de rêves de grandeur et de fortune. Aussi, loin de s'appaiser par le succès de Mérouân II, les troubles redoublèrent de gravité. Hémesse, qui s'était la première déclarée en sa faveur, se révolta contre lui, et le Khalyfe, croyant couper cette fièvre de révolte par un exemple décisif, condamna au supplice six cents de ses habitans.



Mais loin d'être effrayée par ces rigueurs, Damas se révolta à son tour, et chassa le gouverneur que lui avait donné le Khalyfe. Chacune des provinces orientales eut bientôt son souverain. A Basrah, c'était Souleymân qui se faisait proclamer khalyfe et paraissait en armes devant Kinesryn; à Koufah, le choix des populations se portait sur un descendant d'Aly, Abd-Allah-ben-Moaouyah. De toutes parts enfin, parvenait la nouvelle d'insurrections commencées et de compétiteurs élus.

Mérouân ne s'épouvanta point de ces graves dangers; il les mesura de l'œil et se crut assez puissant pour les vaincre. Son premier effort fut contre Souleymân; il le rejoignit près de Kinesryn, le tailla en pièces, lui tua trente mille hommes, l'obligea à se jeter et à se retrancher dans Hémesse. Ensuite, il songea à Abd-Allah, et dépêcha contre lui un corps d'armée qui dispersa les Kouffiens ses partisans.

La fortune semblait sourire à l'intrépide activité de Mérouân, quand du fond des provinces orientales de l'Islamisme, sortit un antagoniste plus formidable, plus dangereux à lui seul que tous les autres ensemble. C'était Abou-

l-Abbâs, surnommé êl-Saffâh, descendant de Hâchem, bisaïeul du Prophète. Déjà, par les soins du jeune Abou-Mouslim, le Khorassân tout entier avait proclamé Abou-l-Abbâs comme le seul et vrai chef de l'empire. Une rencontre entre Nasr, général de Mérouân, et Abd-Allah, oncle d'Abou-l-Abbâs, fit encore à ce dernier les chances plus belles. Reconnu à Merou, à Nichabour et dans la Géorgie, il s'avança jusqu'à Koufah qui accepta avec enthousiasme le Khalyfe vainqueur. Bientôt, à la suite d'une longue série de défaites, Mérouân II fut si complètement écrasé près de Moussoul, qu'il se vit obligé de fuir de ville en ville, avec son ennemi sur ses traces. Damas, Ramléh, Ghazzah, rien n'était plus sûr pour lui; il fallut quitter la Syrie et songer à sa province d'Égypte qui lui était restée fidèle.

L'Égypte, pendant cette époque orageuse, avait eu des vice-rois nombreux. En l'an 127 de l'hégire (745), on y avait vu passer en cette qualité Hassan, puis Hafas, gouverneur pour la troisième fois; en 128 (746), Djaouyrah-ben-Sahel; enfin, en 131 (749), Êbn-êl-Moghayrah, et Abd-êl-Melek-ben-Moussa, dernier gouverneur sous les khalyfes Ommiades.

Abd-êl-Melek accueillit de son mieux le prince fugitif; mais l'heure inévitable était sonnée. Salèh-ben-Aly, oncle d'Abou-l-Abbâs, détaché avec des troupes à la poursuite de Mérouân avec ordre de le ramener mort ou vif, atteignit le Khalyfe vaincu à Aboussir-Kourydes, bourg de la Haute-Égypte, et le fit tuer sous ses yeux, le dimanche 27 du mois de Gemady-êl-tâny de l'an 132 de l'hégire (8 février 750). La tête de cet infortuné fut envoyée au vainqueur Abou-l-Abbâs-êl-Saffàh.

Ce prince pourtant, déjà reconnu dans la Syrie, l'Arabie et leurs dépendances orientales, nommait ses partisans au gouvernement des provinces, recevait les sermens des populations, et faisait partout acte de souveraineté. De lui data cette dynastie qu'on a nommée la dynastie *des Abbassides*. Pour la fonder à l'exclusion de toute autre, il ordonna de rechercher et de saisir tous les membres de la famille des Ommiades, et les fit impitoyablement massacrer ensuite, hommes et femmes, vieillards et enfans, au nombre de quatre-vingts personnes. Cette atroce exécution lui valut le surnom d'*él-Saffáh* (le verseur de sang). De toute cette race, un seul rejeton échappa, un jeune

prince Abd-êrrahmân, petit-fils du khalyfe Héchâm, qui, réfugié en Espagne, parvint à y créer une autre dynastie des Ommiades.

Ainsi finirent en Orient, avec Mérouân II, leur dernier khalyfe, ces Ommiades qui se transmirent pendant quatre-vingt-douze ans la souveraineté de l'Islamisme. A la juger en bloc, leur phase de puissance ne fut pas stérile en résultats. Sous eux, le mouvement d'impulsion donné par la première race s'accrut en raison de l'activité conquérante de chaque khalyfe. Ils avaient démembré pièce à pièce le grand empire grec. Six mois assiégée, Constantinople n'avait tenu que grâce à l'Hellespont. Syracuse, Pergame, Antioche de Pisidie, Césarée de Cappadoce avaient été prises et pillées, la Sicile et l'Asie-Mineure dévastées, Carthage détruite, l'Espagne envahie. L'Islamisme s'était largement établi dans trois parties du monde; sa ligne d'étendue de l'est à l'ouest partait des Indes pour aboutir au détroit de Gibraltar, et ricochait ensuite au nord et au nord-est par toute la longueur de l'Espagne et jusqu'au cœur de la France.

En effet, déjà maîtres de Narbonne, de Toulouse, de la Provence, du Languedoc et

de l'Aquitaine, les Arabes partis de Tolède avaient porté leurs camps dans le Poitou, et jusqu'à Tournus en Bourgogne [1]. On eût dit qu'étreignant le monde dans un anneau de fer, ils visaient à se réunir aux hommes de leur race à Byzance par le Danube, dans l'Inde par les pays persans et tartares. Tout cédait devant eux; tout demandait grâce à genoux, quand Charles Martel se jeta au devant de ces redoutables envahisseurs, les attaqua dans les plaines, entre Poitiers et Tours, les tailla en pièces, les poursuivit, les chassa de France, et les refoula de l'autre côté des Pyrénées. Cette journée sanglante coûta, disent les historiens de l'époque, trois cent soixante-quatre mille hommes aux Arabes. L'exagération du chiffre est ici évidente, mais un fait qui ne l'est pas moins, c'est que la victoire décisive de Charles Martel sauva le continent européen de la domination musulmane.

[1] A Marseille, à Aix et à Montbrun en Dauphiné, on a découvert des inscriptions arabes attestant la domination musulmane.

—

CHAPITRE V.

Dynastie des Abbassides. — Les Khalyfes Abou-l-Abbâs, êl-Mansour, êl-Mahady, êl-Hâdy, Haroun-êl-Rachyd, êl-Amyn, êl-Mâmoun. — Gouverneurs de l'Égypte sous ces princes. — Salèh, Abâoun, Moussa-ben-Kaab, Mohammed-ben-Assaad, Hamyd, Yezid, Abd-Allah-ben-Abd-êrrahmân, Mohammed-ben-Abd-êrrahmân, Moussa-ben-Aly, Mohammed-ben-Souleymân, Yssa-ben-Loqmân, Ouadêh, Mansour, Yahya, Ismayl, Ibrahym, Moussa, Faddel, Aly, Moussa-ben-Yssa, Mouslimah, Mohammed-ben-Zaher, Yezid, Dâoûd, Amer, Abd-Allah, Ishak, Hartamah, Abd-êl-Melek, Obeyd-Allah, Ismayl-ben-Salèh, êl-Leyth, Ahmed, Abd-Allah-ben-Mohammed, êl-Hassan, Mâlek, êl-Hassan-ben-êl-Tahtah, Hatêm, Djaber, êl-Motaleb, êl-Abbâs, êl-Sorry, Mohammed-Abou-Nasr, Abd-Allah, Ayad, Yssa-ben-Yezid, êl-Motassen. — Situation de l'Islamisme à la mort d'êl-Mâmoun.

C'est ici le moment de s'arrêter et de se recueillir dans une grande récapitulation de philosophie et d'histoire.

A l'extinction de la dynastie des Ommiades, l'ère de l'Islamisme comptait à peine cent trente-deux ans; et ce temps lui avait suffi pour se faire la part du lion dans le monde connu,

pour s'y installer plus au large que ne l'avait pu le christianisme pendant sept siècles et demi.

En effet, avec ses doctrines de paix et de modération, avec ses allures évangéliques, le culte du Christ avait poussé des racines profondes, mais lentes. Son caractère, si nettement indiqué par le maître, était de grandir à l'aide d'un prosélytisme sourd et continu, de mûrir dans le mystère des catacombes, de fleurir par la persécution. Pour cela, il s'adressait à cette partie du peuple dont la force est toute d'inertie; à la masse esclave que l'ordre social défavorisait, aux hommes de vertu paisible et bourgeoise; aux plus pauvres d'abord pour les consoler, pour leur enseigner une autre vie; puis au reste des hommes, en remontant toujours des faibles aux forts, des misérables aux heureux, des ignorans aux doctes, de la foule au petit nombre. Avec tous ces élémens réunis, ce culte formait un faisceau religieux qui prenait une énergie, une valeur, sinon d'action, du moins de résistance. Le rôle de cette religion était d'être persécutée; car ses dogmes d'égalité et d'émancipation universelles devaient donner l'éveil aux privilégiés en tout

genre qui exploitaient alors le régime social et politique. Ce rôle était si bien le sien, que le progrès diminua quand finit la persécution, et que l'ère si courte des martyrs fut plus féconde en catéchumènes, que toutes les ères des théologiens!

L'Islamisme ne procédait pas ainsi; il ne s'appuyait pas sur les humbles, mais sur les braves; il n'invoquait pas les faibles, mais les forts. Au lieu de dire à ses apôtres : « Prêchez » et convertissez, » Mahomet avait écrit dans le Koran : « Combattez les ennemis de l'Isla- » misme! » C'était indiquer la prédication par le sabre, et livrer le monde à cette élite turbulente, qui a plus besoin d'action que de repos.

Aussi, quand cette religion apparut sur la terre, elle y éclata comme un ouragan, se rua sur les contrées voisines, marcha toujours devant elle sans s'arrêter, sans avoir souci de ce qu'elle laissait derrière, renversant, déracinant, nivelant le terrain, laisant au front de chaque cité, au cœur de chaque royaume, des stigmates de son passage. Ce fut comme une marche par étape; en un siècle, elle fit trois mille lieues. Sur sa route, par tout où elle trouva le christianisme, elle coucha sur le sol ce

culte rival, se retourna à plusieurs reprises contre lui pour le fouler aux pieds, pour l'écraser, quand il se relevait. Alors les deux principes se trouvèrent en présence; l'un souple, mais nerveux; l'autre fort, mais cassant; celui-ci devant dominer aux jours de servitude, celui-là survivre pour préparer les temps de liberté.

Voilà où en était le monde, quand Abou-l-Abbâs fonda sa dynastie sur les ruines de celle des Ommiades. Par une coïncidence singulière, à la même époque où cette transformation dynastique s'opérait dans l'Orient, un royaume occidental était témoin d'une péripétie tout-à-fait analogue. Le vainqueur des Arabes, Charles Martel, faisait souche royale en France, et la race mérovingienne s'effaçait devant ce premier chef des Carlovingiens. A pousser plus loin le rapprochement, on trouverait encore que les deux plus illustres monarques de ces deux dynasties, Charlemagne et Haroun-êl-Rachyd, allaient vivre contemporains, et qu'après eux, en Arabie comme dans les Gaules, l'autorité souveraine devait déchoir dans leurs successeurs, par le démembrement des domaines de la couronne, et par les hardies usurpations des grands vassaux.

Abou-l'-Abbâs-êl-Saffâh, premier khalyfe de la dynastie des Abbassides, était fils de Mohammed dont le bisaïeul Abbâs était oncle du Prophète, et il pouvait, à l'appui de son droit de conquête, faire valoir quelques titres de naissance, plus légitimes que ceux de la race déchue. Intrônisé le 13 du mois de Raby-êl-âouel de l'an 132 de l'hégire (31 octobre 749) à Koufah, et cinq mois après à Damas, il préluda par la révocation de tous les gouverneurs de province, et par le renouvellement intégral des dignitaires de l'empire.

Ses nouveaux choix tombèrent, on le devine, sur des partisans dévoués, ou sur des membres de sa famille. Parmi ces derniers, l'un des plus favorisés fut Salèh-ben-Aly, nommé gouverneur titulaire de l'Égypte, avec la faculté de s'y faire suppléer par son lieutenant ou vice-gouverneur Abâoun-Abd-êl-Melek-ben-Yezid. L'administration d'Abâoun ne fut signalée par aucun événement capital; seulement, sous lui, le patriarcat passa des mains de Mikhayl, ou Khayl (Michel), en celles de Mina, natif de Semenhoud. La mort de l'un, l'avénement de l'autre eurent lieu dans la même année 468 des cophtes, 135 de l'hégire (752).

Le règne d'Abou-l-Abbâs n'offre rien, dans ses cinq ans de durée, d'assez remarquable pour qu'on s'y arrête. Quelques petits échecs dans l'Asie-Mineure contre les Grecs, mais en revanche de nombreux succès en Arménie; des rigueurs politiques à l'égard des Ommiades, mais de la justice et de la sagesse pour le reste de ses sujets : tel était le résumé des actes du Khalyfe, quand la petite vérole l'enleva, âgé de trente-trois ans, à Hachemyah, ville fondée par lui, et dont il venait de faire sa résidence, le 13 du mois de Dou-l-hagéh, 136 de l'hégire (10 juin 754). Ce fut le premier des chefs de l'Islamisme qui prit un *vizir* ou ministre; jusqu'alors les khalyfes n'avaient eu que de simples secrétaires.

Le successeur d'Abou-l-Abbâs fut son frère, êl-Mansour-ben-Mohammed, surnommé Abou-Djafar. A peine venait-il d'être inauguré à Hachemyah que son oncle Abd-Allah se fit proclamer à Damas. Mais vaincu par Abou-Mouslim, ce compétiteur ne trouva un asile momentané à Basrah que pour périr ensuite par l'ordre du Khalyfe. Cet acte de cruauté ne fut pas le seul qui entacha ce règne. Par l'ingratitude la plus noire, Abou-Mouslim, à qui

les Abbassides devaient le trône de l'Islamisme; Abou-Mouslim, qui avait gagné tant de victoires à leur profit, qui pour eux avait sacrifié plus de six cent mille victimes; lui-même, après de si grands services rendus, fut massacré par les gardes d'êl-Mansour, et sous ses propres yeux. Son plus grand crime, suivant Abou-l-Faradj, était d'avoir mis son nom avant celui du Khalyfe dans la suscription d'une lettre.

Mais ce n'était là qu'un prétexte. Un meurtre si soudain, si peu mérité, ne s'explique en effet que par les soupçons du Khalyfe, par sa haine ombrageuse, par le désir d'étouffer au berceau une rivalité naissante. Cette pensée de défiance se retrouve dans toute la vie d'êl-Mansour. Ce fut elle qui lui conseilla de quitter Hachemyah, nouvelle capitale des Abbassides, et de fonder, l'an 145 de l'hégire (762), en-deçà du Tigre et sur les ruines de Ctésiphon et de Séleucie, une ville qu'il appela d'abord *Medinet-êl-selam* (la ville de la paix), et qui depuis, sous le nom de *Baghdad*, devint la résidence souveraine des Khalyfes ses successeurs. D'autres faits, plus significatifs encore, témoignèrent de cette tendance soupçonneuse d'êl-

Mansour ; et entre autres ses incertitudes pour le choix d'un successeur. Sa première pensée fut pour Yssa-ben-Moussa son neveu, à l'exclusion de son propre fils ; ensuite il revint à ce dernier et consacra la descendance directe ; enfin, portant ses vues plus loin, il régla sa succession à deux degrés, désignant son fils d'abord comme son héritier au trône, puis son neveu comme héritier de son fils.

Cette instabilité cauteleuse se manifesta encore dans le choix des gouverneurs provinciaux, et l'Égypte, plus que tout autre, eut à souffrir de la tactique expérimentale du Khalyfe. Chaque année amenait une révocation et une investiture nouvelles ; en sept ans, sept administrateurs la traversèrent. Était-ce de la part d'êl-Mansour travers personnel, manie de suspecter partout des conspirateurs et des traîtres ; ou bien ne doit-on y voir que la première mise en œuvre d'un grand système, continué depuis sous tous les chefs musulmans, et justifié par l'expérience, système qui ne laissait pas aux délégués du pouvoir central le temps de se créer dans les provinces des influences qui pussent lui porter ombrage ? L'un et l'autre motif entrèrent sans doute pour quelque chose dans

la marche suivie par êl-Mansour ; mais une pareille conduite, efficace peut-être dans le présent pour défendre la dynastie contre l'ambition de ses dignitaires, porta dans l'avenir un coup mortel à l'Islamisme, en désaffectionnant des populations si mal gouvernées.

Comment en effet l'Égypte pouvait-elle fleurir, livrée chaque six mois aux tâtonnemens d'un administrateur nouveau? L'improbité de l'un, l'inexpérience de l'autre, le désir de chacun et de tous d'amasser dans une courte gestion de quoi se consoler d'une disgrâce prévue; voilà par quelles épreuves le pays était forcé de passer; voilà de quels mauvais instincts il avait à se défendre! Tour à tour le Khalyfe lui envoya, après son oncle Salèh-ben-Aly, Abâoun-Abd-êl-Melek, déjà vice-gouverneur; ensuite Moussa-ben-Kaab, Mohammed-ben-Assaad, Hamyd-ben-Qahtabah, et Yezid-ben-Hatem-êl-Mahaleby. Ce dernier convint plus long-temps au Khalyfe; il fut comblé d'honneurs; il obtint le titre de prince d'Égypte (*Emyr-Mesr*), qui resta depuis affecté à ses successeurs; mais à sa mort, survenue en l'an 152 de l'hégire (769), ce gouvernement passa aux mains d'Abd-Allah-ben-Abd-êrrhamân, qui ne

vécut que trois ans depuis, et fut remplacé d'abord par son frère Mohammed, et ensuite par Moussa-ben-Aly-êl-Lagmy, dernier gouverneur sous êl-Mansour.

Cette longue procession de vice-rois laissa en Égypte des traces profondes et désastreuses. Chacun d'eux renchérissant sur son devancier dans ses combinaisons fiscales, il s'ensuivit bientôt qu'aucun état, si pauvre, si misérable qu'il fût, ne resta exempt de redevances ingénieusement assises et chaque jour accrues. L'ouvrier mouleur de briques, le fellah vendeur de légumes, le conducteur de chameaux, le fossoyeur, le mendiant lui-même, furent soumis à un recensement et à une capitation. Par une exploitation semblable, la misère des gouvernés grandit en raison de la cupidité des gouvernans, et, dans les derniers mois du règne d'êl-Mansour, le peuple égyptien en était réduit à manger jusqu'à des chiens et des cadavres humains.

La nouvelle de la mort d'êl-Mansour lui fit espérer des jours meilleurs. Après vingt-deux ans de règne, ce prince venait de mourir près de la Mekke, à l'âge de soixante-trois ans, le 6 du mois de Dou-l-hagéh, l'an 158 de l'hé-

gire (7 octobre 775), et son fils Mohammed-êl-Mahady avait été à l'instant même proclamé khalyfe.

Mais ce nouveau règne, qui se révéla par quelques bienfaits au reste de l'Islamisme, se tint vis-à-vis de l'Égypte dans les funestes erremens de celui qui venait de finir. Sous Mohammed, on vit passer tour à tour à Fostat en qualité de gouverneurs, Mohammed-ben-Souleymân; Moussa-ben-Aly; Yssa-ben-Loqmân-êl-Djemdjemy; Ouadéh, affranchi du Khalyfe; Mansour-ben-Yezid; Yahya-Abou-Salèh, fils d'Abd-Allah-êl-Djaounany; Ismayl-Abou-Kotayfah; Ibrahym-ben-Salèh; Moussa-ben-Massaab; Amer-ben-Omar, comme lieutenant de Moussa; et enfin Faddel-ben-Salèh, frère de l'ancien gouverneur Ibrahym; en tout onze titulaires dans le cours de neuf ans de règne.

Dès-lors il fut visible que les chefs de l'Islamisme obéissaient plutôt, dans ce ballottement de proconsuls, à un système général qu'à des répugnances particulières. Déjà, peut-être, prévoyaient-ils qu'à cinquante ans de là des révoltes de grands vassaux marqueraient la première période descendante de l'Islamisme, et feraient périr cet empire par où périssent



tous les grands États, par la scission et le démembrement.

Alors pourtant l'avenir était beau pour la puissance musulmane. L'un des deux fils du Khalyfe, Haroun, avait marché à la rencontre des Grecs, et, vainqueur de leurs généraux Nicetas et Damsacos, avait menacé si vivement Constantinople, que l'impératrice Irène s'était vu forcée d'acheter la paix au prix d'un tribut annuel de soixante-dix mille dynars. A cette époque, le trésor particulier du Khalyfe contenait des valeurs immenses en or, en argent, en pierres précieuses. Les historiens arabes ont exagéré sans doute quand ils ont écrit que le pélerinage de la Mekke, fastueusement accompli par Mohammed-êl-Mahady, avait coûté à ce prince quatre-ving-dix millions; mais il faut croire néanmoins que des chefs militaires, qui avaient organisé le pillage sur une aussi grande échelle, qui avaient puisé tour à tour et sans ménagement dans les trésors de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe, s'étaient créé une épargne prodigieuse, une incalculable réserve de métaux monnayés et de richesses en nature.

Après un règne de dix ans, êl-Mahady mou-

rut dans son camp de Mazanderân, le 23 de Moharrem de l'an 169 de l'hégire (5 août 785). Son fils Haroun l'inhuma, de ses propres mains, sous un noyer.

Moussa-êl-Hâdy, fils aîné de Mohammed-êl-Mahady, succéda à ce dernier et fut inauguré khalyfe à Baghdad par les soins de son frère. Mais loin de reconnaître ce bon office, le souverain élu, jaloux de transmettre sa couronne à son fils, songea à déposséder Haroun des droits héréditaires que lui assuraient les lois de l'empire et la volonté formelle de Mohammed-êl-Mahady. Dans la crainte qu'un simple acte d'autorité ne suffît pas pour valider cette usurpation, il avait résolu la mort du prétendant légitime, quand il périt lui-même étouffé par sa mère qu'il avait voulu empoisonner, le 14 de Raby-êl-âouel 170 (13 septembre 786).

Ce règne de quatorze mois ne fut signalé que par une victoire sur Housséyn, arrière-petit-fils d'Aly, et par des persécutions contre les Zendiens, Musulmans schismatiques, dont êl-Hâdy purgea l'Islamisme. Sous lui, l'Égypte passa des mains de Faddel-ben-Salèh dans celles d'Aly-ben-Souleymân, descendant, comme le premier, de la famille d'Abbâs. Un second

patriarche, Jean, figura aussi, vers cette époque, sur le siége d'Alexandrie, et se rendit célèbre par sa piété, son désintéressement et ses vertus éminentes. Les lettres synodiques que l'histoire nous a conservées des patriarches d'Antioche, Gergis et Kyriakos, et les réponses que leur adressa le patriarche Jean, prouvent qu'il y avait alors unité de croyance entre les deux églises.

Après le khalyfe Moussa-êl-Hâdy, régna Haroun-êl-Rachyd, le plus célèbre de tous les princes de l'Islamisme, contemporain de Charlemagne et célèbre comme lui; monarque oriental dont le nom est devenu populaire dans notre Occident.

Le khalyfat de Haroun porta la gloire musulmane à son apogée. L'empereur grec Nicéphore, ayant voulu revenir sur les termes du traité conclu sous Irène, se vit attaqué à l'improviste par Haroun, battu et réduit à souscrire des conditions plus onéreuses et plus humiliantes encore. Protecteur des lettres et lettré lui-même, libéral, magnifique, ce khalyfe naturalisa chez les Arabes les richesses littéraires des Grecs, fit exécuter à ses frais les traductions des meilleurs ouvrages de l'antiquité,

importa à Baghdad les industries étrangères, protégea le développement des sciences indigènes; se mit en un mot à la tête du mouvement civilisateur. C'est à lui que les savans font remonter la découverte de l'algèbre, produit de l'esprit arabe, si exact et si patient. Les arts mécaniques étaient alors très-avancés dans les contrées orientales, et l'Europe en acquit la preuve dans une ambassade que Haroun envoya à Charlemagne l'an 192 (807), sur le seul bruit de ses conquêtes. Entre autres cadeaux, le Khalyfe avait destiné au potentat d'Occident une horloge à eau suivant les uns, à poids suivant d'autres, qui servait déjà en Arabie à mesurer le temps. Douze petites portes formaient la division du cadran. A chaque révolution horaire, une porte s'ouvrait, donnant passage à des boules de métal qui tombaient successivement dans un bassin d'airain et frappaient ainsi les heures. A midi et à minuit, douze petits cavaliers sortaient ensemble, et refermaient toutes les portes. C'est sans doute à l'imitation de ces clepsydres arabes que plus tard nos mécaniciens ont installé dans quelques cathédrales de France, mais avec un système perfectionné de balanciers et de roues d'engrenage, des

horloges où des portes s'ouvrent aussi pour un glorieux défilé d'anges et d'archanges agitant leurs ailes, et sonnant de la trompette au milieu du vibrement des heures [1].

Dans des vues non moins politiques sans doute que religieuses, Haroun affecta aux yeux de son peuple une stricte obéissance aux pratiques de l'Islamisme. Pendant le cours de son règne, il fit huit à neuf fois le pélerinage de la Mekke, et quand il ne pouvait y aller en personne, il se faisait représenter par trois cents *hadjys* (pélerins), dont il payait l'équipement et le voyage. « Le pélerin de la Mekke ne peut manquer de » courage, » avait-il fait graver sur son casque; et cette sentence résumait assez bien le but primitif du pieux pélerinage. Ce vaste mouvement des populations musulmanes avait été en effet calculé pour entretenir parmi elles une tendance belliqueuse et fanatique: tout concourait à ce but; frottement d'hommes enthousiastes; brusque interruption des habitudes prises; changement de résidence; isolement des villes; apprentissage de privations et de marches pénibles.

[1] Entre autres à Saint-Jean de Lyon, à Strasbourg, etc.

Les belles qualités de Haroun ne furent pas exemptes de quelques taches. Comme ses devanciers, il se montra quelquefois soupçonneux, cruel, vindicatif; il sacrifia à ses défiances des partisans dévoués; il viola un serment pour satisfaire une crainte politique. Ainsi la famille des Barmékides, illustre dans l'Islamisme et qui lui avait rendu les services les plus éclatans, fut proscrite par lui, exilée ou avilie dans la misère. Ainsi le chef des Alydes, Yahya, fils d'Abd-Allah, qui s'était rendu avec promesse d'oubli et de pardon, fut jeté dans les fers et immolé ensuite par ses ordres.

L'Égypte peut être comptée au nombre des provinces pour qui tout l'éclat du règne de Haroun ne se résuma qu'en oppression et en misère locales. Comme ses prédécesseurs, ce prince ne voulut donner à ses vice-rois que des rôles nuls pour paralyser leur influence. L'Égypte, sous lui, ne compta pas moins de vingt-cinq investitures, avec quelques variations seulement dans la nature des pouvoirs et dans la portée des attributions. On nous pardonnera de nous réduire au rôle de nomenclateurs vis-à-vis de ces grandes nullités historiques. Après Aly-ben-Souleymân, destitué par Haroun, se

succédèrent Moussa-ben-Yssa; Mouslimah-ben-Yahya, qui eut pour vice-gouverneur Amer-ben-Mahram; Mohammed-ben-Zaher; Yezid-ben-Hatem; Dâoud-ben-Yezid; Moussa-ben-Yssa, gouverneur pour la seconde fois; Ibrahym-ben-Salèh, déjà promu sous êl-Mansour; Amer-ben-Mahram, ci-dessus nommé; Ibrahym-ben-Salèh, gouverneur pour la troisième fois; Abd-Allah-ben-Zaher; Ishak-ben-Souleymân; Hartamâh-ben-Ayan; Abd-êl-Melek-ben-Salèh; Abd-Allah-ben-Moussabbeb; Obeyd-Allah-ben-Mahady, frère du Khalyfe; Moussa-ben-Yssa, nommé pour la troisième fois; puis encore Obeyd-Allah; Ismayl-ben-Salèh; êl-Leyth-ben-Faddel; Ahmed, fils d'Ismayl-ben-Salèh; Abd-Allah-ben-Mohammed-êl-Abbâssy; êl-Hassan-ben-êl-Dgemyl-êl-Azdy, qui choisit momentanément pour chef des finances Khassyd-ben-Abd-êl-Hamyd; et enfin êl-Hassan-ben-Tahtah, qui termine cette longue série de gouverneurs ou administrateurs de l'Égypte sous le règne de Haroun.

Pendant ce temps, rien ne se passa dans la contrée qui sortît de la ligne des événemens ordinaires. Quoique sur les frontières même et

dans la Mauritanie, un gouverneur, Ibrahym-ben-Aglab, se déclarât indépendant et fondât la dynastie des Aglabites, l'Égypte ne dérogea point à ses habitudes de tranquillité et d'obéissance. Les courtes stations des gouverneurs épuisaient le pays; mais il était déjà trop affaissé pour trouver une énergie qui dépassât la plainte. Il souffrait, murmurait et n'agissait pas. A peine, de temps à autre, se remuait-il à la surface pour quelques débats de religion, insignifians aux yeux des khalyfes. C'était l'orthodoxie qui, vaincue aux premiers temps de la conquête, reprenait peu à peu le dessus, soit par l'intrigue, soit par l'appui des églises voisines. Entre autres faits qui se rattachent à ces querelles de ménage, l'historien Sayd-ben-Batryk raconte que le gouverneur égyptien, Obeyd-Allah, envoya à son frère Haroun une jeune esclave cophte de la plus grande beauté. A peine le Khalyfe en fut-il devenu amoureux, que la jeune fille, à qui sans doute la leçon était faite, tomba malade, refusa toute nourriture et rendit vaine la science des docteurs musulmans. « Je suis Égyptienne, disait-elle, » un médecin d'Égypte pourra seul me guérir. » Le Khalyfe ordonna qu'on fît venir le plus ha-

bile, et le plus habile se trouva être à point nommé le patriarche melkite, qui partit pour Baghdad et réalisa bientôt une guérison miraculeuse. Après la cure, la récompense : ce fut un diplôme impérial qui rétablissait les *melkites* orthodoxes dans tous leurs droits primitifs, à l'exclusion des hérétiques *jacobites*. Si l'anecdote de Sayd n'est pas vraie, elle est vraisemblable du moins; elle entre dans l'esprit de la politique sacerdotale.

En l'an 175 de l'hégire (791), Haroun-êl-Rachid, ayant voulu régler la descendance au trône, avait désigné pour son successeur immédiat Mohammed-êl-Amyn. Cette préférence venait de ce que Mohammed était fils de Zobeydéh, cousine et épouse chérie du Khalyfe, tandis que son aîné, Abd-Allah-êl-Mâmoun, était né de Moradjel, femme d'un rang inférieur et étrangère au sang des Abbassides. Toutefois, en cas de survie, Abd-Allah devait succéder à Mohammed.

Telle était la loi héréditaire, quand Haroun, après vingt-trois ans de règne, mourut âgé de quarante-sept ou quarante-huit années, à Tous, dans le Khorassân, le 3 de Gemâdy-êl-tâny l'an 193 de l'hégire (24 mars 809). A sa mort,

les taches de ce règne brillant s'effacèrent ; on n'en vit plus que le côté glorieux. Baghdad et toute la contrée avoisinante, où l'autorité du Khalyfe ne s'était révélée que par des bienfaits, gardèrent long-temps de lui un souvenir enthousiaste. Son surnom *êl-Rachyd* (le justicier ou plutôt le droiturier) était d'origine populaire ; il avait été déterminé par quelques actes de justice directe dont la tradition vit encore dans l'Arabie. Pour les Orientaux, Haroun est toujours le Khalyfe par excellence ; et quand, dans leurs récits, ils disent : Ceci eut lieu *sous le Khalyfe*, cette désignation générale sous-entend le khalyfe Haroun-êl-Rachyd.

Le testament de Haroun, si favorable à son second fils Mohammed qu'il appelait au trône, n'avait pas laissé Abd-Allah-êl-Mâmoun sans dédommagemens. Le trésor particulier du Khalyfe, son mobilier, ses armes, devenaient l'apanage de ce dernier, et la province du Khorassân, avec toutes les troupes qu'elle contenait, lui revenait à titre de fief indépendant et distinct.

A son avénement au khalyfat, Mohammed-êl-Amyn trouva ces conditions onéreuses. Il les viola d'abord en refusant à son frère son legs particulier, et en dégarnissant le Khoras-

sân de troupes; puis, enhardi par l'impunité, il se crut assez fort pour jeter aux flammes le testament de son père, et pour léguer à son fils Moussa la couronne musulmane.

Après cet acte, se croyant libre de tout soin, il s'en remit pour gouverner l'empire à son vizir Faddel-ben-Raby, chef des soldats revenus de la province du Khorassân. Lui, invisible dans son harem, entouré de ses femmes ou de ses favoris, ne songea plus alors qu'à varier les plaisirs d'une vie molle et débauchée.

Il n'en était pas ainsi d'êl-Mâmoun. Ce jeune prince préludait à sa glorieuse carrière : il gagnait à lui, par son équité, la province que lui avait léguée Haroun, s'y rendait populaire, et y cherchait un point d'appui pour reconquérir ses droits lésés. Peu à peu, il organisa une armée dont il confia le commandement à Tâher-ben-Housséyn. A l'exemple du Khorassân, d'autres provinces se déclarèrent pour êl-Mâmoun; d'autres gouverneurs se rallièrent à lui, et entre autres Hartamah, ancien gouverneur de l'Égypte, qui commandait dans le voisinage.

Quand ces symptômes insurrectionnels furent devenus trop alarmans pour n'en pas tenir

compte, êl-Amyn envoya contre son frère, en l'an 195 de l'hégire (811), quarante mille hommes, sous les ordres d'un de ses meilleurs généraux; mais, à la première rencontre, cette armée fut battue par les troupes de Tâher. Vainement êl-Amyn chercha-t-il à réparer cet échec. Un nouveau corps de quarante mille hommes, avec une réserve de vingt mille, sous les ordres d'Abd-Allah-ben-Hamyd, fut mis en déroute par Tâher qui traversa en vainqueur les provinces d'êl-Ahouâz, de Ouaset et de Madâyn, pendant que Hartamah s'emparait de Houlouân et de la contrée environnante. Bientôt toutes les grandes provinces de l'empire, l'Hedjâz, l'Yémen, l'Iraq, la Syrie, l'Égypte, etc., reconnurent êl-Mâmoun comme khalyfe, et l'autorité d'êl-Amyn se trouva circonscrite dans Baghdad et dans son territoire. Là même, on avait bien essayé de renverser le prince à la suite d'une révolution de palais; mais cette tentative n'avait eu qu'un demi-succès. Il fallait qu'un fait d'armes décisif vînt clore cette Thébaïde nouvelle.

L'an 197 (813), Baghdad, cernée par Tâher et Hartamah, généraux d'êl-Mâmoun, fut emportée après un an de siége. Êl-Amyn, arrêté

dans sa fuite, périt sous la lance d'un des soldats vainqueurs, et sa tête fut déposée aux pieds d'êl-Mâmoun avec les insignes du khalyfat.

Ainsi mourut êl-Amyn, le 25 Moharrem de l'an 198 de l'hégire (25 septembre 813), à l'âge de vingt-neuf ans et après cinq ans environ de règne.

Lui mort, êl-Mâmoun régna sans rival. Pendant ces troubles, l'Égypte avait eu pour gouverneurs Hâtem-ben-Hartamah; Djaber-ben-êl-Achaab, et Ayâd-ben-Mohammed. Plus tranquille, le nouveau Khalyfe y envoya êl-Mottaleb-ben-Abd-Allah-êl-Djerây; mais revenant bientôt au système politique des khalyfes ses prédécesseurs, il chercha à combattre, par des mutations fréquentes, les velléités ambitieuses de ses délégués. A êl-Mottaleb succéda êl-Abbâs-ben-Moussa, et après lui vinrent êl-Mottaleb, nommé de nouveau, puis êl-Sorry-ben-êl-Hakem. En l'an 204 [1] de l'hégire (819),

[1] Cette même année mourut à Fostat l'imâm Mohammed-ben-Edrys, surnommé *êl-Châfêy*, fondateur de la secte des Chafeytes, l'une des quatre orthodoxies musulmanes. Ses dogmes eurent plus spécialement vigueur en Égypte, où sa secte est représentée de nos jours encore par l'un des quatre imâms de la Mosquée des Fleurs (*Gâmê-êl-Azhar*).

ce dernier étant mort, son fils Mohammed-Abou-Nasr occupa son poste d'après l'ordre du Khalyfe, et fut remplacé à son tour, en l'an 206 (821), par son frère, Abd-Allah-ben-êl-Sorry, que les troupes proclamèrent Prince de l'Égypte sans attendre les ordres de Baghdad.

Ce gouverneur, l'élu de la soldatesque, se maintenait à son poste depuis cinq ans, et êl-Mâmoun, occupé alors à étouffer des revoltes intérieures, paraissait s'inquiéter peu de cette usurpation lointaine, lorsque le hasard suscita au vice-roi d'Égypte un rival dont les droits étaient encore plus étranges que les siens.

L'an 207 de l'hégire (822), le chef militaire auquel êl-Mâmoun devait son trône, Tâher-ben-êl-Housséyn, était mort à Merou, capitale du Khorassân, dont le Khalyfe l'avait nommé gouverneur. Deux ans avant d'expirer, ce général avait trouvé utile de convertir en fief indépendant et héréditaire la province que son souverain lui avait confiée, et, substituant son fils aîné dans son titre, il avait fondé la dynastie des Tâhériens. Maîtresse de quelques contrées orientales, cette dynastie avait cherché à s'étendre vers l'Occident, et l'an 210 de l'hégire (825), l'un des fils de Tâher, Abd-Allah,

passa en Égypte et se fortifia dans la ville de Belbeys. De là, une année après, son parti ayant pris corps, il marcha vers Fostat, au mois de Raby-êl-âouel 211 (826), entra en armes dans la capitale, y trancha du khalyfe, destitua Abd-Allah-ben-êl-Sorry, et nomma à sa place tour à tour Ayâd-ben-Ibrahym et Yssa-ben-Yezid.

Mais vers 213 (828), êl-Mâmoun avisa aux moyens de faire cesser cette anarchie. Les négociations lui paraissant plus efficaces que les armes, il racheta l'Égypte d'Abd-Allah, fils de Tâher, au prix de cinq cent mille dynars, et, réunissant cette province à la Syrie, il les confia toutes les deux à son frère êl-Motassem qui devait lui succéder au trône. Comme cadeau d'investiture, il donna aussi à ce dernier cinq cent mille dynars et autant à son propre fils Abbâs, pour qu'il ne se montrât pas jaloux de cette largesse. Ainsi, le même jour, et les historiens arabes s'étendent complaisamment sur ce fait, le même jour quinze cent mille dynars (vingt-deux millions et plus) sortirent des coffres du Khalyfe. « Jamais, ajoutent ces auteurs, on n'avait vu une libéralité pareille. »

Si êl-Mâmoun n'avait pas songé plus tôt à l'É-

gypte, ce n'était chez lui ni incurie ni faiblesse. Un acte de fausse politique, dans les débuts de son règne, lui avait suscité ailleurs d'autres embarras et d'autres ennemis. Depuis long-temps, les membres de la famille d'Aly, gendre du Prophète, se remuaient pour ressaisir l'empire. A chaque vacance du trône, ils se représentaient faisant valoir des droits que rien, d'après eux, ne pouvait prescrire, droits fondés sur le Koran et sur les volontés formelles de Mahomet. Lorsque êl-Mâmoun parvint au trône, le prétendant Alyde était Aly-ben-Moussa, descendant du Prophète à la septième génération. A l'instigation de son vizir Faddel-ben-Raby, et croyant fondre dans un acte solennel des prétentions rivales, êl-Mâmoun avait désigné pour son successeur Aly-ben-Moussa, au préjudice de son propre frère êl-Motassem. Pour donner plus de valeur à cette mesure, le Khalyfe quitta même et fit quitter à ses officiers la couleur noire, insigne des Abbassides, pour la couleur verte, spécialement affectée à la famille d'Aly.

Cette concession maladroite frappa entièrement à faux. Elle ne désarma point les anciens adversaires du Khalyfe : elle lui créa seulement

de nouveaux antagonistes. Les Abbassides sacrifiés se révoltèrent au nombre de trente mille, et Baghdad se déclara, l'an 202 de l'hégire (817), en faveur de l'oncle d'êl-Mâmoun, Ibrahym-ben-êl-Mahady, qui fut élevé au trône. Mais cette réaction fut de courte durée. Réduit à un petit nombre de partisans, sans influence, sans énergie personnelle, Ibrahym ne voulut pas même attendre à Baghdad le Khalyfe qui marchait pour le combattre. Il s'enfuit, et êl-Mâmoun rentra dans sa capitale l'an 204 de l'hégire (817). Pendant les premiers jours de sa reprise de possession, il affecta de porter les couleurs vertes; mais, à peu de temps de là, il avait revêtu de nouveau, lui et ses soldats, les couleurs noires des Abbassides. Aly-ben-Moussa, prétendant Alyde, venait d'ailleurs de mourir à Tous dans le Khorassân, et les historiens arabes accusent même êl-Mâmoun de l'avoir fait empoisonner [1].

[1] Le respect des Musulmans pour la famille d'Aly était très-grand à cette époque, et il s'est conservé jusqu'à nos jours parmi les populations arabes. Aly-ben-Moussa ayant été enterré près de Tous dans un lieu nommé Senabad, la dévotion populaire a produit une telle affluence sur ce tombeau du *martyr*, comme l'appellent les Musulmans, qu'il s'y est fondé, comme auprès du tombeau d'*Aly* son ancêtre une ville, nommée *Mechehed*, mot arabe qui signifie *Martyre*.

Seul maître au dedans, êl-Mâmoun voulut venger l'Islamisme de quelques agressions étrangères. L'an 215 de l'hégire (830), il attaqua les troupes de l'empereur Théophile, les dispersa et ravagea quelques provinces grecques, pendant que son gouverneur d'Afrique opérait une descente en Sicile, et l'enlevait tout entière au préfet Euphémius, à l'exception de Palerme et de Syracuse.

De retour de sa guerre contre l'empereur, êl-Mâmoun résolut d'aller visiter lui-même et pacifier l'Égypte, où gouvernait Kendy, au nom d'êl-Motassem. Il arriva donc à Fostat le 7 de Moharrem de l'an 217 de l'hégire (14 février 832), et fit attaquer sur-le-champ la tribu des Bimaïdes dont personne jusqu'alors n'avait pu réprimer les incursions. Le Khalyfe fut plus heureux; il écrasa les rebelles en plusieurs rencontres, les poursuivit à outrance, et leur fit un grand nombre de prisonniers. Cette tâche militaire une fois accomplie, il s'occupa de réformes administratives et d'améliorations locales. Par ses soins, le nilomètre qu'Assamah avait établi sur l'île de Roudah fut embelli et augmenté d'attenances considérables; on en fit un édifice complet avec une coupole de fort bon

style. Le bassin et la colonne nilométrique, qui de nos jours encore subsistent au même lieu, sont les restes du monument d'êl-Mâmoun : c'est lui qui y fit sculpter les belles inscriptions koufiques de la frise inférieure dont le temps n'a pas altéré le relief.

Cette excursion en Égypte fut l'un des derniers événemens du règne d'êl-Mâmoun. Le Khalyfe ayant quitté l'Égypte à la fin du mois de Safar de cette même année, mourut à Tarse, près du fleuve Bedendoun en Cilicie, le 19 de Regeb 218 (10 août 833), âgé de quarante-neuf ans environ, après vingt ans et demi de khalyfat.

Continuateur de celui d'êl-Rachyd, le règne d'êl-Mâmoun fut pour l'Arabie littéraire et scientifique, ce que furent pour Rome, pour l'Italie et pour la France, les âges d'Auguste, des Médicis et de Louis XIV. Sous lui, la tolérance la plus entière, la protection la plus libérale, attirèrent à Baghdad les lettrés, les savans, les artistes de tous les pays. Ce fut comme un vaste congrès scientifique, où se trouvèrent en présence des théologiens de Constantinople, des mages persans, des rabbins juifs, des bramines indous, et des pontifes guèbres. Êl-Mâ-

moun se plaisait à leurs entretiens, il provoquait lui-même des controverses religieuses ou philosophiques, s'y mêlait comme simple savant, et donnait à ce débat contradictoire une haute tendance d'utilité et de modération. Les traductions d'auteurs étrangers commencées sous Haroun se poursuivirent avec persévérance : les livres hébreux, syriaques, grecs et latins, eurent leur version arabe, contrôle précieux, où de nos jours les orientalistes vont chercher le redressement de tant d'erreurs volontaires, de tant d'oublis calculés, que se permirent les copistes du moyen-âge.

Ce fut sous êl-Mâmoun que la science astronomique se précisa, et quitta son caractère divinatoire pour prendre des formes plus exactes et plus sérieuses. A cette époque fleurirent Habech-êl-Merouzy, auteur des trois livres de tables astronomiques, connues sous le nom de *Tables d'êl-Mâmoun;* Ahmed-ben-Kotheyr, surnommé *êl-Ferghâny* et par corruption *êl-fragan;* Abd-Allah-ben-Salèh; Mohammed-ben-Moussa; Mâchâ-Allah-êl-Yehoudy; Yahya-ben-Aby-l-Mansour, qui réalisèrent une foule d'observations comparées sur les constellations et les planètes. El-Mâmoun, bon as-

tronome lui-même, prenait part à ces graves travaux. De son observatoire de Chamassyéh, près de Baghdad, ou des hauteurs du mont Qassyoun, près de Damas, il épiait, il constatait la marche des astres, et faisait mesurer le premier, d'une manière exacte, un arc du méridien terrestre. Dans ce temps la médecine fleurit aussi chez les Arabes; et, entre autres docteurs de haut mérite, on distinguait à la cour du Khalyfe, Sahel-ben-Sabour; Gebrayl, qui a écrit sur les ophtalmies; Yoanna-ben-êl-Battryq, qu'on surnomma *él-Terdjman* (le traducteur), parce qu'il composa une version arabe des auteurs grecs qui avaient travaillé sur la médecine.

Quoique passionné pour les sciences exactes, êl-Mâmoun eut encore du temps à donner aux réformes politiques et judiciaires. Bienveillant, affectueux, plein de vertus et de lumières, il avait un tel goût pour la clémence, que souvent il disait : « Si l'on savait quel plaisir j'éprouve à » pardonner, tous les criminels viendraient à » moi. » C'est à lui qu'il faut rapporter l'origine de ces mariages provisoires [1], si communs

[1] Ces mariages se nomment *mettaah* en arabe.

dans l'Orient, même parmi les chrétiens qui les appellent des mariages *alla carta*. Par une promesse écrite, que le juge autorise, l'homme s'oblige à garder une femme pour un temps fixe et moyennant une somme convenue. Les fils provenant de cette union temporaire appartiennent au mari; la mère est chargée des filles; elle les emmène quand le terme est expiré, et son douaire, que son époux lui rend avec les intérêts, profite à elle et à ses filles. Souvent ce bail matrimonial se renouvelle, et quand les époux se conviennent, après divers essais, ils contractent à toujours.

Voilà par quels bienfaits él-Mâmoun signala son règne. La puissance politique de l'Islamisme se maintint de son temps à son plus haut apogée, et ses frontières immenses restèrent vierges de tout empiétement étranger : à l'Est cet empire touchait à la Chine; il contenait au Nord asiatique les hordes turkes et tartares, et au Nord européen les souverains grecs, préservés par la barrière du Bosphore; au Midi il ne s'arrêtait qu'aux plateaux de l'Ethiopie et de l'Atlas; à l'Ouest il arrivait jusqu'à l'Océan-Atlantique. Mais à côté de ce vaste développement, de cette effervescente constitution où

bouillonnait la vie active, la vie conquérante, des symptômes de dépérissement se révélaient, sourds encore, inaperçus, isolés de toute circonstance extérieure, mais profonds, mais inguérissables parce qu'ils partaient du cœur et qu'ils devaient le frapper d'atonie quand la force serait encore aux extrémités. D'un côté, c'était une dynastie nouvelle des Ommiades qui s'installait dans Cordoue avec un royaume tout-à-fait distinct et un khalyfe scissionnaire; de l'autre, et à la limite orientale, une dynastie des Tahériens, indépendante aussi, qui s'était fait reconnaître dans le Khorassân et dans toute la région voisine. Ailleurs, sur la côte mauritanienne, les Aglabites s'installaient en souverains dans la Cyrénaïque, menaçant d'un côté les États barbaresques, et de l'autre l'Égypte, si mécontente et si mal administrée; l'Égypte qui, sans doute, eût déjà rompu avec l'empire, si son feudataire actuel n'eût été l'héritier présomptif du trône musulman.

Voilà où en était l'Islamisme à la mort d'êl-Mâmoun et à l'avénement d'êl-Motassem.

—

CHAPITRE VI.

Suite de la dynastie des Abbassides. — Les khalyfes èl-Motassem-b-illah; èl-Ouatheq-b-illah; èl-Motou akkel-Ala-Allah; èl-Montasser-b-illah; èl-Mostayn-b-illah; èl-Motaz-b-illah. — Gouverneurs de l'Égypte, Kendy, èl-Mozaffer, Moussa-ben-Abou-l-Abbâs, Melek, Asbas, Aly-èbn-Yahya, Yssa-ben-Mansour, Anbah, èl-Montasser, Yezid-ben-Abd-Allah. — Premières années d'Ahmed-ben-Touloun. — Milices turkes. — Meurtre du khalyfe èl-Mostayn-b-illah.

La mort d'èl-Mâmoun venait d'appeler à l'empire son frère Mohammed-èl-Motassem, troisième fils du khalyfe Haroun-èl-Rachyd. A son avénement, ce prince imagina d'adopter un surnom dont la désinence était *Dieu;* il se fit appeler èl-Mutassem-b-illah, c'est-à-dire *fortifié par Dieu*, et depuis, sujette seulement à quelques variantes, cette formule de surnom se perpétua parmi les Khalyfes.

A part des victoires sur les Grecs, peu de faits extérieurs marquèrent l'époque d'èl-Mo-

tassem. L'Égypte fut encore, comme aux siècles précédens, une espèce de caravansérail, où les gouverneurs ne faisaient que passer. Après Kendy, vice-gouverneur d'êl-Motassem, vint le fils de Kendy, êl-Mozaffer; puis en l'an 220 de l'hégire (835) Moussa, fils d'Abou-l-Abbâs; et après lui, en 224 (839), Melek second fils de Kendy, remplacé en 225 (840) par Asbas, ou Achauas.

Ce dernier s'y maintenait encore quand le Khalyfe mourut de la fièvre à Samarrah, le 18 de Raby-êl-âouel, de l'an 227 de l'hégire (5 janvier 842). D'après les historiens orientaux qui se plaisent à ces rapprochemens fatalistes, le nombre *huit* eut une influence manifeste sur les destinées de ce prince. Entre lui et êl-Abbâs, le chef de sa race, on comptait huit générations; il était né dans le mois de Chaabân, le huitième de l'année musulmane; huitième khalyfe abbasside, il était monté sur le trône l'an 218 de l'hégire, à l'âge de trente-huit ans; il avait régné huit ans, huit mois et huit jours. Il mourut le dix-huitième jour du mois, dans la quarante-huitième année de son âge; il laissa huit fils et huit filles; il s'était trouvé à huit batailles; enfin on trouva à sa mort, dans son

trésor particulier, huit millions de dynars et quatre-vingt mille dirhems. Cette singulière coïncidence lui a fait donner le sobriquet d'*él-Mothammah* (l'octuple).

A ce règne, insignifiant en apparence, se rattachent les causes les plus décisives de la décadence des Khalyfes. El-Motassem était aussi ignorant de toute littérature et de toute science, que ses deux prédécesseurs avaient été profonds et éclairés ; sa portée intellectuelle n'allait pas jusqu'à savoir écrire ; mais en revanche la nature avait épuisé sur son corps toutes les largesses qu'elle avait refusées à son esprit. C'était un homme aux muscles de fer, de haute taille et de large carrure. Il soulevait un poids de mille *rotles* (neuf quintaux environ). A cette vigueur herculéenne se joignaient une bravoure toute homérique, la passion de la guerre, le goût des armes de luxe, des chevaux de race, et des soldats d'élite.

Même avant la mort de son frère, il s'était fait un corps de choix, recruté spécialement parmi les plus beaux, les plus grands, et les mieux faits des jeunes esclaves turks prisonniers de guerre ou envoyés en tribut.

Car déjà à cette époque la place était large-

ment faite en Asie à cette nation guerrière et immense, appelée tantôt turke, tantôt tartare, et qui comprenait les Turkomans, les Mogols et les Tartares proprement dits. Cette race occupait alors tout le Nord de l'Asie, depuis le fleuve Gihoun, ou Oxus, jusqu'au Kathay; c'est-à-dire des frontières musulmanes jusqu'à la Chine.

Ainsi isolés par leur position géographique, ceints de hautes ou de profondes barrières, avec un triple cordon de montagnes, de fleuves ou de déserts, les Turks ne semblaient pas destinés à jouer un rôle dans le monde connu, et dans la péninsule arabique, moins que partout ailleurs.

Mais d'un côté les empiétemens de leurs hordes, les conquêtes de l'Islamisme de l'autre, avaient mis depuis peu les deux nations en présence dans la Transoxiane des anciens; et les guerres qui étaient survenues, guerres plutôt partielles que générales, pourvoyaient déjà de Turks prisonniers les maisons des principaux émyrs, et des Khalyfes eux-mêmes. Ces esclaves aux formes martiales et belles furent attachés au service intérieur des palais, et les souverains de l'Islamisme les organisèrent en corps pour

la garde de leurs personnes. Il leur semblait que désintéressés, comme étrangers, dans les intrigues intérieures, ces hommes ne porteraient pas leurs vues au-delà de la fidélité de l'esclave et de l'obéissance passive du soldat. On verra plus tard comment cette prévision fut trompée; on verra avec quelle finesse instinctive ces barbares à rude écorce parvinrent à jouer leurs maîtres; par quelle gradation ils arrivèrent de leur rôle d'inertie à un rôle actif, comme serviteurs, comme affranchis, comme soldats, ensuite comme agens politiques, comme émyrs, généraux, gouverneurs et ministres, puis comme souverains indépendans. Le premier pas datait d'êl-Mâmoun et d'êl-Motassem; une garde turke avait été instituée.

Déjà sous ce dernier khalyfe on put pressentir où tendait cette innovation dangereuse. Pour accroître sa milice favorite, êl-Motassem avait fait acheter une prodigieuse quantité d'esclaves; et les nouvelles recrues portaient ses cadres à une force imposante. Leur insolence grandissant avec le nombre, les soldats privilégiés se livrèrent à de tels excès dans Baghdad, que le Khalyfe se vit obligé de transporter ailleurs sa résidence. Ayant reconstruit

l'ancienne ville de Samarrah, il en fit le nouveau siége de l'empire.

A ce moment, le chef de la garde turke était un affranchi nommé Touloun, qui, esclave à Baghdad pendant vingt ans, s'était naturalisé et converti à l'Islamisme. Touloun était de la horde de Toghouz-Ghour, et sa famille habitait la petite Bukharie. Prisonnier à la suite d'un combat contre Nouèh, gouverneur de Bokharâ, il avait été compris dans un tribut d'esclaves que ce prince envoya en l'an 200 de l'hégire (815) à êl-Mâmoun. Sa bonne mine, son activité, son intelligence, le firent distinguer du Khalyfe, qui, après l'avoir attaché à son service particulier, lui donna le commandement de ses gardes, et le nomma *Emyr-êl-Sitr* (prince du voile). Cette fonction d'intime domesticité attestait de la part d'êl-Mâmoun la plus entière confiance. Touloun était, dans toute l'acception du terme, son garde-du-corps, veillant derrière le rideau de l'appartement impérial, chargé de surveiller les allures suspectes, et de déjouer les intentions hostiles. L'affranchi turk occupa ce poste avec vigilance et fidélité; il ne quitta plus dès-lors la cour des Khalyfes, il eut son harem, ses

épouses et plusieurs enfans, au nombre desquels figure Ahmed-ben-Touloun, dont le rôle sera beau dans notre histoire, Ahmed qui fonda sous de si brillans auspices la dynastie des Toulonides, souveraine en Égypte et en Syrie.

Après él-Motassem régna son fils Haroun-Abou-Djafar, qui monta au trône sous le nom d'él-Ouatheq-b-illah (confiant en Dieu). Ce prince, inauguré en l'an 227 de l'hégire, gouverna l'Islamisme jusqu'au 24 Dou-l-hagéh de l'an 232 (10 août 847). Le premier il donna l'exemple de quelques persécutions contre les chrétiens, et quarante-deux officiers grecs, faits prisonniers sous le règne précédent, furent décapités par ses ordres à Samarrah, n'ayant pas voulu sauver leurs têtes par une abjuration. A Ouatheq-b-illah remonte aussi une lutte religieuse entre les Musulmans qui croyaient l'Alcoran *incréé* et ceux qui le disaient *créé*. Le Khalyfe se déclara pour les premiers (les Motazales), et n'ayant pu convaincre Ahmed, chef de la secte contraire, il lui trancha la tête d'un coup de sabre.

Ouatheq-b-illah étant mort, son frère Djafar, second fils d'él-Motassem, fut appelé à lui succéder. Il prit le nom d'él-Motou akkel-Ala-

Allah (pupille de Dieu). Ce nouveau khalyfe, prévoyant après lui une guerre de succession, voulut essayer de désarmer à l'avance les divers prétendans par un testament politique. L'Égypte, après avoir passé tour à tour par les mains des gouverneurs Asbas, Aly-ben-Yahya, arménien (228), Yssa-ben-Mansour (229), se trouvait en 233 dans les mains d'Anbah. Êl-Motou akkel le révoqua et donna l'Égypte à son propre fils êl-Montasser, qu'il désigna pour lui succéder au trône. A cette belle possession apanagère, il joignit encore toute la portion occidentale de l'empire, depuis êl-Arych jusqu'à Sebtah (Ceuta); puis la Syrie, Kenesryn, la Mésopotamie, le Dyar-bekir, Moussoul, le littoral du Tigre, la Mekke, Médine, l'Yémen, Hadramout, êl-Bahreyn, le Sind, Samarrah, Koufah et toutes leurs dépendances.

Êl-Motaz, son second fils, eut en partage le Khorassân, le Tabaristân, la Perse, l'Arménie, l'Aderbidjân; enfin son troisième fils, êl-Moyed, obtint Damas, Hémesse, et la contrée riveraine du Jourdain avec la Palestine.

On le voit, la part d'êl-Montasser était belle dans cette distribution de provinces; elle pri-

mait toutes les autres, et pourtant l'humeur ambitieuse et remuante du jeune prince ne s'en accommoda point. Il quitta l'Égypte en 241 (855), y laissant pour vice-gouverneur Yezid-ben-Abd-Allah, et reparut à la cour de son père, alors fixée à Damas.

Il pria d'abord, chercha à surprendre au Khalyfe des conditions encore meilleures; mais, éconduit par un refus, il organisa un complot, ameuta les milices turkes sous le prétexte d'une solde arriérée, força êl-Motou akkel de quitter de nouveau Damas pour Samarrah, le poursuivit dans cette dernière résidence, l'entoura d'embuches, l'enveloppa de ses partisans, et finit par donner un ordre de mort à son complice Boghâ-êl-Sogheyr, capitaine des gardes turkes. Le Khalyfe fut massacré dans son palais, au milieu de la nuit, le mercredi 3 du mois de Chaoual 247 de l'hégire (861), à l'âge de quarante-un ans et après en avoir régné quinze.

Êl-Montasser fut khalyfe le lendemain. Le trône lui avait coûté cher; il voulut au moins l'avoir tout entier. Ses deux frères furent dépouillés de leurs lots héréditaires; pour éviter la mort, ils signèrent une renonciation à leurs droits de succession. Les Turks Ouassyf et Bo-

ghâ, compromis dans le meurtre, exigèrent cette garantie.

Mais la punition d'un forfait si grand ne se fit pas attendre. Les remords tuèrent êl-Montasser. En vain chercha-t-il à paraître calme et endurci; en vain essaya-t-il l'ivresse comme diversion à ses terreurs; peu à peu on vit la souffrance user ce corps et le briser après six mois d'agonie. Il faut écouter êl-Makyn nous racontant les angoisses du Khalyfe parricide:

« Déjà grièvement malade, êl-Montasser se » faisait montrer toutes les richesses de son tré» sor. Dans le nombre se trouvaient des tapis» series à sujets, toutes brodées d'or et venues » de Perse comme tribut. L'une d'elles figurait » un jeune homme à cheval avec une couronne » royale, entourée de caractères persans. Mon» tasser voulut en connaître la signification, et » fit appeler un interprète; mais à la vue de cette » légende circulaire, cet homme changea de » couleur, puis balbutia que ces caractères » n'avaient qu'un sens futile et indigne de la » curiosité du Khalyfe.

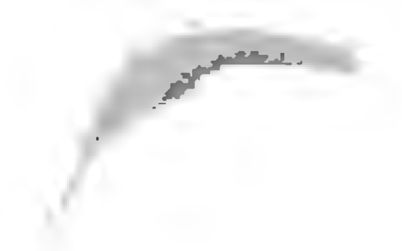
» Mais comme êl-Montasser insistait avec » menace, l'interprète lut : *Je suis Syroës, fils de* » *Khosroës ; j'ai ôté la vie à mon père, mais*

» *je n'ai pas joui six mois du prix de mon* » *crime.*

» A cette lecture, êl-Montasser pâlit, tomba » dans des convulsions horribles et mourut, » après un règne de six mois moins quelques » jours, durée précisément égale à celle du » règne de Syroës. »

La mort d'êl-Montasser mit en relief le degré d'influence où étaient arrivées en si peu de temps les milices turkes. Comme leurs chefs, Ouassif, Boghâ-êl-Kébir et Boghâ-êl-Sogheyr, meurtriers solidaires d'êl-Motou akkel, avaient à redouter des fils de la victime une vengeance éclatante, ils les frappèrent d'exclusion, et donnèrent le khalyfat à Ahmed-Abou-l-Abbâs, fils de Mohammed et petit-fils d'êl-Motassem. La condition capitale de son avénement fut l'impunité du crime et des faveurs nouvelles accordées aux coupables.

Le nouveau khalyfe prit le nom d'êl-Mostayn-b-illah (réclamant le secours de Dieu), et chercha à consolider un pouvoir fondé sur des bases aussi chancelantes. Ce fut sous lui que le fils de Touloun, Ahmed-ben-Touloun, préluda à cette carrière politique, devenue plus tard si vaste et si glorieuse.



Ahmed avait perdu son père sous le règne d'êl-Motou akkel, en l'an 239 de l'hégire (854), et l'avait remplacé dans ses importantes fonctions. Dès son plus bas âge, passionné pour l'étude, il s'était créé de grandes ressources d'éducation. A ces avantages acquis, la nature en avait ajouté d'autres. Ahmed était brave, bien fait; il se distinguait par une figure ouverte et caractérisée, par des formes affables et nobles. Comme versé dans les matières de jurisprudence et de religion, il se fit bientôt des partisans parmi les docteurs des mosquées; comme fils de Turk, il se créa de chauds auxiliaires dans la milice compatriote qui jouait déjà auprès des Khalyfes le rôle de garde prétorienne. L'un des officiers de cette milice, nommé Barkouk, lui donna même sa fille en mariage, et Ahmed ayant eu d'elle un fils nommé Abbâs, il prit alors le nom d'*Abou-l-Abbâs*.

Quoique placé par la nature de ses fonctions au milieu de toutes les intrigues du palais, Ahmed s'en tenait éloigné, soit par goût, soit par calcul. Sans doute, il avait déjà le pressentiment de sa destinée, et jusqu'à ce que son heure fût venue, il gardait vis-à-vis de tous une attitude de modération et de neutralité. Pour

le moment cette ambition, qui devait plus tard viser si haut et si juste, se limitait à de simples progrès dans les sciences. La plus grande faveur qu'il sollicita fut un congé de quelques mois pour aller à Tarse en Cilicie écouter la parole des docteurs les plus célèbres de l'Islamisme.

Ce fut au retour de ce pélerinage scientifique, que le khalyfe êl-Mostayn-b-illah combla Ahmed de ses bienfaits. Le hasard avait voulu que, dans le cours de la traversée de Tarse à Samarrah, la caravane dont il faisait partie fût attaquée par les Arabes bédouins. Alors âgé de vingt-neuf ans, Ahmed organisa la défense avec tant de présence d'esprit, il combattit avec tant de bravoure personnelle, qu'il parvint à sauver des mains des assaillans plusieurs chameaux chargés de trésors appartenant au Khalyfe.

Pour prix de ce service, êl-Mostayn-b-illah envoya à Ahmed mille dynars et l'une de ses esclaves favorites, Myasséh, dont il eut, en 250 de l'hégire (864), un fils qui fut nommé Khomarouyah.

Ainsi Ahmed était parvenu, sous ce prince, au plus haut degré de faveur, et cette rapide fortune allait grandir encore, quand êl-Mos-

tayn fut précipité du trône par les mêmes mains qui l'y avaient porté.

Alors, en effet, le pouvoir n'était plus aux Khalyfes, mais à leurs prétoriens. La milice turke faisait et défaisait les chefs de l'Islamisme sans autre règle que son caprice. Sous la tutelle de ces soldats turbulens, les souverains élus n'étaient que des automates qu'ils maintenaient ou brisaient à volonté. Ainsi, pour avoir sévi contre un des officiers les plus remuans de sa garde, êl-Mostayn-b-illah fut déposé le 3 de Moharrem, l'an 252 de l'hégire (24 janvier 866), et en sa place on intrônisa le fils d'êl-Motouakkel, êl-Motaz-b-illah (cherchant sa force en Dieu), qui sortit d'un cachot où l'avaient jusqu'alors retenu la politique du Khalyfe et les craintes des meurtriers d'êl-Motouakkel.

Quant à êl-Mostayn-b-illah, les chefs des milices turkes ne jugèrent pas utile d'abord de s'en défaire violemment. Condamné à la prison, il fut remis à la garde d'Ahmed-ben-Touloun qui devait le conduire à Ouâsett. Toutefois avant son départ on eut le soin de lui faire signer un acte d'abdication.

Cette précaution prise, êl-Mostayn-b-illah

se mit en route accompagné d'Ahmed : celui-ci n'aggrava pas le caractère rigoureux de sa mission par une sévérité de formes, qui aurait été à la fois un outrage et une ingratitude. Son respect, ses égards pour son bienfaiteur durèrent jusqu'au dernier moment; ils furent portés si loin que les nouveaux maîtres du pouvoir en eurent quelque ombrage.

A peine en effet êl-Mostayn-b-illah était-il sorti des mains des Turks, qu'ils se prirent à craindre un revirement de fortune en faveur du Khalyfe dépossédé. Ils se consultèrent de nouveau, et les pensées violentes prévalurent. La mère du Khalyfe fit offrir à Ahmed le gouvernement de Ouâsett en retour du meurtre d'êl-Mostayn-b-illah. Ahmed refusa avec indignation; mais bientôt Saïd se présenta porteur d'un ordre ostensible d'êl-Motaz, qui le constituait geôlier d'êl-Mostayn. A peine tint-il le prisonnier sous sa garde, qu'il le décapita de sa main.

Quant à Ahmed, il recueillit le tronc mutilé de son ancien maître, et le fit inhumer dans la forme religieuse. Plus tard il se rappelait ce trait de sa vie avec la satisfaction d'une bonne conscience. « Les Turks, disait-il, m'avaient

» offert le gouvernement de Ouâsett pour le
» meurtre d'êl-Mostayn ; j'ai refusé, par res-
» pect de mes sermens et par la crainte de
» Dieu, et Dieu m'a donné en récompense la
» Syrie et l'Égypte. »

Quelques historiens ayant imputé à Ahmed l'assassinat d'êl-Mostayn, nous avons dû insister sur les détails de cet épisode et les donner tels qu'ils sont rapportés par les écrivains arabes les plus dignes de foi. Cette recherche d'une vérité controversée nous importait d'autant plus, qu'elle se rattachait à un homme dont l'importance va grandir dans le cours de notre récit.

—

CHAPITRE VII.

Succession des patriarches cophtes à Alexandrie. — Suite de la dynastie des Abbassides. — Êl-Motaz; êl-Mohtady-b-illah; êl-Motamed-ala-Allah. — Son frère êl-Mouaffeq, etc. — Mozahem, Bakbak, gouverneurs de l'Égypte. — Ahmed-ben-Touloun, vice-gouverneur. — Êbn-êl-Modabber, administrateur des finances. — Arrivée d'Ahmed à Fostat. — Ses premiers actes. — Sa marche contre la Syrie. — Embellissemens de Fostat. — Ville nouvelle. — Édifices. — Aqueduc. — Fontaine. — Manége. — Mosquées. — Intrigues contre Ahmed à la cour du Khalyfe. — Changement d'Êbn-êl-Modabber. — Réformes fiscales en Égypte. — Opérations militaires. — Guerre des Zingues. — Inimitié d'êl- Mouaffeq contre Ahmed. — Déclaration de guerre entre l'Égypte et l'empire. — Dénoûment favorable.

Pendant que ceci se passait à la cour des Khalyfes, l'Égypte n'était témoin d'aucun événement majeur. Sous le règne d'êl-Motouakkel, le nilomètre de Fostat ayant croulé dans un tremblement de terre, le Khalyfe donna l'ordre immédiat de le reconstruire, et ce monument restauré s'appela dès-lors *Meqyás-Gedid* (le nouveau nilomètre).

La succession des patriarches eut aussi lieu sans notable incident. Après Yousef vint le moine Khayl, puis Kosmos, religieux du cou-

vent de Saint-Macaire et sectaire jacobite. Sous son patriarcat de grands travaux d'embellissement et de fortifications eurent lieu dans les villes de Tennis, Damiette, Alexandrie, Bourlos, Achmoun, Tynéh, Rosette et Nesterouah. A Kosmos succéda Osanious, autre moine de Saint-Macaire, et qui fut aussi connu sous le nom de Sanitious. C'est à ce pontife que les écrivains cophtes attribuent la construction des aqueducs souterrains qui conduisent aux citernes de la ville les eaux du canal d'Alexandrie.

Les troubles de l'intérieur de l'empire avaient rendu les empiétemens faciles aux gouverneurs éloignés. Yezid-ben-Abd-Allah, vice-gouverneur sous êl-Montasser, s'était, à l'ombre de l'incurie des Khalyfes, arrogé des attributions plus étendues, et il avait administré l'Égypte sans contrôle pendant tout le règne d'êl-Mostayn-b-illah; mais êl-Motaz, à peine inauguré, l'avait remplacé par un chef turk, Mozahem-ben-Khaqân, qui, en mourant, laissa le poste à son fils Ahmed-ben-Mozahem, jusqu'à ce qu'un des plus influens officiers de la milice souveraine, Bakbak, arracha en sa faveur à êl-Motaz-b-illah une investiture définitive.

Bakbak fut donc nommé gouverneur de l'E-

gypte en l'an 254 de l'hégire (868); mais comme il n'était pas entré dans les plans de ce chef ambitieux d'abandonner pour une mission lointaine le théâtre de son influence, il se fit suppléer dans ses fonctions, et les amoindrit en les divisant. Ahmed-êbn-êl-Modabber fut chargé par lui de l'administration financière, et le reste des pouvoirs militaires et civils échut à Ahmed-ben-Touloun, que Bakbak désigna comme son lieutenant. Ahmed partit avec la prescience de sa fortune nouvelle.

Êbn-êl-Modabber, arrivé en Égypte avant lui, ne s'y était pas fait connaître par des débuts heureux. Son génie tout fiscal y avait froissé les populations chrétiennes : des raffinemens d'impôts, des combinaisons de taxes, qui atteignaient tout, avaient signalé son intervention administrative. Jusque-là, à part la capitation payée par les Cophtes, le reste des habitans ne payait qu'un subside annuel (*Kharadjy*) sur le revenu des terres; un subside mensuel (*Helaly*) fut imposé par Êbn-êl-Modabber.

L'administrateur mit en outre en monopole la vente du natroun; il frappa d'un droit (*él-meray*) le séjour des bestiaux sur les pâturages vagues; il greva d'une redevance (*él-*



massayd) la pêche fluviale, libre jusqu'alors. Et les Égyptiens murmuraient. « Autrefois, di-» saient-ils, les pêcheurs ne tenaient leur droit » que de Dieu. » Dans plusieurs localités ces innovations odieuses provoquèrent des collisions sanglantes ; et l'attitude du peuple devint si hostile, qu'Êbn-êl-Modabber crut devoir se faire une garde de sûreté. Il la composa de cent esclaves indiens remarquables par leur vigueur et leur courage.

Les choses en étaient là quand Ahmed-ben-Touloun fit son entrée à Fostat. L'accueil que lui fit son collègue fut des plus gracieux : Êbn-êl-Modabber alla au-devant du chef militaire avec son escorte habituelle, et lui offrit un présent de dix mille dynars. Mais Ahmed-ben-Touloun, tranchant du premier mot la question de prépondérance : « Non, gardez votre or, dit-» il, l'or convient à un intendant de finances ; » mais donnez-moi vos soldats : c'est la seule » richesse d'un délégué militaire. » Pressé de la sorte, Êbn-êl-Modabber ne put reculer : il céda sa garde d'esclaves, et dès ce moment l'autorité effective appartint à Ahmed-ben-Touloun.

Cette autorité, habilement accrue, dépassa bientôt celle des plus hauts dignitaires. Ahmed-

ben-Touloûn devint assez fort pour faire la guerre de son chef : il combattit d'abord Ahmed-ben-Thabathaba, de la race du khalyfe Aly, et ensuite Boghâ-êl-Asghar, frère puîné de Boghâ-êl-Sogheyr, meurtrier d'êl-Motouakkel. Soit pour son crime ancien, soit par suite d'attentats nouveaux, ce dernier venait d'être mis à mort par l'ordre du khalyfe êl-Motaz, et son frère s'était réfugié en Égypte avec ses partisans, qui, après une infructueuse attaque contre Alexandrie, inquiétaient alors la province du Sayd. Ahmed-ben-Touloun envoya Tenym à leur poursuite. Les rebelles furent battus, et la tête de leur chef figura bientôt comme un trophée sur la principale porte de Fostat.

Après Boghâ, le vice-gouverneur eut à combattre Ibrahym-ben-êl-Souffy qui, maître d'Esnéh, y régnait par le meurtre et le pillage. Une première rencontre favorable aux insurgés avait exalté leur insolence, quand une seconde affaire près Akhmym les refoula dans la grande Oasis.

Ainsi de tous côtés de petits succès militaires consolidaient Amed-ben-Touloun dans sa nouvelle position. Peu à peu se créaient pour lui des chances de domination indépendante, tan-



dis qu'à Samarrah le désordre et l'anarchie arrivaient au comble. Les grands électeurs par le droit du sabre, les soldats turks, avaient en deux ans déposé deux Khalyfes. El-Motaz, forcé d'abdiquer le 26 de Regeb de l'an 255 de l'hégire (16 juin 869), était mort de faim dans un cachot. Son successeur et cousin, êl-Mohtady-b-illah fils d'êl-Ouatheq, intrônisé par les Turks, avait été assassiné par eux un an après, le 16 de Regeb de l'an 256 de l'hégire (19 juin 870).

L'élu des prétoriens fut alors êl-Motamed-ala-Allah, troisième fils d'êl-Motouakkel qui, secondé par son frère êl-Mouaffeq, chercha à donner à sa nomination une valeur plus durable et plus sérieuse. Le gouverneur de Syrie, Yssa-ben-êl-Cheykh, ayant refusé serment de fidélité au nouveau Khalyfe, l'ordre fut donné à Ahmed-ben-Touloun de marcher contre lui et de le réduire. Le vice-gouverneur de l'Égypte obéit. Il recruta des esclaves noirs pour son armée, l'organisa, et marcha lui-même à sa tête, remettant l'Égypte aux mains de son frère Moussa; mais cette campagne n'eut que des résultats négatifs. Ayant appris que l'investiture du gouvernement syrien venait d'être donnée à

Amagour, officier des milices turkes, Ahmed-ben-Touloun se replia sur l'Égypte après deux mois de campagne, laissant au nouveau titulaire le soin d'établir son droit par les armes.

De retour à Fostat, le vice-gouverneur s'occupa plus activement que jamais d'un système défensif à l'appui de ses visées d'indépendance.

Il habitait alors à Fostat le palais des gouverneurs situé, hors des murs, dans le faubourg *él-Asker* (l'armée), nom qui lui venait de sa population toute militaire. C'était comme une petite ville avec ses rues, ses marchés, ses édifices : au nord elle s'adossait au mont Yechkar, à l'ouest elle aboutissait au pont nommé depuis *Qantarat-él-Sebâ* (pont des Lions) : au midi elle touchait l'enceinte de Fostat.

Ce palais, mesquin et peu spacieux, était devenu insuffisant à l'époque d'Ahmed-ben-Touloun, pour contenir les munitions de guerre, la garde d'esclaves, les richesses du gouverneur, son harem, sa domesticité, ses armes et ses chevaux.

Ahmed-ben-Touloun chercha donc un emplacement à des constructions nouvelles; il le trouva sur les hauteurs abruptes du mont

Yechkar, à l'orient de Fostat, et dans le plateau qui courait du quartier d'êl-Asker jusqu'aux pieds du mont Moqattam. Des tombeaux de chrétiens qui se trouvaient là furent démolis, et l'on y bâtit d'abord une citadelle et un manége. Ensuite on distribua entre les chefs de l'armée des lots du terrain environnant, les leur inféodant, à la charge par eux d'y construire des habitations, et, prêchant d'exemple, Ahmed-ben-Touloun y jeta les fondemens d'un magnifique palais.

Bientôt sur ce lieu et comme par enchantement s'éleva une ville nouvelle, que son fondateur nomma *êl-Qatayah* (les Fiefs). Enclavée entre le Moqattam, le quartier d'êl-Asker et Fostat, elle s'embellit de mosquées, de bains, de jardins, de maisons, de marchés, d'ateliers, de boutiques et de karavensérays.

Le palais d'Ahmed-ben-Touloun prima sur toutes les constructions par sa magnifique ordonnance. Plusieurs portes y aboutissaient, et, sur l'une d'elles, un belvédère embrassait dans son vaste demi-cercle tout l'horizon des Pyramides. C'était là, dans cet observatoire, qu'Ahmed aimait à se recueillir; de là il suivait les mouvemens confus de la foule, car sous ses

fenêtres même se trouvait la place du manége (*meydân*) dont le palais emprunta son nom.

Aujourd'hui que toutes les vieilles capitales d'Égypte, élevées tour à tour à l'orient du Nil, sont venues se fondre et s'engloutir dans le Kaire, il est difficile de retrouver les lignes d'enceinte de la ville d'Ahmed-ben-Touloun. Un seul édifice, ouvrage du gouverneur, subsiste presque intact, et peut offrir une importance actuelle à qui ne se passionne pas pour des gloires de tradition. C'est la mosquée de Touloun (*Gamè-Touloun*, ou plus correctement *Gamè-Ébn-Touloun*); mosquée la plus ancienne et de nos jours encore la plus grande du Kaire.

Le reste de la ville d'Ahmed comprenait le quartier du Kaire connu maintenant sous le nom de *Hart-Touloun* (quartier de Touloun). Ce quartier s'étend au nord le long de la grande rue *Sekket-él-Moussalléh;* au midi il a pour limites la porte du Kaire nommée *Bâb-Touloun* (porte de Touloun), et il est probable que l'ancienne *Qatayah* se prolongeait au-delà de l'enceinte actuelle; car on trouve plus loin un étang nommé *Birkét-Touloun*, et des buttes de décombres que le peuple appelle *Kymân-Tou-*

loun. Là sans doute étaient le palais et les jardins d'Ahmed.

Ce quartier, qui forme encore un plateau élevé, domine les autres parties de la ville, et basé sur le roc, il devait offrir toutes les conditions nécessaires pour un emplacement de citadelle. En effet on y retrouve çà et là des fragmens de murailles d'ancienne maçonnerie et une espèce de bastion flanqué de grosses tours, que les habitans nomment indistinctement *Mastabét-Faraoun* (trône de Pharaon), ou *Qalât-êl-Kabch* (château du Bélier.) La première des deux désignations se rapporterait à l'habitude des Egyptiens d'attribuer aux Pharaons toutes les ruines dont ils ignorent l'origine; la seconde est plus précise : le mot arabe *Kabch* indique le chef d'une maison aussi bien que le bélier chef d'un troupeau, et cette maison ne peut être que celle des Toulonides.

Le quartier *Hart-Touloun*, dont nous parlons, renferme de nos jours la population la plus fanatique et la plus misérable du Kaire. Divers exemples ont prouvé qu'il était imprudent pour un Européen de s'aventurer dans ses rues tortueuses; et sans doute la race qui l'habite a conservé quelque chose de la féro-

cité originaire des milices turkes qui peuplaient la ville d'Ahmed.

Cette puissance du vice- gouverneur de l'Égypte, ses progrès dans l'esprit du peuple, ses innovations, ses travaux d'architecture, ses faits militaires, arrivèrent à la cour des Khalyfes, escortés d'insinuations malveillantes. On parla avec éloges de la nouvelle ville et de son fondateur; mais on ajouta qu'un esprit aussi actif, qu'une imagination aussi vaste, ne resteraient pas soumis long-temps à l'obéissance hiérarchique, et que tant de faits merveilleux aboutiraient à une révolte. Au nombre de ces dénonciateurs, le plus acharné était Amagour, gouverneur de Syrie et vainqueur d'Yssa-ben-êl-Cheykh. Ebn-êl-Modabber, administrateur financier de l'Egypte, et réduit par Akmed-ben-Touloun à un rôle d'agent subalterne, enrichissait encore sur les plaintes de l'officier turk dans sa correspondance avec la cour; et il avait entraîné dans son parti Chakir, secrétaire du Khalyfe.

Un instant ces intrigues eurent le dessus: Ahmed fut mandé par le Khalyfe à Samarrah; mais, au lieu d'obéir, il envoya son secrétaire avec des présens considérables pour le Vizir. Le nouvel

argument fit des merveilles; au lieu de disgrâces, il ne fut plus question que de faveurs. Le gouverneur titulaire de l'Égypte, Bakbak, ayant été décapité par ordre du Khalyfe, on nomma à cette dignité le beau-père d'Ahmed, Barkouk, et à sa mort en l'an 258 de l'hegire (872), l'investiture finale de ce gouvernement échut à l'homme habile qui depuis si long-temps le gouvernait de fait. Quelque temps encore, et par réserve surabondante, il laissa en son poste Èbn-êl-Modabber dont il avait su les intrigues; mais celui-ci chercha lui-même à échanger son poste contre un autre; et l'ayant obtenu, il se réconcilia avec Ahmed au point de donner sa propre fille en mariage à Khomarouyah, l'un de ses fils. Cette alliance fit passer dans la famille d'Ahmed les domaines et les trésors immenses de l'administrateur financier de l'Égypte.

Alors Ahmed resta seul maître de tous les pouvoirs. Le premier usage qu'il en fit, fut de secourir les populations accablées. Il les dégreva des taxes les plus onéreuses; il rétablit les perceptions dans les bornes du possible, leur donna des formes moins acerbes et plus justes. La réforme fut si radicale que dans le cours de la première année le déficit du trésor

s'éleva à cent mille dynars. On dit qu'Ahmed persista dans cette mesure d'allégement malgré toutes les représentations contraires, et qu'il fut influencé en cela par un songe, où l'un des docteurs de Tarse lui avait apparu pour lui promettre une récompense céleste en retour de cet abandon généreux.

Les historiens qui racontent cette anecdote ajoutent qu'en effet, parti le surlendemain pour la Haute-Égypte, Ahmed vit tomber devant lui un cheval de sa suite, dont le pied s'était engagé dans un trou. Surpris de cet incident, il fit fouiller l'excavation et y trouva un million de dynars (15 millions). Dieu avait donné le trésor; le gouverneur voulut le rendre à Dieu : avec l'autoriation du Khalyfe, il le destina tout entier à des fondations utiles ou pieuses : il en fit construire un abreuvoir, un hospice et des mosquées. Le reste fut distribué aux pauvres.

La première mosquée bâtie à cette époque fut assise sur la croupe la plus élevée du mont Moqattâm, nommée *Tennour-Faraoun* (fournaise de Pharaon), nom qui provenait, disent les uns, d'un ancien pyrée construit sur ce lieu, et, suivant d'autres, d'un usage établi par les rois égyptiens d'annoncer leur sortie aux

habitans de la contrée, par un grand feu au sommet de la colline. On parlait en outre d'un séjour qu'y fit Juda, fils de Jacob, quand ses frères retournaient vers ce patriarche.

Quoi qu'il en soit, au temps d'Ahmed, la tradition avait affecté à cet endroit une sanctification antérieure; et l'an 259 de l'hégire (873) il y fit édifier une mosquée avec son minaret et une citerne. Ce monument conserve son ancien nom de *Tennour*.

Ensuite Ahmed voulut qu'un aqueduc et une fontaine fournissent de l'eau au quartier d'*él-Moafir* qui en manquait. On conseillait au gouverneur d'amener celle d'une source voisine nommée *fontaine d'Abou-Khated*. « Non, dit- » il, la fontaine conserverait le nom d'Abou- » Khaled, et je veux qu'elle porte celui d'*Ébn-* » *Touloun*. » On fouilla plus à l'Est et l'on trouva une autre source. Alors commencèrent, sous la direction d'un architecte chrétien, les travaux de l'aqueduc, qui coûta plus de 40,000 dynars (600,000 francs.)

Plus tard, et vers l'an 260 de l'hégire (874), Ahmed fit nettoyer le canal d'Alexandrie et réparer les citernes de la ville; il ordonna quelques réparations au Phare du port et au

dôme qui le surmontait. Abbâs, son fils aîné, commandait alors dans cette province.

Puis vinrent d'autres dotations monumentales pour la ville favorite. Le nilomètre de Roudah fut réparé; des maisons de bains s'élevèrent ; on créa le premier hôpital d'Égypte dans le quartier d'êl-Asker, et des revenus considérables, des domaines étendus restèrent affectés à l'entretien de cet établissement. 60,000 dynars (900,000 francs) ne suffirent pas à ces fondations diverses. Ahmed en suivait les progrès avec un amour de père ; il assistait aux travaux, encourageait les ouvriers, et ne se laissait détourner de ce soin, ni par les événemens militaires, ni par les diversions politiques.

Pourtant de nombreux ennemis l'avaient menacé tour à tour. Ibrahym-êbn-Souffy, le premier, ayant quitté la grande Oasis, Ahmed-ben-Touloun envoya contre lui un corps de troupes commandé par Êbn-Aby-l-Ghayb. De nouveau le chef insurgé fut battu, abandonné de ses soldats, et obligé de chercher un asile de l'autre côté de la Mer-Rouge.

Dans l'intervalle un autre antagoniste, Abd-êl-Hamyd, avait paru en armes aux frontières

de Nubie, et Ahmed envoya Chabah-êl-Babeky pour le surveiller. Ce général voulut profiter d'une occasion où les troupes insurgées étaient aux prises avec Zakkaryâ, roi nubien; mais quoique inférieur en nombre, Abd-êl-Hamyd avait fait front des deux côtés, et Chabah, complètement battu, n'était retourné à Fostat que pour y subir la disgrâce du gouverneur.

Le hasard le servit alors mieux que les armes. Un chef de tribu arabe attira Abd-êl-Hamyd dans une embuscade et lui trancha la tête. Ce trophée fut porté à Fostat par deux esclaves du mort qui voulurent s'en faire un mérite auprès d'Ahmed, mais celui-ci pour toute récompense les fit décapiter. La dépouille du malheureux Abd-êl-Hamyd reçut en revanche les honneurs d'une cérémonie funèbre.

Quelques victoires sur Abou-Nouèh, ancien compagnon d'Êbn-Souffy, et contre Mohammed-êbn-Farab, qui avait soulevé les habitans de Barqah, signalèrent encore le gouvernement d'Ahmed-ben-Touloun; mais une guerre bien plus sérieuse sembla menacer un instant son autorité et mettre en question sa fortune.

A côté du khalyfe êl-Motamed qui, soucieux de ses plaisirs seulement, se contentait d'une

influence nominale, régnait à Samarrah son frère èl-Mouaffeq, politique rusé et guerrier intrépide qui, depuis dix ans, luttait contre les Zingues, peuples d'origine éthiopienne venus de la côte de Zanguebar dans l'Iraq arabique. Ces nègres, maîtres de Basrah et de Koufah, avaient signalé leur apparition par le pillage et le meurtre. Pour rallier à lui quelques Musulmans, leur chef se faisait descendre d'Aly, gendre de Mahomet.

Èl-Mouaffeq avait guidé contre l'ennemi extérieur ces milices turkes si dangereuses au cœur de l'empire. Elles avaient fait des prodiges de valeur, mais en dépit de leurs efforts la guerre s'éternisait. Des hordes nouvelles se levaient à côté des hordes détruites. D'ailleurs, après de longues campagnes, l'argent manquait, l'argent mobile de toute guerre et seule discipline de soldats turbulens.

Dans cet embarras, èl-Mouaffeq songea aux ressources immenses qu'offrait l'Égypte. Il se fit déléguer par son frère les tributs de cette province, et envoya son affidé Takrir pour les percevoir. Indépendamment de cette mission financière, il paraîtrait que cet envoyé avait reçu quelque instruction pour une démarche

de secrète politique. Devenu, par un compromis avec le Khalyfe, héritier présomptif de l'empire, plus clairvoyant d'ailleurs qu'êl-Motamed, êl-Mouaffeq avait pressenti le rôle que voulait jouer Ahmed-ben-Touloun, et son agent devait sans doute sonder la disposition des esprits à l'égard du gouverneur de l'Égypte, créer même les élémens d'un complot contre lui, neutraliser son influence par des diversions, semer des promesses, flatter des ambitions contraires; enfin joncher de piéges et d'embuches la route si belle qu'Ahmed s'était faite vers une indépendance absolue.

Quoi qu'il en soit de toute cette trame, le gouverneur de l'Égypte en fut averti par ses agens à Samarrah, ou, dit-on, par le Khalyfe lui-même, déjà se défiant de son frère.

Takrir trouva donc à son arrivée un homme sur ses gardes. Ahmed alla au-devant de lui, l'accabla de politesses et de présens, mais le consigna dans son palais, s'empara de toutes ses lettres, officielles ou privées, et ne le laissa communiquer avec qui que ce fût. Le versement du tribut eut lieu devant témoins; puis le gouverneur reconduisit jusqu'à êl-Arych l'agent d'êl-Mouaffeq avec une lettre pour son

maître; et de retour à Fostat, vérification faite des papiers de Takrir, il fit mettre à mort les chefs de l'armée que les ouvertures d'êl-Mouaffeq signalaient à ses défiances.

Désappointé dans son projet le plus essentiel, êl-Mouaffeq n'eut pas la force de dissimuler son dépit; il écrivit à Ahmed-ben-Touloun une lettre outrageante, avec des plaintes amères contre la modicité du versement; Ahmed y répondit par une missive pleine de mesure et de fermeté, délibérée en commun avec ses principaux chefs civils et militaires.

La guerre paraissait imminente entre l'Égypte et l'empire. En effet êl-Mouaffeq expédia l'ordre à Amagour, gouverneur de Syrie, de marcher contre Ahmed, et de le déposséder de gré ou de force. Mais comme Amagour hésitait, dans la conviction de son infériorité, êl-Mouaffeq s'avança lui-même contre l'Égypte et poussa son armée jusqu'à Rakkah.

Ahmed était prêt : depuis long-temps il s'attendait à une rupture, quel qu'en fût le prétexte; les armes, les munitions, les troupes, les chevaux ne lui manquaient pas. Dès la première menace, il avait voulu compléter ces préparatifs amassés de longue main, par un

système de défense qui mît Fostat à l'abri d'un assaut. Cette ville, adossée au Moqattam, n'était attaquable que du côte du Nil. Ahmed fit construire deux forteresses sur la ligne du fleuve, l'une dans l'île même de Roudâh, où il devait se réfugier en cas de revers; l'autre en aval de cette île, et défendue par une chaîne de galères armées.

Ces vastes travaux s'improvisèrent comme par miracle. La citadelle non encore achevée, les forteresses, les fossés, tout marcha avec une activité prodigieuse. Mais ces mesures de prudente fermeté devaient rester inutiles. Êl-Mouaffeq, rappelé dans la capitale, se vit obligé de laisser le commandement de l'armée d'invasion à Moussa-êbn-Boghâ, qui se défiant du résultat de la lutte, à court d'argent et de vivres, après dix mois d'inaction dans son camp de Rakkah, se vit obligé, à la fin de l'an 264 de l'hégire (878), d'échapper par la fuite à une révolte de ses soldats. Dès lors cette armée fut dissoute et êl-Mouaffeq avorta dans ses plans hostiles.

Quant à Ahmed, soit que ce dénouement fût pour lui un bienfait du hasard, soit qu'il y eût été aidé par quelques menées secrètes, libre d'en-

nemis, et plus puissant que jamais, il célébra sa victoire à Fostat par des prières et par des aumônes. Les ouvriers qui avaient travaillé aux fortifications furent payés si largement, disent les auteurs arabes, que chaque pierre coûtait un dirhem (vingt à vingt-quatre sous) au gouverneur de l'Égypte.

La totatité de la dépense de ces constructions défensives s'éleva à plus de 80,000 dynars (près d'un million et demi de notre monnaie [1]).

[1] Nous ferons ici une fois pour toute l'observation que, dans cette appréciation du *dynar* et du *dirhem*, nous n'avons égard qu'à la valeur intrinsèque et pondérale de l'or ou de l'argent que contiennent ces monnaies, au taux actuel de l'or et de l'argent. La différence des époques devait augmenter de beaucoup les évaluations il y a neuf siècles.

—

CHAPITRE VIII.

Construction de la mosquée de Touloun. — Description. — Conquête de la Syrie. — Révolte d'Abbâs, fils d'Ahmed. — Son châtiment. — Nouveaux démêlés avec èl-Mouaffeq. — Défection de Loulou. — Marche d'Ahmed. — Excommnnications réciproques. — Guerre de Cilicie. — Maladie d'Ahmed. — Son retour en Egypte. — Réconciliation avec èl-Mouaffeq. — Mort d'Ahmed-ben-Touloun.

Fostat se peuplait de jour en jour : bientôt la mosquée d'èl-Asker ne suffit plus à contenir la masse des fidèles qu'y appelait la prière du vendredi. Ahmed songea donc à doter sa ville d'un nouveau temple ; et le plan de la grande mosquée dont nous avons parlé plus haut fut tracé sur le mont Yechkar. Son architecte fut le même chrétien qui avait construit l'aqueduc et la fontaine : comme les colonnes manquaient, il appuya ses portiques sur des pillers construits carrément, et fit résulter la beauté du monument, de l'ordonnance, du massif copiée

suivant les uns de la mosquée de la Mekke, et selon d'autres, de celle de Samarrah. Ahmed exigea que tout l'édifice se composât de chaux et de briques, sans qu'aucuns matériaux combustibles, ou altérables à l'humidité, y fussent mêlés. « Je veux, disait-il, que si Fostat périt » un jour par l'eau ou par le feu, ma mosquée » lui survive. »

Le gouverneur ne dédaigna pas de se mêler des moindres détails de cette construction. Il détermina la place où la Kiblah devait être placée, et précisa lui-même la forme d'un minaret indépendant de la mosquée, et séparé d'elle par une espèce d'enceinte. Ce minaret existe encore quoique dénaturé par des réparations postérieures. (Voyez la planche 8 de notre Atlas).

La porte principale de la mosquée fut percée presque en face de ce minaret, sous une arcade transversale qui regardait le nord-ouest. Deux portes latérales ouvertes chacune au tiers de la distance entre les deux angles, partageaient ainsi la façade en trois parties à peu près égales. Trente-trois petites fenêtres aussi hautes que larges, mais terminées en ogive, formaient comme une attique au-dessus des portes. Leurs

trente-trois ouvertures répondaient deux à deux à dix-sept arcades ou entre-colonnemens dans les galeries intérieures.

Quand le gros des constructions eut été terminé, on s'occupa des aménagemens intérieurs. Les frises des parois se chargèrent de versets du Koran [1]; des lampes d'airain furent appendues aux arcades; le pavé de précieuse mosaïque se couvrit de nattes de Samana; le plafond étincela d'étoiles d'or, et au milieu du parvis du temple, sous un pavillon élégant, jaillit un jet d'eau qui mêlait constamment son murmure à la voix de la prière.

C'était là, dans cette enceinte réservée, qu'Ahmed assistait aux cérémonies religieuses; de là il écoutait, avec toute sa famille, les instructions des imâms, entrant le premier au temple pour en sortir l'un des derniers.

Après deux ans de travail assidu, le monument étant achevé, Ahmed-ben-Touloun ordonna que son inauguration se fît avec magnificence l'un des vendredis du mois de Ramadam de l'an 265 de l'hégire (879). Pendant la

[1] M. Marcel possède dans son cabinet des fragmens de ces frises décorées d'inscriptions koufiques en relief.

cérémonie, l'enceinte de la mosquée fut jonchée de pastilles d'ambre qui enveloppèrent les fidèles dans un nuage odorant. Le premier imâm de ce temple fut Bakkar, fils de Koteïnah; et son premier *khâteb* ou prédicateur, Rabiê, fils de Souleymân. Comme accessoires à l'édifice, Ahmed fit bâtir encore un réservoir pour les ablutions légales, et une pharmacie pour les indigens, avec un médecin chargé de régler le choix et l'application des remèdes.

La construction entière avait coûté cent vingt mille dynars; il fallut affecter en outre un capital considérable à l'entretien de la mosquée et de ses attenances. Amis du merveilleux et de l'étrange, les historiens arabes ne peuvent attribuer de pareils débours à des ressources ordinaires. El-Maqryzy entre autres veut qu'Ahmed ait tour à tour trouvé sur son chemin deux ou trois trésors. « Sans cela, ajoute-» t-il, comment aurait-il affiné l'or de ses mon-» naies, car ce fut lui qui battit les dynars » dits *Ahmedys*, employés pour les dorures, à » cause de leur titre élevé. »

Ainsi le gouverneur de l'Égypte tournait vers des créations durables son activité administrative, en attendant que l'heure fût venue de

donner l'essor à son ambition politique. L'occasion arriva enfin : Amagour, gouverneur de Syrie, venait de mourir, et son fils Aly avait hérité de sa place ; le Khalyfe, tout à ses plaisirs, n'avait nul souci d'affaires lointaines ; et êl-Mouaffeq, absorbé dans sa guerre contre les Zingues, ne pouvait intervenir ailleurs d'une manière efficace. Fort de cette complication, et voyant dans son nouveau voisin un prince jeune et naïf, Ahmed résolut d'agrandir ses États à ses dépens. Il simula une guerre contre les Grecs, attira dans cette espèce de croisade une foule de volontaires fanatiques, et engagea Aly à se joindre à lui après lui avoir prêté serment d'obéissance. Aly se soumit, et au milieu de l'an 265 de l'hégire, Ahmed quitta l'Égypte, après avoir confié le pouvoir à son fils Abbâs sous la surveillance du vizir Ahmed-êl-Ouâsetty.

Dans sa marche vers le nord, l'armée égyptienne se grossit de nombreux auxiliaires. A Damas, le gouverneur Aly fit faire les prières publiques au nom d'Ahmed-ben-Touloun; Ramléh, Hémesse, Hamah, Alep, se soumirent tour à tour au chef triomphant. Antioche seule résista : Simâ, son gouverneur, et la garnison turke refusèrent de livrer la place. Mais, après

une attaque infructueuse par la porte *de la mer*, Antioche fut enlevée d'assaut par la porte de *Perse*, et Simâ périt sur la brèche. A la suite d'un pareil exemple, le reste de la contrée se soumit. Ahmed entra tour à tour dans Mopsueste, Adana et Tarse, et il allait pousser plus loin dans la Cilicie, quand un exprès lui annonça la révolte de son fils Abbâs, qu'il avait investi du pouvoir avant de quitter l'Égypte.

Cette nouvelle ne détermina point toutefois une brusque marche en arrière. Avant de quitter la Haute-Syrie, Ahmed voulut s'y affermir. Il battit encore le gouverneur de Karrah et son frère; et se remit en marche pour Fostat, où il arriva vers la fin de l'an 265 de l'hégire (879). L'un de ses généraux, nommé Loulou, était resté par ses ordres sur la frontière, à Rakkah, avec mission de régir et de surveiller toutes les conquêtes syriennes.

Abbâs, pourtant, averti de la prochaine arrivée de son père, ne se sentit pas assez fort pour lui résister. Il s'empara du trésor, se fit escompter les impôts de l'année, et se retira à Gizéh, traînant à sa suite, chargé de fers, l'homme de confiance de son père, le vizir Ahmed-êl-Ouâsetty, dont les sages conseils

n'avaient pu le détourner de ses idées de révolte. De Gizéh, se voyant trop près encore, il gagna Alexandrie, et ensuite Barqah, dont il souleva la population.

Ahmed, à son retour, voulut d'abord terminer par la douceur cette guerre de famille. Il dépêcha vers son fils des porteurs de paroles conciliantes; mais, au lieu de les écouter, Abbâs, dont le courage hardi appelait la guerre, se jeta dans le cœur de l'Afrique, disant partout que le Khalyfe la lui avait inféodée. Flattant les chefs de quelques tribus arabes, il les rangea à son parti, et enleva avec eux la citadelle de Lebtis qui fut livrée au pillage. Toute la contrée s'émut : elle s'adressa tour à tour au prince Ebadite, Elias, fils d'êl-Mansour, et au prince Aghlabite Ibrahym, qui régnait alors à Qayrouân. Attaqué par ces forces réunies, Abbâs fut taillé en pièces, perdit ses trésors, ses bagages, ses plus braves soldats et ses meilleurs capitaines, et ne put lui-même regagner Barqah qu'au travers de mille périls.

Ahmed-ben-Touloun voulut enfin mettre un terme à cette lutte qui l'intéressait comme père et comme souverain. Des forces considérables furent dirigées sur Barqah : après

dix-huit mois de résistance opiniâtre, Abbâs fut obligé de se rendre, vers le milieu de l'an 267 de l'hégire (881); et, conduit à Fostat, il eut le château paternel pour prison. Quand ses complices, captifs comme lui, furent arrivés, Ahmed voulut éprouver le cœur de son fils. Il lui donna l'ordre de couper lui-même les mains et les pieds aux coupables : Abbâs obéit. Indigné, son père lui fit infliger la bastonnade. Cette révolte se termina par le supplice des principaux instigateurs.

D'autres adversaires plus dangereux éveillèrent bientôt les défiances d'Ahmed. Son lieutenant Loulou, influencé par des conseils perfides, s'était rapproché du frère du Khalyfe, êl-Mouaffeq, dont les rancunes contre le gouverneur de l'Égypte duraient encore. Par une espèce de traité conclu entre eux, Loulou devait faire passer directement à êl-Mouaffeq le tribut de sa province, et reconnaître son autorité. Avant de prendre un parti décisif, Ahmed chercha à ramener son lieutenant par des instances amicales; mais ces moyens de conciliation ayant échoué, il résolut de sévir.

Dans cette affaire, Loulou n'était visiblement qu'un agent et une dupe : le frapper seul était

ne réussir qu'à demi. De lui il fallait remonter au frère du Khalyfe, à êl-Mouaffeq ; il s'agissait d'annuler cette force qui était la seule active dans l'empire. Ahmed ne désespéra pas d'y parvenir. Déjà, par les rapports de ses agens, le vice-roi d'Égypte avait eu avis de quelques démêlés survenus entre les deux frères. Quoique heureux au fond d'abdiquer en faveur d'un homme actif le côté grave du pouvoir, êl-Motamed conservait à l'égard d'êl-Mouaffeq une tendance de vague jalousie, et de mutinerie inquiète s'irritant contre celui qui le dominait. Ahmed essaya d'exploiter cette petite passion et de lui donner un caractère plus sérieux. Il manda secrètement au Khalyfe que l'Islamisme voyait avec peine la sujétion dans laquelle il végétait ; que, prisonnier de son frère à Samarrah, il y était entouré de complots, et que tôt où tard il y périrait victime de la trahison. Il ajoutait que l'Égypte lui était ouverte comme un lieu d'asile, et que là cent mille cavaliers sous ses ordres salueraient sa délivrance et son émancipation. A cette lettre était joint un présent de cent mille dynars (un million et demi).

Cela fait, Ahmed se mit en campagne, répandant parmi ses troupes le bruit qu'il allait

à la fois punir Loulou et délivrer le Khalyfe. Mais son lieutenant rebelle ne l'avait pas attendu; incapable de tenir, il avait débauché ses troupes, et s'était réfugié dans le camp d'êl-Mouaffeq. Restait alors la réalisation de l'intrigue politique liée avec le Khalyfe. Sur la première ouverture, êl-Motamed s'y était prêté; il avait fait répondre qu'il se jetterait avec confiance dans les bras d'Ahmed. Les moyens d'évasion, le jour, le lieu du rendez-vous avaient été fixés, et, par suite du plan convenu, le Khalyfe, prétextant une partie de chasse, s'enfuit de Samarrah avec quelques hommes sûrs. Par malheur il fallait traverser la Mésopotamie, et son gouverneur Ishak, avisé à temps par êl-Mouaffeq, fit si bien qu'il parvint à écarter la suite du prince et à le ramener dans sa résidence. Depuis ce moment, êl-Motamed eut une garde chargée de le surveiller, et toute nouvelle évasion devint impossible.

Ahmed-ben-Touloun eut long-temps cet échec sur le cœur. Dans sa première rancune, il rassembla à Damas, au milieu de l'an 269 de l'hégire (882), tous les qâdys, les ulémâs et les chérifs des provinces. Il leur exposa la situation forcée du Khalyfe, ses malheurs, son

état de dépendance ; puis il fit décider que les prières publiques proclameraient cet attentat à la liberté du prince, et appelleraient la colère de Dieu sur la tête de son geôlier. En même temps une décision devait être adoptée pour prononcer l'exclusion du rebelle êl-Mouaffeq de l'hérédité autrône musulman et sa mise hors la loi dans tout l'Islamisme.

Cette mesure était si décisive, que plusieurs membres de l'assemblée se refusèrent à y adhérer ; mais Ahmed ayant fait jeter en prison le premier opposant, tous les autres se turent et signèrent.

A la nouvelle d'un acte aussi hostile, êl-Mouaffeq ne voulut pas rester en arrière. Il obtint du Khalyfe que l'anathème fût prononcé contre Ahmed dans toutes les mosquées. Ainsi, des deux côtés, on le mettait au ban de l'empire ; mais dans cette lutte d'excommunications religieuses, Ahmed eut le dessous, car son nom fut anathématisé à la Mekke, et les troupes qu'il y envoya pour avoir sa revanche furent battues par Djiafar, général d'êl-Mouaffeq.

Les armes du vice-roi d'Égypte trouvaient ailleurs des compensations à cette défaite. Les habitans de Tarse, en Cilicie, s'étant révoltés,

il marcha vers eux et les soumit. A Damas, il fit restaurer le tombeau du khalyfe Moaouyah détruit par les Abbassides; il y fit placer des lampes et y installa des lecteurs du Koran. Le gouverneur d'Adana, Bazmaz, ayant méconnu son pouvoir et fait arrêter ses envoyés, il mit le siége devant cette ville avec un nombreux corps d'armée; mais Bazmaz, ayant détourné les eaux du Cydnus, inonda les lignes des assaillans et les força à la retraite.

Arrivé à Antioche, Ahmed y ressentit les premières atteintes du mal qui devait l'emporter. Il tomba si sérieusement malade qu'il fallut le faire voyager à bras dans une litière jusqu'au port le plus voisin, et l'embarquer ensuite pour Faramah et Fostat, où il arriva vers la fin de l'an 269 de l'hégire (883).

Pendant son absence, quelques troubles avaient eu lieu dans le Sayd, suscités par Ahmed-êbn-Abd-Allah, descendant d'Aly; un corps d'armée envoyé sur les lieux suffit pour rétablir l'ordre.

Un succès d'un autre genre, plus complet, plus fécond en résultats, devait marquer cette dernière phase de la vie d'Ahmed. Êl-Mouaffeq venait d'anéantir les Zingues : fatigué des

chances de la guerre et jaloux de repos, non-seulement il ne voulut pas satisfaire par les armes son inimitié contre Ahmed, qui ne s'était exhalée jusqu'alors qu'en anathèmes, mais il résolut de se rapprocher d'un antagoniste aussi puissant, de le ramener par des avances et de vivre désormais avec lui dans les meilleurs rapports. Pour sauver à l'amour-propre des intéressés les embarras d'une première démarche, quelques personnes tierces s'entremirent, et bientôt êl-Mouaffeq et Ahmed échangèrent des lettres d'oubli du passé et d'amitié pour l'avenir.

Le vice-roi d'Égypte ne devait pas jouir long-temps de cette pacification glorieuse. Vainement avait-il prétendu forcer tous les médecins de Fostat de le guérir, sous peine de mort : le mal était plus fort que l'art ; l'estomac souffrait de douleurs violentes, la fièvre était survenue, et une dyssenterie aiguë aggravait encore ces symptômes.

Torturé et se sentant mourir, Ahmed ne garda pas jusqu'au dernier jour son énergie morale. Il ne savait pas se résigner à sa fin ; il voulait guérir ; il se cramponnait à la vie de toutes ses forces ; il s'ingéniait à chercher des moyens de salut. Dans le nombre des expé-

diens essayés, l'intervention divine ne fut pas omise. Toutefois, ayant appris des docteurs de Tarse peut-être à douter de la supériorité d'un culte sur un autre, Ahmed résolut de les intéresser tous à sa guérison. Par ses ordres, les Musulmans avec le Koran, les Juifs avec le Pentateuque, les Chrétiens avec l'Évangile, sortirent de Fostat et se rendirent sur le mont Moqattam pour y intercéder en faveur du moribond [1]. On ordonna aux maîtres d'écoles d'assister à ces cérémonies avec leurs écoliers. Il y eut en outre des prières publiques dans toutes les mosquées, d'abondantes aumônes furent répandues dans les classes indigentes, et la liberté fut rendue aux captifs que des mesures politiques retenaient en prison.

Mais ce fut vainement : remèdes humains ou

[1] Il ne faut pas croire que les croyances musulmanes aient cette intolérance absolue qui signale les sectes juives et chrétiennes. Suivant l'Islamisme, Moïse et Jésus sont de grands prophètes, dont les religions, bonnes à leur époque, ont dû recevoir leur complément par la mission du *dernier des prophètes*, Mahomet. Les Musulmans pensent donc que les prières de toutes les religions qui reconnaissent *un seul Dieu* peuvent être également accueillies par le ciel. Ce dogme est établi sur les paroles textuelles du Koran. Au surplus, ce concours de prières des cultes divers qui partagent l'Égypte a eu lieu plus d'une fois dans les circonstances qui intéressent toute la population, comme les disettes, les crues du Nil insuffisantes, etc.

supplications au ciel, rien ne retarda les progrès de la maladie. Quand l'heure décisive approcha, Ahmed se recueillit et dit : « Grand » Dieu, daigne évaluer celui qui n'a jamais » su s'évaluer lui-même ! » Puis, balbutiant la formule sacrée, il expira le 10 de Dou-l-qadeh de l'an 270 de l'hégire (10 mai 884). Son corps fut inhumé sur le mont Moqattam[1].

Ainsi, Ahmed-ben-Touloun avait gouverné l'Égypte pendant dix-sept années. Depuis son avénement à ce poste jusqu'aux derniers jours de son pouvoir, sa fortune, ballottée par des chances diverses, avait grandi malgré elles et souvent par elles. A sa mort, sa puissance rivalisait si elle ne dépassait pas la puissance des Khalyfes. Son trésor contenait plus de dix millions de dynars (150 millions de notre monnaie). Des réserves considérables d'armes et de munitions existaient dans ses magasins; il avait sept mille esclaves enrégimentés, vingt-quatre mille autres esclaves, et un nombre plus grand

[1] Suivant les historiens arabes le khalyfe êl-Motamed fut affligé vivement de la mort d'Ahmed-ben-Touloun, et ils rapportent l'élégie composée par ce prince sur cette mort ; élégie qui prouve que le Khalyfe avait plus de talent pour la poésie que pour le gouvernement de son empire.

encore de chevaux, de mulets et de chameaux.

C'est lui qui fit bâtir à Jaffa la première citadelle qui ait défendu cette place, et l'ancienne Tyr (*Sour*) lui dut sa reconstruction.

Quoique âgé de cinquante ans à peine, il laissait trente-trois enfans, dont dix-sept fils et seize filles; féconde pépinière qui promettait à sa dynastie de nombreux rejetons. Et pourtant ce trône fondé avec une habileté persévérante, cette autorité qui s'était en si peu de temps fait respecter et reconnaître, cet échafaudage de durée dans les siècles, ce rêve favori d'Ahmed-ben-Touloun, tout cela, vingt-deux ans plus tard, devait s'abîmer et périr devant d'autres ambitions conquérantes et d'autres fortunes dynastiques.

—

CHAPITRE IX.

Khomarouyah succède à Ahmed-ben-Touloun. — Meurtre d'Abbâs. — Ville d'Êl-Qatayâh. — Palais de Khomarouyah. — Trahison d'Abou-Abd-Allah. — Nouvelle guerre avec êl-Mouaffeq. — Mort du khalyfe êl-Môtamed. — Êl-Motadded lui succède. — Ambassade. — Traité. — Mariage du Khalyfe. — Assassinat de Khomarouyah. — Son fils Geych lui succède. — Révoltes. — Meurtre de Geych. — Haroun, successeur de Geych. — Invasion des Karmates. —Meurtre de Haroun. —Sinân. —Extinction des Toulonides. — Suite des Khalyfes de Baghdâd, êl-Moqtader, êl-Kaher, êl-Râdy, êl-Mottaqy, êl-Moctakfy, êl-Motty. — Gourverneurs de l'Egypte, Yssa, Mohammed-êbn-Aly, Mekny, Abou-l-Hassan, Teyhin, Mohammed, Abou-Beker, Ahmed. — Khalyfes Fatimites, êl-Mahady-Obeyd-Allah, êl-Qayem-be-amr-illah, êl-Mansour-b-illah. — Dynastie des Ekchydites, Mohammed-êl-Ekchyd, Abouhour, Aly-Abou-l-Hassan, Kafour, Ahmed. — Fin de la dynastie des Ekchydites

Le successeur d'Ahmed-ben-Touloun à la souveraineté de l'Égypte fut son fils Khomarouyah, alors âgé de vingt ans, et surnommé *Abou-l-Geych* (père de Geych [1]).

[1] *Abou-l-Geych* signifie aussi le *Père de l'armée*, ce qui flatta les troupes et les prévint en faveur de Khomarouyah.

Le choix de l'armée et les ordres d'Ahmed lui valurent d'être préféré à son frère aîné, Abbâs, que des antécédens défavorables rendaient suspect à son père et aux soldats. Mais, pour donner à cette exclusion une valeur incontestée, les conseillers du jeune souverain lui arrachèrent l'arrêt de mort de son frère, soit en alléguant des motifs de haute politique, soit en faisant entrevoir les périls d'une inévitable collision. Khomarouyah ne sut pas résister; il signa la sentence, et Abbâs fut égorgé en prison.

Cet acte barbare n'était pas dans le cœur de Khomarouyah; il chercha à l'expier par une vie pleine de justice et de clémence. Le patriarche cophte Mikhayl, nommé en 268 de l'hégire (882), avait été jeté dans un cachot par Ahmed, à la suite d'une dénonciation calomnieuse. Vingt mille dynars de rançon pouvaient seuls le rendre à la liberté. Un instant le patriarche avait pu obtenir, moyennant un à-compte de la moitié, son élargissement pour quelques mois. Mais, à l'échéance du second terme, rien n'ayant pu réussir à l'éteindre, ni les emprunts onéreux, ni la vente des biens de l'église, ni une infructueuse simonie sur les

évêchés, le créancier se montra impitoyable: Mikhayl, reconduit en prison, y languissait encore à la mort d'Ahmed. Comme grâce de joyeux avénement, Khomarouyah le fit élargir en le tenant quitte du solde de sa rançon.

Pour se rendre encore plus populaire parmi les soldats, le nouveau vice-roi vint résider au milieu d'eux, dans son château d'Êl-Qatayâh. Il confirma dans leurs grades tous les dignitaires du règne précédent, laissant à Abou-Abd-Allah le commandement des troupes de Syrie, et celui des autres armées à Saad-êl-Aysar.

Tout était tranquille au dehors: l'acte décisif qui avait inféodé l'Égypte à la dynastie Toulonide ne semblait pas avoir touché au vif la cour de Baghdâd; nul opposant ne se présentait ni dans le lointain ni aux frontières, et Khomarouyah n'avait plus qu'à jouir de l'admirable position que son père lui avait faite. Alors, pour utiliser ses trésors immenses, il tourna toutes ses fantaisies d'artiste et de souverain vers des créations monumentales. Il fit bâtir une foule d'édifices, et, entre autres, un merveilleux palais dont les écrivains orientaux nous ont décrit les richesses avec une emphase minutieuse. Nous transcrivons sans garantir. « C'était,

disent-ils, un bâtiment admirable, avec des jardins plus admirables encore. Les parterres y étaient ordonnés de manière à figurer des sentences du Koran. Chaque tronc d'arbre avait son enveloppe de cuivre doré, avec des conduits qui l'entouraient d'un réseau de fontaines. A chaque pas se révélaient des prodiges nouveaux : ici une tour de bois où gazouillaient des oiseaux de toutes les parties du monde ; là, en dépit des lois du Koran, des statues du prince et de ses femmes, habillées de riches étoffes, couvertes de pierreries, et le front ceint d'une couronne d'or.

» Plus loin venait une vaste ménagerie dont chaque loge, garnie d'un bassin en marbre, avait son prisonnier, destiné aux combats du cirque égyptien. Ailleurs se dressait un haut belvédère, qui planait sur les jardins, sur le palais, sur le long cours du Nil et sur l'horizon du Désert. Mais la pièce la plus extraordinaire de ce palais de féerie était un bassin de cinquante coudées sur toutes les faces, et entouré d'une colonnade dont les chapiteaux étaient d'argent. Au lieu d'eau, ce bassin contenait du vif-argent ; et l'on conçoit quel effet étrange produisaient sur ce lac mobile les rayons du

soleil et les pâles lueurs de la lune. De temps à autre, le prince s'y laissait bercer sur un vaste coussin gonflé d'air, que des anneaux d'argent et des cordons de soie retenaient à la rive.»

Ainsi le vice-roi égyptien poursuivait, au milieu de tous les raffinemens du luxe, sa vie d'opulent sybarite, quand un orage politique le réveilla brusquement. Par ambition, ou par calcul, le chef de ses armées de Syrie, Abou-Abd-Allah, venait de passer dans le camp d'êl-Mouaffeq, frère du Khalyfe, et par suite de cette défection la guerre avait été déclarée entre l'Égypte et l'empire.

Khomarouyah marcha au-devant des troupes ennemies que commandait Ahmed, fils d'êl-Mouaffeq. Ces deux ennemis, dont la haine était héréditaire, se rencontrèrent l'an 271 de l'hégire (884), entre Damas et Ramléh, et se livrèrent une bataille dont les chances furent étranges. En effet, dans le fort de l'action, Khomarouyah, désespérant du succès, prit la fuite avec une nombreuse escorte et ne s'arrêta qu'aux frontières de l'Égypte; tandis que le reste de ses troupes, ignorant cette retraite prématurée, tint bon contre tous les corps d'Ahmed, et l'obligea lui-même à se retirer pré-

cipitamment du champ de bataille. Ainsi, des deux côtés, les généraux purent se croire vaincus. Ce combat est appelé, par les Orientaux, *Ouaqat-él-Taouahyn* (combat des meules), parce que la plaine où il eut lieu était jonchée de meules de moulins.

Cette première épreuve militaire fit ressortir dans le nouveau souverain de l'Égypte un défaut d'énergie, que d'autres événemens confirmèrent dans la suite. Ainsi le khalyfe él-Motamed-ala-Allah étant mort l'an 279 de l'hégire (892), et son neveu Ahmed, fils d'él-Mouaffeq, lui ayant succédé sous le nom d'él-Motadded-b-illah, Khomarouyah ne se crut pas assez fort pour refuser au nouveau Khalyfe une démarche qui attestât sa qualité de vassal et de tributaire. Un ambassadeur, Housséyn fils d'Abd-Allah, surnommé Ebn-Gassas, partit de Fostat pour Baghdâd, portant à él-Motadded des présens considérables de la part de son maître, et chargé de promettre un tribut annuel de deux cent mille dynars, non compris trois cent mille dynars arriérés, pour les années précédentes.

Comme on le pense, le Khalyfe souscrivit avec joie à ces conditions. Depuis long-temps une partie des gouverneurs des provinces de

l'Islamisme ne relevaient de Samarrah ou de Baghdâd que pour la forme; beaucoup se contentaient d'une investiture affranchie de tribut; d'autres en étaient venus à ne mentionner le Khalyfe que dans les prières des mosquées. Ici du moins l'inféodation emportait quelques stipulations d'argent, sorte de souveraineté dont les chefs de l'empire étaient assez jaloux. Toutefois cette demande de la part de Khomarouyah n'était pas exempte d'arrière-pensée; il voulait se créer dans la famille du Khalyfe des relations qui lui garantissent la paix sans l'astreindre à des sacrifices pécuniaires. Dans ce but, il fit proposer à êl-Motadded sa fille Kotr-ên-Nedâ (goutte de rosée), pour son fils, héritier présomptif du trône. Au lieu d'accepter les termes de l'offre, le Khalyfe demanda pour lui-même la belle Kotr-ên-Nedâ, et les noces furent célébrées avec la plus grande magnificence. Ce qui en résulta ce fut qu'après un premier paiement, Khomarouyah n'envoya plus une obole de tribut. Il s'était engagé vis-à-vis du Khalyfe, il se tint pour quitte vis-à-vis de son gendre.

Son principal soin fut alors de s'agrandir du côté des provinces grecques, et son lieutenant Takadj-ben-Djouf s'étant avancé au-delà de

Tarse en Cilicie, battit les troupes des chrétiens, s'empara de plusieurs places fortes, et revint chargé de dépouilles considérables.

Khomarouyah survécut peu à ces victoires. Il périt égorgé dans son lit, à Damas, l'an 282 de l'hégire (janvier 896). Cet attentat fut la suite d'un petit complot de harem dans lequel trempèrent ses femmes et ses gens de service : on en mit quelques-uns à la torture, et leurs révélations entraînèrent le supplice des principaux coupables. Le corps de Khomarouyah fut transporté en Égypte et inhumé sur le mont Moqattam, à côté de celui d'Ahmed-ben-Touloun. Il avait régné douze ans et dix-huit jours.

A sa mort les principaux de l'armée proclamèrent son jeune fils Geych, qu'ils avaient surnommé *Abou-l-Asaker* (le père des soldats); mais bientôt un parti nombreux se forma contre le nouveau souverain. Le vainqueur des Grecs, Takadj-ben-Djouf, refusa de le reconnaître, et une révolte éclata dans la garnison de Fostat. Geych, cerné dans son palais, y fut massacré. On pilla la ville et la résidence royale, et le désordre ne cessa que lorsque les chefs rebelles eurent proclamé comme vice-roi Haroun, fils de Khomarouyah et frère de Geych.

Le premier acte du chef élu fut de reconnaître la suzeraineté du Khalyfe, et de se soumettre à un tribut annuel d'un million de dynars. Grâce à cette condescendance, il régna tranquille pendant deux ans; mais peu à peu autour de lui le lien hiérarchique se rompait: chaque officier de troupe, chaque chef d'administration agissait dans le ressort de ses attributions, comme si nul pouvoir n'eût dominé le sien. Takadj, entre autres, gouverneur de Syrie, s'était placé depuis quelque temps dans une sphère de complète indépendance.

Vers l'an 285 de l'hégire (898), ces symptômes de dissolution étaient si manifestes, que le khalyfe él-Motadded résolut de les exploiter à son profit aux dépens de son beau-frère. Il marcha vers la ville d'Amidah, la soumit, et parut ensuite en armes devant Kinesryn. A cette nouvelle, Haroun s'effraya; il crut voir le Khalyfe à ses portes, et préféra le désarmer par quelques concessions lointaines, que courir la chance des combats. Il lui proposa d'échanger la paix contre Kinesryn et tout l'Awassem (places frontières). El-Motadded y consentit, satisfait pour cette fois d'avoir pris possession de quelques avant-postes contre l'Égypte.

Visiblement la question n'était qu'ajournée, et la dynastie Toulonide ne se maintenait que par une espèce de sursis. Elle se traîna encore de l'an 286 à l'an 292 de l'hégire (899 à 904), mal assurée dans ses dernières possessions, et obligée de lutter au loin contre les Karmates qui envahirent la Syrie en l'an 289 (902), y battirent le gouverneur Takadj, assiégèrent Damas, et ne cédèrent qu'à une défaite décisive où leur chef Yahya fut tué.

Mais en 292 (904), êl-Moktafy-b-illah ayant succédé à Baghdâd à son père êl-Motadded, une campagne définitive fut résolue contre l'Égypte et contre ses souverains scissionnaires de l'empire. Mohammed, fils de Souleymân, chef des forces de l'Islamisme, réduisit Damas, occupa la Syrie, traversa l'isthme de Suez et vint camper devant Fostat. Alors, seulement, Haroun songea à la défense. Il se présenta en bataille devant Mohammed et lui livra plusieurs combats. Mais peu à peu la désertion se mit dans le camp égyptien ; des querelles le partagèrent, et quelques meurtres eurent lieu. Un des oncles paternels de Haroun, Abou-l-Magaz-Sinân, fomentait ces désordres dans l'espoir d'en tirer parti. Un jour que, s'interposant au milieu

d'une scène tumultueuse, Haroun cherchait à calmer les esprits, un Moghrebin, poussé, dit-on, par Sinân, le perça d'un coup de lance en face de l'armée. Haroun en mourut le dix-huitième jour de Safar de l'an 292 de l'hégire (30 décembre 904).

Haroun expiré, Sinân chercha à se substituer à sa place; mais ses prétentions échouèrent. Tous les chefs de l'armée traitèrent, chacun en son nom, avec le général du Khalyfe, Mohammed, et bientôt, seul, isolé de ses troupes, le chef méconnu n'osa pas même se fier à la grâce du vainqueur : il prit la fuite et périt assassiné à quelques jours de là.

Ainsi finit la dynastie Toulonide après trente-sept ans de durée. Mohammed, à son entrée à Fostat, fit saisir dix des principaux de cette malheureuse famille, et les envoya au Kkalyfe comme trophées de sa victoire. A la suite de l'occupation, l'Égypte releva de nouveau des chefs de l'Islamisme, et reçut d'eux ses gouverneurs. Le premier nommé fut Yssa-êl-Nouchary, qui y remplaça le général Mohammed, obligé d'aller soutenir en Syrie et dans l'Iraq une guerre active contre les Karmates encore insoumis.

L'an 295 de l'hégire et le 13 de Dou-l-qadeh (14 août 908), le khalyfe êl-Moktafy-b-illah était mort, et son jeune frère êl-Moqtader-b-illah lui avait succédé. Sous le long règne de ce prince, l'ancien système de mutations fréquentes parmi les gouverneurs provinciaux fut remis en vigueur et appliqué surtout à l'Égypte. A Yssa-êl-Nouchary succéda bientôt Mohammed, fils d'Aly; puis après une courte réapparition du premier, vint à Fostat, Mekny, affranchi du Khalyfe, qui fut remplacé cinq ans après par Abou-l-Hassan-Zeky, surnommé *êl-Aouar* (le borgne). A sa mort en l'an 307 (919), son prédécesseur Mekny reparut à Fostat, mais il se vit dépossédé par un aventurier nommé Teghin, qui voulut faire souche et laissa le pouvoir à son fils Mohammed sans autorisation du Khalyfe. Les troubles de l'empire empêchèrent qu'on ne fît justice de cette usurpation. Êl-Moqtader-b-illah venait d'être tué à Baghdâd pendant la prière du soir, le 28 Chaoual de l'an 320 de l'hégire (932); et son frère êl-Qâher-b-illah avait été appelé au trône.

Dès les premiers jours de son avénement, le nouveau Khalyfe résolut de ressaisir tous ses droits sur l'Égypte. Il donna l'investiture de

cette province à Abou-Beker-Mohammed-ben-Takadj, et le chargea de punir l'usurpateur Mohammed-ben-Teghin.

Cet Abou-Beker-Mohammed, fils de Takadj, alors encore gouverneur de Damas, était destiné à jouer un grand rôle sur les bords du Nil. Prenant pour surnom *Ekchyd*, c'était lui qui devait fonder plus tard la dynastie des Ekchydites, toute-puissante en Égypte et en Syrie. Il était né à Baghdâd en 268 (881) d'une famille turke, qui avait ensuite passé en Egypte sous les Toulounides. Lui-même il avait servi avec distinction dans l'armée des Khalyfes.

Mohammed-ben-Takadj ne se rendit pas sur-le-champ à son poste; ce ne fut que sous le règne suivant d'êl-Râddy-b-illah, proclamé le 5 de Gemady-êl-âouel en 322 de l'hégire (20 octobre 934), et à la suite d'une nouvelle investiture, qu'il se rendit à Fostat pour remplacer Ahmed-ben-Kyglag nommé gouverneur dans l'intervalle. Mais cette prise de possession ne s'accomplit pas d'une façon pacifique. Il fallut combattre et s'installer à la pointe de l'épée. Dans ce conflit le nouveau titulaire eut le dessus, et son rival fut obligé de se sauver à Barqah, puis à Qayrouân.

Alors, dans cette partie de l'Afrique, régnait en souveraine, une dynastie qui avait rompu avec les khalyfes Abbassides par un schisme éclatant, schisme à la fois politique et religieux. C'était la dynastie des Fatimites, qui devait à quelque temps de là remplir le monde de son nom. Les Fatimites faisaient partie de la tribu de Koramah dont le berceau était près de Fez dans la chaîne occidentale de l'Atlas. Ils prétendaient avoir seuls conservé dans leur race la légitimité souveraine; car ils se disaient descendus en droite ligne du Prophète par sa fille Fatime dont ils avaient tiré leur nom.

Leurs premières invasions remontaient à l'an 269 de l'hégire (882). Dès cette époque, ils s'étaient portés vers l'Orient, vainqueurs par les armes ou par la persuasion; et sur les débris des dynasties des Aglhabites et des Edrissites déjà indépendantes, ils avaient fondé un empire bien plus puissant encore qui embrassait tout le littoral africain de Fez à Qayrouân, des colonnes d'Hercule aux sables de Barqah.

Leur chef Abou-Mohammed-Abd-Allah s'était fait proclamer khalyfe l'an 296 de l'hégire (908) à Qayrouân, sous le nom d'Obeyd-Allah, prenant en outre le surnom d'*él-Mahady*

(le Conducteur), qualification du dernier imâm Alide.

Durant son règne, ce nouveau chef de l'Islamisme avait bien cherché à s'agrandir du côté de l'Égypte. A plusieurs reprises, il y avait envoyé de nombreux corps d'armée; mais les gouverneurs de Fostat s'étaient victorieusement opposés à ces tentatives. Obeyd-Allah était donc mort à Roukadah, près de Mahadyêh, sa nouvelle capitale, sans avoir pu réaliser ses nouveaux projets de conquête. Il en avait légué l'exécution à son fils êl-Qâyem-be-âmr-illah, proclamé au trône fatimite l'an 322 de l'hégire (934).

A l'avénement de ce prince, la puissance des Abbassides allait partout déclinant et se circonscrivant de plus en plus. A côté de leur dynastie, s'étaient élevées deux dynasties rivales qui avaient leurs khalyfes : les Ommiades d'Espagne, et les Fatimites d'Afrique. Ces grands démembremens avaient été suivis de dépossessions partielles, accomplies autour des Abbassides et aux portes de Baghdâd. Ici c'étaient les princes Sassanides qui leur enlevaient le Khorassân et le Maouar-ên-nahar; là, les Hamadânites qui s'inféodaient la Mésopotamie et le

Dyar-bekir; plus loin la Perse reconnaissait les Bouides pour souverains; ailleurs la Syrie ne savait plus où étaient ses maîtres, au milieu des ravages des Karmates et de la tutelle inefficace des chefs de l'Islamisme. Ainsi emprisonnés de toutes parts dans un cercle de révolte, les Abbassides en étaient réduits à la possession de Baghdâd, de quelques provinces environnantes, et de l'Égypte.

Cette dernière ne devait pas tarder à leur échapper. Vainqueur d'Ahmed-ben-Kyglag, Mohammed-ben-Takadj s'était affermi dans son gouvernement, et, pour avoir son lot dans la dislocation forcée de l'empire, il s'était déclaré indépendant en l'an 324 de l'hégire (936), en étendant ses prétentions de souveraineté sur la Syrie. Le khalyfe de Baghdâd, impuissant à empêcher cet acte de révolte, s'empressa de le légitimer par son adhésion.

Ce fut alors qu'Abou-Beker-Mohammed-ben-Takadj prit le surnom d'*él-Ekchyd*, mot turk qui signifie *roi des rois*. De là sa dynastie s'appela dynastie des Ekchydites.

Le nouveau prince jouit sans contrôle de son pouvoir jusqu'en 328 de l'hégire (940), où le principal émyr du Khalyfe, Mohammed-ben-

Rayq, envahit la Syrie et en chassa le lieutenant envoyé de Fostat. El-Ekchyd partit pour tirer vengeance de cette surprise : un premier arrangement à l'amiable ayant été violé par l'Émyr, le força de vider la querelle par les armes. L'affaire s'engagea à êl-Arych : Mohammed-ben-Rayq essuya une sanglante défaite et se vit obligé de fuir à Damas, laissant cinq cents prisonniers au pouvoir du prince d'Égypte, qui paya sa victoire de la mort de son propre frère.

A la suite de ce fait d'armes les négociations se renouèrent. El-Ekchyd consentit à céder Damas au vaincu contre un tribut de cent quarante mille pièces d'or, et en échange de toute la partie de la Palestine, qui s'étend de Ramléh aux frontières de l'Égypte. Cet accord signé, Mohammed-êl-Ekchyd regagna Fostat l'an 329 de l'hégire (940).

Vers ce temps mourut le khalyfe êl-Râddy-b-illah, qui fut remplacé le 6 de Raby-êl-âouel (9 décembre) par son frère êl-Mottaqy-b-il-lah. Dans l'année qui suivit cet avénement, Mohammed-êl-Ekchyd demanda au Khalyfe une nouvelle investiture du gouvernement de l'Égypte, et Mohammed-ben-Rayq, à qui il avait cédé Damas, ayant été tué par les Hama-

dânites, il saisit cette occasion pour reprendre de force cette ville importante et pour consolider par les armes sa puissance dans la région syrienne.

Ainsi rassuré sur tous les points, Mohammed-êl-Ekchyd réalisa la pensée favorite de son ambition. Il fit reconnaître par ses émyrs et par toute sa milice, comme son successeur, son fils Abou-l-Qassem-Mahmoud, surnommé Abouhour.

Pendant qu'au loin les dignitaires de l'empire le morcelaient par l'usurpation, à Baghdâd, des troubles de palais achevaient de ruiner la puissance des Khalyfes. Depuis dix ans à peu près, pour se créer des jours plus tranquilles, ces souverains avaient abdiqué toute espèce d'action directe dans les affaires, et sous le titre d'*Emyr-êl-Omrâ* (prince des princes) ils avaient institué un pouvoir supérieur au leur, pouvoir dont l'assimilation la plus exacte est celle des maires du palais sous nos rois mérovingiens. On devine combien des attributions pareilles devaient faire de jaloux parmi les personnages qui entouraient le prince : chaque nomination d'émyr était un champ-clos où toutes les prétentions se heurtaient de la fa-

çon la plus violente ; les milices turkes imposaient les choix, et souvent c'était le sabre qui en décidait.

A ce moment l'Émyr-êl-Omrâ était un turk nommé Touzoun, homme brutal, violent, féroce, dont l'oppression devint si intolérable que le khalyfe êl-Mottaqy se sauva de Baghdâd et se réfugia à Moussoul, sous la protection de Nasser et de Seyf-êl-doulah, princes de la maison d'Hamadân. Mais vainement ceux-ci tentèrent-ils la chance des armes en faveur du souverain de l'Islamisme ; ils furent battus par Touzoun, et le Khalyfe se retira à Rakkah sur les frontières de l'Égypte. Là, Mohammed-êl-Ekchyd vint le trouver, lui offrit ses États pour asile ; et il aurait sans doute réussi à l'y fixer, si Touzoun n'était accouru en personne de Baghdâd, et trompant le Khalyfe par un repentir simulé, ne l'eût ramené dans sa capitale pour le déposer après lui avoir crevé les yeux.

Le 20 de Safar de l'an 333 de l'hégire (944), êl-Mostakfy-b-illah succéda donc à son père par le choix et la volonté de l'Émyr. Sa puissance toutefois n'eut pas une longue durée, et au bout de seize mois, de nouveaux troubles étant survenus, il tombait du trône le 22 de Gemâdy-

êl-tâny, en 334 de l'hégire (946), pour faire place à son oncle êl-Motty-b-illah.

Au milieu de ces révolutions lointaines, l'Égypte avait aussi ses luttes et ses secousses. Le prince hamadânite Seyf-êl-doulah avait pris une initiative d'hostilités vis-à-vis de Mohammed-êl-Ekchyd : il s'était emparé de Haleb (Alep), et se portant ensuite contre Ibrahym-êl-Oukayly, général des troupes égyptiennes, il l'avait défait entre Sarmyn et Maarrah. Depuis, gagnant toujours dans le cœur de la Syrie, il avait soumis Damas, et fatiguait les habitans par ses exactions et ses violences. Il était temps de prendre un parti. A l'instant le vice-roi de Fostat envoya des troupes nombreuses contre Seyf-êl-doulah sous les ordres de son affranchi Kafour, homme habile et dévoué. Les deux armées se rencontrèrent un vendredi : par scrupule religieux les Hamadânites ne voulurent pas engager l'affaire ; mais Kafour, moins rigoriste, surprit leur camp et les mit en déroute. Ce fut à grand'peine que Seyf-êl-doulah put se rallier derrière le pont de Rostou, où néanmoins il reprit tous ses avantages, noya une foule de soldats égyptiens dans la rivière d'Assy, leur fit quatre mille prisonniers et leur en-

leva tous leurs bagages. A son tour, Kafour s'enfuit à Hémesse et de là à Damas.

A la nouvelle de ce désastre, Mohammed-êl-Ekchyd marcha en personne et rencontra devant Kinesryn son antagoniste disposé à une affaire décisive. La lutte s'engagea avec la plus grande vigueur; elle eût été fatale au vice-roi d'Égypte s'il n'avait pas neutralisé la défaite de ses corps avancés par le concours d'une puissante arrière-garde.

Après quelques jours d'inaction, des pourparlers s'entamèrent et la paix se conclut. Alep, Hémesse et la Mésopotamie furent cédées à Seyf-êl-doulah; et Mohammed-êl-Ekchyd conserva toute la région depuis Hémesse jusqu'aux frontières arabiques. Pour surcroît de garantie à cet accord, Seyf-êl-doulah épousa la fille de Mohammed-êl-Ekchyd.

L'année 334 de l'hégire (946) témoin de ces événemens fut encore signalée par la mort du chef de la dynastie des Ekchydites, qui succomba à Damas dans le mois de Dou-l-qadéh. Il fut enterré à Jérusalem. Ce prince, plein de bravoure sur un champ de bataille, bon tacticien, et capitaine habile, était timide et défiant dans l'intérieur de son palais. Sa garde se com-

posait de huit mille esclaves dont mille veillaient chaque nuit. Il ne couchait jamais dans le même appartement, ni dans la même tente, et nul ne savait d'avance où il devait reposer le soir. Él-Ekchyd, dont les États comprenaient, comme ceux des Toulonides, l'Égypte, la Syrie, la Mésopotamie jusqu'à l'Euphrate, et même une grande portion de l'Arabie, pouvait, dit-on, mettre quatre cent mille hommes sur pied. Un pareil état militaire nécessitait de grandes ressources d'argent; mais, s'il faut en croire un auteur arabe contemporain, él-Massoudy, mort au Kaire en l'an 346 de l'hégire (957), Mohammed-el-Ekchyd se serait procuré des sommes énormes par des fouilles faites dans les tombeaux des anciens rois égyptiens. Voici sa version qui se ressent toujours de cette teinte fabuleuse imprimée aux récits orientaux. Nous la donnons textuellement sans l'infirmer et sans la garantir.

« Ce prince, dit él-Massoudy, fit creuser » profondément, et l'on arriva dans un endroit » de ces tombeaux qui offrait de vastes salles » magnifiquement décorées : on y trouva des » figures de vieillards, de jeunes gens, de fem- » mes et d'enfans dont le travail était merveil-

» leux : leurs yeux étaient des pierres précieu-
» ses ; leurs visages aux uns étaient d'or, aux
» autres d'argent, etc. »

A Mohammed-êl-Ekchyd succéda dans le gouvernement de l'Égypte et de la Syrie son fils Abou-l-Qassam, qui, encore enfant, fut mis sous la tutelle de Kafour, conseiller intime de son père.

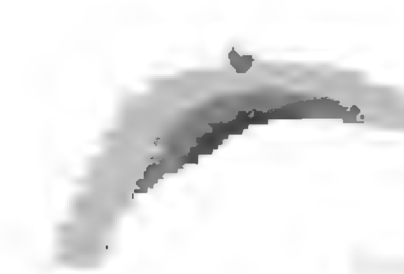
Kafour, déjà employé dans la campagne contre les Hamadânites, était un esclave noir qui n'avait coûté que dix-huit pièces d'or à êl-Ekchyd. Intelligent, actif, dévoué, il était devenu bientôt indispensable à son maître ; ses services lui avaient valu une haute faveur durant la vie d'êl-Ekchyd, et la régence après sa mort : nul acte de la vie de cet homme ne démentit la haute opinion que Mohammed avait eue de lui. Il resta fidèle, désintéressé, pur d'ambition personnelle, ne visant qu'à la gloire de ses protecteurs et au bien de l'Égypte. Son début, sous son jeune pupille, fut la destitution des agens du fisc dont les rigueurs avaient mécontenté la population.

A la mort du chef des Ekchydites, son rival Seyf-êl-doulah crut qu'il aurait meilleur compte d'un prince mineur. Il marcha sur Da-

mas, et s'en rendit maître ; mais Kafour accourut avec une armée, battit le chef hamadânite, le poursuivit jusqu'à Ramléh, et reprit Damas. Cet acte de vigueur porta ses fruits ; les frontières syriennes restèrent dès lors respectées par les puissances voisines.

Le même calme régna long-temps sur les autres points limitrophes de l'Égypte. Une irruption du roi de Nubie en l'an 345 de l'hégire (956) livra bien Assouân à des hordes indisciplinées ; mais, dans les terribles représailles qui la suivirent, l'armée nubienne fut anéantie, et Kafour exigea comme sûreté pour l'avenir la remise de la forteresse d'Ibrim, située à cinquante lieues au-dessus d'Assouân. Nul autre événement ne marqua le règne d'Abou-l-Qassem-Abouhour. Il mourut dans le mois de Dou-l-qadéh de l'an 349 de l'hégire (961), en laissant pour successeur, sous la surveillance du fidèle Kafour, son frère Aly surnommé Abou-l-Hassan. Rien de caractéristique ne se passa sous ce nouveau prince ekchydite, si ce n'est une longue disette causée par l'insuffisance des crues du Nil l'an 352, et quelques hostilités contre les Grecs qui s'étaient jetés sur la Syrie.

A la mort d'Abou-l-Hassan, arrivée l'an 355



de l'hégire (966), Kafour, voyant le bas âge du fils de ce prince, crut son élévation au trône dangereuse pour l'Égypte menacée par les Fatimites : il se fit donner à lui-même l'autorité souveraine, et demanda au khalyfe abbasside él-Motty-l-illah de valider cette nomination. Mais cette nouvelle phase de son pouvoir dura moins que les précédentes; il mourut dans le mois de Gemady-él-âoûel de l'an 357 de l'hégire (968), et fut remplacé par Ahmed, surnommé *Abou-l-Faouarès*, fils d'Abou-l-Hassan et petit-fils du chef des Ekchydites.

A l'avènement de ce prince âgé de onze ans à peine, les khalyfes fatimites de Qayrouân jugèrent que l'heure était venue d'appliquer à l'Égypte leur système d'empiètemens progressifs. Depuis long-temps c'était avec peine que Kafour avait réussi à les comprimer dans la région mauritanienne, reprenant sur eux Alexandrie à diverses fois pour les en laisser ensuite possesseurs définitifs. Cette lutte sourde, qui avait commencé sous Obeyd-Allah, s'était prolongée sous él-Qâyem-be-âmr-illah et él-Mansour-b-illah ses successeurs. Le premier, à l'instigation d'Ahmed-ben-Kyglag, ex-gouverneur d'Égypte, dépossédé par les Ekchydites,

avait pris pied dans la Haute-Égypte, et poussant des partis jusqu'aux portes de Fostat, il n'avait été arrêté dans ses plans d'invasion que par des troubles intérieurs; le second avait conservé les conquêtes de son père, et s'était maintenu sur toute la lisière libyque et sur le littoral d'Alexandrie.

La mort de Kafour et l'avènement du jeune Ahmed trouvèrent sur le trône fatimite un Khalyfe prêt à en profiter. C'était Maad-Abou-Temym, inauguré l'an 341 de l'hégire (953), sous le titre d'*él-Moëz-le-dyn-illah* (donnant force à la religion de Dieu): politique habile, qui, sentant que l'Égypte allait être à lui, ne livra rien au hasard, et attendit qu'elle lui fût adjugée sans coup férir.

Ahmed régnait à peine qu'un de ses parens Housséyn avait déjà révolutionné à son profit les provinces syriennes; mais, attaqué à son tour et battu par les Hamadânites, l'usurpateur se retourna sur l'Égypte et vint disputer à Ahmed ses dernières possessions. Cette lutte de famille fatigua quelque temps le pays divisé en deux camps; enfin, pour y couper court, les Émyrs et les notables de Fostat se décidèrent à faire un appel aux Fatimites dont la puissance

leur promettait une protection plus efficace et des jours plus tranquilles. Êl-Moëz-le-dyn-illah y répondit en expédiant une armée sous les ordres de Djouhar. Ce général marcha sur Fostat, balaya sur sa route quelques corps isolés, chassa devant lui le prétendant Housséyn, et parut devant la capitale de l'Égypte dont les portes lui furent ouvertes au mois de Ramadân 358 de l'hégire (969). Dès le premier jour de son entrée la prière publique se fit au nom des khalyfes fatimites, et le malheureux Ahmed fut dépossédé.

En lui s'éteignit la dynastie des Ekchydites qui, plus éphémère que celle des Toulonides, n'avait duré que trente-quatre ans et vingt-quatre jours.

—

CHAPITRE X.

Dynastie des khalyfes fatimites. — Êl-Moëz-le-dyn-illah. — Conquête de l'Égypte. — Djouhar. — Conquêtes en Syrie. — Fondation du Kaire. — Arrivée d'êl-Moëz au Kaire. — Mosquée des Fleurs. — Êl-Azyz-b-illah. — Êl-Hakem-be-âmr-illah. — Démence de ce Khalyfe. — Son assassinat. — Êl-Daher-le-azaz-dyn-illah. — Êl-Mostanser-b-illah. — Troubles et révoltes sous ce prince. — Guerre en Syrie. — Le vizir Yazoury. — Orgies du Khalyfe. — Combat entre les Turks et les Noirs. — Nasser-êl-doulah, chef des Turks. — Oppression du Khalyfe. — Vente de son mobilier. — Famine. — Meurtre de Nasser. — Arrivée de Bedr-êl-Gemâly, gouverneur de Damas. — Son accession au vizirat. — Heureuse situation de l'Égypte. — Défaite d'Atsis. — Mort de Bedr-êl-Gemâly. — Mort d'êl-Mostanser-b-illah.

Le général du khalyfe fatimite, Djouhar, ne borna pas ses conquêtes à l'occupation de Fostat : il soumit le reste de l'Égypte et détacha son lieutenant Djafar à la poursuite de Housséyn, qui s'était réfugié en Syrie. Quelques rencontres suffirent pour vider le différend ; Housséyn, fait prisonnier dans la dernière, fut

envoyé à Mahadyéh, et êl-Moëz-le-dyn-Illah se vit bientôt maître de tout le territoire qui avait appartenu aux Ekchydites, avec Fostat en Égypte et Damas en Syrie.

Le premier soin de la nouvelle dynastie fut de s'affermir par l'ordre et par la protection des intérêts. Le représentant du Khalyfe, Djouhar, opéra des réformes administratives; il améliora l'état financier, tendit à une plus équitable répartition des impôts, sortit de l'arbitraire pour entrer dans la justice, dégagea les perceptions de leurs formes odieuses, et fixa la redevance financière à trois ardebs par feddan de blé. En même temps qu'il basait les taxes d'une manière plus fixe, il songeait aussi aux moyens d'élever les produits par une meilleure entente de la culture, par une distribution plus féconde des eaux du Nil et par un travail complet de recreusement des canaux.

Au bout de quelques mois, quand le pays eut commencé à respirer et à refleurir sous une administration plus paternelle, Djouhar, fort de l'assentiment du Khalyfe, songea à fonder en Égypte une ville qui servît de date monumentale à l'avénement de la nouvelle dynastie.

C'était alors comme une manie parmi les races souveraines qui s'implantaient l'une sur l'autre, de créer leur ville adoptive, leur lieu de résidence, leur capitale, soit à côté de la capitale ancienne, soit sur ses débris même et avec ses propres matériaux. Cette jouissance d'amour-propre avait, surtout en Égyppte, une consécration traditionnelle; car sur ce même sol où Djouhar méditait sa cité des Fatimites, la Thèbes des premiers rois égyptiens avait été détrônée par la Memphis de leurs descendans; Memphis à son tour par la Babylone des Perses; la Babylone des Perses par l'Alexandrie des Ptolémées; l'Alexandrie des Ptolémées par la Fostat d'Amrou; et enfin la Fostat d'Amrou par l'êl-Qatayah des Toulonides. C'était, dans l'histoire connue de l'Égypte, sa septième capitale, et la troisième depuis l'invasion de l'Islamisme.

Djouhar ne procéda pas mesquinement à ses projets. Il rêva une ville spacieuse, large, belle, forte, une cité rivale de Baghdâd, comme les Fatimites étaient rivaux des Abbassides. L'an 359 de l'hégire (970), il exécuta le tracé de l'enceinte, qui embrassait les trois villes anciennes semées dans son terrain. Les murs partant

de Fostat remontaient au nord, en s'éloignant du fleuve, longeaient à l'est le Khalyg, puis le coupaient et couraient au sud-ouest vers le Nil et Fostat, de manière à envelopper dans cet espace triangulaire de lignes tous les quartiers déjà peuplés.

Suivant l'usage oriental, les fossés de l'enceinte devaient être creusés avant qu'aucune construction fût entreprise. On y mit la main sur-le champ et sans aucune formalité préparatoire. Mais il n'en fut pas ainsi quand on vint à poser la première pierre de la cité. L'ordre formel du Khalyfe fatimite êl-Moëz-le-dyn-illah voulait que l'heure, la minute même de la fondation fussent celles de l'ascension de la planète Mars. Quand le moment décisif approcha, les ouvriers furent prêts, les astronomes à leur poste, avec leurs instrumens braqués sur la planète régulatrice, et, à son passage au méridien, un long signal, parti du haut des observatoires, réagit comme une secousse électrique sur cette foule de bras qui à l'instant s'ébranlèrent, remuèrent des blocs, et posèrent les premières assises d'une ville, au milieu de cris enthousiastes.

De cette circonstance provint le nom de la

cité des Fatimites, qui s'appela *Mesr-él-Kahirah* (la capitale victorieuse), d'*él-Kaher*, qui signifie à la fois, en arabe, *vainqueur* et la planète *Mars*. *Mesr* étant le nom génerique de toutes les capitales égyptiennes, l'appellation spéciale d'*él-Kahirah* subsista seule; c'est celle que nos historiens des croisades ont traduite en *Al-cairo*, et dont nous avons fait *le Kaire* depuis. Fostat, que nous nommons improprement le Vieux-Kaire, fut alors désigné par *Mesr-él-Atyqah* ou *él-Qadyméh* (l'ancienne capitale).

Les constructions du Kaire marchèrent avec la plus grande activité. Deux palais y furent élevés, l'un pour le Khalyfe, l'autre pour son général Djouhar, qui allait devenir son conseiller et son vizir. Ces palais venaient d'être achevés l'an 361 de l'hégire (972), quand le khalyfe él-Moëz-le-dyn-illah se décida à quitter la région ingrate de la Cyrénaïque, et à transporter sur les bords du Nil le siége de son vaste empire. Comme pour saluer sa venue, cette année-là le fleuve avait atteint une crue complète, et le peuple, que trois années de disette avaient épuisé, y voyait un témoignage du ciel en faveur des Fatimites.

Le Khalyfe s'embarqua donc sur une flotte,

qui le conduisit d'abord dans ses domaines de Sardaigne et de Sicile, puis à Tripoli de Barbarie, et enfin à Alexandrie, d'où il partit pour le Kaire, capitale définitive de son khalyfat. Il n'y arriva pas sans de grands trésors, s'il faut en croire l'historien Ben-Chonâh. « Ce prince, » dit-il, avait fait fondre avant son départ » tout son or et son argent en lingots, dont » la grosseur égalait celle d'une meule. Cha- » que lingot suffisait pour la charge d'un cha- » meau (8 à 10 milliers), et il y en avait quinze » cents. »

A l'arrivée du Khalyfe, les travaux reçurent une impulsion nouvelle, et l'an 362 (973), on jeta les fondemens de la mosquée des Fleurs (*Gamè-él-Azhar*), la plus ancienne du Kaire après celle de Touloun, et encore aujourd'hui le temple métropolitain de cette capitale.

Le Khalyfe voulut que ce monument fût digne de sa royale munificence. Une bibliothèque, riche en manuscrits, un collége universitaire, lui furent adjoints comme dépendances, et des dotations énormes restèrent affectées à ces établissemens religieux et scientifiques. Dans cette université, où les étudians pauvres étaient élevés gratuitement, le Khalyfe fonda des cours pour

toutes les sciences en vogue chez les Arabes. On y enseignait la grammaire, la littérature, l'étude du Koran, la jurisprudence, la médecine, l'astronomie, les mathématiques et l'histoire. Bientôt l'affluence fut grande à ces cours, et l'université du Kaire compta plus de douze mille élèves, venus de tous les coins du globe [1].

D'autres moyens d'influence furent encore employés par êl-Moëz-le-dyn-illah pour populariser dans toutes les contrées musulmanes le schisme fatimite. A la suite de leur appel à la prière, les Mouezzins eurent ordre d'ajouter : *Yehy Aly kheyr-êl-amal* (Vive Aly qui n'a fait que de bonnes œuvres). Puis après la formule : *Mohammed résoul Allah* (Mahomet est l'apôtre de Dieu), ces mots : *Ou-Aly ouely-Allah* (et Aly est le lieutenant de Dieu), et ces nouvelles formules prirent faveur non-seulement en Mauritanie et en Égypte, mais en Syrie et en Arabie; la Mekke seule fut exceptée.

Du reste, êl-Moëz-le-dyn-illah ne voyait, dans ces arguties religieuses, que le côté politique; il savait au fond où étaient son véritable droit

[1] Pendant l'expédition française de 1798 à 1801, on en vit arriver de Marok, d'Astrakhân et de l'Inde.

et sa force réelle. Un jour qu'il passait la revue de ses troupes, un Musulman l'aborda en l'interpellant sur sa descendance : « Voilà ma généalogie, » répondit-il en portant la main sur son sabre ; puis jetant de l'or à ses soldats : « Et » voilà ma famille, » ajouta-t-il.

Trois ans après son arrivée au Kaire en l'an 365 de l'hégire (975), le Khalyfe mourut, et y fut inhumé. Le caractère distinctif de son règne fut la justice et la modération. Êl-Moëz-le-dyn-illah y joignit une grande libéralité, vertu célébrée au-delà de toutes par les Orientaux.

Son fils êl-Azyz-b-illah, âgé de vingt-un ans, monta sur le trône après lui, et laissa la conduite des affaires à Djouhar, ministre d'êl-Moëz-le-dyn-illah. Ce règne fut long et tranquille. Un général de milices turkes ayant attaqué la Syrie de concert avec les Karmates, êl-Azyz le combattit, et le ramena prisonnier au Kaire où il fut emprisonné. Il fut moins heureux contre le sultan d'Alep et l'empereur Basile, qui le forcèrent à se replier sur Damas et Belbeys.

Dans l'intérieur de l'Égypte nul événement ne signala cette époque. Les chrétiens furent heureux et protégés, êl-Azyz ayant épousé une femme de la secte melkite, qui conserva sur lui

de l'ascendant. Du reste le Khalyfe était d'humeur facile et débonnaire ; il punissait rarement, pardonnait volontiers. Un jour on lui amena un poëte qui avait injurié le vizir dans ses vers. Êl-Azyz lut la pièce incriminée, et comme il n'y était pas épargné lui-même : « Vous le voyez, dit-il au vizir, j'ai ma part dans » l'offense ; ayez votre part dans le pardon. »

Il mourut à Belbeys, à la suite d'un bain, l'an 386 de l'hégire (996), et son fils êl-Hakem-be-âmr-illah (gouvernant par l'ordre de Dieu) lui succéda à l'âge de onze ans, sous la tutèle du visir Arghouân.

A peine en âge de raison, le jeune Khalyfe voulut gouverner lui-même. Il ordonna quelques constructions, en acheva d'autres, et fit revêtir de marbre une portion du canal du Kaire, qui prit à cette occasion le nom de *Khalyg-êl-Hahemy*.

Dans les premières années de son règne, un chef insurgé parut en Égypte en se donnant pour descendant du khalyfe Merouân, et appelant les populations à la révolte au nom des Ommiades. Après diverses rencontres, le prétendant rebelle, battu et fait prisonnier, fut amené au Kaire, et, d'après les ordres d'êl-Hakem, at-

taché et promené sur un chameau avec un singe derrière lui qui le frappait sur la tête et le meurtrit ainsi jusqu'à ce qu'il eût expiré.

Ce choix fantasque de supplice trahissait quelques symptômes de déréglement dans le cerveau du Khalyfe. La folie ne tarda pas en effet à éclater, tour à tour burlesque ou impie, bouffonne ou atroce, et, pour comble de fatalité, destinée à peser vingt ans sur les populations égyptiennes.

Le premier paroxisme s'en manifesta à l'occasion d'un nouveau prédicant religieux nommé Darar, qui forma la secte des Dararys. Darar méditait une espèce de réforme dans les pratiques les plus rigoureuses de l'Islamisme; il voulait abolir différens dogmes, tels que la solennité du vendredi et les fêtes du Beyram; il remplaçait le pélerinage de la Mekke par celui du temple de Thalab, dans l'Yémen. En même temps il permettait le mariage entre les frères et les sœurs, les pères et leurs filles, les mères et leurs fils, et prêchait enfin une morale tout opposée aux principes du Koran.

La folie d'êl-Hakem s'accommoda des idées des nouveaux religionnaires. Il les exagéra, les commenta avec la ferveur la plus insensée. Tous

les matins avant le jour on le voyait gravir seul et sans suite le mont Moqattam; et quand il en descendait, il affirmait gravement qu'il venait d'avoir un entretien avec Dieu lui-même; il déclarait que rien ne devait plus rester debout de l'ancien culte; que tous les Khalyfes compagnons du Prophète étaient maudits, et que le monde attendait une autre religion. Singulière hérésie dans la bouche du chef et pontife de l'Islamisme!

Depuis ce moment ce ne fut chez êl-Hakem qu'une succession d'actes délirans et d'idées contradictoires. Tantôt il persécutait les juifs et les chrétiens, en les astreignant à porter sur leurs vêtemens un signe distinctif; tantôt cette marque d'assujettissement ne lui suffisait plus; il les forçait à abjurer leur croyance; et ensuite par un caprice contraire il les autorisait à professer ouvertement leur culte au lieu de le renier. Un jour il faisait démolir l'église de la Résurrection à Jérusalem; le lendemain il donnait des ordres pour qu'elle fût rebâtie à ses frais. Ensuite vinrent de nouvelles malédictions publiques contre la mémoire des premiers Khalyfes, et peu de temps après des peines sévères contre ceux qui auraient prononcé ces prières d'anathême.

D'autres fois il ordonnait que les maisons et les boutiques du Kaire fussent illuminées jour et nuit, ou bien il défendait aux femmes, sous peine de mort, de sortir de leurs demeures; et comme appendice à cette prohibition, il interdisait aux ouvriers de fabriquer aucune chaussure à leur usage; il ordonnait aux marchands de leur porter les comestibles à domicile, sans les toucher, sans les voir, donnant les denrées et en recevant le prix dans une large et longue cuillère introduite par la porte demi-ouverte.

Enfin le grand paroxisme éclata. Él-Hakem se crut Dieu lui-même; il le déclara solennellement, et voulut que les habitans du Kaire le reconnussent pour tel. Mais, au lieu de se contenter d'une adhésion tacite, il exigea que des signatures individuelles fissent foi de sa divinité. Seize mille personnes, influencées par la crainte, se prêtèrent à ce que voulait le fou souverain; et, pour célébrer son jour d'apothéose, él-Hakem fit mettre le feu à la ville qu'il abandonna ensuite au pillage des soldats.

Après de longs et incalculables malheurs, l'Égypte fut délivrée de ce fléau l'an 411 de l'hégire (1021). Le Khalyfe fut assassiné sur le mont Moqattam, par l'ordre de sa sœur.

Après sa mort, celle-ci, maîtresse du trône, fit proclamer son neveu êl-Dâher-le-azâz-dyn-illah, qui gouverna l'Égypte pendant seize ans, sans qu'aucun fait capital vînt animer et caractériser son règne. Mort l'an 427 de l'hégire (1036), son fils Maad, âgé de sept ans, fut proclamé sous le nom d'êl-Mostanser-b-illah.

La mère d'êl-Mostanser était une esclave noire qui avait été vendue au khalyfe êl-Dâher par le juif Abou-Sayd-Sahal. Dès que son fils eut été porté au khalyfat, cette femme introduisit à la cour son ancien maître, et le choisit pour son conseiller intime.

Les premières années de ce nouveau règne furent aussi insignifiantes que celles qui l'avaient précédé. Seulement, après une trève avec les Grecs, signée en 429 de l'hégire (1037), quelques troubles intérieurs étaient survenus en 434 (1042) à l'apparition d'un imposteur qui, profitant d'une ressemblance, se fit passer pour le khalyfe êl-Hakem, mort assassiné vingt-trois ans auparavant. Cet homme, saisi avec quelques complices, paya de sa tête cette comédie.

Durant toute la minorité du prince, le poste de vizir, dont la reine mère et son confident faisaient le monopole, changea plus d'une fois de

titulaire. Des mains de Ahmed-ben-Aly, il passa en celles de Hassan-ben-êl-Anbary. Ensuite vinrent tour à tour Sadakah-êl-Felahy, Housséyn-êl-Djarjarây, Abou-l-fadl-ben-Massoud et le qâdy Yazoury, qui, arrivé au dernier degré de faveur, s'arrogea les surnoms honorifiques du Khalyfe, et fit graver sur les monnaies son nom à côté du sien. Plus d'une fois ces petites révolutions intérieures furent arrosées de sang; et presque tous ces vizirs n'arrivèrent au conseil qu'en passant sur le cadavre de leur prédécesseur.

Au fort de ces intrigues de camarilla, la situation extérieure devenait menaçante. En Syrie, Moëz-êl-doulah, gouverneur d'Alep, s'était déclaré indépendant; après des hostilités sans résultat, le jeune Khalyfe, traitant avec la femme du rebelle et séduit par elle, avait ratifié ses prétentions. En Afrique, Moëz-ben-Badis, prince feudataire, venait, à la suite de quelques malentendus de pure forme, de substituer dans la prière solennelle, au nom du fatimite êl-Mostanser, le nom du khalyfe abbasside êl-Qayem-be-amr-illah qui régnait à Baghdâd depuis l'an 422 de l'hégire (1031). C'était se déclarer en révolte ouverte.

Malheureusement êl-Mostanser n'avait pas de troupes sous la main, et l'Égypte d'ailleurs servait alors de théâtre aux combats de deux puissantes tribus arabes, les Beny-Zabéh et les Beny-Riah, qui fatiguaient toute la contrée de leurs querelles. Par un calcul d'habile politique, le vizir Yazoury chercha à neutraliser ces deux ennemis, l'un intérieur, l'autre extérieur, en les opposant l'un à l'autre. Avec de l'or et des concessions de pillage, il réconcilia les deux tribus, et les lança contre Moëz-ben-Badis.

Les Arabes marchèrent en effet; ils soumirent le pays de Barqah, prirent Tripoli d'Afrique, et dévastèrent les autres provinces barbaresques. Moëz réunit alors trente mille cavaliers, et courut avec eux sur les traces des Arabes. Il les rencontra au nombre de trois mille. A la vue de si nombreux ennemis, les tribus s'effrayèrent. « Où frapper des hommes » couverts de cuirasses et de casques? » disaient-ils. « Aux yeux! » cria Mounès leur chef, et il les poussa au combat. Moëz fut battu, et, depuis ce temps, Mounès fut surnommé *Abou-Ouyoun* (le père aux yeux). Cette guerre dura six ans, avec une alternative de bonnes et de mauvaises chances.

Mais le but du Khalyfe avait été rempli; deux de ses ennemis usaient leurs forces à se combattre. C'était bien assez qu'il eût à lutter dans cette année, 444 de l'hégire (1052), contre une disette générale et une peste violente. Les blés ayant été, dans le cours des années précédentes, monopolisés par le Khalyfe, il en était résulté que les propriétaires, exploités par un seul acheteur, s'étaient dégoûtés d'une culture improductive. Aussi, pour une seule année de mauvaise crue du Nil, y avait-il déjà en Égypte rareté inouïe de céréales; le froment était monté à huit dynars le sac de la petite mesure.

En voulant combattre ce fléau, on ne fit qu'en trouver un autre. Le Khalyfe s'était adressé à Constantinople pour avoir du blé; quatre cents mille ardebs avaient été promis; ils allaient s'expédier quand un avénement nouveau au trône byzantin changea les conditions du marché, et valut à l'Égypte une guerre au lieu d'un approvisionnement. Le général d'êl-Mostanser, Nasser-êl-doulah, fut battu et fait prisonnier devant Antioche, et le Khalyfe s'en vengea en saisissant toutes les richesses de l'église de la Résurrection à Jérusalem. A tous ces embarras se joignit, l'an 445 de l'hégire (1053), l'appari-

tion d'une comète qui jeta la terreur parmi les populations.

Enfin l'Égypte eut de meilleurs jours. Le Nil déborda largement, la famine cessa, la guerre étrangère s'éteignit peu à peu. Dans cette courte réaction vers le bien, la fortune des Fatimites sembla se grandir encore de chances imprévues. Le khalyfe abbasside êl-Qayem ayant été détrôné par l'émyr Aslân-êl-Bessassyry, on avait arboré à Baghdâd, au lieu des drapeaux noirs des Khalyfes déchus, les drapeaux blancs des Fatimites. Ouaset, Koufah, l'Iraq, l'Yémen, ayant suivi l'exemple de la capitale, un instant on put croire que l'Islamisme entier allait de nouveau se réunir sous la loi d'êl-Mostanser, et relever de la dynastie égyptienne. Malheureusement cette tendance nouvelle trouva un antagoniste actif dans Togrul-Beyk qui gouvernait le Khorassân et le nord de la Perse. Il guida ses troupes vers Baghdâd, battit l'émyr rebelle, et réintégra dans ses droits le khalyfe abbasside, l'an 451 de l'hégire (1059).

Ce brillant éclair de puissance, cette suprématie universelle qui venait d'échapper à êl-Mostanser, furent expiés bientôt par de longs échecs et par de cruelles épreuves. Au nord de

la Syrie, le feudataire d'Alep, las des hostilités de tribus puissantes et voisines, venait de résigner son domaine aux mains de Mekin-êl-doulah, général du Khalyfe. Mais Mekin ayant été vaincu par les Beny-Kelab qui avaient mis à leur tête Mahmoud, fils de l'ancien maître d'Alep, le Khalyfe ne parvint à pacifier la province qu'en légitimant par une investiture l'usurpation victorieuse. Quelques troubles aux environs de Damas furent aussi appaisés par des changemens de gouverneurs. Le premier fut Nasser-êl-doulah, l'un des chefs de la campagne malheureuse contre les Arabes d'Alep; le second, Bedr-êl-Gemâly, Arménien de naissance, politique habile et courageux. Ces deux hommes devaient avoir plus tard, et tour à tour, une influence décisive sur la destinée du khalyfe fatimite.

L'Égypte pourtant obéissait toujours au vizir Yazoury, dont le pouvoir dominait celui d'êl-Mostanser. Par fanatisme, ou par avidité, ce ministre avait organisé contre les chrétiens un système de pillage, d'avanies et de persécutions individuelles. Le gouvernement du Kaire faisait argent des trésors des églises, des vases sacrés, des ornemens du sanctuaire. Rien n'é-

tait respecté des employés du fisc, ni les épargnes destinées aux pauvres, ni les biens des dignitaires ecclésiastiques, ni les legs pieux, ni le fonds commun des fidèles. Ce fut au point que le patriarche Christodule, qui avait élevé la voix contre tant d'excès, se vit traîné hors de sa demeure, et conduit au Kaire comme prisonnier d'État avec une foule d'autres évêques. Au Kaire, néanmoins, il avait trouvé de puissans protecteurs: le Khalyfe lui-même était intervenu pour qu'on l'élargît. Mais à ce désappointement Yazoury avait répondu par un redoublement de haine. L'ordre fut donné par tout l'empire de fermer de gré ou de force toutes les églises chrétiennes. Heureusement le Khalyfe comprit la portée de cette mesure mieux que le haineux ministre; il vit qu'elle aboutissait à une révolte générale, et il ne crut pas devoir jouer sa couronne au profit de l'amour-propre d'un vizir. Yazoury fut destitué, relégué à Tennis, et enfin mis à mort l'an 453 de l'hégire (1061). Depuis cette éclatante destitution, nul conseiller ne put parvenir à prendre sur le Khalyfe une influence directe et positive. En douze ans, le vizirat compta trente-cinq titulaires, et les historiens arabes nous

ont minutieusement, à défaut de leurs actes, transmis leurs noms et leurs surnoms.

Le grand obstacle au choix d'un ministre réel, c'était que le Khalyfe avait pris la manie de consulter tout le monde, grands ou petits, pauvres ou riches. Il tenait des audiences publiques dont nul n'était exclus; il se plaisait à recevoir directement des lettres, et parfois il en ouvrait jusqu'à huit cents par jour. Au milieu de tant d'avis contradictoires, aucun plan sérieux, aucun esprit de suite ne présidait à la direction des affaires. Tout allait à l'abandon: malgre les sévérités administratives, les revenus de l'État diminuaient chaque jour, le chiffre des dépenses se grossissait, et toutes les provinces de l'empire étaient en proie à la misère et à la dépopulation.

A ces malheurs, d'autres embarras, plus graves encore, vinrent se joindre. La garnison du Kaire était mi-partie de soldats noirs, protégés par la reine-mère et lui prêtant main-forte en retour, et de milices turkes, qui formaient en outre le gros de l'armée. Ces deux corps nourrissaient des haines rivales, qui ne cherchaient qu'une occasion pour se faire jour. Cette occasion arriva.

Chaque année, à l'époque du pélerinage,

él-Mostanser simulait un départ pour la ville sainte, et sortait du Kaire avec un cortége d'hommes et de femmes, au bruit des clairons et d'une musique militaire. On arrivait ainsi, d'une façon processionnelle, jusqu'au bord du lac Birket-él-Hag, rendez-vous des pélerins, où la célébration pieuse se résumait en une orgie. Au grand scandale des dévots, des outres de vin étaient distribuées aux soldats. Ils passaient la nuit dans l'ivresse, et, après cette halte assez peu édifiante, le prince reprenait le chemin de son palais.

L'an 454 de l'hégire (1062), dans le cours d'une de ces orgies, un Turk ivre ayant frappé de son sabre un soldat noir de la garde du Khalyfe, ses camarades se jetèrent sur le provocateur et le tuèrent. A cette nouvelle, grande rumeur parmi les milices turkes; elles coururent vers la tente du Khalyfe. « Si c'est vous » qui avez ordonné le meurtre, dirent-elles, » vous êtes le maître, nous nous soumettons; » s'il a été commis sans votre ordre, nous nous » vengerons. »

Et comme le Khalyfe déclara qu'il n'était pour rien dans cet accident, les Turks assaillirent les noirs, et une lutte effroyable s'en-

gagea. Pendant plusieurs jours elle continua au Kaire, où les nègres, attirés par la reine-mère, étaient nombreux et redoutables. Enfin, de guerre lasse, une trève fut signée, à la condition que le meurtrier serait livré à la discrétion des Turks qui l'égorgèrent.

Mais la haine des Turks ne s'en tint pas là. Depuis long-temps leur jalousie contre le corps privilégié cherchait un prétexte et une issue; elle l'avait trouvé enfin, elle voulut en tirer parti. Comme il fallait un chef à cette guerre civile, ils songèrent à l'émyr Nasser-êl-doulah, général du Khalyfe, battu à Alep, et qui, nommé depuis gouverneur de Syrie, venait d'être remplacé par Bedr-êl-Gemâly. Cet homme avait aussi dans le cœur quelques rancunes à satisfaire, quelques ambitions à contenter : il accepta l'offre du commandement. Dès-lors, le Khalyfe n'étant compté pour rien, tout se passa entre les Turks et les noirs.

Ces derniers, à la première menace, ne se crurent pas en sûreté dans leurs casernes. Ils quittèrent la capitale et remontèrent dans le Haut-Saïd, où, s'étant renforcés de nouveaux auxiliaires, ils revinrent sur le Kaire et sur Alexandrie au nombre de cinquante mille. Une

rencontre eut lieu à Koun-Cheryk, où six mille Turks soutinrent le choc de cette masse de nègres. Enfoncés d'abord, les Turks se rallièrent, reprirent l'avantage, et acculant leurs ennemis sur les rives du Nil, ils les massacrèrent ou les noyèrent dans le fleuve. Les écrivains arabes portent à trente mille hommes la perte des vaincus.

La reine-mère était exaspérée. Les Turks, à tant d'autres griefs, venaient d'ajouter le meurtre de son confident intime, Abou-Sayd. La négresse ne respirait que vengeance; elle voulait faire entrer dans ses haines tous les hommes de sa couleur. Sur ses ordres on fit passer aux noirs des secours qui leur permirent de reprendre l'offensive. Ils recrutèrent leurs rangs en Nubie, en Éthiopie, en Abyssinie, et jusque dans l'Afrique centrale. La guerre recommença au Kaire, dans le Saïd et dans le Delta. Tout le sol de l'Égypte but du sang. Et quand on parlait de ces désastres à él-Mostanser, le Khalyfe annulé dans son harem, sans action, sans autorité, s'écriait. « Que voulez-vous? je » n'y puis rien; tout cela se fait sans mon ordre, » je n'en suis pas responsable. »

En effet, la seule attribution que les Turks

eussent alors laissée au malheureux prince, était de pourvoir, avec les épargnes de son trésor, aux demandes d'argent les plus exorbitantes. C'étaient des extorsions tantôt sous la forme de présens, tantôt sous le prétexte d'augmentation de solde. La reine, d'un autre côté, sollicitait aussi, exigeait, dilapidait, mettait les deniers de l'État au service de ses antipathies et de ses préférences; de telle sorte qu'un jour, las de son rôle, obsédé à la fois et par les Turks et par sa mère, dégoûté du métier de souverain, le Khalyfe s'échappa seul de son palais, l'an 457 de l'hégire (1065), se rendit à pied et sans suite dans la mosquée d'Amrou, et déclara, en y entrant, qu'il venait s'y vouer exclusivement au culte de Dieu. Il fallut de vives instances, des menaces même pour ramener le démissionnaire à d'autres pensées, et pour le réinstaller dans son palais.

Plusieurs années suffirent à peine à éteindre la querelle des Turks et des noirs. L'an 459 de l'hégire (1067), un combat opiniâtre et sanglant eut lieu devant Gizéh : pendant trois jours on se battit d'une rive à l'autre, jusqu'à ce que les noirs, pris à dos et en flanc, eussent été mis en fuite par Nasser-êl-doulah. Mais vaincus ils se

ralliérent encore ; les uns au Kaire, les autres dans la Basse-Égypte. Le général turk fit main-basse sur les premiers, poursuivit les seconds avec une vigueur telle, qu'ils furent réduits, pour ressource dernière, à organiser dans le Saïd une guerre de partisans. Ce mode d'hostilité réussit mieux aux noirs. Ils y ruinèrent en détail le pouvoir de Nasser-êl-doulah, battirent ses détachemens, interceptèrent ses convois, épuisèrent la contrée, et perçurent les impôts à leur seul profit. Nasser-êl-doulah lui-même, qui s'était aventuré avec un corps peu considérable, fut mis en déroute et repoussé jusqu'à Gizéh. Mais là, s'étant grossi de quelques renforts et d'auxiliaires arabes, il en repartit bientôt pour une campagne décisive. Il chercha ses adversaires, les rejoignit, les chargea avec fureur, les tailla en pièces, les anéantit dans une déroute complète. A peine quelques fuyards échappèrent-ils au carnage, et trop faibles désormais pour former un parti, les noirs renoncèrent à une lutte inégale.

Les Turks restaient donc les seuls maîtres de l'empire, et le vrai Khalyfe, le chef réel de l'État, était alors leur général Nasser-êl-doulah. A lui seul profita le dénouement de cette guerre

civile. Èl-Mostanser n'en recueillit que honte et misère nouvelles, qu'humiliation plus directe et joug plus pesant. Dès lors son annihilation ne provint plus d'une lutte intérieure; elle s'accomplit et empira par une volonté individuelle, plus forte et plus influente que la sienne. Pour justifier aux yeux des populations cette oppression intolérable, Nasser-êl-doulah n'épargna point les calomnies au souverain dominé; il l'accusa de complicité avec la reine-mère, protectrice avouée des noirs; il le dénonça comme porté de mauvais vouloir vis-à-vis de cette brave milice turke qui venait de délivrer l'Égypte d'une garde privilégiée.

Vainement, pour faire diversion à son abaissement intérieur, êl-Mostanser osait-il de temps à autre lever les yeux sur ses provinces lointaines. Chaque jour l'une d'elles se détachait de lui sans qu'il pût ni le prévenir ni l'empêcher. La Mekke et l'Yémen venaient de rentrer sous la suzeraineté abbasside; la Mauritanie était indépendante. Les provinces plus rapprochées, les villes frontières elles-mêmes se permettaient, chacune dans leur rayon, de petits soulèvemens, et leurs gouverneurs, ainsi dépouillés, n'arrivaient au Kaire que pour se consoler

de leur petite disgrâce à l'aspect de la grande disgrâce du souverain.

En Syrie, grâce à une marche ferme et prudente, Bedr-êl-Gemâly, gouverneur de Damas, avait tout réuni sous sa main. Le seul prince d'Alep, Mahmoud, se maintenait dans sa province, vassal fidèle d'êl-Mostanser, quand le Khalyfe rompit impolitiquement avec lui, et confia à Bedr le soin de le réduire. Cette faute servait merveilleusement ce dernier; il s'en saisit, attaqua Mahmoud, le déposséda, et dès ce moment toute la région syrienne n'eut plus qu'un maître, celui de Damas.

De toutes parts donc les événemens se conjuraient contre le Khalyfe. Hors du Kaire son autorité s'amortissait peu à peu; dans le Kaire elle était nulle. Les Turks y régnaient; ils régnaient dans son palais même. A chaque heure du jour ou de la nuit, au milieu de ses repas, au moment de ses prières, dans son jardin, dans son harem, à la mosquée même, ces turbulens soldats le poursuivaient de demandes, l'accablaient de réclamations au sujet de leurs vivres, au sujet de leur solde, pour un arriéré ou pour une gratification. Maintes fois ces demandes allèrent jusqu'à l'insolence et à l'insulte.

A l'exemple de leur général, tous les soldats se croyaient en droit d'exiger des comptes. Renvoyés au Vizir, ils allaient l'outrager, l'attaquer, le contraindre à une démission, et puis ils se retournaient de nouveau contre le Khalyfe. Ainsi, à force de violences, ils étaient parvenus à faire porter leur solde mensuelle de vingt-huit mille à quatre cent mille dynars. Tant qu'on put payer on paya, sous l'argument du sabre; mais, quand les coffres furent vides, le sabre lui-même n'y put rien.

Alors la soldatesque s'ingénia elle-même pour se mettre à l'abri du déficit financier. En créancière privilégiée, elle saisit tous les gages; elle mit son scellé sur les meubles précieux du palais khalyfal; elle confisqua pour un vaste encan tous les trésors amassés pendant tant de siècles, les ornemens d'or et d'argent massif, les pierres précieuses, les tapis, les damas, la vaisselle, les riches armures, tout enfin. Aucune des richesses de la demeure souveraine n'échappa à ce pillage organisé. Tout passa aux enchères, se vendit, se livra au plus offrant, et presque toujours les Turks furent les appréciateurs et les adjudicataires des objets, comme ils étaient les bénéficiaires et les accapareurs

des produits. Le Khalyfe et son vizir assistèrent à cette spoliation, les larmes aux yeux, et sans avoir même le cœur de protester.

Ce fut une dévastation comme l'histoire en signale peu. Êl-Maqryzy nous en a conservé tous les détails décrits par des contemporains. Il a reproduit le procès-verbal articles par articles d'Abou-l-Hassan-Aly, intendant de Nasser-êl-doulah, qui semble jouer dans cette vente un rôle de commissaire-priseur [1]. A lire cette

[1] Cette nomenclature est trop extraordinaire pour n'être pas relatée. Voici un extrait du procès-verbal de l'encan :

Des boisseaux d'émeraudes, de rubis, de perles, de cornalines, etc.

18,000 vases en cristal de roche, dont quelques-uns du prix de 1,000 dynars.

36,000 autres pièces également en cristal.

Une natte d'or pesant 54 marcs.

400 grandes cages en filigrane d'or.

6,000 vases d'or à mettre des fleurs.

22,000 bijoux d'ambre.

Un turban orné de pierreries de la valeur de 130,000 dynars (deux millions).

Des coqs, des paons, des gazelles de grandeur naturelle en or, incrustés de perles et de rubis.

Des tables de sardoine assez grandes pour que plusieurs personnes pussent y manger à la fois.

Un palmier d'or, dans une caisse d'or, les fleurs et les fruits de grandeur naturelle, en perles et en rubis.

Un jardin avec un sol d'argent doré, des plates-bandes d'ambre, les arbres d'argent et les fruits d'ambre et de pierreries.

splendide énumération, on croirait qu'il s'agit d'une féerie et qu'au lieu d'une histoire, appuyée sur des pièces authentiques, êl-Maqryzy a voulu ajouter un nouveau conte, le plus riche, le plus pompeux, le plus magique de tous, à ceux de la fantastique Scheherazade.

Au milieu de ce sac infâme, Nasser-êl-doulah et ses principaux officiers se firent leur part en pierreries, armures [1] et meubles inestimables.

Mais, une fois lancée dans cette voie, la soldatesque ne s'arrêta point. Après avoir pillé le Khalyfe vivant, elle dépouilla les Khalyfes morts, viola les tombeaux, les mutila, en ar-

Une tente de cinq cents coudées (625 pieds) de circonférence et de 64 coudées (80 pieds) de hauteur, toute en velours et satin brodé d'or, et dont les tentures formaient la charge de cent chameaux.

Une autre tente tissue d'or pur et soutenue par six colonnes d'argent massif.

Des cuves d'argent du poids de trois quintaux.

2,000 tapis enrichis d'or, dont l'un avait coûté 22,000 dynars, et les moindres 1,000 dynars.

50,000 pièces de damas enrichies d'or.

A la suite de ce long et riche catalogue, l'inspecteur du trésor Êbn-Abd-êl-Azyz déclare dans son rapport que plus de cent mille articles précieux et deux cent mille pièces d'armure ont été adjugés à vil prix en sa présence.

[1] L'épée *dou-l-fiqar* (à deux tranchans) d'Aly, les cimeterres de son fils Housséyn, d'Amrou, d'Abd-Allah, d'Obeyd-Allah, de Djafar, le bouclier de Hamzah, la cuirasse et l'épée d'êl-Moëz, etc., etc.

racha les ornemens d'argent et d'or; puis, quand elle ne vit plus rien autour d'elle d'une valeur effective, elle gaspilla, dans sa fièvre de vol, des richesses qui échappaient à l'appréciation. Cent vingt mille manuscrits précieux furent enlevés, jetés au vent ou détruits. Acquéreur d'une portion, le gouverneur d'Alexandrie Èbn-êl-Mohtarek voulut la sauver du moins et la recueillir chez lui; mais dans la route, tombée au pouvoir des Arabes, cette collection précieuse fut abandonnée au Désert et recouverte par les sables dans un lieu qu'on a nommé depuis *Tal-êl-Koutoub* (la colline des livres). Le cuir des couvertures profita seul aux forbans arabes: ils s'en firent des chaussures.

Puissance lointaine et autorité intérieure, action civile et force militaire, trésor, palais, mobilier, armures, tout avait été enlevé pièce à pièce au khalyfe êl-Mostanser. Celui dont le nom retentissait dans la prière publique n'avait pas un soldat à ses ordres, pas un dynar à son service. Nasser-êl-doulah devait être satisfait.

Il ne l'était pas pourtant; il rêvait de déposséder le Khalyfe de ce titre, qui n'était plus qu'un mot sans signification. Dans ce but, il

arrangea un petit complot avec Abou-Taher-Haydarah, qui devait préluder à une révolution en Égypte, par une tentative contre Bedr-êl-Gemâly en Syrie. Mais le plan échoua : Abou-Taher fut écorché vif à Damas, et au Kaire une diversion éclata en faveur d'êl-Mostanser, au sein même de la milice turke. Le beau-père de Nasser, Ildekouz, chef des dissidens, offrit ses services au Khalyfe, qui ressaisit cette lueur d'espoir. Sur-le-champ il convoqua dans son palais ce noyau de vengeurs; il y réunit les chefs des Moghrebins et de la tribu arabe de Ketamah, qui tenaient pour lui. Là on jura de servir le Khalyfe, et on lui prêta de nouveau serment de fidélité.

Le coup était décisif : il ébranla l'autorité de Nasser au point de lui rendre suspect le séjour du Kaire. Ralliant à lui ses troupes dévouées, il quitta la ville et campa dans la plaine. Êl-Mostanser courut le combattre en personne. Pour la première fois, la chance tourna en sa faveur ; il défit son adversaire et le refoula jusqu'aux environs d'Alexandrie. Mais, sur ce point, aidé de tribus arabes, Nasser-êl-doulah se rallia et tint tête au vainqueur. Il résista, demeura maître de ses positions, malgré toutes

les attaques, et gagna peu à peu autour de lui dans la Basse-Égypte : alors il se déclara indépendant, et fit dire la prière solennellement au nom des Abbassides.

C'était néanmoins quelque chose pour êl-Mostanser d'avoir reconquis le Kaire et toute la région moyenne. Il y respirait plus tranquille, il cherchait à s'y consolider, quand de nouveaux malheurs fondirent sur lui. Une horrible famine assaillit ses États. Tant d'années de guerre et de pillage avaient épuisé le pays, et comme si le ciel eût conspiré avec les hommes, le Nil depuis long-temps ne s'était élevé qu'à une crue médiocre. Enfin, en l'an 464 de l'hégire (1071), la misère des populations arriva au comble. Le blé se fit tellement rare, que l'ardeb s'en payait cent dynars, un gâteau quinze dynars. On vendait à la criée un œuf un dynar (15 francs), un chat trois dynars, un chien cinq dynars, et bientôt il devint impossible, même aux riches, de se procurer les alimens les plus communs.

Ce fut, de l'avis des historiens arabes, une famine inouïe dans les annales du monde. Les habitans du Kaire se mangeaient les uns les autres; les enfans, les femmes, les hommes même

étaient enlevés dans les rues, traînés dans les maisons, dépecés, et dévorés vivans. Le Khalyfe avait dans ses écuries dix mille chevaux, chameaux ou mulets; il en resta trois. Le vizir, qui se rendait un jour au palais, fut jeté à bas de sa mule par des hommes qui la déchiquetèrent sous ses yeux; et les auteurs de cette violence ayant péri sur le gibet, le lendemain du supplice on ne trouva que leurs os; les chairs avaient été dévorées. Comme les autres, le Khalyfe souffrit de la faim; il vendit tout, jusqu'aux bijoux à son usage; il envoya au bazar les vêtemens de ses femmes qui, s'échappant nues du harem, allaient tomber hors de la ville, mortes de faim.

Pour surcroît de calamités, avec la famine vint la peste, sa compagne obligée. Elle frappait par maisons entières, par milliers de victimes. Sous le coup de ces deux fléaux, le Kaire devint désert. Tout ce qui avait conservé assez de force pour marcher se traîna hors de la ville, et gagna la campagne dans la direction de l'Iraq et de la Syrie.

Él-Mostanser eut un éclair, une heure d'énergie au milieu de tant de maux. Des magasins de blé existaient au Kaire, mais secrets, mais

enfouis, et servant de greniers d'abondance à quelques familles privilégiées. Il manda l'Oualy, et lui signifia, sous peine de décapitation, de découvrir les accapareurs, et de livrer leurs denrées aux besoins publics. L'Oualy, effrayé pour sa tête, s'avisa d'un singulier stratagème. Il costuma en riches marchands des criminels condamnés à mort, et les fit ainsi supplicier un à un et pendant plusieurs jours comme accapareurs. La crainte agit alors plus que l'humanité; les greniers cachés s'ouvrirent, et la famine fut moins intense.

Êl-Mostanser était à peine quitte de ce terrible fléau, qu'un autre revers fondit sur lui. Son ennemi Nasser-êl-doulah, profitant du désastre, vint mettre le siége devant le Kaire, après avoir tout brûlé et dévasté sur sa route. Nul moyen de défense ne restait au Khalyfe : il se rendit à discrétion.

Dès le jour de son entrée, le vainqueur parut chez le malheureux prince, avec l'intention de se faire indemniser des frais de la guerre. Êl-Mostanser reçut Nasser dans un palais dévasté, assis sur une natte grossière, et couvert d'un mauvais kaftan. Toute sa suite se réduisait à trois esclaves vieux et nus. « Que me veux-tu? dit-

» il au général turk; tu sais bien que tu m'as » tout pris? Veux-tu mes haillons, ma natte et » mes trois esclaves? Prends-les! »

Nasser-êl-doulah rougit et se sentit ému. Au lieu de persister dans ses demandes, il fit au Khalyfe une pension alimentaire de cent dynars par mois.

Êl-Mostanser était retombé en tutelle. Nasser régna sous son nom jusqu'en l'an 465 de l'hégire (1072), où ce général turk périt assassiné par son beau-père Ildekouz; mais pour le Khalyfe cette mort ne changea rien. La même chaîne pesa toujours sur lui; seulement elle avait changé de main, elle avait passé du gendre au beau-père.

Ce fut alors, vers l'an 466 de l'hégire (1073), qu'êl-Mostanser, ne pouvant s'affranchir de tout maître, chercha au moins à s'en donner un qui le rendît, lui, moins avili, l'Égypte moins malheureuse. Il tourna les yeux vers Bedr-êl-Gemâly, sous qui les provinces syriennes étaient alors florissantes; il lui dépêcha secrètement un homme sûr pour lui offrir le vizirat de l'Égypte.

Bedr-êl-Gemâly accepta. Il partit de Damas avec l'élite de ses troupes, s'embarqua à Akkah

(Acre), prit terre entre Tennys et Damiette, et vint camper à Qelioub, au moment où personne ne l'attendait. Là, pour condition première, il demanda l'emprisonnement d'Ildekouz, que le Khalyfe ordonna, et qu'exécutèrent les propres officiers du proscrit. Alors Bedr-êl-Gemâly entra dans le Kaire le 29 de Gemady-êl-aouel, l'an 467 de l'hégire (1075). On crut d'abord, ou l'on feignit de croire que c'était de la part du prince syrien une visite d'étiquette, une démarche de vasselage vis-à-vis d'êl-Mostanser, et les émyrs turks s'empressèrent d'entourer de fêtes le nouveau venu. Comme pour répondre à leur politesse, Bedr les convia à son tour et les réunit dans un banquet somptueux. Le repas fut gai, splendide, cordial; mais aucun des invités n'y devait survivre. Des officiers de Bedr avaient l'ordre de les poignarder tous, et, à l'entrée de la nuit, chacun d'eux plongea son khandjar dans le corps de sa victime. Le lendemain, les maisons des émyrs appartenaient à leurs exécuteurs.

Cette décisive et sanglante mesure servit d'inauguration à Bedr-êl-Gemâly; elle fonda sur-le-champ sa puissance, et comprima toutes les rivalités. Le Khalyfe réunit dans ses mains

l'autorité civile et militaire, avec le titre d'*Émyr-él-Gyouch* (prince des armées).

Le premier soin du nouveau ministre fut d'affermir l'empire contre de nouveaux troubles, en faisant justice des anciens. Tous les instigateurs de révolte, quel que fût leur rang, vizirs, qâdys, imâms, dignitaires de l'armée ou de l'administration, tous, et dans le nombre Ildekouz, furent punis de mort au Kaire ou dans les provinces; la Haute et la Basse-Égypte, qu'infestaient des partis rebelles, furent pacifiées; les tribus arabes qui dévastaient le littoral du Nil, chassées et réduites à l'impuissance.

Quand l'ordre régna partout, Bedr-êl-Gemâly porta ses regards vers le commerce et l'agriculture, qui souffraient depuis si longtemps. Grâce à lui, l'abondance renaquit sur ce territoire égyptien, dévasté par la guerre et décimé par la famine. Une exemption d'impôts pendant trois années rappela les cultivateurs aux travaux agricoles; des encouragemens ramenèrent dans les villes les industriels, qu'une série de désastres en avait éloignés.

A l'extérieur, la même réaction s'opérait. Le nom du Khalyfe, jadis en mépris aux puissances voisines, se relevait peu à peu, et reprenait

sa dignité. La Mekke, naguère abbasside, redevenait fatimite, et la couverture noire de la Kaabah cédait la place à la couverture blanche au nom d'êl-Mostanser. De toutes parts enfin, la fortune, si obstinément contraire au Khalyfe, revenait à lui et lui souriait. Un seul incident traversa cette période de quiétude, et sembla la menacer de nouveau.

L'an 469 de l'hégire (1076), l'emyr Atsyz, prince turkoman, enhardi par l'absence de Bedr, entra en Syrie, s'empara de Jérusalem et de Damas, et de là, grâce à l'impunité, poussant une pointe vers l'Égypte, vint camper, à la tête de vingt mille hommes, dans les plaines même du Kaire. A cette apparition, les alarmes furent grandes. Les troupes égyptiennes étaient loin de la capitale; elles achevaient la pacification du Saïd contre des bandes de révoltés. Point ou peu de troupes sous la main, quelques milices à peine et une population tremblante. Comment faire? L'habile Bedr ne désespéra point toutefois. Il feignit d'entrer en négociations, proposa de l'or, beaucoup d'or au chef turkoman, qui prêta l'oreille et se laissa marchander pendant cinquante jours. A la faveur de ce répit, l'adroit négociateur avait

eu le temps de détacher du parti d'Atsyz plusieurs tribus arabes, et de débaucher quelques chefs turkomans, pendant que, d'un autre côté, il faisait descendre en toute hâte du Saïd son armée égyptienne. A ces préparatifs, bientôt vinrent se joindre des renforts imprévus. Une caravane de trois mille pélerins étant arrivée à Fostat, Bedr les arma et s'en fit des auxiliaires. Alors, avec tous ces élémens réunis, il marcha vers les envahisseurs, les attaqua, les culbuta, les poussa dans une embuscade qu'il avait ménagée sur leurs derrières, et les jeta hors de l'Égypte, avec une grande perte d'hommes. Le carnage fut affreux et le butin immense. Atsyz, rentré à Damas, lui dixième, y périt misérablement quelques jours après.

Dès-lors, à part quelques troubles partiels et sans portée, le règne d'êl-Mostanser suivit une phase paisible et heureuse. Le ministre qui avait fondé l'ordre et la prospérité sut maintenir l'une et l'autre pendant vingt ans encore. Sous sa tutelle, l'Égypte se repeupla, s'agrandit, se restaura par les arts, les sciences, le commerce et l'agriculture. Alexandrie lui dut de belles mosquées, le Kaire une enceinte en briques, et des portes grandioses comme Bâb-

Zoueyléb, Bâb-êl-Nasr et Bâb-êl-Fotouh. Bedr-êl-Gemâly méditait des réformes et des fondations nouvelles, quand la mort le frappa à l'âge de quatre-vingts ans, l'an 487 de l'hégire (1094).

Le Khalyfe ne survécut que peu de jours à son glorieux ministre. Il mourut dans le même mois, à l'âge de soixante-sept ans, dont soixante de règne. Faible, indolent, né pour le harem plutôt que pour le trône, êl-Mostanser n'aurait pu, en aucun temps, jouer comme Khalyfe un rôle personnel. Il était né pour refléter en bien ou en mal toutes les influences qui auraient agi sur lui. Mauvais souverain sous Nasser-êl-doulah, excellent prince sous Bedr-êl-Gemâly, c'était un homme à vertus neutres, trop mou pour résister au mal, trop bien intentionné pour ne pas en souffrir. Son règne, l'un des plus longs des fastes orientaux, fut rempli aux deux tiers par d'incroyables désastres, et sa dernière période, quoique favorable à l'Égypte, ne suffit pas pour cicatriser toutes les plaies antérieures.

—

CHAPITRE XI.

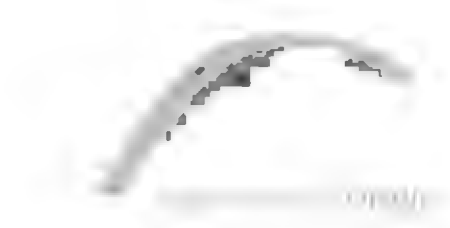
Mort du khalyfe abbasside-èl-Moqtady. — Èl-Afdal. — Khalyfes fatimites, èl-Mostaaly-b-illah, èl-Amer-be-âhkâm-illah, èl-Hâfezz-le-dyn-illah, èl-Dhâfer-be-âmr-illah, èl-Fâyz-be-natr-illah, èl-Added le-dyn-illah. — Sultans Seldjoukides et Ortokides. — Turkomans. — Première Croisade. — Etat des Chrétiens dans l'Orient. — Pierre l'Hermite.— Prise de Jérusalem.— Conquête des Croisés. — Royaume de Jérusalem. — Godefroy de Bouillon, Baudouin I[er], Baudouin II, Amaury.—Le prince des Assassins.— Rois normands de Sicile. — Chaouer, Dargham, grands-vizirs d'Égypte. — Chyrkouéh entre en Égypte. — Campagne des Croisés. — Siége du Kaire. — Incendie de Fostat. — Chyrkouéh, Salah-èd-dyn, vizirs. — Mort du khalyfe fatimite èl-Added. — Déchéance des Fatimites. — Les Abbassides sont reconnus au Kaire.

La volonté d'èl-Mostanser appelait au trône fatimite, non pas son fils aîné, Nezar, mais son second fils, Ahmed, qui fut couronné sous le titre d'èl-Mostaaly-b-illah. A son avénement le poste de grand-émyr appartenait déjà au second fils de Bedr-èl-Gemâly, Chahyn-Chah, plus connu sous le surnom populaire d'*él-Afdal* (l'excellent). Comme son père, maître de fait

au temps d'êl-Mostanser, êl-Afdal régna sous le nom du nouveau Khalyfe.

Il préluda par combattre l'héritier exclus du trône, Nezar, qui s'était mis en campagne pour donner force à ses droits d'aînesse. La guerre fut courte : le prétendant vaincu expia sa défaite dans une prison.

Alors êl-Afdal porta ses regards plus loin. A côté du trône abbasside, occupé tour à tour par êl-Qayem-be-âmr-illah, êl-Moqtady-b-illah et êl-Mostadher-b-illah, deux dynasties nouvelles s'étaient élevées dans l'Asie, et les chefs titulaires de l'Islamisme à Baghdâd n'étaient que les esclaves de ces souverains réels. L'une de ces dynasties était celle des Seldjoukides, l'autre celle des Ortokides. Les premiers sortaient des hordes turkes ou tartares qui avaient conquis la Perse malgré les Khalyfes, et gouvernaient à Baghdâd en leur place. Les seconds descendaient de tribus turkomanes, peuples de pasteurs que l'invasion tartare avait rencontrés sur son chemin, et qu'elle avait repoussés de la mer Caspienne aux rives de l'Oronte. Là, ne trouvant plus d'abri pour leurs têtes, plus de sol pour leurs troupeaux, d'inoffensives, ces peuplades étaient de-



venues guerrières; elles avaient demandé une patrie à la conquête; elles s'étaient jetées sur la Basse-Syrie et sur la Palestine. Leur chef, l'émyr Ortoq, fils d'Aksak, maître de Jérusalem en l'an 484 (1091), y avait fondé la dynastie des Ortokides, et ses deux fils régnaient alors ensemble sur tout ce rayon des provinces syriennes. L'an 489 (1096), êl-Afdal les attaqua; il battit les envahisseurs, reprit Jérusalem, et chassa les Turkomans du territoire fatimite. L'un des deux sultans vaincus s'installa dans le Dyar-bekir, l'autre occupa l'Iraq.

Mais l'heure approchait où cette portion du sol musulman allait servir de théâtre à d'autres guerres. Au lieu de ces petits déchiremens intérieurs, de ces luttes de dynastie à dynastie, de sultan à sultan, de prince à prince, au lieu de ces querelles de famille parmi co-religionnaires; un grand conflit allait commencer entre l'Occident et l'Orient, long duel où deux cultes rivaux devaient essayer leurs forces dans leur berceau commun, se mesurer de l'œil, se saisir au corps, et persister dans la lutte avec des haines exclusives, avec une fanatique énergie et un incroyable acharnement. Le christianisme n'était plus alors cet adulte qui s'était

laissé déposséder de toutes ses gloires natales; dans sa virilité, il songeait à venger un affront de sa jeunesse; il venait demander justice de ses traditions outragées; il réclamait avec le sabre ce que le sabre lui avait ravi. Qu'importaient, devant cette agression gigantesque, des disputes secondaires et des prétentions locales? Qu'importait le triomphe des Seldjoukides sur les Ortokides, des Fatimites sur les Abbassides? Désormais ces rivalités allaient s'engloutir dans un danger solidaire. Les Chrétiens marchaient contre les Musulmans : la première Croisade était résolue.

En l'an 488 de l'hégire (1095), un pélerin d'Europe, Pierre l'Hermite, avait visité la terre sainte, où tant de populations chrétiennes gémissaient foulées aux pieds par les soldats de l'Islamisme. Égyptiens, Syriens, Turkomans, Arabes, quels que fussent les maîtres de la contrée, les sectaires du Christ n'avaient à attendre d'eux que des massacres, des avanies ou l'esclavage. Les pélerins eux-mêmes, s'ils ne tombaient pas sous le cimeterre musulman, se voyaient chargés de fers et vendus dans les bazars.

A ces scènes de misère, Pierre l'Hermite

s'exalta. Soit qu'il eût été lui-même victime de traitemens pareils, soit qu'il obéît seulement à des impulsions d'humanité et de ferveur religieuse, à son retour sur le continent, il courut se jeter aux pieds du pape Urbain II, déclarant qu'il avait mission d'en haut pour prêcher une guerre contre les infidèles, et pour promettre aux Occidentaux la conquête des lieux saints. Cette folle pensée s'accordait trop bien avec l'esprit de propagande et la politique du Vatican, pour qu'elle ne fût pas accueillie, exaltée et mise en pratique. Une bulle du pape ordonna la croisade, et l'hermite Pierre en fut nommé le premier apôtre.

« L'hermite Pierre, dit un historien mo-
» derne [1], passa les Alpes, parcourut la France
» et la plus grande partie de l'Europe, embra-
» sant tous les cœurs du zèle dont il était dé-
» voré. Il voyageait monté sur une mule, un
» crucifix à la main, le corps ceint d'une grosse
» corde, couvert d'un long froc et d'un man-
» teau d'hermite de l'étoffe la plus grossière.
» La singularité de ses vêtemens était un spec-
» tacle pour le peuple; l'austérité de ses mœurs,

[1] Michaux. *Histoire des Croisades.*

» sa charité, la morale qu'il prêchait, le fai-
» saient révérer comme un saint.

» Il allait de ville en ville, de province en
» province, implorant le courage des uns, la
» piété des autres. Tantôt il se montrait dans
» la chaire des églises, tantôt il prêchait dans
» les chemins et sur les places publiques. Son
» éloquence était vive et emportée, remplie de
» ces apostrophes véhémentes qui entraînent la
» multitude. Il rappelait la profanation des
» saints lieux et le sang des chrétiens versé par
» torrens dans les rues de Jérusalem; il invo-
» quait tour à tour le ciel, les saints, les anges,
» qu'il prenait à témoin de la vérité de ses récits;
» il s'adressait à la montagne de Sion, à la roche
» du Calvaire, au mont des Oliviers, qu'il fai-
» sait retentir de sanglots et de gémissemens.
» Quand il ne trouvait plus de paroles pour
» peindre le malheur des fidèles, il montrait
» aux assistans le crucifix qu'il portait avec lui;
» tantôt il se frappait la poitrine et se meurtrissait
» le sein; tantôt il versait un torrent de larmes.

» Le peuple se pressait en foule sur les traces
» de Pierre. Le prédicateur de la guerre sainte
» était partout reçu comme un envoyé de Dieu:
» on s'estimait heureux de toucher ses vêtemens;

» le poil arraché à la mule qu'il montait était
» conservé comme une sainte relique.

» Souvent il rencontrait dans ses courses des
» chrétiens d'Orient, qui avaient été bannis de
» leur patrie, et qui parcouraient l'Europe en de-
» mandant l'aumône. L'hermite Pierre les pré-
» sentait au peuple comme des témoignages vi-
» vans de la barbarie des infidèles. En montrant
» les lambeaux dont ils étaient couverts, il s'é-
» levait avec violence contre leurs oppresseurs
» et leurs bourreaux. A ce spectacle, les fidèles
» éprouvaient tour à tour les plus vives émo-
» tions de la pitié et toutes les fureurs de la
» vengeance; tous déploraient dans leurs cœurs
» les malheurs et la honte de Jérusalem. »

A ce tableau de la prédication belliqueuse, il faut ajouter que l'apôtre savait accommoder son texte au tempérament de son auditoire, et qu'il caressa souvent de plus mauvais instincts que la monomanie religieuse. Ainsi, il parlait des richesses de l'Orient, de palais tout remplis d'argent et d'or; il laissait entrevoir que l'aventureuse campagne, si méritoire dans un monde meilleur, ne serait pas sans résultats fructueux sur cette terre de privations. Le salut en haut, le bien-être ici-bas, ce n'était pas trop en re-

tour de tant de chances accumulées. Une route de deux mille lieues, avec la faim et la soif pour escorte, la peste, le sabre des Sarrasins, les sables de l'Asie, voilà ce qui attendait les volontaires dévots, et ce qu'ils allaient échanger contre la paix du foyer.

Aussi l'Italie, plus avancée alors que le reste de l'Europe en industrie et en civilisation, ne répondit-elle que faiblement à l'appel du fougueux missionnaire. Mais, en France, cet appel retentit violemment et loin. Le roi Philippe Ier approuva le premier l'entreprise, et Urbain lui-même ne dédaigna pas d'achever, par une tournée pontificale, ce que les chaudes allocutions de Pierre avaient déjà si bien commencé. Serfs et seigneurs, pauvres et riches, adolescens et vieillards, moines, anachorètes, marchands, laboureurs, tout se leva, à la voix du concile de Clermont, tout s'enrôla dans la milice sainte; tout se prépara à partir au printemps suivant, au cri de guerre des Croisés: *Diex el volt!* (Dieu le veut!)

En effet, au mois d'avril de 1096 (489 de l'hégire), l'Occident était presque tout entier en marche vers l'Orient, avec Constantinople pour lieu de rendez-vous. A Constantinople les Croi-

sés d'Europe devaient se réunir au vieil empereur grec Alexis Comnène Ier, que les cris de victoire de l'Islamisme assiégeaient dans son palais du Bosphore. Les premières bandes de Croisés que guidaient Gaultier *sans-avoir* et Pierre l'Hermite ne marquèrent leur passage que par d'horribles excès et de sanglans revers. Des hordes de Goths et de Vandales n'auraient pas pesé plus durement sur des peuples conquis que ne le firent ces soldats de la croix sur des populations chrétiennes et alliées. Ce fut un débordement inoui de passions brutales, d'appétits luxurieux, de dérèglemens cupides. Dans cette armée sans discipline, sans frein, sans hiérarchie, une rixe individuelle, une simple dispute dégénéraient en collision générale, en sac de ville, en dévastation de province. Les premiers enrôlemens, les plus soudains, les plus prompts avaient enlevé à l'Europe tout son rebut, toute son écume d'hommes. Malheur à qui se trouva sur leur chemin.

La seconde caravane de Croisés, plus disciplinée et plus forte, traversa le Bosphore, marcha vers le sultan d'Iconium, Dâoud-Kilidj-Arselân, s'empara de Nicée et d'Antioche, où elle repoussa l'attaque combinée de Ketboghâ,

prince de Moussoul, de Dekkak, prince de Damas, et de Djenah-êl-doulah, prince de Hémesse.

Dès ce moment la chance fut belle en faveur des Croisés. Ils prirent Maarrah, occupèrent Hémesse sans coup férir, et campèrent enfin devant Jérusalem, dernier point de mire de la campagne. Cette ville appartenait alors au khalyfe fatimite qui régnait au Kaire, à êl-Mostaaly-b-illah. Après quarante jours de siége, elle fut enlevée par les Croisés le vendredi 22 de Chaabân de l'an 492 de l'hégire (14 juillet 1099). Le carnage dura huit jours : plus de soixante mille cadavres musulmans furent entassés devant la mosquée *êl-Aksa*. Ivres de sang et de butin, les Croisés rêvaient déjà l'anéantissement de l'Islamisme.

Le khalyfe du Kaire se réveilla à ces nouvelles. La chrétienté en armes frappait à ses portes ; maîtresse de la Syrie, elle menaçait déjà l'Égypte, et la prudence conseillait de prévenir ces redoutables agresseurs. L'émyr êl-Afdal envoya contre eux une armée nombreuse sous la conduite d'un des plus habiles généraux de l'Islamisme, Saad-êl-doulah. Une rencontre eut lieu sous les murs d'Asqalân, où

les Chrétiens furent battus, et, dès-lors, repoussées de la Basse-Syrie, tenues en échec par des diversions dans le Kurdistan et le Dyar-bekir, les troupes croisées, au lieu de songer à des conquêtes nouvelles, eurent fort à faire de se maintenir dans la Palestine, et sur tout le littoral depuis Arsouf jusqu'à Césarée.

Les années 493 et 494 de l'hégire (1100 et 1101) s'écoulèrent ainsi, et nulle démonstration plus sérieuse n'avait été dirigée contre l'Égypte quand le khalyfe êl-Mostaaly-b-illah mourut au Kaire le 17 Safar 495 (11 décembre 1101). Son fils êl-Mansour, âgé de cinq ans, fut proclamé Khalyfe à l'instant même, par les soins et sous la tutelle de l'émyr êl-Afdal. Il prit le nom d'êl-Amer-be-âhkam-illah. Quelques troubles intérieurs, suscités par Berar, oncle du Khalyfe, ayant suivi cet avénement, l'habile ministre les comprima par sa vigueur.

Les embarras du dehors étaient plus graves et moins faciles à trancher. Au moyen de quelques discordes parmi les princes musulmans, l'armée chrétienne avait continué ses victoires asiatiques : le comte de Saint-Gilles, que les écrivains orientaux nomment *Sangyl*, avait pris Antharthous (Tortose) et Gebâyl, et, à la

suite d'un échec devant Tripoli de Syrie, il avait réuni toutes ses forces devant Akkah (Acre), qu'il assiégea par terre et par mer, l'an 497 de l'hégire (1103).

Le gouverneur de cette place, au nom des Fatimites, était alors Banâ-Zaher-êl-doulah, affranchi de l'émyr êl-Afdal. Il tint avec courage dans son poste, repoussa long-temps les assauts des Croisés; mais, affaibli de jour en jour, isolé de secours, il succomba dans une dernière attaque, et la ville d'Acre fut mise à feu et à sang. Apamée se rendit à son tour l'an 499 de l'hégire (1105), et Tripoli, pressée de nouveau par le comte de Saint-Gilles, après s'être adressée tour à tour et vainement au khalyfe abbasside êl-Mostadher-b-illah, au sultan seldjoukide Melek-Chah, enfin au khalyfe fatimite êl-Amer, Tripoli fut emportée de vive force, saccagée, inondée de sang, l'an 503 de l'hégire (1110).

Alors l'invasion européenne prit un caractère de force et de durée inquiétant pour tout l'Islamisme. Sept années de nouveaux combats la consolidèrent encore : un royaume chrétien fut fondé avec Jérusalem pour capitale, et Godefroy de Bouillon pour premier chef. Des

principautés syriennes furent données aux généraux francs, à titre de fiefs, et l'on vit des Tancrède, des Roger, des Boëmond, princes d'Antioche, des Josselin, princes d'Edesse, des Raymond, comtes de Saint-Gilles et de Tripoli, des Hugues, princes de Galilée et de Tibériade, des sires de Césarée, de Sayd (Sidon), de Beyrout, etc.

Telle était la désorganisation de l'Islamisme, qu'il ne vint pas à la pensée de ses divers souverains d'oublier de vieilles haines et d'entrer dans une grande ligne fédérative contre l'ennemi commun. Si la prospérité avait brisé l'unité musulmane, elle aurait dû au moins se renouer en présence de tant de revers. C'était le cas de répondre au mot de ralliement : *Christ!* par un seul cri d'alarme : *Mahomet!* Dès lors et des deux parts, la querelle se serait généralisée dans un grand conflit religieux.

Il n'en fut point ainsi : Baghdâd et le Kaire ne s'entendirent pas. Réunis, ils auraient eu bon marché des envahissemens ; isolés, ils devaient les subir long-temps. Le khalyfe fatimite avait cru d'abord que l'abandon de la Syrie serait un sacrifice suffisant pour acheter des Chrétiens la tranquille possession de l'Égypte ; il s'était

fié, d'ailleurs, à ce rempart de sables qui la rendait presque inaccessible à des Européens. Résigné, il semblait attendre les événemens quand les événemens le prévinrent.

L'an 511 de l'hégire (1118), Baudouin Ier, que les Arabes nomment *Bardouyl*, roi de Jérusalem après Godefroy, porta ses armes jusqu'à Faramah, ville frontière d'Égypte, s'en rendit maître, massacra ses habitans et la livra aux flammes avec ses mosquées. A cette nouvelle soudaine la terreur gagna toute la contrée: c'en était fait de l'Égypte, quand une maladie aiguë saisit le chef vainqueur, le força à retourner sur ses pas et l'enleva en chemin près d'êl-Arych, dans un endroit qui a depuis conservé le nom de *Sables de Baudouin*. Cette campagne brusquement terminée délivra les Fatimites d'un péril imminent. Depuis lors, attaqués dans la Haute-Syrie et du côté de l'Iraq, soit par des princes turkomans, soit par l'atabek Emad-ed-dyn-Zengy, le *Soudan Sanguin* de nos historiens, les Chrétiens eurent plutôt à se défendre qu'à conquérir, et le khalyfe du Kaire, abdiquant toute son influence en Asie, parvint à se maintenir dans la paisible jouissance de ses possessions africaines.

Cet état de choses, tolérable, quoique précaire, durait encore en l'an 524 de l'hégire (1130), quand êl-Amer fut assassiné au milieu de sa capitale. Les meurtriers appartenaient à une secte sortie de ces bouleversemens, celle des Bathéniens ou *des Assassins*. Leur chef Ismayl avait pris position dans la chaine libaniques, et là ralliant à lui, par ses prédications fougueuses, un petit nombre de disciples dévoués, il avait constitué une puissance occulte, redoutable à la fois aux Chrétiens et aux Musulmans. C'est cet Ismayl dont nos chroniqueurs ont traduit le titre *Cheykh-êl-Gebel*, par celui de *Vieux de la montagne :* c'est lui qu'ils nous ont dépeint régnant en despote sur les volontés de ses adeptes, disposant à son gré de leur vie, sûr d'être obéi quand il avait désigné une victime à leurs poignards.

Ainsi, il avait organisé une espèce de tribunal secret, dont les sentences ne se révélaient que par l'exécution. Tel prince qui refusait de payer un tribut, tel khalyfe qui encourait sans le savoir les vengeances d'Ismayl, se voyait frappé au milieu de ses gardes, dans son palais, dans son harem même. La mort importait peu au meurtrier ; il s'y était résigné d'avance avec

un impassible courage. Le maître était content; il mourait martyr.

Èl-Amer avait sans doute mérité toutes les colères du Prince des Assassins, car il périt sous le fer de ses disciples. Sa veuve étant enceinte, son cousin Abd-êl-Megyd occupa provisoirement le trône fatimite. Mais à quelques mois de là, la princesse étant accouchée d'une fille, il fut inauguré Khalyfe, sous le nom d'êl-Hâfezz-le-dyn-illah.

Son premier vizir fut Ahmed, fils d'êl-Afdal et petit-fils du célèbre Bedr-êl-Gemâly; mais les vertus de ce ministre ayant effarouché les courtisans, il périt massacré dans son palais. Tour à tour, après lui, passèrent dans le conseil Hassan, homme cruel, qui fit décapiter quarante dignitaires de l'empire, et périt à son tour par le poison; puis Baharam, bon administrateur et sage politique; enfin Rodouân-Ouahachy, qui le supplanta par ses intrigues et n'usa du pouvoir que pour persécuter les Chrétiens à outrance. Ses excès ayant provoqué une émeute dans laquelle il succomba, le Khalyfe résolut de se passer de vizir et de gouverner par lui-même.

Quoique autour de l'Égypte et à ses portes

retentissent des cris de guerre, nulle menace directe ne vint troubler les molles habitudes du souverain fatimite. En Syrie, l'atabek Nour-ed-dyn, le *Noradin* de nos historiens, suffisait seul à tenir en haleine toutes les forces des Croisés, et l'humeur d'êl-Hâfezz n'était pas assez belliqueuse, pour qu'il se fît acteur dans une lutte où il pouvait rester témoin.

D'autres manifestations à ses frontières ne le trouvèrent pas moins insoucieux. Des aventuriers normands, sous les ordres de leur chef Roger, s'étaient emparés de la Sicile en l'an 539 de l'hégire (1144); descendus de là en Afrique, ils avaient pris Borsak et Tripoli de Barbarie, et enfin Mahadyéh, berceau de la dynastie fatimite. Ainsi, des ennemis chrétiens pressaient l'Égypte sur ses deux frontières, quand êl-Hâfezz mourut l'an 544 (1149), laissant pour successeur son fils Ismayl, qui prit à son avénement le titre d'êl-Dhâfer-be-âmr-illah.

Ce prince, alors âgé de dix-sept ans, n'avait de précoce que ses défauts. Indolent, perdu de débauches, en proie aux goûts les plus dépravés, il ne portait pas ses regards au-delà de l'enceinte de son harem. Près de lui et dans le Kaire même, on se disputait le poste de vizir

les armes à la main, sans qu'il se crût intéressé dans le débat. Rien ne put le faire sortir de cette lâche apathie, ni la prise d'Asqalân par les Croisés, ni la descente des Normands dans la ville de Tennys, au milieu du lac Menzaléh. Le clairon chrétien eût retenti aux portes de la capitale fatimite, qu'él-Dhâfer l'eût écouté impassible.

Les plaisirs l'absorbaient tout entier. Il les entourait de raffinemens si infâmes et de si brutales violations, qu'un jour le propre fils de son ministre Abbâs, le jeune Nasr, subit de sa part le plus indigne outrage. La peine du crime ne se fit pas attendre. Le lendemain, le vizir poignardait au milieu d'un festin le Khalyfe et ses deux frères.

Ainsi vengé, Abbâs proclama comme Khalyfe le fils d'él-Dhâfer, sous le nom d'él-Fâyz-be-nasr-Allah. Sous ce prince, jeune encore, le ministre espérait régner sans contrôle; mais bientôt un rival accourut du Sayd pour lui disputer le pouvoir. C'était Thelây-abou-Rezyq qui, soutenu par la garde nègre, resta bientôt seul maître du gouvernement. Abbâs, contraint de fuir en Syrie, y tomba, ainsi que Nasr, dans les mains des Croisés. Le père fut massacré par

eux, et le fils fut vendu au vizir du Kaire, quoiqu'il eût, pour sauver sa tête, abjuré le mahométisme.

Le jeune Khalyfe resta mineur pendant tout le cours de son règne. Il mourut dans sa onzième année, l'an 555 de l'hégire (1160). L'Égypte, à cette époque, était tellement déchue de sa force passée, que, pour acheter la paix des garnisons d'Asqalân et de Ghazzah, le souverain fatimite fut obligé de payer un tribut annuel au roi de Jérusalem.

A la mort d'êl-Fâyz, son vizir lui chercha un successeur à l'ombre duquel il pût gouverner encore. Sa pensée s'arrêta d'abord sur un membre collatéral de la famille des Fatimites, homme déjà fait; mais, se ravisant, il reporta son choix sur un petit-fils du khalyfe êl-Hâfezz-le-dyn-illah. Ce jeune prince fut inauguré sous le nom d'êl-Added-le-dyn-illah, et le vizir, jaloux de le contenir mieux encore, lui donna sa fille en mariage avec une dot considérable. Êl-Added était le quatorzième khalyfe de la dynastie fatimite; il devait être le dernier.

Dans la période qui suivit l'avénement, Thelây resta le seul chef réel de l'empire; au titre d'*Émyr* il avait joint déjà celui d'*él-Melek*

(Roi) : il le fit suivre encore de celui de *Soultân* (Sultan). Mais son insolence ayant grandi avec le succès, il se forma contre lui un parti redoutable, soulevé par la tante du Khalyfe. Ce parti le fit poignarder. Son fils Rezyq, qui prit sa place, ne se maintint pas long-temps dans le suprême vizirat ; il fut renversé par Chaouer qui, à son tour, tomba sous les intrigues de Dargham. Ce dernier incident devait avoir des résultats décisifs pour la dynastie fatimite.

En effet, loin de se résigner à sa disgrâce, Chaouer passa en Syrie avec des projets de vengeance et de haine. Il s'adressa à l'atabek Nour-êd-dyn, alors tout-puissant en Asie, et sollicita son intervention dans les débats égyptiens. Nour-êd-dyn saisit avec empressement cette ouverture : depuis long-temps, il avait jeté sur les possessions des Fatimites un regard de convoitise, et le moindre prétexte devenait pour lui une bonne fortune. Il feignit d'épouser la querelle de Chaouer, lui promit sa réintégration, et se prépara à ouvrir la campagne. Ses meilleures troupes, son plus habile général, Chyrkouéh, fils de Châdy, devaient conduire l'entreprise à sa fin. Ce dernier emmena avec lui son neveu Yousouf, alors guer-

rier adolescent, et qui devait plus tard devenir si célèbre sous le grand nom de *Salâh-éd-dyn* (Saladin).

La guerre fut ainsi déclarée entre l'atabek et le khalyfe du Kaire. Son but apparent était la réinstallation de Chaouer dans le vizirat; son but plus réel était de connaître à fond les ressources de l'Égypte, et de menager à l'Atabek vainqueur son occupation définitive.

Chyrkouéh partit donc avec ses troupes. Il parut à la frontière au moment où les Chrétiens y poursuivaient, les armes à la main, des recouvremens arriérés. Amaury Ier, roi de Jérusalem, avait battu les troupes de Dargham et assiégeait dans Belbeys le vizir lui-même. L'apparition de Chyrkouéh éloigna les Chrétiens. Dargham se retourna vers l'ennemi le plus dangereux; mais, battu par le général de l'Atabek, il fut tué dans un faubourg du Kaire. Chaouer alors, rétabli dans tous ses pouvoirs, commença à sentir qu'il n'aurait pas aussi bon marché de ses auxiliaires que de son rival; il chercha d'abord à éluder leurs exigences, et finit par y opposer un refus formel. Des hostilités s'ensuivirent : les troupes de

l'Atabek occupèrent alors Belbeys et toute la province de Charqyéh.

La position était grave; trois partis armés campaient en Égypte, les forces des Fatimites, les troupes turkomanes et les Croisés; ennemis tous les trois, séparés par des haines politiques ou religieuses. Chaouer n'avait que peu de soldats à ses ordres : depuis long-temps l'Égypte épuisée avait vu dépérir son état militaire : elle n'était pas de force à résister à l'un de ses deux antagonistes. Le vizir ne vit donc de salut que dans une monstrueuse alliance. Il fit faire des ouvertures aux Chrétiens, en réclamant leur concours pour combattre les troupes de l'Atabek.

Amaury accepta; il signa, dans un but politique, une alliance avec ceux qu'il appelait des *Infidèles*. Revenant en Égypte à la tête d'une armée nombreuse, il se réunit à Chaouer, et alla camper devant Belbeys, où Chyrkoueh avait massé toutes ses forces. Là on perdit quelque temps en négociations, à la suite desquelles le général de l'Atabek, cette fois trop faible, se résigna à quitter l'Égypte après avoir rendu ses prisonniers.

Mais Nour-êd-dyn n'était pas homme à se

laisser rebuter par un premier échec. Évidemment alors, l'Égypte, incapable d'exister par elle-même, allait tomber au pouvoir du premier occupant : les Chrétiens étaient là, les yeux tournés vers elle, jaloux d'ajouter cette riche province à leur royaume de Palestine; il n'y avait pas un instant à perdre; il fallait les devancer. De nouvelles troupes furent levées; on demanda à Baghdâd des renforts qui furent promis, et Chyrkouéh reparut en Égypte l'an 562 de l'hégire (1167).

De leur côté, les Chrétiens n'étaient pas restés inactifs. Une assemblée générale avait décidé que toutes les forces de la Croisade se porteraient sur l'Égypte, et Amaury s'avançait avec des bataillons nombreux. Quelque hâte qu'il fit, il ne put toutefois rejoindre en route Chyrkouéh, qui, déjà campé à Altas, menaçait le Kaire.

Le vizir d'Égypte ne savait à quoi se résoudre. Entre deux dangers, il crut choisir le moindre, en s'appuyant sur les Chrétiens. Il leur livra l'entrée de la capitale, et Chyrkouéh fut obligé de se rejeter sur la rive occidentale du Nil. Maîtres du Kaire, les Croisés y réglèrent d'abord le paiement de leurs services, et

s'occupèrent ensuite de la poursuite de l'ennemi. Chyrkouéh ne les attendit pas. Il s'enfonça dans la Haute-Égypte, où l'armée chrétienne ne parvint à le rejoindre qu'auprès d'un défilé nommé *Bábayn* (les Deux-Portes). Sur ce lieu l'affaire s'engagea : elle dura un jour entier. Les Musulmans de Syrie étaient à peine une poignée d'hommes devant les bataillons réunis des Croisés et des Égyptiens, et pourtant le champ de bataille resta aux premiers avec tous les honneurs de la journée.

Depuis ce jour ce fut dans la Haute et Basse-Égypte une longue série de combats partiels avec des succès balancés. A chaque heure, de nouveaux Chrétiens accouraient au pillage de l'Égypte, et le Khalyfe avait plus à souffrir de ses alliés que de ses ennemis.

Enfin un traité fut signé, par lequel le général de l'Atabek et le roi franc consentirent à évacuer l'Égypte, et à en retirer simultanément toutes leurs troupes. Une petite garnison de Chrétiens devait seule rester au Kaire pour servir de garantie à quelques stipulations d'argent.

Cet accord s'exécuta : Amaury prit la route de Jérusalem ; Chyrkouéh et son neveu Salâh-

éd-dyn retournèrent à Damas. Mais à peine le dernier soldat syrien venait-il de dépasser la frontière d'Égypte que le roi chrétien y rentra à l'improviste, assiégea de nouveau Belbeys, massacra les habitans et livra la ville à l'incendie et au pillage.

A ces nouvelles, l'effroi se répandit dans tout le Kaire ; on désespéra de résister sans secours étrangers, et, comme quelques mois avant, on avait invoqué l'appui des Croisés contre l'Atabek, on implora cette fois l'Atabek contre les Croisés.

Nour-éd-dyn ne se fit pas attendre ; il détacha de nouveau Chyrkouéh avec des troupes d'élite. Pendant l'intervalle qui s'écoula entre la demande et le secours, Amaury aurait bien pu s'emparer de la capitale ; mais il paraît que ce roi, à l'insu de ses principaux chevaliers, aurait désiré s'épargner l'occupation précaire de l'Égypte, et qu'il ne cherchait alors qu'à faire marchander son éloignement par le Vizir. Sans cette donnée, on expliquerait difficilement pourquoi il affecta une marche aussi lente : dix jours furent employés à faire une douzaine de lieues.

Cette tactique de cupidité personnelle réus-

sit mal à Amaury ; elle ruina les affaires des Croisés. Le sac de Belbeys avait retenti dans la vallée du Nil. Le Kaire, prévoyant un pareil sort, était prêt à se défendre, et, pour empêcher les Francs de prendre position à Fostat, le Vizir venait de donner l'ordre d'incendier cette ville qui brûla durant cinquante-quatre jours. Dans tout le Delta, sur la double branche du fleuve, les populations étaient en armes, et les vaisseaux qui portaient des renforts aux Croisés ne purent dépasser Damiette. Voyant bien que le temps était pour lui, Chaouer chercha à amuser le roi de Jérusalem par de magnifiques promesses d'argent : il offrit à l'avare Amaury un million de dynars, à compte desquels cent mille furent versés. A ces conditions, l'armée chrétienne rétrograda jusqu'à Belbeys, malgré les murmures des soldats qui avaient rêvé la dévastation des palais du Kaire et le viol des Musulmanes : mais là, le roi Amaury rencontra Chyrkouéh qui l'attaqua vigoureusement, le mit en déroute et le rejeta hors du territoire égyptien.

Après cette victoire décisive, Chyrkouéh fit son entrée au Kaire le 7 de Raby-êl-tàny de l'an 564 de l'hégire (janvier 1169) : il visita

sur-le-champ le khalyfe êl-Added qui le combla d'honneurs, au point d'éveiller les défiances du Vizir.

Ces défiances n'étaient pas sans motif : depuis quelque temps, il y avait en effet entre l'atabek de Damas et le souverain fatimite des pourpalers confidentiels où le Vizir avait été sacrifié. Chyrkouéh devait remplacer le ministre et faire dominer au Kaire l'influence du prince de Syrie. Le meurtre de Chaouer servit de prélude à l'exécution de ce plan; et le général vainqueur fut installé au poste de sa victime. Il n'en jouit que deux mois, et, à sa mort, son neveu Yousouf Salâh-êd-dyn fut choisi pour le remplacer.

Suivant la coutume adoptée à cette époque par les princes, et depuis peu usurpée par les vizirs eux-mêmes, Salâh-êd-dyn prit, en entrant en fonctions, le surnom honorifique d'*él-Melek-él-Násser* (le roi victorieux).

Jeune encore, sans influence acquise, ce ministre n'obtint peut-être les préférences du Khalyfe que parce qu'il lui sembla propre à faire meilleur marché des hautes prérogatives de son poste. Mais Salâh-êd-dyn n'était pas d'un caractère à souffrir des conditions : ferme et

habile à la fois, il se créa par ses largesses un appui dans l'armée syrienne, et se fonda un pouvoir aussi indépendant, aussi absolu que celui de ses prédécesseurs.

Cependant l'alarme était au camp chrétien. La dernière guerre avait abouti à livrer l'Égypte au patronage de l'atabek de Damas. Nour-êd-dyn pouvait abriter ses flottes dans le port d'Alexandrie, inquiéter les côtes syriennes, arrêter les convois d'Europe et ruiner toutes les ressources du royaume de Jérusalem. Un tel état de choses demandait de promptes mesures. On tint un grand conseil dont le résultat fut d'envoyer l'archevêque de Tyr Frédéric, avec Jean, évêque d'Acre, réclamer les secours des rois de France, d'Angleterre, de Sicile et des autres princes chrétiens. A cet appel, nul ne répondit dans l'Occident; l'empereur grec envoya seul une flotte de cent cinquante grandes galères, chargées de munitions, de machines et de troupes nombreuses.

D'Asqalân, son rendez-vous général, l'armée franco-grecque marcha sur Farâmah où sa flotte était à l'ancre, et vint camper ensuite devant Damiette au mois de Safâr de l'an 565 de l'hégire (novembre 1169).

Amaury croyait que la ville ne résisterait pas à un assaut ; mais ses soldats ayant été vivement repoussés, il fallut former des lignes de siége. Le siége ne réussit pas mieux ; les machines de guerre des Chrétiens furent battues par des machines de force supérieure ; et quand, arrêtée devant la place, l'armée franco-grecque voulut se procurer des vivres en remontant le fleuve, une forte chaîne qui barrait le Nil arrêta ses chaloupes. Bientôt la disette fut affreuse dans le camp des Croisés ; elle amena des querelles violentes entre les Grecs de Constantinople et les Francs de Syrie. Pour surcroît de maux, des pluies d'ouragan détruisirent les travaux et inondèrent les tentes des assiégeans, en même temps qu'un brûlot vint incendier la flotte grecque groupée en une seule masse pour résister à la tempête et au courant. Enfin, après cinquante jours d'efforts stériles, l'armée coalisée leva le siége de Damiette, et Salâh-êd-dyn, accouru du Kaire en toute hâte pour combattre, trouva la place libre d'ennemis.

L'année suivante, il voulut toutefois prendre une revanche sur Amaury. Entré en Palestine à la tête d'un corps considérable, il ren-

contra devant la citadelle de Dâroun le roi de Jérusalem, le défit, et s'empara de Ghazzah où il mit garnison musulmane.

Ce succès extérieur ayant consolidé sa puissance, il songea à réaliser une des pensées favorites de Nour-êd-dyn. Les Khalyfes fatimites étaient alors réduits au dernier point de nullité : pouvoir exécutif, influence militaire, toute la partie positive de leur rôle souverain leur avait échappé ; ce qui leur restait se réduisait à une autorité religieuse, en vertu de laquelle leur nom figurait encore dans la prière publique. Cette dernière prérogative allait leur être ravie ; Nour-êd-dyn avait ordonné à Salâh-êd-dyn de substituer le nom du khalyfe abbasside êl-Mostady-be-âmr-illah à celui du khalyfe fatimite êl-Added.

Salâh-êd-dyn, il faut le dire, hésita longtemps. Il lui répugnait de porter ce dernier coup à un vieillard moribond ; et d'ailleurs il craignait que les populations égyptiennes ne vissent ce changement de mauvais œil. Enfin, sur les instances de l'Atabek, la déchéance solennelle des Fatimites fut prononcée dans la principale mosquée du Kaire ; et telle était alors l'impopularité de cette dynastie, si fêtée à ses

débuts, que pas une voix ne s'éleva pour la défendre. Le premier vendredi de Moharrem, l'an 567 de l'hégire (1171), un émyr persan vint faire le *khotbéh* au nom des Abbassides : cette solennelle déclaration passa inaperçue dans une ville qui, depuis deux cent sept ans, ne relevait plus de Bahgdâd. Pour mourir ainsi sous une simple formule, les Fatimites devaient avoir perdu toute racine dans le pays.

Êl-Added ne sut rien pourtant de cet acte décisif. Il s'éteignait alors ; et Salâh-êd-dyn ne voulut pas troubler le peu d'heures qui lui restaient à vivre. Êl-Added se crut Khalyfe jusqu'à sa fin. Guillaume de Tyr, toujours prodigue de calomnies envers les Musulmans, accuse le Vizir d'avoir fait tuer son maître ; cette assertion n'a de fondement que dans les haines systématiques de cet écrivain passionné. Tous les auteurs orientaux la repoussent. Salâh-êd-dyn, simple émyr, ne fut sans doute ni aussi grand, ni aussi généreux que lorsque la fortune l'eut porté au trône d'Égypte. Mais le germe des plus belles qualités existait en lui, et l'on serait mal fondé à arguer de quelques travers de jeunesse pour en tirer la conclusion d'un crime. L'émyr Salâh-êd-dyn se montra

quelquefois avide, exigeant, impérieux, dissimulé, mais des vertus capitales dominèrent ces défauts et les annulèrent.

Après la mort d'él-Added, Salâh-éd-dyn fit emprisonner les membres de sa famille, et s'installa lui-même dans le palais impérial. Les esclaves du Khalyfe furent vendus en partie et en partie donnés aux officiers syriens. On dit que des richesses immenses furent recueillies dans l'intérieur du sérail, en or et en argent, en perles et en pierreries. Une bibliothèque de cent mille volumes, remarquables par leur calligraphie [1], figurait dans les appartemens intérieurs.

La nouvelle de ce double événement parvint bientôt à Damas et à Baghdâd. Désormais l'Islamisme revenait à l'unité de croyance, et ne reconnaissait plus qu'un seul Khalyfe. Aussi, comme gage de reconnaissance, él-Mostady envoya-t-il à l'Atabek une pelisse d'honneur avec deux épées, insignes de sa puissance sur l'Égypte et sur la Syrie; et à Salâh-éd-dyn une pièce d'étoffe noire destinée

[1] Quelques manuscrits conservés à la bibliothèque de Leyde portent des annotations arabes qui semblent prouver qu'ils ont fait partie de cette bibliothèque.



à parer la tribune des mosquées de la couleur abbasside.

Ainsi mourut, caduque, énervée, sans avoir eu même les honneurs d'une catastrophe, cette dynastie des Fatimites qui, moins de trois siècles auparavant, était sortie si vigoureuse des rochers de l'Atlas : elle périt étouffée dans un harem, impuissante, détrônée entre deux prières; elle qui avait régné sur deux parties du monde, et fondé une capitale magnifique, elle tomba, au premier mot d'un soldat kurde, venu de la Haute-Asie, sans lutter, sans crier à l'aide; parce que depuis cinquante ans la foudre l'avait atteinte, et qu'il suffisait de la toucher du doigt pour qu'elle s'en allât en poussière.

—

CHAPITRE XII.

Dynastie des Ayoubites. — Salâh-èd-dyn. — Mort de Nour-èd-dyn. — Usurpation de Salâh-èd-dyn. — Ses conquêtes en Syrie. — Guerre avec les Francs. — Le gouverneur d'Égypte Bohâ-èd-dyn. — Construction de la citadelle du Kaire. — Hostilités avec le prince de Moussoul. — Campagnes contre les Chrétiens. — Prise de Jérusalem. — Mort de Salâh-èd-dyn. — Avènement de son fils èl-Melek-èl-Azyz. — Son petit-fils èl-Melek-èl-Mansour, èl-Melek-èl-Adhel, son frère, sont tour à tour sultans d'Égypte. — Débarquement des Croisés à Rosette. — Sixième Croisade. — Siége de Damiette. — Èl-Mélek-èl-Kâmel, sultan d'Égypte. — Évacuation de l'Égypte par les Croisés. — Èl-Melek-èl-Adel II, èl-Melek-èl-Sâleh, sultans d'Égypte. — Gardes de Mamlouks. — Guerres en Syrie. — Septième Croisade. — Louis IX. — Siége et prise de Damiette. — Mort d'èl-Melek-èl-Sâleh. — Combat de Mansourah. — Défaite des Chrétiens. — Avènement d'èl-Melek-èl-Moazzem. — Sa mort.

La déchéance de la dynastie fatimite livrait l'Égypte au sultan Nour-èd-dyn, déjà maître de la Syrie presque tout entière, d'une grande partie de l'Arabie, de l'Asie-Mineure et de la Mésopotamie. C'était en son nom que Salâh-





êd-dyn avait pris possession de la contrée, où il ne se donnait que pour le lieutenant de l'Atabek. Dans les premiers jours de son administration, il n'affecta rien au-dessus de son titre, se borna à pacifier le pays et à faire justice de quelques sourdes et impuissantes menées du parti fatimite. Les dignités de l'État, les fonctions publiques passèrent entre des mains dévouées, et la secte des Chafeytes, forte d'une protection ouverte, consolida, par son influence religieuse, la réforme politique opérée contre les Alides.

Mais de pareils soins ne suffirent pas longtemps à l'humeur ambitieuse du jeune délégué: se sentant mieux affermi de jour en jour, il déguisa mal des velléités d'indépendance, et la prudence de Nour-êd-dyn s'en effaroucha. Dès l'an 567 de l'hégire (1171), l'ordre fut envoyé de Damas, au gouverneur du Kaire, de se rendre en Syrie avec le gros des troupes égyptiennes. Le prétexte était un besoin de renfort contre les Chrétiens; le motif, une défiance au sujet de Salâh-êd-dyn. Ce dernier feignit d'obéir : il accepta le rendez-vous, mais il ne s'y trouva point, et se retrancha derrière une excuse peu valable.

Toutefois, plus impérieusement sommé par son maître, le gouverneur d'Égypte voulut pressentir les dispositions de ses émyrs dans un cas de rupture. Il les assembla, ainsi que les membres de sa famille. Déjà son jeune et bouillant neveu Taky-êd-dyn parlait de révolte et de guerre immédiate, quand Ayoub, le père de Salâh-êd-dyn lui coupa la parole: « Je suis votre père, dit-il, voici votre oncle: » croyez-vous avoir ici de meilleurs amis que » nous? — Non, certes, répliqua Salâh-êd-» dyn. — Eh bien! continua Ayoub, sachez » que si votre oncle et moi nous étions en pré-» sence de Nour-êd-dyn, nous nous prosternerions à ses pieds; s'il nous commandait » de vous trancher la tête, nous lui obéirions. » Jugez de ce que feraient ceux qui ne sont » pas vos parens. Ce pays appartient à Nour-» êd-dyn; vous n'êtes que son lieutenant; il » peut vous renvoyer ou vous conserver: il est » le maître. » Puis se tournant vers les émyrs: « Nous sommes, ajouta-t-il, les esclaves de » Nour-êd-dyn; il peut disposer de nos vies. »

L'assemblée se sépara; et alors Ayoub reprocha à son fils son imprudente démarche vis-à-vis de ces émyrs qui allaient le desservir

auprès de Nour-êd-dyn ; il l'engagea à désarmer la sévérité de l'Atabek par une démarche de paix et des paroles de soumission. Salâh-êd-dyn se rendit au conseil paternel, et le sultan de Damas, occupé d'ailleurs à combattre les Chrétiens, accepta comme sincères ces promesses d'obéissance.

Mais ce n'était là qu'une trève plâtrée : entre le chef et le subalterne, trop de motifs de défiance avaient existé pour que leurs rapports ultérieurs ne s'en ressentissent pas. Dans ses guerres contre les Chrétiens, Salâh-êd-dyn se fût gardé de ne pas secourir l'Atabek ; mais il avait soin d'opérer par diversions lointaines, et de telle sorte que jamais il ne se trouvât sous la main et à la portée du sultan de Damas. Cette soupçonneuse réserve allait provoquer une catastrophe ; et déjà Nour-êd-dyn marchait vers l'Égypte avec une armée considérable, quand la mort le surprit le 8 de Ramadân de l'an 569 de l'hégire (12 avril 1174). Cet événement changea tous les rôles. Le fils de l'Atabek, êl-Melek-êl-Sâlèh-Ismayl, âgé de onze ans, ayant été proclamé, sous la régence de l'émyr Chems-êd-dyn, nul ne songea plus à l'invasion projetée : chacun regarda autour

de soi et s'occupa de ses propres affaires. Salâh-êd-dyn comprit avant tous les autres combien les chances lui étaient devenues favorables. Malgré son mécontentement de voir remises en d'autres mains que les siennes la tutelle et la régence, il envoya à Damas son acte d'adhésion au nouveau règne, et en signe d'obéissance il y ajouta même quelques dynars frappés en Égypte au type du jeune souverain. Mais pendant qu'il simulait à l'égard du successeur de Nour-êd-dyn des formes soumises, il prenait vis-à-vis des émyrs et du tuteur du prince une attitude de supériorité et de menace. « Je vais me rendre à Damas, disait-il, » et je vous traiterai comme des hommes tur-» bulens et dangereux. »

Il arriva en effet presque aussitôt que sa dépêche, et le lendemain les dignitaires, qui avaient confisqué l'autorité à leur profit, furent obligés de prendre la fuite. Non content de ce coup d'État dans le palais, Salâh-êd-dyn voulut encore faire justice de quelques révoltes partielles des émyrs provinciaux. Ainsi il reprit tour à tour, par la force des armes, Hémesse, Hamah, Baryn, Salamiah, Telt-Khated, Baalbek et Rohâ. Mais à mesure que les villes

s'ouvraient devant ses armes, le prince d'Égypte se sentait de plus en plus disposé à garder pour lui ses conquêtes, au lieu de leur faire faire retour à êl-Melek-êl-Sâlèh. Il démasqua enfin ses plans; et dès-lors commence une rupture ouverte. Retiré dans Alep, le sultan appela à son secours Seyf-êd-dyn, roi de Moussoul. Un combat décisif eut lieu près de Hamah, le 19 de Ramadân l'an 570 de l'hégire (1175), et Salâh-êd-dyn resta maître à la fois du champ de bataille et du trône de Nour-êd-dyn. Depuis ce jour, la prière solennelle se fit sous son nom dans la Syrie comme dans l'Égypte; une nouvelle dynastie fut fondée, celle des *Ayoubites*.

Par cette prise de possession, les Chrétiens devenaient pour le nouveau sultan des ennemis directs et dangereux. Déjà, profitant de la dernière guerre civile, les Croisés avaient débordé sur le territoire de Damas, décimant les populations par le fer, ou les emmenant prisonnières. Salâh-êd-dyn revint sur eux et purgea ses États de leur présence; il échelonna sur ses frontières des corps d'observation, et retourna ensuite au Kaire, où gouvernait pour lui un agent dévoué, un eu-

nuque nubien, l'émyr Bohâ-êd-dyn-êl-Assady.

Dans le cours de ces événemens lointains, ce délégué s'était occupé d'améliorations intérieures. Il avait veillé à l'entretien des meqyâs, des routes et des canaux négligés trop long-temps : il avait commencé près de Gizeh un pont de quarante arches, dont quelques-unes subsistent encore. Mais l'œuvre capitale du ministre était un projet de citadelle, dans laquelle le palais du souverain de l'Egypte devait se trouver à l'abri d'une révolte intérieure et d'une agression étrangère.

Le plan en fut jeté sur le versant nord-ouest du mont Moqattam, sur de vieilles ruines du temps des Toulonides, que l'on nommait *Qasr-êl-Haouâ* (le château de l'air). Les historiens contemporains racontent que, pour s'assurer de la salubrité du local, Salâh-êd-dyn y laissa pendant plusieurs jours de la viande exposée à l'air libre ; et la preuve fut acquise, ajoutent-ils, qu'elle s'y conservait sans putréfaction vingt-quatre heures de plus que dans tout autre endroit du Kaire.

La citadelle projetée et bâtie à cette époque est celle qui existe encore au même lieu : elle a gardé de nos jours son nom primitif de *Qa-*

lah-él-Gebel (forteresse de la montagne). On y voit le puits si profond que Salâh-êd-dyn y fit creuser, et le palais qui l'avoisine. L'un s'appelle le *puits de Joseph*, l'autre le *Divan de Joseph*, du nom de *Yousouf*, qui était celui de Salâh-êd-dyn. Il faut rapporter à la même date et à la même étymologie les *greniers de Joseph*, vastes enclos situés à Fostat, et destinés au dépôt des grains provenant des contributions de la Haute-Égypte.

De la construction d'une citadelle, on fut amené à un projet d'enceinte fortifiée. L'exécuter d'une manière complète, en liant par un mur continu l'ancienne Fostat au Kaire, eût été trop long, trop dispendieux : on se borna à élever des remparts autour de la ville des Fatimites, et à la réunir par un système de défense à la citadelle qui la dominait.

Ces travaux du reste ne s'achevèrent pas sans provoquer des mécontentemens. Pour les exécuter, il fallut démolir des mosquées et des tombeaux, procéder à des expropriations de maisons et de jardins, grever les habitans de taxes et de contributions nouvelles. On cria à la profanation et au despotisme ; mais tout se borna à des cris. Seulement la rancune popu-

laire voulut éterniser sa vengeance contre l'auteur de ces innovations. Bohâ-êd-dyn fut surnommé *Qarâ-qouch* (l'oiseau noir); et ce nom, devenu depuis un objet de risée, s'est acquis dans l'Orient une célébrité analogue à celle du Polichinelle napolitain. Aujourd'hui encore les badauds du Kaire se délectent sur la place de Roumeyléh aux lazzis du *Qarâ-qouch*, sans se douter que son patron originaire a été un ministre de Salâh-êd-dyn.

Ces travaux de défense intérieure n'étaient pourtant que secondaires aux yeux d'un souverain qui avait en Syrie deux adversaires à combattre : les Chrétiens d'une part, de l'autre les princes de Moussoul. L'an 573 de l'hégire (1177) fut tout rempli de combats contre les premiers, que guidait alors Reynaud de Châtillon, combats dont l'issue eût été fatale aux Musulmans sans une division entre le comte de Flandre et celui de Tripoli; quant aux seconds, après leur avoir tour à tour enlevé Alep, Rakkah, Nisihyn, Saradj, Khahour, Sandjar, Haram, Salâh-êd-dyn vint camper devant Moussoul, leur capitale, et la seule ville qui leur restât.

Là, bloqué en l'an 581 de l'hégire (1185), le

roi Azz-êd-dyn fit meilleure contenance: le sultan de Damas et d'Égypte, attaqué alors d'un mal sérieux, aima mieux entrer en arrangement avec son ennemi, contracter avec lui, que le dépouiller. La paix fut conclue: Moussoul et son territoire retournèrent à Azz-êd-dyn, mais à la condition qu'il se reconnaîtrait pour vassal de Salâh-êd-dyn, et l'assisterait dans toutes ses guerres. Ce pacte termina la lutte, et s'exécuta scrupuleusement.

Dès-lors Salâh-êd-dyn n'eut plus que les Francs à combattre. Il leur prit successivement, dans l'an 583 de l'hégire (1187), et dans le cours des années qui suivirent, Tabaryéh, Kaysaryéh, Hayfâh, Safouryéh, Chokayl, Foulah, Yafâ, Talnyn, Saydah, Beyrout, Dyak, Djobayl; puis après la grande bataille d'Hirthyn, où le roi Guy de Lusignan et le grand-maître du Temple furent faits prisonniers, le prince musulman marcha vers Akkah (Acre), la réduisit, et vint déployer ses tentes autour de Jérusalem. La ville sainte résista quatorze jours, et capitula ensuite. Ce ne fut plus alors, comme aux jours de l'entrée des Chrétiens, un sac horrible, une dévastation inouïe: Salâh-êd-dyn ne voulut répondre aux barbaries des

Occidentaux que par des représailles de justice et de clémence. Il renvoya sans rançon les Croisés qui ne pouvaient en payer, permit aux Syriens et aux Grecs le séjour de la ville, se contenta de rendre à l'Islamisme les mosquées dont on avait fait des églises; et pour toute taxe imposa les habitans à raison de dix dynars par homme, cinq dynars par femme, et deux dynars par enfant. A la suite de ce traité, les Chrétiens évacuèrent la ville sainte le vendredi 17 de Regeb 583 (2 octobre 1187), après vingt-huit ans de possession.

Bientôt les autres villes de la Syrie ouvrirent leurs portes au vainqueur de Jérusalem: Sour, défendue par Conrad, lui résista seule. De toutes parts les Croisés étaient battus, acculés, réduits à demander grâce, et Salâh-êd-dyn, presque fatigué de vaincre, leur accorda une trève en 587 de l'hégire (1191). Dans les négociations qui en furent la suite, une étrange alliance faillit avoir lieu. C'était celle de la sœur du roi Richard avec le frère du sultan d'Egypte, êl-Melek-êl-Adel-Seyf-êd-dyn. La princesse apportait en dot Saint-Jean-d'Acre que les Croisés venaient de reprendre; Salâh-êd-dyn cédait aux époux le royaume de Jéru-

salem, et cet hymen devait fonder une paix durable entre les Musulmans et les Chrétiens. Déjà, le croirait-on! tout était conclu, le roi d'Angleterre avait consenti, et les princes croisés allaient signer au contrat, quand les scrupules religieux des évêques prévalurent et firent avorter l'alliance.

Ce fut vers ce temps de négociations que Salâh-êd-dyn mourut à Damas le vendredi 27 de Safar de l'an 589 de l'hégire (1193). Doué des plus nobles qualités, généreux, grand, loyal, humain, ce sultan laissa en Égypte et en Syrie les plus glorieux souvenirs. Sa conduite dans la guerre fut toujours si empreinte de clémence et de modération, que les chroniqueurs européens, les plus partiaux, les plus fanatiques, n'ont pu lui refuser leurs éloges. Dans l'Orient sa mort fut déplorée par un deuil public; et les princes voisins accoururent à Damas pour assister à ses funérailles. A sa mort son coffre particulier ne contenait que quarante-sept dirhems (60 francs), tant sa libéralité était grande, ses aumônes larges et prodiguées à tous, Juifs, Musulmans ou Chrétiens. Durant sa dernière maladie, il avait voulu que l'on promenât dans la ville son linceul mor-

tuaire, en criant à haute voix : « Voilà ce que » Salâh-êd-dyn, vainqueur de l'Orient, emporte » de ses conquêtes. »

Salâh-êd-dyn laissait en mourant seize fils et une fille. Cette dernière épousa son cousin Nâsser-êd-dyn, fils de Seyf-êd-dyn, surnommé depuis êl-Melek-êl-Kâmel. Quant aux fils, ils se partagèrent les vastes États de leur père; mais treize d'entre eux se contentèrent de petits apanages, et la grande répartition eut lieu entre les trois autres.

L'aîné de tous, Nour-êd-dyn-Aly, surnommé êl-Melek-êl-Afdal, eut en partage le royaume de Damas, les côtes maritimes, Jérusalem, Bosrâ, Baneas et la Basse-Syrie.

A Gayath-êd-dyn-êl-Ghazy, qui prit le nom d'êl-Melek-êl-Dâher, échurent Alep et la Haute-Syrie.

Émad-êd-dyn-Othmân conserva l'Égypte, où il régna sous le nom d'êl-Melek-êl-Azyz.

Ces trois princes furent les fondateurs des trois branches ayoubites de Damas, d'Alep et d'Égypte. Quant aux autres princes, tout en conservant leurs fiefs, ils furent obligés de se rattacher par un acte de vasselage aux trois grandes dynasties reconnues.

Êl-Melek-êl-Adel-Seyf-êd-dyn-Abou-Beker, frère de Salâh-êd-dyn, et êl-Melek-êl-Mansour-Nasser-êd-dyn, son petit-fils, gardèrent, l'un Karak et Choubek, l'autre Hamah, Salamyah, et Manbedj. D'autres princes eurent, aux mêmes conditions, Baalbek, Edesse, Rohbah, Palmyre et la province de l'Yemen.

Ainsi divisé, l'empire ayoubite pouvait néanmoins retrouver son unité pour une défense solidaire. Dans le début, les co-partageans s'entendirent; ils repoussèrent en commun les attaques des princes de Mossoul : mais bientôt, de petites rivalités étant survenues, non-seulement tout accord fut détruit, mais la guerre commença entre les branches ayoubites.

Dès l'an 592 de l'hégire (1196), êl-Melek-êl-Adel-Seyf-êd-dyn complota avec son neveu êl-Melek-êl-Azyz, sultan de l'Égypte, pour dépouiller êl-Melek-êl-Afdal de son royaume de Damas. En effet, les deux agresseurs marchèrent vers la Syrie, et envahirent les États du malheureux sultan. Vainement êl-Melek-êl-Afdal s'adressa-t-il au khalyfe de Baghdâd êl-Nasser-le-dyn-illah : l'influence des Abbassides s'annulait de plus en plus; ils avaient peine alors à se défendre et à se maintenir eux-mêmes.

Èl-Melek-êl-Azyz régna donc alors sur l'Égypte à la fois et la Syrie; mais il ne jouit pas long-temps de son usurpation; il mourut au Kaire l'an 595 de l'hégire le 21 de Moharrem (22 novembre 1198), après un règne de six ans.

Les historiens arabes ne sont pas d'accord sur le caractère de ce prince; les uns en font un prodigue, d'autres un avare. A en juger par un fait de son règne, la dernière des deux imputations paraît être la plus vraie. Ce fut lui en effet qui, dans l'espoir d'y recueillir un trésor caché, commença la démolition de l'une des grandes pyramides, celle que les Arabes nomment *él-Ahmar* (la rouge). Des milliers de travailleurs furent employés à cette œuvre de vandalisme; pendant huit mois entiers ils cherchèrent à entamer au vif le colosse de pierre, mais ils parvinrent à peine à détruire une partie du revêtement et à ébrécher la pyramide. Après d'énormes dépenses faites, le sultan renonça à sa folle entreprise.

Un pareil acte n'avait toutefois rien en lui-même qui froissât les populations égyptiennes; mais un ordre de police, par lequel êl-Melek-êl-Azyz interdit les fêtes qui accompagnaient l'ouverture du Khalyg et l'inondation du Kaire,

blessa au vif les habitans de cette ville : peu s'en fallut que ce futile motif ne provoquât un mécontentement sérieux.

A êl-Melek-êl-Azyz succéda son fils, inauguré à l'âge de huit ans sous le nom de êl-Melek-êl-Mansour. Son tuteur fut d'abord le sultan détrôné de Damas, êl-Afdal; mais bientôt accourut êl-Melek-êl-Adel qui, assisté de troupes nombreuses, fit valoir ses droits de grand-oncle du pupille, et d'oncle du tuteur lui-même. La force en décida; puis, l'an 596 de l'hégire (1200), êl-Melek-êl-Adel, las d'un rôle secondaire, se substitua au prince mineur et se fit sultan d'Égypte, réunissant ainsi dans une seule main presque tout l'empire ayoubite.

Pendant ces guerres entre Musulmans, les Chrétiens, écrasés par Salâh-êd-dyn, avaient relevé la tête. Après la troisième croisade proclamé par Philippe-Auguste de France et Henri II d'Angleterre, en l'an 1188 de Jésus-Christ (584 de l'hégire), étaient survenues la quatrième croisade en 1195 (592), à l'instigation de l'empereur Henri VI et du pape Célestin III; et enfin une cinquième, prêchée par Innocent III en 1198 (595), et à laquelle pri-

rent part des volontaires de tous les pays, Français, Allemands et Vénitiens.

L'arrivée de ces nouveaux bataillons força êl-Melek-êl-Adel à se porter avec des troupes nombreuses jusqu'au pied du mont Thabor, mais une diversion menaçante le rappela bientôt dans la vallée du Nil. Une flotte chrétienne venait d'opérer un débarquement sur la plage de Rosette; ne rencontrant point d'obstacle à ses progrès, elle avait poussé jusqu'à Fouéh, l'avait prise et livrée au pillage. Pour cette fois, êl-Melek-êl-Adel parvint à acheter l'évacuation de l'Égypte par la cession de Yafâ, de Lydda et de Ramléh; mais cette trève passagère, ce répit obtenu par transaction ne devaient durer que jusqu'à la sixième croisade, qui jeta dans l'Orient, en 1213 de Jésus-Christ (610 de l'hégire), des hordes de soldats fanatiques et tumultueux.

La Syrie à cette époque fut inondée de Chrétiens : débarqués en désordre et sur des points divers, ils parvinrent à couper êl-Melek-êl-Adel de sa ligne de communication avec l'Égypte; et pendant qu'une partie de ces Européens tenait le sultan en échec dans les plaines de Safar, le reste filait vers l'isthme de Suez,

et allait mettre le siége devant Damiette au mois de Raby-êl-âouel en 615 de l'hégire (1218). A cette nouvelle, le fils d'êl-Adel, gouverneur de l'Égypte en son nom, vola au secours de cette place; il allait prendre l'offensive contre l'armée des Francs quand il reçut l'avis de la mort de son père, expiré en Syrie à l'âge de soixante-quinze ans, le 7 Gemady-êl-tâny de l'an 615 de l'hégire (1218).

Él-Melek-êl-Adel-Seyf-êd-dyn, que nos historiens appellent *Safadin*, n'était pas un prince dépourvu de belles et nobles qualités. Courageux et infatigable, opiniâtre dans ses projets, il fut encore passionné pour la justice, doux, bienveillant et généreux. Voici ce qu'on lit à son sujet dans une vieille chronique : « Saphadin » quand il chevauche si a son chief couvert d'un » sanit vermeil...... Selon les coustumes de ses » ancesseurs (il) ne veult pas montrer son vi- » sage par dix fois en l'an. Quand aulcuns rois » ou princes de terre envoye à li son mes- » saige, si le reçoit-l'en le premier jor ès se- » cond étage de son palais. Là a serjans armés » bien deux cents Turcs. Au second jor si à li » sires son druguement (interprète) appareillé » devant li qui il demande qui il quiert, que il

» veult dire; et li messaige li dict l'achoison de » sa voye et que il veult dire : li druguement » le reconte à son seigneur; car devant un » tiers jours ne peut nus approchier de lui. »

Laissant seize fils après lui, adolescens déjà illustres dans les armes, êl-Melek-êl-Adel devait croire que l'un d'eux arriverait au trône sans contestation. Il fallut pourtant combattre. La soldatesque s'était enthousiasmée pour un émyr kurde, et le fils aîné du sultan mort courait la chance d'une exclusion, quand le prince de Damas, son frère, vint à son secours. C'était êl-Melek-êl-Moazzem-Charf-êd-dyn, que nos chroniqueurs nomment *Coradin*. Il rétablit dans ses droits le prétendant légitime qui fut inauguré sous le nom d'êl-Melek-êl-Kâmel.

Les Francs, au milieu de ces troubles de succession, poursuivaient avec vigueur le siége de Damiette. La tour *de la Chaîne* était tombée en leur pouvoir, et la ville fut emportée enfin après treize mois de tranchée, le 10 de Ramadân de l'an 616 de l'hégire (novembre 1219). Enhardie par ce succès, l'armée chrétienne marcha droit au Kaire; mais elle rencontra sur sa route êl-Melek-êl-Kâmel, qui avait groupé toutes ses forces près de Mansourah sur le Nil. Devant

cette ville un combat eut lieu : il se prolongea pendant une journée entière, tant sur le rivage que sur le fleuve, avec un acharnement opiniâtre et des succès balancés. La fortune menaçait de tourner contre les Égyptiens, quand tous les sultans de Syrie et d'Arabie répondirent à l'appel de détresse du sultan attaqué. Les princes de Damas, de Hamah, de Baalbek et de Hémesse, arrivèrent à Mansourah avec des renforts considérables.

Plus rassuré, êl-Melek-êl-Kâmel songea d'abord aux négociations. Il fit offrir, en retour de l'évacuation du territoire égyptien, Jérusalem, Asqalân, Tabâryéh, Latakiéh, Djebeléh et quelques autres places. Mais les chefs croisés se montrèrent intraitables : ils firent des conditions impossibles. Mal leur en prit, car quelques jours après, cernés de tous côtés par les auxiliaires du sultan d'Égypte, surpris par la brusque inondation des terres, ils furent obligés à leur tour de sacrifier leurs avantages, et de signer, le 7 Regeb 618 (fin d'août 1221), leur évacuation pure et simple. Des ôtages s'échangèrent : le sultan livra son propre fils, et les Croisés donnèrent le gouverneur de Saint-Jean-d'Acre et le légat du pape.

Les résultats de cette campagne annulaient pour long-temps l'influence chrétienne. Pour s'affranchir mieux de toute crainte de ce côté, êl-Melek-êl-Kâmel céda, vers 626 de l'hégire (1229), à l'empereur Frédéric II, qui venait d'arriver en Palestine, Betléhem, Nazareth, Sidon et Jérusalem, lieux saints peu importans par eux-mêmes, mais qui servaient trop souvent de motif et de prétexte aux hostilités. Quand ce sacrifice eut été fait aux Infidèles, êl-Melek-êl-Kâmel chercha à s'en dédommager par des conquêtes sur les Croyans et sur sa propre famille. Il attaqua son frère êl-Melek-êl-Moazzem, prince de Damas, qui mourut au début de la guerre, déposséda son jeune fils, de concert avec son autre frère le prince d'Alep, êl-Melek-êl-Achraf; et, après la mort de ce dernier, survenue en 635 de l'hégire (1238), il parvint à réunir sur sa tête les trois grands royaumes ayoubites, du Kaire, de Damas et d'Alep. Il en jouit peu : la mort le surprit au mois de Regeb de la même année après un règne de vingt ans. C'est lui que nos historiens nomment *Mélédin ;* et les annalistes de l'Orient le dépeignent comme un prince grand et magnifique, plein d'énergie et de sagacité : l'Égypte

lui dut une diminution d'impôts, et le Kaire de nombreux embellissemens. Êl-Melek-êl-Kâmel aimait les arts et favorisait les lettres : un cadeau qu'il fit à Frédéric indiquerait même que les Arabes étaient à cette époque très-avancés en mécanique. Le sultan donna à l'empereur une tente à plusieurs appartemens, dans l'un desquels le plafond représentait le ciel et les astres mis en jeu par des ressorts secrets.

Quand la mort d'êl-Melek-êl-Kâmel fut connue au Kaire, les émyrs prêtèrent serment de fidélité à son fils Seyf-êd-dyn-Abou-Beker, qui s'appela êl-Melek-êl-Adel II ; la vice-royauté de Mésopotamie fut confiée à son frère êl-Melek-êl-Sâlèh, qui, pour se rapprocher de l'Égypte, la céda bientôt à êl-Melek-êl-Djouad en échange du gouvernement de Syrie. Mais après deux ans d'épreuve, le sultan d'Égypte ne s'étant fait connaître que par une vie honteuse et dissolue, il fut déposé par les émyrs le 8 Dou-l-hagéh 637 (1240) : la voix publique appela au trône son frère le vice-roi de Damas, et êl-Melek-êl-Sâlèh fut inauguré au milieu d'acclamations universelles.

En montant sur le trône où l'avaient placé les émyrs, ce prince chercha à se défendre lui-

même de leur pouvoir, en se composant une garde de soldats dévoués. Il les choisit au milieu d'un grand nombre d'esclaves venus du Turkestan, et les enrégimenta sous le nom de *Mamlouks*.

« Celle joene gent, dit le Sire de Joinville,
» estoient appelez Bahariz et portoient les armes
» au Soudanc; et les armes estoient d'or, fors
» que tanct que il y auoit difference, c'est à sa-
» uoir ensignes vermeilles, roses, ou bendes ver-
» meilles, en oisiaus, ou autres que ils metoient
» sus armes d'or, teles comme il leur plesoit : et
» ceste gent que je vous nomme, appeloit l'en
» de la Haulequa [1] comme diriez Archiers de la
» garde du Roy; car les Bahariz gesoient de-
» dans les tentes au Soudanc. Quant le Soudanc
» estoit en l'ôst, ceulz de la Haulequa estoient
» logiez entour les heberges le Soudanc, et
» establiz pour le cors le Soudanc garder.

» Le pris qui est en leur cheualerie si est tel
» que quant il sont si preus et si riches que il
» n'i ait que dire, et le Soudanc a poour que
» il ne le tuent ou que il ne le deshéritent, si

[1] Ce mot, que les historiens des Croisades écrivent de diverses manières, *haulequa*, *halequa*, *hauleca*, est le mot arabe *aalqâh*, qui signifie la domesticité du sultan.

» les faict prendre et mourir en sa prison, et à » leur femme et enfans tolt ce que ilz ont. Et » ceste chose fist le Soudanc du tems que nous » fumes au pays de par delà. » Telle fut dans l'origine la milice des Mamlouks qui devait plus tard envahir le trône d'Égypte.

Les premiers actes du nouveau souverain portèrent contre les hommes qui avaient servi d'instrument à son inauguration. Les émyrs à qui il devait le trône furent destitués, et êl-Melek-êd-Djouad se vit dépossédé de son gouvernement de la Mésopotamie. Ces mesures ayant soulevé quelques haines, une ligue s'ensuivit entre quelques princes syriens et les Croisés, qui déclarèrent de concert la guerre à l'Égypte. Elle durait depuis quelque temps sans résultat décisif, quand un nouvel ennemi parut sur le théâtre des hostilités.

C'étaient les Kharezmiens ou habitans du Khouarezm, que les écrivains des croisades nomment *Corasmins*. Chassées de la Haute-Asie par les armes de Tchingis-Khân (Gengiskan), qui déjà s'ébranlait pour ses conquêtes occidentales, ces tribus nomades avaient atteint les frontières syriennes, prêtes à se donner à qui accepterait leurs services. Êl-

Melek-êl-Sâlèh traita avec elles, il s'en fit des auxiliaires dans sa lutte contre les Francs et les princes syriens coalisés. Grâce à ce concours, le champ de bataille lui resta; il battit les ennemis près de Ghazzah, les poursuivit l'épée dans les reins, reprit Jérusalem et les villes littorales. Damas elle-même avait ouvert ses portes; Hémesse seule tenait. Quoique souffrant d'un ulcère à la jambe, êl-Melek-êl-Sâlèh voulut diriger les opérations en personne. Il partit du Kaire en l'an 646 de l'hégire (1248); mais il était à peine depuis quelques jours au camp de siége, quand des nouvelles fâcheuses le rappelèrent en Égypte. De nouveau les Francs étaient maîtres de Damiette.

En effet, à la tête d'une septième croisade, résolue par le concile de Lyon en l'an 1245 de l'ère chrétienne (643 de l'hégire), le roi de France lui-même, le jeune Louis IX, avait paru devant les bouches du Nil avec des vaisseaux nombreux et cinquante mille guerriers, au nombre desquels figurait l'élite de la noblesse française. Dès que ce redoutable convoi eut jeté l'ancre en-deçà du Boghaz, l'émyr Fakhr-êd-dyn, qui commandait en Égypte pour le sultan, chercha à rallier toutes ses forces disponi-

bles, afin de s'opposer à la descente ; mais rien n'avait pu vaincre l'ardeur française, ni un corps d'élite venu du Kaire, ni la vaillante tribu arabe des Beny-Kenânéh. Au moment où êl-Melek-êl-Sâlèh parvint à son camp de Mansourah, son royaume était envahi, sa ville de Damiette était prise. La colère qu'il en ressentit accéléra sa fin; il mourut peu de jours après, le 14 de Chaabân 647 de l'hégire (1249).

Cet événement fatal par lui-même devenait plus grave encore dans la circonstance. Les Chrétiens étaient au cœur de l'Égypte, et l'Égypte était sans roi : l'héritier d'êl-Melek-êl-Sâlèh, son unique fils, se trouvait alors en Syrie. Le cas était pressant : il fallait y parer par une prompte résolution. L'émyr Fakhr-êd-dyn, la reine-mère et le chef des eunuques Gemâl-êd-dyn, se consultèrent : ils sentirent que, pour sauver la contrée des mains chrétiennes et garder la couronne au successeur légitime, un moyen restait seul, celui de cacher la mort d'êl-Melek-êl-Sâlèh, et d'agir en son nom comme s'il vivait. On prit ce parti : la signature du sultan mort fut contrefaite sur les ordres officiels, et son fils appelé en toute hâte de la Syrie.

Alors eut lieu près de Mansourah, entre les Francs et les Égyptiens, le combat que nos chroniqueurs ont appelé *Combat de la Massoure*. Il fut long, opiniâtre et terrible pour les Musulmans. Leurs plus braves soldats y périrent : Fakhr-êd-dyn lui-même fut tué dans une charge où il paya vaillamment de sa personne. Sans la réserve des Mamlouks qui accourut à temps pour soutenir le gros de l'armée musulmane, cette journée donnait l'Égypte au roi de France.

Mais l'arrivée du jeune fils d'êl-Sâlèh, d'êl-Melek-êl-Moazzem-Tourân-Châh, changea la face des affaires. Le nouveau sultan d'Égypte voulut conduire lui-même ses soldats à une rencontre décisive : il attaqua les Francs sur les deux bords du Nil, tua le comte d'Artois, et captura trente-deux vaisseaux des Croisés.

Dès ce jour les choses allèrent de mal en pis pour ces derniers : n'osant plus garder l'offensive, privés de communications avec Damiette, ils proposèrent un arrangement, et, sur le refus du roi d'Égypte, ils se décidèrent à une prompte retraite. Ce mouvement fut désastreux : les Musulmans s'acharnèrent à la poursuite des Français; ils les atteignirent auprès



de Fareskour, et un engagement s'ensuivit, qui dégénéra en carnage horrible et en pleine déroute. Trente mille Chrétiens, disent les historiens arabes, restèrent sur le champ de bataille : vingt mille autres furent faits prisonniers avec le roi de France, ses chevaliers et ses princes.

A la suite de cette brillante victoire, le jeune êl-Moazzem-Tourân-Châh fut publiquement proclamé sultan d'Égypte. Il voulut célébrer son avénement par une fête solennelle sur le champ de bataille même, à Fareskour. Mais cette fête devait avoir un terrible dénouement. Irrité des désastres successifs qui avaient précédé son arrivée en Égypte, êl-Melek-êl-Moazzem avait disgracié quarante émyrs et changé plusieurs chefs de Mamlôuks. En revanche il avait comblé de faveurs et de dignités tous les courtisans venus avec lui de Mésopotamie. Ces motifs d'irritation provoquèrent une catastrophe au milieu du tumulte de la cérémonie.

Le lundi dernier jour de Moharrem 648 (4 mai 1250), les Mamlouks révoltés assaillirent la tente du sultan, qui parvint à se dérober aux premiers coups, en gagnant à la course une tour

en bois, qui commandait la rive du fleuve. Mais les révoltés mirent le feu à cet asile, et, chassé par l'incendie, êl-Melek-êl-Moazzem n'eut plus d'autre ressource que de fuir de nouveau dans la direction du Nil, avec l'espoir d'y trouver une barque. Une nuée de flèches l'arrêta sur le rivage, et un chef mamlouk nommé Beybars, qui plus tard devait régner sur l'Égypte, l'acheva d'un coup de cimeterre. Quand il fut mort, un autre conjuré lui fendit la poitrine, arracha le cœur de la victime, et courut avec cet horrible trophée vers la galère où se trouvait Louis IX prisonnier : « Que me donneras-» tu pour ce que je t'apporte ? lui dit-il en l'a-» bordant. C'est le cœur de ton ennemi qui, » s'il eût vécu, t'eût fait mourir toi et ta gent.» Le captif détourna la tête et ne répondit rien.

Ainsi périt misérablement, à la fleur de l'âge, êl-Melek-êl-Moazzem-Tourân-Châh, dernier roi de la famille de Salâh-êd-dyn. Avec lui expira la dynastie des sultans ayoubites, désormais remplacés sur le trône d'Égypte par les esclaves de leur milice mamlouke.

—

CHAPITRE XIII.

Dynastie des Mamlouks Baharites ou Turkomans. — Chageret-êl-Dorr. — Ybek-Azz-êd-dyn. — Êl-Melek-êl Achraf. — Nour-êd-dyn-Aly. — Qottouz — Beybars. — Barkah-Khân. — Salâmech. Qalâoun. — Sangar. — Khalyl. — Baydarah. — Êl-Melek-êl-— Nâsser-Mohammed. — Ketboghâ. — Lâgyn. — Beybars II. — Seyf-êd-dyn-Abou-Beker. — Alâ-êd-dyn-Koutchouk. — Êl-Melek-êl-Nâsser II. — Emad-êd-dyn-Ismayl. — Êl-Melek-êl-Kâmel. — Zeyn-êd-dyn-Hâgy. — Êl-Melek-êl-Nâsser-Hassan. — Salâh-êd-dyn. — Êl-Melek-êl-Mansour-Mohammed. — El-Melek-êl-Achraf-Chaabân. — El-Melek-êl-Mansour-Aly. — El-Melek-êl-Sâlèh-Hâgy. — Barqouq. — Extinction de la dynastie des Mamlouks Baharites.

Le meurtre d'êl-Melek-êl-Moazzem livrait le trône des Ayoubites à la milice indisciplinée des Mamlouks. Nous avons pris à ses débuts cette garde favorite, qui venait de réaliser l'usurpation de la couronne égyptienne, comme les Turks l'avaient fait à Baghdâd pour la souveraineté abbasside. C'était toujours une élite

d'esclaves enrégimentés, docile d'abord, ensuite turbulente, puis despote et absolue. Pour combattre l'influence de ces corps armés, il eût fallu plus de prévoyance que n'en révélèrent les successeurs de Salâh-êd-dyn. Au lieu de les contenir dans une discipline sévère, de réduire leurs cadres et de résister à leurs empiétemens, on se laissa de longue main dominer par leurs caprices, on ferma les yeux sur leurs petites séditions, on alla au-devant de leurs demandes. Toutes les dignités de l'État furent pour les chefs des milices : leurs soldats occupèrent les plus importantes citadelles. Sous êl-Melek-êl-Sâlèh, quand ce prince eut si impolitiquement accru le nombre de ses Mamlouks, les casernes jusqu'alors destinées au logement des gardes se trouvèrent insuffisantes pour renfermer les corps nouveaux; et il fallut faire construire pour eux, à la pointe méridionale de l'île de Roudah, de vastes quartiers que défendaient quelques travaux et la barrière presque inexpugnable des deux bras du fleuve. De là vint le nom de *Baharites* qui fut affecté aux Mamlouks de la première dynastie, nom formé d'*él-Bahar*, qui signifie *mer* en arabe, et par extension *grand fleuve*.

A la suite de la révolution consommée au camp de Mansourah, les Mamlouks, restés maîtres de tous les pouvoirs, ne surent d'abord à qui remettre cette couronne que le meurtre d'ê-Melek-êl-Moazzem laissait disponible. L'un des assassins, Fares-Oktây, que le sire de Joinville nomme *Pharacatail*, alla, disent nos historiens des croisades, jusqu'à offrir le trône égyptien à Louis IX ; circonstance affirmée par les uns, niée par les autres, et qui ne nous semble pas devoir être prise au sérieux.

Au milieu de prétentions rivales, et pendant que les partis mamlouks s'observaient, une femme, Chageret êl-Dorr, épouse de l'avant-dernier sultan, mère ou seulement belle-mère du sultan massacré, crut l'heure venue de faire tourner à son profit une chance qu'elle épiait depuis long-temps. Turke de naissance et esclave achetée, elle trouvait des sympathies naturelles dans les Mamlouks, Turks comme elle, comme elle esclaves. Autant d'ailleurs qu'il est permis à une telle distance de saisir quelques petites intrigues de harem, cette femme devait avoir, parmi les émyrs chargés de délibérer sur l'avenir du trône, des agens et des familiers à plus d'un titre. Quand la ca-

tastrophe eut ouvert le champ aux ambitions, elle fit jouer à la fois tous ces ressorts, opéra par des influences combinées et diverses, et fit si bien qu'on la nomma, dans une assemblée générale, reine d'Égypte, titre inoui jusqu'alors et sans précédent dans l'histoire de l'Islamisme. L'émyr qui avait été dans cette affaire son champion le plus actif, Ybek-Azz-êd-dyn, son favori et son amant de longue date, fut nommé *atabek* (régent), sous l'autorité de la reine.

Dans les débuts de ce règne tout alla au mieux : une intelligence parfaite se manifesta entre la sultane et le régent ; les émyrs comblés d'honneurs se prêtaient à la consolidation du trône nouveau ; et une réduction dans les taxes avait acquis les affections populaires. Mais quand à l'intérieur les affaires prenaient un aspect de stabilité, au dehors un orage se formait. Le khalyfe abbasside êl-Mostanser-b-illah ne répondait à la notification de l'investiture de la reine que par une lettre de refus et d'indignation. « Puisqu'il ne se trouve parmi » vous, écrivait-il aux émyrs, aucun homme » capable d'être votre sultan, j'irai moi-même » vous en donner un de ma main. Ignorez-» vous que notre vénéré prophète a dit : *Mal-*

heur aux peuples gouvernés par des femmes!

De leur côté, à la nouvelle de l'intrônisation, les Mamlouks de Damas refusaient l'obéissance à la reine d'Égypte, et livraient leur ville au sultan d'Alep, él-Nâsser-Yousouf, arrière-petit-fils de Salâh-êd-dyn. Un parti de Mamlouks, qui s'était déclaré pour Chageret-él-Dorr, fut massacré, et les villes de Baalbek, de Chamyniéh et d'Adgeloun, désertèrent, à l'exemple de Damas, la dépendance égyptienne. Ces troubles extérieurs ayant provoqué dans le Kaire quelques réactions sanglantes contre les Mamlouks syriens, l'atabek Azz-êd-dyn-Ybek en profita pour séparer ses intérêts de ceux de son associée. On arracha à Chageret-él-Dorr un acte d'abdication forcée l'an 648 de l'hégire (1250), et l'atabek fut proclamé souverain de l'Égypte sous le nom d'él-Moëz-él-Djâchenkyr. Par une combinaison nouvelle, et dans le but de réunir en un seul les deux partis du nouveau sultan et de la reine déposée, Ybek épousa Chageret-él-Dorr, jusqu'alors sa maîtresse. Mais cette transaction n'agréa pas long-temps aux milices mamloukes que deux factions divisaient, les *Mouëzzites* dévoués à Ybek, et les *Saléhites* de l'ancienne

maison de Melek-êl-Sâlèh. Ces derniers murmurèrent, se soulevèrent, firent leurs conditions, et il fallut, pour obtenir un répit, associer à l'empire un enfant de huit ans, le jeune Moussâ-Mouzaffer-êd-dyn de la famille des Ayoubites, qui fut inauguré sous le titre d'êl-Melek-êl-Achraf. Ybek alors redevint simple atabek, quoique son nom figurât dans la prière solennelle en même temps que celui du sultan, et fût gravé comme le sien sur toutes les monnaies frappées au Kaire.

Les choses en étaient là quand des bruits d'hostilités vinrent faire une diversion à ces fluctuations intérieures. Le sultan de Damas, Nâsser-êd-dyn-Yousouf, de la race des Ayoubites, menaçait les nouveaux maîtres de l'Égypte, et, près d'entrer en campagne, il avait cherché Louis IX, alors à Saint-Jean-d'Acre. La cession du royaume de Jérusalem devait servir de retour à cette alliance, que négociait le moine Yves-le-Breton de l'ordre des Frères prêcheurs. Mais la diplomatie chrétienne menait de front deux intrigues : le chevalier Jean de Valenciennes, envoyé auprès des Baharites pour quelques réclamations, débattait avec eux les clauses d'une ligue contre le sultan d'Alep et

de Damas. Lous IX exigeait que les Égyptiens renonçassent au tribut de deux cent mille dynars que leur attribuait la convention de Mansourah, que les têtes de Francs plantées sur les créneaux du Kaire fussent rendues, et que les enfans prisonniers fussent restitués. Les Baharites souscrivirent à tout, renvoyèrent en outre une grande quantité de captifs, et firent présent au roi d'un éléphant qui, transporté en France, fut le premier qu'on y vit.

Cependant le secret de cette affaire avait transpiré, et le sultan de Damas, prévoyant une jonction entre les deux forces alliées, dépêcha un corps de vingt mille hommes : ces troupes refoulèrent les Égyptiens jusqu'à Salahyéh. A cette limite du territoire baharite, l'émyr Fares-Oktây se présenta avec des renforts et regagna quelque avantage. Ces combats de détail furent suivis d'une rencontre décisive qui eut lieu à Abbassah le 10 Dou-l-qadéh de l'an 649 de l'hégire (1251), et où figuraient en personne le sultan de Damas d'une part, de l'autre Ybek et Fares-Oktây. Dans les premières heures de l'engagement, les Égyptiens, mis en pleine déroute, ne songèrent qu'à échapper à la poursuite des Syriens ; mais, par un incident singu-

lier, Ybek et Fares-Oktây, à la tête d'un gros de cavaliers, ayant opéré leur retraite du côté de la Syrie, se trouvèrent en face du général ennemi Chems-êd-dyn-Loulou, taillèrent en pièces sa petite escorte; puis, se retournant ensuite contre le sultan de Damas lui-même, attaquèrent le corps de soldats qui le défendait, et le pressèrent si vivement que ce prince eut à peine le temps de fuir. Ainsi maîtres du champ de bataille, ils rallièrent leurs soldats, battirent un à un les détachemens syriens que le succès avait désorganisés, et finirent par remporter une victoire éclatante et complète.

Au Kaire pourtant, à l'heure même où ce triomphe s'achevait, les premiers fuyards avaient répandu la nouvelle d'un grand désastre, et, quand Ybek y rentra, la prière publique se faisait déjà dans les mosquées au nom du vaincu Nâsser-êd-dyn réputé vainqueur. Furieux, le sultan baharite fit livrer la ville au pillage.

Cette campagne suffit pour déterminer un traité de paix. Les Mamlouks gardèrent l'Égypte, Ghazzah, Jérusalem; le roi de Syrie eut tous les pays au-delà du Jourdain. Le grand résultat de cet accord fut d'isoler les Chrétiens de toute alliance musulmane, et d'attirer au con-

traire sur leurs bras les forces de l'Islamisme.

De tous les émyrs qui avaient contribué aux résultats de la dernière guerre, nul n'avait plus de titres à s'en prévaloir que Fares-Oktây, auquel êl-Mansour, sultan de Hamah, venait de donner sa soeur. Ce dignitaire avait exigé que sa nouvelle épouse, fille de souverain, fût logée à la citadelle, et Ybek s'était vu forcé d'y consentir. Mais dès-lors l'ambition de cet homme lui avait paru dangereuse. A plusieurs reprises il l'avait trouvé sur son chemin, comme chef des Saléhites et comme partisan d'êl-Melek-êl-Achraf : sa perte était à la fois pour lui une vengeance et une mesure de sûreté. Il la résolut et l'ordonna. Quelques affidés, et dans le nombre Seyf-êd-dyn-Qottouz, qui devait plus tard régner lui-même à son tour, poignardèrent Fares-Oktây, au moment où il entrait dans son palais de la citadelle. Quand le guet-apens eut été consommé, on en craignit les suites, on ferma toutes les portes de la forteresse.

Bientôt, sur des rumeurs vagues, les émyrs saléhites, à la tête desquels figurait Beybars, parurent en armes devant les remparts, et réclamèrent leur émyr Fares-Oktây, qu'ils croyaient prisonnier seulement. Pour toute ré-

ponse, Ybek leur fit jeter par-dessus les murailles la tête de la victime; et quand elle roula à leurs pieds, saignante encore, les mécontens furent si épouvantés qu'ils s'enfuirent de la ville pour gagner les frontières en toute hâte. Le peu qu'il resta au Kaire de Saléhites fut jeté dans les cachots; et, maître désormais, Ybek fit périr dans les fers le seul fantôme qui pût lui porter ombrage, le jeune êl-Melek-êl-Achraf, dont l'influence n'avait été que nominale.

Ce prince fut le dernier Ayoubite qui régna sur l'Égypte. Damas, Alep, Hémesse, Myafarekyn eurent bien encore quelques princes, rejetons de cette puissante dynastie; mais, dix ans plus tard, cette descendance devait s'éteindre pour ne laisser debout qu'une seule branche ayoubite, celle de Hamah, nulle sous le point de vue politique, mais célèbre par l'illustration personnelle d'un de ses princes, Aboul-Fédâ, géographe et historien renommé, qui y régna de l'an 718 à 732 de l'hégire (1319 à 1331). Aujourd'hui encore l'autorité d'Aboul-Fédâ est une des plus décisives auprès de nos savans pour tout ce qui concerne la géographie et l'histoire de l'Orient.

A l'aide d'un double meurtre, Ybek en était

venu à régner seul; mais le maître des Égyptiens avait un maître. C'était son épouse, Chageret-êl-Dorr, reine de fait, quoique reine déposée, et devant qui le caractère impatient du roi était forcé de ployer chaque jour. Plusieurs fois il avait cherché à briser ce joug: il avait épousé des concubines, et accordé ses préférences à l'une d'elles, mère de son fils Nour-êd-dyn-Aly. Ces petites velléités d'indépendance n'avaient rien produit de décisif. Tant que les amours d'Ybek se limitaient dans un cercle de femmes d'obscure condition, Chageret-êl-Dorr crut devoir contenir ses pensées de haine et de jalousie; mais quand un de ses affidés vint l'avertir qu'il était question du mariage du roi avec la fille de Bedr-êd-dyn-Loulou, roi de Moussoul, ce fut fini: la perte d'Ybek devint inévitable. Cinq eunuques blancs se cachèrent dans le lieu secret du harem destiné aux ablutions, et, au moment où le roi y entra, ils se jetèrent sur lui et l'étranglèrent avec le châle de son turban, le 23 de Raby-êl-âouêl, l'an 655 de l'hégire (1257).

A la vue de ce cadavre, Chageret-êl-Dorr s'effraya elle-même du crime. Elle fit venir deux des principaux émyrs, Gemâl-êl-dyn et

Azz-êd-dyn ; leur remettant le sceau du sultan mort, elle leur offrit, sur le corps même de la victime, sa main et l'empire d'Égypte. Épouvantés, l'un et l'autre refusèrent.

Au point du jour, le bruit de la catastrophe transpira dans la ville. Vainement Chageret-êl-Dorr voulut-elle accréditer le bruit qu'Ybek était mort d'une attaque d'épilepsie ; aucun ne le crut, et les Mamlouks attroupés élevèrent au trône le fils d'Ybek, Nour-êd-dyn-Aly, alors âgé de quinze ans, en poussant des cris de mort et de vengeance contre les meurtriers. Chageret-êl-Dorr fut arrêtée, et mise par le nouveau sultan à la discrétion de sa mère. Celle-ci abandonna son ancienne rivale à ses femmes qui, par un supplice nouveau, la firent périr à coups de *qobqabs*, espèces de sandales en bois que portent les Musulmanes dans l'intérieur des harems. Quand la patiente fut morte sous leurs mains, elles dépouillèrent son cadavre, le jetèrent nu dans les fossés de la citadelle, d'où on le retira, à demi-dévoré par les chiens, pour l'inhumer auprès de celui de Sittéh-Nefysséh. Ainsi périrent, l'un par l'autre et misérablement, les deux complices du meurtre d'êl-Melek-êl-Moazzem.

Dans les six ans de son règne, êl-Melek-êl-Moëzz-Azz-êd-dyn-Ybek avait enrichi le Kaire de plusieurs monumens, et entre autres d'un collége qui a gardé son nom (*él-Medresséh-él-Moëzzyéh.*)

Son successeur, Nour-êd-dyn-Aly, qui prit le surnom d'êl-Melek-êl-Mansour, n'eut qu'une autorité courte et éphémère. Son premier vizir fut Charf-êd-dyn, Cophte d'origine, qui avait été médecin et favori du cinquième sultan ayoubite, puis vizir sous ce prince et ses successeurs. Mais l'émyr Seyf-êd-dyn-Qottouz étant parvenu à le supplanter, puis à se faire nommer atabek du jeune prince, une révolution de palais acheva de déposséder Nour-êd-dyn de ses dernières attributions. Les Saléhites, rappelés de Syrie au Kaire, s'assemblèrent en divan général, et déposèrent le sultan pour nommer Qottouz à sa place, le 4 Dou-l-qadéh de l'an 657 de l'hégire (1259).

Seyf-êd-dyn-Qottouz était d'une origine plus noble que ses deux prédécesseurs : issu de race royale, il avait pour père Mawdoud-Châh, neveu du souverain de Khouarezm, et n'avait été amené comme esclave en Égypte qu'à la suite de l'invasion des Tartares. A son avéne-

ment il prit le nom d'ê-Melek-êl-Mozaffer, et ses premiers actes d'autorité furent la mort du sultan déchu et le supplice de son vizir.

Mais bientôt il fallut porter ses yeux plus loin. Un officier tartare venait d'arriver au Kaire de la part de Houlakou, petit-fils de Tchingis-Khân et frère de l'empereur mogol Maugou-Khân. Ce chef de peuplades tartares, vainqueur de Baghdâd, où avait péri, en 656 (1258), le dernier khalyfe abasside êl-Mostassem-b-illah, était déjà maître de l'Iraq, de Moussoul, d'Alep, de Damas et des principales villes de la Syrie. Houlakou envoyait alors son manifeste à l'Égypte, défi plein d'orgueil et de laconisme, pièce étrange que nous a conservée littéralement l'historien Ayny dans son opuscule intitulé : *Djouhar-êl-bouhour* (les Perles des mers).

« De la part du Roi de tous les rois qui rè- » gnent du couchant à l'aurore, du plus puis- » sant de tous les Khâns;

» Houlakou-Khân, dont les conquêtes sont » inouies et les troupes innombrables :

» Peuples de *Mesr* (l'Égypte), ne vous hasar- » dez pas à combattre contre moi : vos efforts » seraient impuissans. Gardez-vous d'imiter les » peuples d'Alep et de Moussoul ! »

Cette sommation ne pouvait passer pour une fanfaronnade, car les Mogols avaient fait leurs preuves en Asie. On avait eu, dans leurs campagnes antérieures, la mesure de leur bravoure et de leur activité guerrière. Seyf-êd-dyn-Qottouz ne se laissa pas prévenir, il rallia ses troupes qui venaient de battre les Chrétiens, les renforça de recrues arabes, leva au profit de ses soldats une contribution de six cent mille dynars, et partit du Kaire pour aller au devant de son ennemi, le dernier de Chaabân de l'an 658 de l'hégire (1259). De son côté, le chef tartare poussait déjà ses troupes à la rencontre du sultan égyptien, quand la brusque nouvelle de la mort de Mangou-Khân le rappela vers le centre de l'empire. Ajournant ses plans de conquête, Houlakou se replia avec le gros de ses soldats pour aller prendre possession de son impérial héritage : dix mille cavaliers restèrent seuls en Syrie sous les ordres de son parent et lieutenant Ketboghâ. Avec cette petite armée, ce général n'en continua pas moins sa marche contre Seyf-êd-dyn-Qottouz, et, l'ayant joint à Ayn-êl-Gâlout (la fontaine de Goliath) en Palestine, il engagea le combat contre les forces égyptiennes. Une mêlée

horrible s'ensuivit : les Tartares suppléèrent au nombre par leur valeur; ils pénétrèrent dans les rangs de leurs ennemis, et, plutôt que de se rendre, ils s'y firent tous tuer jusqu'au dernier. Ketboghâ resta au nombre des morts, et son fils fut emmené comme esclave. Les bagages des Tartares, les richesses de leur camp, offrirent au vainqueur un immense et précieux butin.

Fier de sa victoire sur des troupes réputées invincibles, êl-Melek-êl-Mozaffer-Qottouz s'était mis en route pour le Kaire, quand il tomba victime d'un complot depuis long-temps ourdi.

L'occasion choisie pour l'accomplir fut bien imprévue et bien singulière. Sur le chemin, le 17 Dou-l-qadéh 658 (1260), un lièvre étant parti brusquement sous les pieds de son cheval, le sultan, par une fantaisie soudaine, s'élança à sa poursuite au travers du désert, et perdit de vue son escorte. Après une chasse inutile, il revenait seul vers ses gardes, quand un émyr, Beybars-êl-Bondoqdâry, courut à sa rencontre, et, feignant de saisir sa main pour la baiser, lui plongea son yataghân dans le cœur. Les autres émyrs conjurés étant alors survenus, on

acheva la victime, et on déposa son corps dans un petit tombeau élevé auprès de celui du cheyk Khalaf. Quand la nouvelle du meurtre se fut répandue dans le camp, les Mamlouks du sultan mort ne songèrent pas à le venger: saisis de crainte et tremblans pour eux-mêmes, ils se dispersèrent dans les villages de la Basse-Égypte.

L'Atabek du royaume se trouvait alors à Salahyéh, et les meurtriers de Qottouz, forts de leur nombre, ne craignirent pas de se présenter devant lui. « Qui a porté le premier coup » au sultan? dit l'Atabek. — C'est moi, répli» qua hardiment Beybars. — Eh bien! puisque » c'est vous, régnez donc en sa place. »

Telle fut l'investiture de Beybars: on le proclama sultan à l'heure même, d'abord sous le titre d'êl-Qâher, qu'il changea plus tard pour celui d'êl-Melek-êl-Dâher.

L'émyr parvenu se montra digne de sa haute fortune. Arrivé au Kaire, il nomma vizir Bohâ-êd-dyn, et grand-trésorier l'un de ses Mamlouks, Bylibek. Il rappela les soldats de la maison de son prédécesseur, et les incorpora dans la sienne, fit élargir les prisonniers, gagna ses milices à force de largesses, dégreva

les populations, et fit punir sévèrement les exacteurs.

Son avénement, accueilli au Kaire comme un bienfait, trouva des opposans en Syrie. L'émyr Sangar, gouverneur d'Alep, fut proclamé sultan à Damas, et Beybars eut à combattre à la fois, et les populations révoltées, et les Tartares qui marchaient pour soutenir Damas et venger la mort de Ketboghâ. Houlakou fut battu dans trois rencontres successives; Damas fut assiégée, prise, et livrée à de sanglantes vengeances. A la suite de ce terrible exemple, toutes les villes rebelles de la Syrie firent leur soumission.

De retour au Kaire, êl-Melek-êl-Dâher-Beybars y vit arriver, l'an 660 (1261), les débris de la famille des Abbassides, échappés au fer des Tartares. Le sultan d'Égypte accueillit royalement ces nobles fugitifs, et, voulant ressusciter au Kaire le khalyfat anéanti à Baghdâd, il fit inaugurer son héritier légitime sous le titre d'êl-Mostanser-b-illah. Depuis lors cette dignité nominale et purement spirituelle se perpétua obscurément en Égypte, pendant plus de trois siècles, sous le patronage des sultans d'Égypte.

Les premières années du règne de Beybars

avaient été marquées par une disette horrible, qu'il combattit au moyen des plus sages et des plus bienfaisantes mesures. Mais plus tard l'abondance étant revenue, le sultan voulut en faire l'occasion d'une solennité religieuse, que le Khalyfe rendit plus saillante encore par son concours. La circoncision du fils de Beybars se célébra par sept jours de fêtes et de réjouissances; et, pour associer le peuple à la cérémonie, six cent quarante-cinq enfans des plus pauvres familles furent circoncis le même jour. A chacun d'eux on donna un vêtement complet, un mouton et cent dirheims (120 francs).

Beybars ne fut pas heureux dans une tentative qu'il fit pour rétablir le Khalyfe abbasside sur le trône de Baghdâd. Êl-Mostanser-b-illah ayant été massacré avec toute son escorte, il fallut lui donner un successeur au Kaire. Une vengeance privée du sultan contre Fatah-êd-dyn, gouverneur de Karak, eut des résultats meilleurs. Cet homme avait autrefois violé la femme de Beybars qui s'était confiée à son hospitalité, et depuis long-temps le souverain de l'Égypte couvait une vengeance. Karak étant imprenable, il fallut jouer de ruse : on attira Fatah-êd-dyn dans une embuscade, et prison-

nier on le livra à l'épouse outragée, qui l'abandonna aux femmes de son harem. Comme Chageret-êl-Dorr, Fatah-êd-dyn périt sous les coups de leurs sandales de bois (*qobqabs*). Le résultat politique de cette vengeance fut de livrer au sultan d'Égypte la citadelle de Karak.

Vers cette époque un incendie ayant dévoré les plus beaux quartiers du Kaire, la voix publique imputa cet accident à un complot des Chrétiens, qui se rachetèrent de persécutions personnelles au moyen de cinquante mille dynars destinés à compenser le dommage survenu. Cette avanie sur ces coreligionnaires entrait alors dans les vues politiques du sultan, qui méditait une guerre en Syrie contre les forces des Croisés. Les années 663 et 664 (1264 et 1265) virent se succéder les opérations militaires : Beybars s'empara de Césarée, et ne quitta le siége de Saint-Jean-d'Acre que pour aller encore combattre les Tartares, maîtres alors de Damas et ligués avec les Arméniens. La mort du khân Houlakou ayant déterminé un mouvement rétrograde parmi les troupes mogoles, Beybars se jeta sur l'Arménie, où gouvernait Haython, roi chrétien; occupa Sis sa capitale, et ses villes les plus fortes; poussa vers l'Ana-

tolie, et y fit quelques conquêtes, jusqu'à ce que le nouvel empereur mogol Abakah-Khân parut en forces et le contraignit à se replier. Alors, rentré sur le territoire syrien, il y prit Safet, dont il massacra les habitans, et compléta cette longue série de victoires par la conquête de Eylah sur la Mer-Rouge.

L'an 666 de l'hégire (1267) revit le sultan en Palestine. Yaffa, Cheqyf-Armoun, Tabaryéh, Arsouf, Antioche, Bogrâs, Qareyn, Safyna, Maraqyéh, Aybas, tombèrent entre ses mains : la prise de Damas couronna la campagne. De retour au Kaire, il en repartit bientôt avec son fils Barkah-Khân, pour le pélerinage de la Mekke ; chassa les Tartares d'Alep, visita à Hebron le tombeau d'Abraham, se prosterna à Jérusalem dans la mosquée sainte, et retourna au Kaire, mêlant ainsi ses expéditions guerrières et ses excursions religieuses. Toujours impatient de succès nouveaux, le sultan d'Égypte combattit encore, en 669 (1270), Édouard, prince royal d'Angleterre, accouru en Syrie avec ses chevaliers ; puis, en 670 (1271), il tourna ses armes contre les derniers sectaires de la tribu des Assassins, qu'Houlakou avait déjà détruite dans l'Iraq. La

prise du château des Kurdes, aire de ces vautours, força cette horde fanatique dans son dernier asile.

La guerre ne laissait pas à l'infatigable sultan une seule année de loisir. Vainqueur des Assassins, il fallut courir sur les Tartares, qui s'étaient de nouveau montrés en Syrie, et assiégeaient la ville de Byrah. Beybars arriva devant eux avec deux armées, l'une sous ses ordres, l'autre commandée par l'émyr Qalâoun-êl-Elfy. Le conflit de ces masses de combattans fut épouvantable : des deux parts on y apporta le courage du fanatisme et l'opiniâtreté de haines rivales. Enfin, après une mêlée affreuse, le sultan d'Égypte ayant détaché sur les derrières de l'ennemi un corps de troupes fraîches, une victoire complète suivit cette manœuvre décisive. Byrah fut délivrée, et l'Arménie conquise de nouveau fut livrée au pillage. « Il corut, dit » une ancienne chronique manuscrite, la plain » d'Ermeine (d'Arménie), et mist à l'espée tout » ce qu'il trouva, et fut le nombre des morts, » si, comme on dict, plus de deux cent mille » personnes, et embla de chaitifs que gar» ches, que garchons, dix mille ou plus, et gai» gna que chevaulx, que aultres bestes plus

» de trois cent mille, et le roy se retraist ès » montagnes avec les gents qu'il avoit, et les » gents qui estoient assis en Ermeine; ceulx qui » eurent loisir se recueillirent en mer, et » grant part des merchants et d'aultres gents » qui estoient eschappés des Sarrazins, et s'en » alloient par mer : mais ils meschurent ès » aguaits de corsaires, laires et robeurs. »

Lorsqu'après cette mémorable campagne Beybars fit sa rentrée au Kaire, il trouva les rues tendues de tapisseries et richement pavoisées. Dans les années qui suivirent, le sultan ne prit pas part en personne aux hostilités. L'émyr Qalâoun défit Abakah-Khân qui assiégeait de nouveau Byrah; et, pour reconnaître ce service militaire, Beybars fit épouser à son fils la fille du général vainqueur. D'un autre côté, la bataille d'Assoûân, remportée par l'émyr Aqsonqor, acquérait à l'Égypte la Nubie et la vallée du Nil supérieur, pendant qu'une pointe non moins heureuse lui valait le royaume de Barqah en Mauritanie.

Ainsi, de toutes parts, s'agrandissait sous ce nouveau chef la puissance des Mamlouks baharites. Nul obstacle sérieux ne semblait devoir entraver ses progrès, quand Beybars lui man-

qua tout-à-coup, et avec lui son génie conquérant. L'an 675 de l'hégire (1276), les Tartares ayant de nouveau menacé la Haute-Syrie, le sultan crut devoir aller sur les lieux pour y préparer les opérations militaires. Pendant ce voyage une éclipse totale de lune ayant ému les populations, des astrologues survinrent, qui en tirèrent l'augure de la mort d'un grand prince. Beybars le sut et s'en affecta : brave sur le champ de bataille, il ne put se défendre de terreurs superstitieuses. Dès-lors il vit des ennemis partout, chercha des complots, et s'imagina que son rival secret, et le seul antagoniste qui eût après lui quelques droits au trône, était Dâoud-Nâsser-êd-dyn, petit-fils du sultan Tourân-Châh, et dernier rejeton de la race des Ayoubites. Craignant que ce prince n'eût intérêt à sa mort, il le punit d'une pensée qu'il n'avait pas, et lui présenta un breuvage empoisonné. Dâoud n'en but qu'une portion, et rendit la coupe. On la crut entièrement vidée, et le sultan, s'en servant par mégarde, avala un reste de poison qu'elle contenait. Il en mourut à son tour, victime de ses défiances, et au lieu d'un prince expiré, les astrologues en eurent deux.

Ainsi finit êl-Melek-êl-Dahêr-Beybars, le 27 Moharrem de l'an 676 de l'hégire (1277). Son règne fut remarquable par d'éclatans désastres, et par des succès plus éclatans encore. Guillaume de Tripoli, auteur contemporain, compare ce sultan à César pour la bravoure, et à Néron pour la méchanceté. « Pour ce qu'il soit craint » de tous, dit-il, il court par divers lieux en » habit mué (déguisé) avec pou de gent, cinq » ou sept; et quand on cuyde qu'il soit en » Égypte, il court par Aise (Asie) ou par ail- » leurs, si que pou de gent ou nul ne peult sa- » voir où il set en sa compaignie, fors que lui » sien, et se il est veu et congnu, il ne veult pas » que on dye que c'est le Soudan, ne que en » lamente, mais se taire et teigne les yeulx clos » tant qu'il soit passé. Mie n'ose dire, c'est le » Soudan, ne où il est. Car il fist occire un » mazeureux pour ce qu'il estoit descendu de » son cheval et l'avoit honouré, et genoil fle- » ché et chief incliné, qui congnoissoit que c'es- » toit le Soudan qui ainsi aloit à pou de gent.... » Si se appareilloit une fois occultement pour » aller en pelerinaige au sepulture de Mahomet » à Mesche (la Mekke), ung grand amiral son » privé ami vint à luy en reverence, luy priant

» que il le print à sa suite en si grant pelerinaige ; et le Soudan respont : Dont es-tu » (d'où sais-tu) que je vais en pelerinaige. Et lui » mescheant respondit : Sire, j'ai entendu que » telle voye vous voulez faire. Et tantost par » le commandement du Tyrant, il fut mené » au marché où estoit la plus grant assemblée » du peuple, et luy fist couper la teste devant » tous ; et fut cryé : De tele peine est digne qui » conquiert les secrets du Soudan. Ce Soudan donne volontiers sa foy, jure et promet, » et ne luy chault de garder tant comme il luy » plaist, verité veult trouver ès aultres, et n'a » honte de faulseté estre en luy. Il se glorifie » en renommée, en puissance, et se delite à » survaloir tous aultres, et estre renommé de » valoir sur tous.... Il despite nostre chevalerie » et nostre puissance, et dit : Le roy de France » est venu contre nous, le roy d'Angleterre et » de Normandie, et l'empereur de Rome ; mais » ils sont passés comme les nues mues par le » vent. Viegne le roy Charles et le Greu (Grec) » et le Tartarin : et nous nous enrichirons du » leur, et aurons gloire en bataille comme » vainqueurs. » Cette singulière sortie contre le sultan d'Égypte n'est pas inutile ici pour

donner une idée du système général qui a présidé aux travaux des historiographes chrétiens qui ont raconté les croisades. Les dissentimens religieux n'ont pas permis aux hommes les plus éclairés de juger sans prévention les chefs musulmans. Beybars ne fut pas sans doute avare de sang humain; mais il faut, pour apprécier ce qui le faisait agir, se mettre à son point de vue politique; et quelle autorité d'ailleurs peut-on attribuer aux dires d'un écrivain qui impute à Beybars le meurtre de deux cent quatre-vingts émyrs accusés tour à tour de complot contre sa personne? Une pareille exagération suffit pour caractériser les travaux historiques de ces contemporains.

Les historiens arabes, sans taire la vérité sur les cruautés défiantes du sultan, lui ont au moins rendu justice pour ce qu'il fit de bon et de beau. Ils nous ont conservé surtout la longue série des constructions utiles dont sa municificence dota l'Égypte. Par lui Damiette fut presque entièrement rebâtie; il fortifia le Boghaz, et rétablit la chaîne qui barrait le fleuve; Alexandrie lui dut de nouveaux remparts, la réparation de son phare, le curage et le recreusement de son canal; Rosette, des

fortifications et des travaux d'assainissement; Tahah, la découverte d'une source d'eaux minérales; Chobrament près de Gyzéh, des ponts hardis et utiles; le vieux Kaire, d'immenses greniers publics; Athâr-ên-Naby, sa mosquée, où l'empreinte traditionnelle du pied du Prophète attire encore une foule de dévots; enfin ce fut Beybars qui, dans le Kaire et sous ses yeux, fit réparer la mosquée d'*él-Azhar*, jeta sur le canal les ponts d'Abou-Menedjéh et d'êl-Sabaâ, répara la citadelle, et bâtit plusieurs mosquées remarquables encore par leur architecture. Tout cela, Beybars le fit sans pressurer les populations, sans exagérer le chiffre des impôts, laissant encore, après des guerres si continues, les populations agricoles et industrielles dans un état florissant.

Il eut sept filles et trois fils, dont deux lui succédèrent à tour de rôle. Mohammed-Nâsser-êd-dyn-Barkah-Khân vint d'abord.

Pour amortir, et parmi les troupes, et dans le camp ennemi, l'impression première de la mort de Beybars, les émyrs résolurent de la tenir secrète. Le corps du sultan fut inhumé sans pompe à Damas; l'on fit courir le bruit que Beybars, sérieusement malade, se faisait

transporter en Égypte dans une litière, et ramenait l'armée avec lui. Les soldats suivirent inquiets, affligés, mais dociles. Ce ne fut qu'au moment où la litière entra dans la citadelle, que Barkah-Khân fut proclamé sous le nom d'êl-Melek-êl-Sayd : Bylibek, nommé atabek du royaume, devait l'aider de ses conseils et de son expérience.

Tant que l'Atabek vécut, l'Égypte fut heureuse; mais à sa mort, Barkah-Khân, soupçonnant les émyrs de l'avoir fait périr, sévit à tort ou à raison contre ces dignitaires. Le vainqueur de la Nubie, Aqsonqor, élu pour remplacer Bylibek, fut étranglé dans une des tours d'Alexandrie; et dès ce moment la perte du nouveau roi fut résolue.

Une insurrection ayant porté au trône de Syrie Charf-êd-dyn-Sangar-êl-Achqar qui prit le titre d'êl-Melek-êl-Kâmel, Barkah-Khân marcha contre le rebelle, parut à Damas, et y fixa son quartier-général au palais d'Ablaq, construit par son père. Là, ayant saisi le fil d'un complot tramé contre lui, il éclata contre les émyrs qui eurent à peine le temps de se sauver avec leurs Mamlouks. Revenus au Kaire, ces conjurés y groupèrent toutes leurs forces, et pri-

rent une attitude si menaçante, qu'au lieu de les attaquer à son retour, le sultan se réfugia dans la citadelle. Bloqué par eux, il capitula et obtint la vie sauve; mais à la suite de sa déposition proclamée en 678 (1279), il fut exilé dans le château de Karak, où il périt d'une chute au moment même où ses ennemis décrétaient sa mort.

L'élu des émyrs au trône baharite avait été son frère Bedr-êd-dyn-Salâmech, âgé de sept ans, et inauguré sous le nom d'êl-Melek-êl-Adêl; mais, au bout de quatre mois, le régent Seyf-êd-dyn-Qalâoun-êl-Elfy, qui gouvernait de fait, eut l'ambition de résumer en lui tous les pouvoirs, et obtint des émyrs la déposition du jeune sultan qu'on relégua aussi à la forteresse de Karak. Qalâoun fut alors proclamé sous le titre d'êl-Mêlek-êl-Mansour. A peine couronné, il nomma vizir son affidé Fakhr-êd-dyn, et envoya l'émyr Tarta-Bay pour réduire les rebelles de Damas. Charf-êd-dyn-Sangar se défendit avec courage jusqu'en l'an 680 de l'hégire (1281), époque à laquelle il fut obligé de se rendre à discrétion, et l'émyr Houssam-êd-dyn-Lâgyn gouverna la Syrie au nom du sultan Qalâoun.

L'an 681 (1282) fut témoin de nouvelles guerres. Deux armées de Tartares avaient reparu en Syrie, l'une commandée par Abakah-Khân, l'autre par son frère Mangou-Tymour. Quoiqu'inférieurs en nombre, les Égyptiens vinrent à bout de cet infatigable ennemi. Mangou-Tymour fut tué, et Abakah, refoulé jusqu'à Hamadân, y mourut empoisonné par son troisième frère Nikoudâr-Oghlan, qui, resté seul maître du trône mogol, embrassa l'Islamisme sous le nom d'Ahmed-Khân. Le nouvel empereur n'hérita pas de la turbulence de ses devanciers : musulman, il vécut en bonne intelligence avec le sultan d'Égypte; et cette harmonie ne cessa point lorsqu'Argoun l'eut remplacé dans la souveraineté tartare.

Ainsi l'Égypte était libre de tout souci extérieur, lorsqu'en l'an 682 de l'hégire (1283) quelques désobéissances individuelles excitèrent toutes les fureurs du sultan contre la ville entière du Kaire. Dans un paroxisme de colérique démence, il livra la capitale au sabre des Mamlouks, et trouva dans cette milice des exécuteurs qui comprirent et dépassèrent ses ordres. Tout fut frappé dans ce jour de sanglante expiation : l'innocent comme le coupable, le

grand comme le petit. Des ruisseaux de sang coulèrent dans les rues qui s'encombrèrent de cadavres. Le carnage dura trois jours entiers, et le fer des soldats ne respecta rien, ni hommes, ni femmes, ni enfans, ni vieillards. Enfin les ulémas intervinrent auprès du sultan irrité: sa colère se calma, et après elle vint le repentir de cette affreuse tuerie. Ce fut pour l'expier, dit-on, qu'il ordonna la construction d'un hospice qui, achevé par son fils êl-Melek-êl-Nâsser, devint si célèbre plus tard sous le nom de *Mòristân*.

En 683 de l'hégire (1284), Qalâoun ne trouvant pas que le costume de ses Mamlouks eût assez de sévérité militaire, supprima les broderies et les ornemens en or dont il était surchargé, fit couper les longues tresses de cheveux que ces soldats renfermaient dans des bourses de soie, les astreignit tous enfin à un vêtement uniforme, simple et martial. Sans inquiétude de la part des Tartares, il en fut réduit à quelques faits d'armes de détail. Il prit, en 684 (1285), le château de Merfed, força celui de Karak que le jeune Salâmech avait soulevé en sa faveur, et ramena au Kaire ce jeune prince. Pour mieux combattre l'in-

fluence de ce sultan dépossédé, il voulut de son vivant même faire reconnaître son fils Aly, et l'associa au trône jusqu'au moment où une fièvre chaude lui enleva ce successeur désigné, déjà salué du titre d'êl-Melek-êl-Sâlèh.

Le cœur de Qalâoun saignait encore de cette perte, quand il partit pour le siége de Tripoli de Syrie, qui, possédée depuis cent quatre-vingts ans par les Chrétiens, était alors opulente et forte. Malgré sa résistance, la cité fut emportée d'assaut, brûlée et rasée : une nouvelle ville s'éleva par les ordres du sultan sur les ruines de l'ancienne.

A son retour au Kaire, Qalâoun y reçut des ambassadeurs du roi d'Aragon, Alphonse III, et conclut avec eux un traité le 13 de Raby-êl-âouel de l'an 689 de l'hégire (24 avril 1290). Ce fut là un des derniers actes de son règne : consumé de langueur, il s'éteignit le 6 Doulqadéh 689 (1290), et fut inhumé avec pompe dans l'enceinte du Môristân. Ce chef d'une nouvelle souche baharite devait donner à l'Égypte une longue série de souverains : aussi les Orientaux l'ont-ils nommé *Abou-l-Moulouk* (père des rois), comme ils avaient appelé l'ommiade Abd-êl-Melek *Abou-l-Kholéfa* (père des

khalyfes). Cette race devait se maintenir jusqu'à l'usurpation des Mamlouks circassiens, et, par un singulier rapprochement, ce fut à Qalâoun que l'on dut l'institution de cette nouvelle milice. Ainsi le sultan légua à ses successeurs, avec le trône égyptien, le levier qui plus tard devait les en renverser.

Le fils aîné de Qalâoun, Salâh-êd-dyn-Khalyl, lui succéda sous le titre d'êl-Melek-êl-Achraf. Son vizir fut Bedr-êd-dyn. Le premier acte du jeune prince proclama la guerre sacrée contre les Francs. L'an 690 de l'hégire (1291), il partit lui-même pour assiéger Saint-Jean-d'Acre, dernier et unique boulevard des Chrétiens, dans lequel ils se défendirent en désespérés. Même quand les ouvrages extérieurs eurent été emportés, les Templiers et les Chevaliers teutoniques, acculés dans leurs maisons, y prolongèrent la résistance. Ils se rendirent enfin; mais, sans égard pour la parole donnée, ils furent tous, ou égorgés, ou conduits en esclavage : la place fut prise et pillée, incendiée ensuite, puis démolie de fond en comble. Pas un habitant ne fut épargné par le vainqueur. Dans le cours de cette année 691 (1292), la Syrie entière redevint musulmane, et de toutes

ces sanglantes croisades il ne resta à la chrétienté que le souvenir d'une occupation précaire et coûteuse.

De Syrie, Khalyl se porta en Arménie, enleva la ville d'Erz-Roun réputée imprenable; et retourna ensuite au Kaire, où la mort, qui l'avait respecté sur le champ de bataille, l'atteignit dans son harem. Un Mamlouk nommé Beydarah, qui portait ses visées jusqu'au trône, se créa quelques connivences avec une de ses femmes, et s'étant caché dans une des chambres intérieures, l'étendit mort à ses pieds d'un coup de poignard dans l'abdomen. Beydarah qui s'était proclamé lui-même sultan sous le titre d'êl-Melek-êl-Qâher, ne profita pas longtemps de son crime. Vingt-quatre heures après, les Mamlouks l'immolaient lui et ses complices.

A l'instant même on intrônisa, sous le nom d'êl-Melek-êl-Nâsser, le frère du sultan assassiné qui, âgé de neuf ans, devait fournir une longue carrière, ballottée par des chances diverses et des révolutions sans nombre. Le régent nommé pour gouverner pendant la minorité fut l'émyr Zeyn-êd-dyn-Kerboghâ, qui ne tarda pas à faire déposer le sultan pour se faire proclamer en sa place avec le titre d'êl-Melek-

él-Adel. Mais cette usurpation porta malheur à l'Égypte; tous les fléaux fondirent à la fois sur elle : la peste, la famine et la guerre. Les hostilités naquirent à l'avénement d'un nouvel empereur de l'Asie, Qazân-Khân, qui réveilla dans les esprits tartares cette soif de conquêtes assoupie un instant. Un prétexte assez léger fut mis en avant pour colorer une attaque contre les provinces syriennes, et les hordes mogoles s'ébranlèrent de nouveau. Ketboghâ arma de son côté : mais, au lieu de marcher en personne à la tête de ses troupes, il détacha un de ses lieutenans pour tenir la campagne. Les Musulmans furent écrasés et mis en déroute complète. La Syrie, ouverte de toutes parts, regorgea de tribus conquérantes qui la dévastaient et décimaient les populations. Chaque jour une ville était livrée aux flammes, et plusieurs milliers d'hommes passés au fil de l'épée. Le pays n'était plus tenable; il fallut le quitter. Dix mille familles échappées à l'invasion parvinrent à se réfugier en Égypte sous le commandement de l'émyr Hossam-éd-dyn-Lâgyn, gouverneur de Syrie : elles entrèrent au Kaire en faisant retentir cette capitale de leurs plaintes et de leurs cris.

Lâgyn seconda ces bruyantes réclamations : de concert avec Qarâ-Sonqor, il provoqua une réunion des émyrs en grand divan, et là ces dignitaires déclarèrent d'un commun accord qu'un sultan méritait la déchéance quand il ne se mettait pas de sa personne à la tête des armées. On déposa donc Ketboghâ, en 696 de l'hégire (1297), et Lâgyn fut élu en sa place sous le nom d'êl-Melek-êl-Mansour. Mais le règne de ce sultan ne fut pas plus long que celui de son prédécesseur; deux ans après, le 11 Raby-êl-tany 698 (1299), un de ses Mamlouks le tuait d'un coup de poignard, et provoquait une nouvelle vacance du trône.

Un interrègne s'ensuivit, pendant lequel l'émyr Seyf-êd-dyn, roi pour vingt-quatre heures, périt assassiné. Depuis quarante-un jours, on ne savait où choisir un souverain qui ralliât toutes les dissidences, quand les émyrs songèrent au fils de Qalâoun, à êl-Melek-êl-Nâsser, dépossédé par Ketboghâ à l'âge de neuf ans, et qui depuis était demeuré prisonnier à Karak. On l'élut, et une députation se rendit à ce château pour le ramener dans la capitale. Le jeune prince avait alors quinze ans; sa mère effrayée ne voulut d'abord voir qu'un

piége dans cette démarche : à peine se rassura-t-elle, lorsque les émyrs, prosternés devant son fils, l'eurent proclamé sultan d'Égypte.

Rétabli, le jeune prince fut obligé de se mettre sur-le-champ en campagne. Qazân-Khân, à la tête de ses Tartares, avait de nouveau conquis la Syrie; les premières armes d'êl-Melek-êl-Nâsser ne furent pas heureuses : battu à Hémesse, il se vit obligé de regagner les frontières égyptiennes pour y reformer ses bataillons. Pendant ce temps, les Tartares balayaient les provinces syriennes; « ils couvraient les » villes et les campagnes, dit l'écrivain arabe » Gemal-êd-dyn, comme les nuées d'une nuit » orageuse. » Mais êl-Melek-êl-Nâsser méditait une revanche : renforçé de contingens nombreux, il rejoignit Qazân-Khân dans la plaine d'êl-Safer près de Damas, où les troupes mogoles furent taillées en pièces, et rejetées jusqu'au dernier homme hors du territoire syrien. Le sultan vainqueur rentra au Kaire par la porte *de la Victoire*, au milieu de fêtes triomphales.

Libre de ce côté, il compléta la pacification de l'Égypte par la soumission des tribus arabes de la Haute-Égypte, qui, refoulées dans le Dé-

sert, laissèrent entre les mains du corps expéditionnaire cinq mille chevaux, cent mille moutons, trente mille têtes de gros bétail, bœufs, buffles ou chameaux, et une grande quantité d'armes. Les femmes et les enfans pris aux ennemis furent vendus au Kaire.

A cette période de succès guerriers succéda une période de calamités intérieures. Un tremblement de terre d'une violence inouïe couvrit de désastres la Syrie et l'Égypte : les maisons croulèrent ; les eaux des puits débordèrent de leurs margelles, la mer recula en arrière de ses rivages, puis, revenant avec furie, inonda les terres, renversa devant elle les maisons, et noya les habitans.

Le désordre des élémens semblait avoir réagi sur les sociétés humaines : les émyrs au Kaire s'étaient fractionnés en partis qui cherchaient tantôt à s'entredétruire, tantôt à s'attirer l'un contre l'autre dans leur sphère d'intrigues. Bientôt, après s'être neutralisés en se déchirant, ils parurent se réunir contre le sultan qui leur faisait ombrage à tous. Mais cette fois, él-Melek-êl-Nâsser avait résolu de prévenir le danger plutôt que de l'attendre. Il feignit un pélerinage à la Mekke. Parti sous ce prétexte

avec une escorte sûre, il gagna le château de Karak, où se trouvaient quelques trésors et une garde nombreuse; puis, s'y voyant en sûreté, il renvoya au Kaire les insignes de la royauté avec une lettre d'abdication.

A la réception de cette missive, le 25 de Ramadân de l'an 708 de l'hégire (1309), les Mamlouks portèrent au souverain pouvoir l'émyr Rokn-êd-dyn-Beybars-êl-Djâchenqyr qui prit le nom d'êl-Melek-êl-Mozaffer, mais qui resta plutôt connu sous celui de Beybars II.

Cette nomination déplut à êl-Melek-êl-Nâsser; il se repentit d'avoir livré, par sa démarche, le trône égyptien à l'un des esclaves du palais de son père [1]. Au mois de Chaabân de l'an 709 (1310), il partit de Karak, arriva à Damas où il se fit reconnaître; s'achemina ensuite vers l'Égypte pleine de ses partisans, fut rejoint à la frontière par l'émyr Berlak, l'un des principaux chefs des Mamlouks, et marcha alors droit au Kaire, rassuré sur l'issue des événemens.

Beybars II n'avait plus en effet qu'à fuir devant le maître qui venait reprendre sa place:

[1] Beybars avait été échanson de Qalâoun.

son parti n'existait plus depuis la défection de Berlak. Il abdiqua à son tour, prit trois cent mille dynars dans le trésor, les meilleurs chameaux et les plus beaux chevaux des écuries royales; se fit jour au travers des groupes qui assiégeaient son palais en jetant sur eux l'argent à pleines mains; puis se rendit à Akhmyn avec l'intention de gagner plus avant dans la Haute-Égypte. Quelque diligence qu'il fit, le sultan réintégré le devança. Arrivé au Kaire le lendemain même, jour de la fête du petit Beyram, il détacha sur-le-champ un corps d'armée à la poursuite des fugitifs. Beybars II, saisi à Akhmyn, fut étranglé, et tout l'or qu'il emportait fit retour au trésor royal.

El-Melek-êl-Nâsser avait alors vingt-cinq ans. Élevé à l'école de deux expériences successives, il songea cette fois à constituer avec un peu de stabilité l'avenir de sa troisième intrônisation. Il y réussit, et trente-trois années de paisible jouissance furent le fruit de ses prudentes et fermes mesures.

Ce temps fut pour l'Égypte une ère de paix et de prospérité, tant au-dedans qu'au-dehors. Parmi le peu d'incidens qui la marquèrent, on compte deux pélerinages du souverain à la

Mekke, et son mariage avec la fille de l'empereur tartare Ezbek-Khân, l'an 720 de l'hégire (1320).

Un grand nombre d'établissemens utiles et de constructions importantes date de cette époque. Une portion du canal reconstruite et réparée au Kaire (*Khalyg-él-Násséry*); sept ponts bâtis en divers endroits de la ville, un observatoire, un nouveau palais sur les ruines de celui d'êl-Melek-êl-Achraf, une belle mosquée appelée de son nom *él-Nâsseryéh*, un palais de justice (*Dâr-él-Adél*), plusieurs colléges, une foule de fontaines, enfin l'achèvement du magnifique hôpital du Môristân : telle fut la série de travaux exécutés sous ce règne seul, le plus long, et en même temps l'un des plus paisibles et des plus bienfaisans qu'aient eu les populations égyptiennes. L'agriculture, les arts, le commerce, furent protégés sous lui; il soulagea le peuple de quelques impôts vexatoires, et le mit à l'abri du despotisme des grands.

Êl-Melek-êl-Nâsser mourut le 21 de Dou-l-hagéh de l'an 741 de l'hégire (1341), à l'âge de cinquante-sept ans. Son règne en avait duré quarante-quatre. Il laissait huit fils, qui tous montèrent après lui et tour à tour sur le trône

d'Égypte ; mais pour y passer sans éclat, pour y paraître, et s'en voir précipités peu de temps après.

L'aîné, Seyf-êd-dyn-Abou-beker (êl-Melek-êl-Mansour IV), ne régna que quarante-un jours : déposé et exilé à Qous dans la Haute-Égypte, où il mourut l'an 742 (1341), il fut remplacé par son frère Alâ-êd-dyn-Koutchouk [1] (êl-Melek-êl-Achraf II), âgé de six ans, qui eut cinq mois de pouvoir nominal; puis vint le troisième fils d'êl-Melek-êl-Nâsser, nommé Chahab-êd-dyn-Ahmed (êl-Melek-êl-Nâsser II), ramené de Karak par le vizir Taky-êd-dyn.

Ce nouveau souverain resta trois mois au Kaire, puis on le renvoya à Karak pour mettre en sa place son frère Emad-êd-dyn-Ismayl (êl-Melek-êl-Sâlèh), dont le règne plus favorisé se prolongea au-delà de trois ans; il souilla son trône par le meurtre de son frère Chahab-êd-dyn-Ahmed et mourut lui-même un an après. A sa mort les émyrs proclamèrent le cinquième des fils d'êl-Melek-êl-Nâsser, Zeyn-êd-dyn-Chaabân (êl-Melek-êl-Kâmel), despote dont le règne se termina par une déposi-

[1] *Koutchouk* signifie *petit* en langue turke.

tion dans le mois de Gemady-êl-âouel de l'an 747 de l'hégire (1346).

Son frère, nommé comme lui Zeyn-êd-dyn et distingué par le surnom de Hagy, le remplaça sur le trône sous le titre d'êl-Melek-êl-Mozaffer III. Plus cruel que son prédécesseur, il fut massacré à quinze mois de là, le 12 Ramadân de l'an 748 de l'hégire (1347).

Ce fut alors le tour du septième fils d'êl-Melek-êl-Nâsser: Nâsser-êd-dyn-Hassan (êl-Melek-êl-Nâsser III), qui devait, comme son père et son homonyme, descendre du trône pour y remonter. La première phase de pouvoir dura trois ans, grâce à l'habileté de l'émyr Altemych son régent. Déposé et enfermé à la citadelle en 752 (1351), il fut remplacé par son dernier frère, huitième fils d'êl-Melek-êl-Nâsser, et nommé Sâlèh-Sâlah-êd-dyn (êl-Melek-êl-Sâlèh II). L'émyr Cheykhoun gouverna pour lui pendant trois années.

L'an 754 (1353) fut célèbre par une peste horrible qui ravagea l'Égypte et emporta l'Imâm-êl-Hakem-be-âmr-Illah II du nom, alors titulaire du khalyfat. A cette même époque la discorde se mit parmi les conseillers du trône, et deux renégats cophtes Moufyq-êd-dyn, et

Elm-êd-dyn, après s'être long-temps disputé le visirat, finirent par occasioner le renversement du sultan. Êl-Melek-êl-Sâlèh II fut déposé le 22 Châoual de l'an 755 de l'hégire (1354), mais cette déposition fut stipulée au profit de son prédécesseur êl-Melek-êl-Nâsser, qui fut réintégré dans le suprême pouvoir.

Le nouveau sultan, êl-Melek-êl-Nâsser-Hassan, parvint à se maintenir sept ans dans ce poste grâce au concours de l'émyr Tag-êd-dyn, qui avait préparé et accompli cette révolution de palais; mais le 9 Gemâdy-êl-âouel de l'an 762 (1361) fut l'époque d'une nouvelle catastrophe; le sultan périt victime d'un complot tramé par les principaux émyrs. C'est à ce prince que le Kaire doit la plus magnifique de ses mosquées, celle qui aujourd'hui encore orne la place de Roumeyléh, en face de la citadelle, et qui a conservé le nom d'*êl-Gâmè-êl-Hassanyéh*, ou de *Mosquée du sultan Hassan*.

L'assassinat de Hassan valut le trône à son neveu Mohammed, fils du sultan êl-Melek-êl-Mozaffer-Hagy, âgé de quatorze ans; il prit à son avènement le titre d'êl-Melek-êl-Mansour V; mais deux ans après, en Chaabân 764 (1363), il cédait les insignes à son cousin Chaa-

bân-ben-Housseyn (êl-Melek-èl-Achraf III), arrière petit-fils du sultan Qalâoun.

Ce règne dura plus de quatorze ans. A part une famine qui n'eut point d'influence politique, les onze premières années s'écoulèrent assez paisibles; mais les autres devinrent une longue série de catastrophes, de meurtres et de désordres.

L'an 776 (1374) l'émyr Yl-Boghâ-êl-Amry, alors régent du royaume, fut assassiné dans son palais et coupé ensuite en morceaux par ses propres Mamlouks que guidait l'émyr As-sendimer. L'ivresse du meurtre ayant enhardi cette troupe furieuse, elle marcha vers le palais du sultan, où elle ne fut repoussée qu'après un combat acharné dans lequel son chef succomba.

Le nouveau régent êl-Gây-êl-Yousoufy déguisa dabord ses vues ambitieuses : il capta la faveur du sultan et alla jusqu'à épouser sa mère; mais, s'étant fait un parti par le moyen des trésors dont elle le mit en possession, il leva bientôt le masque, poignarda sa nouvelle femme et courut avec une troupe d'assassins vers le palais du sultan qu'il espérait surprendre. Heureusement, êl-Melek-êl-Achraf était sur ses gardes; il repoussa par la force les conspirateurs, déta-

cha des soldats à leur poursuite et les accula vers les bords du Nil où ils se noyèrent tous.

D'autres complots suivirent ce complot avorté : pendant un pélerinage que fit le sultan à la Mekke, les émyrs se mirent en embuscade dans les gorges d'Oqbah pour y attendre son passage. Quand son escorte parut, des cavaliers armés fondirent sur elle, et pas un homme n'en échappa. Le sultan lui-même fut laissé pour mort sur ce champ de carnage.

A la suite de leur expédition, les assassins rentrés au Kaire offrirent le trône qu'ils croyaient vacant au khalyfe êl-Motouakkel-ala-Allâh, alors imâm et chef spirituel de l'Islamisme. Mais ce prudent dignitaire refusa. « Choisissez, dit-il, qui vous voudrez, je lui » assure d'avance ma sanction. »

Pendant ces pourparlers, êl-Melek-êl-Achraf-Chaabân, échappé au guet-apens d'Oqbah, avait reparu au Kaire, où il se cachait dans une maison amie. Mais le secret transpira : furieux que leur proie eût survécu, les émyrs mirent à prix la tête du sultan, le découvrirent et le firent étrangler le 5 Dou-l-qadéh de l'an 778 de l'hégire (1377).

A quelques jours de là, sur le trône sanglant

du père, on éleva son fils encore enfant, Aly, inauguré à l'âge de sept ans sous le nom d'êl-Melek-êl-Mansour IV. Son régent fut Layn-Beyk, remplacé d'abord par l'émyr Qartay, puis par l'émyr Barqouq, Barqouq qui devait anéantir cette dynastie et fonder sur ses débris une dynastie nouvelle. Toutefois, tant que vécut son premier pupille, l'Atabek gouverna en son nom; mais à sa mort, survenue au mois de Raby-êl-âouel 783 (1381), et dès l'avénement de son frère Hagy (êl-Melek-êl-Sâlèh III) âgé de six ans seulement, Barqouq ne déguisa plus ses projets d'usurpation : il fit déposer et exiler le jeune sultan le 18 de Ramadân de l'an 784 de l'hégire (1382), et s'investit lui-même de tous les pouvoirs.

A ce règne s'éteignit avec le dernier des sultans de la famille de Qalâoun la domination de la première dynastie des Mamlouks, celle des *Baharites* ou *Turkomans*. Leur puissance, qui eut à peine quelques reflets glorieux sous Beybars et êl-Melek-êl-Nâsser, avait sous duré cent trente-six années.

—

CHAPITRE XIV.

Dynastie des Mamlouks circassiens. — Barqouq (êl-Melek-êl-Dâher). — Tamerlan. — Organisation des Mamlouks. — Fareg (êl-Melek-êl-Nâsser). — Acte de vasselage vis-à-vis de Tamerlan.— Abd-êl-Azyz (êl-Melek-êl-Mansour). — Êl-Mostayn-b-illah. — Êl-Melek-êl-Mouyed. — Êl-Melek-êl-Mozaffer-Chahab-êd-dyn. — Seyf-êd-dyn-Tatar (êl-Melek-el-Dâher). — Nâsser-êd-dyn-Mohammed (êl-Melek-êl-Sâlèh). — Barsabay (êl-Melek-êl-Achraf). Négociations avec les Chrétiens et les Ottomans — Gemal-êd-dyn-Yousouf (êl-Melek-êl-Azyz). — Djaqmaq (êl-Melek-êl-Dâher). — Fakhr-êd-dyn-Othmân (êl-Melek-êl-Mansour). — Abou-l-Nasr-Ynâl (êl-Melek-êl-Achraf). — Chahab-êd-dyn-Ahmed (êl-Melek-êl-Mouyed). — Seyf-êd-dyn-Khochqadam (êl-Melek-êl-Dâher). — Abou-Saïd-Belbây (êl-Melek-êl-Dâher). — Abou-Saïd-Temir-Boghâ (êl-Melek-el-Dâher). — Qayt-Bây (êl-Melek-êl-Achraf). — Abou-l-Saadât-Mohammed (êl-Melek-êl-Nâsser).— Qansouh (êl-Melek-êl-Achraf).—Qansouh-Abou-Saïd (êl-Melek-êl-Dâher).—Qansouh-Djânbalât (êl-Melek-êl-Achraf).— Seyf-êd-dyn-Toumân-Bây (êl-Melek-êl-Adel). — Qansouh-êl-Ghoury (êl-Melek-êl-Achraf). — Toumân-Bây II (êl-Melek-êl-Achraf). —Guerre contre Sélym Ier, empereur ottoman. —Défaite de Toumân-Bây. — Fin de la dynastie des Mamlouks circassiens. — Conquête de l'Égypte par la Porte-Ottomane.

Les Mamlouks *circassiens* [1] dont la dynastie

[1] **On les appela aussi *bourgites* du mot arabe *bourdj* (fort ou tour), parce qu'on leur avait confié la défense des forteresses.**

commence à Barqouq, étaient originaires en effet de la Circassie. Sous le nom de *Kirkess*, *Tchirkess* ou *Kerghis*, les habitans de cette contrée constituaient un peuple à part, distinct des nations turkes de la Haute-Asie, et descendu vers la mer Caspienne quelques siècles auparavant des steppes neigeuses de la Sibérie et des bords désolés du lac Baykal.

Ce fut, nous l'avons dit, Qalâoun qui, le premier des sultans baharites, chercha, dans l'organisation d'une garde toute circassienne, un contrepoids au despotisme inconstant des Mamlouks et des émyrs turks. Mais ce qui état d'abord un appui et une force, devint plus tard un embarras et un danger. Il arriva pour les Circassiens ce qui était arrivé pour les milices turkes des premiers Mamlouks. Ils furent utiles et obéissans d'abord, puis ils devinrent exigeans et ambitieux. Après avoir sauvé le trône comme leurs devanciers, ils s'avisèrent de l'usurper. L'avénement de Barqouq fut le résultat de cette tendance nouvelle. A part cette petite nuance d'origine, la dynastie des *Circassiens* ne fit que continuer celle des *Baharites*. Ce fut toujours la même marche et le même système politique : toujours des émyrs

turbulens qui se disputaient le pouvoir à chaque vacance et en créaient le plus souvent possible par les voies les plus anarchiques et les plus violentes.

Barqouq était fils d'un renégat circassien de la horde de Kesa. Acheté par un musulman nommé Othmân, et amené en Égypte l'an 764 de l'hégire (1364), il y fut vendu à l'émyr Yl-Boghâ, qui l'enrégimenta parmi les Mamlouks. Sa hardiesse, son intelligence, et sa beauté surtout, qualité fort appréciée par les émyrs, lui valurent les bonnes grâces de son maître, qui lui donna de l'avancement dans sa maison militaire. Son aptitude dans la science du droit religieux lui valut le titre de *cheyk* (docteur), et il y joignit la dignité politique d'émyr quand Yl-Boghâ parvint à la régence. A la mort violente de cet atabek, Barqouq fut jeté en prison; puis, passant au service de l'émyr Maudjak à Damas, il ne revint au Kaire qu'à l'avénement du sultan Chaabân. Dès lors commença pour le Circassien une phase de rapide fortune : nommé grand-écuyer et commandant de mille hommes, il brigua et obtint la régence, sous le titre d'atabek, puis poussa au gouvernement de toutes les provinces son affidé Berékéh, qui,

prisonnier avec lui, avait partagé jusqu'alors ses chances bonnes ou mauvaises.

Telle avait été la vie de Barqouq avant que ses partisans lui eussent livré le trône et qu'il s'intitulât êl-Melek-êl-Dâher. Son avénement fut bien accueilli au Kaire : les qâdys, le moufty ou *Cheykh-êl-Islâm* et tous les émyrs s'empressèrent de le saluer comme sultan.

C'était alors l'époque où le célèbre Tymour-Lenk (Tamerlan) remplissait le monde de la terreur de son nom et du bruit de ses conquêtes. Maîtresses de la Haute-Asie, ses hordes menaçaient déjà les terres syriennes; et, pour résister à ce puissant antagoniste, il fallait un bras plus fort que celui d'un prince mineur. Quoique ce motif mis en avant par le nouveau sultan d'Égypte dût faire taire quelques sourdes rivalités, Barqouq eut bientôt à se défendre d'un complot tramé par le khalyfe êl-Motouakkel, qui avait gagné à son parti un petit nombre des chefs de mosquées. Un divan s'assembla, dans lequel le khalyfe conspirateur fut déposé. En sa place, Barqouq essaya tour à tour Omar-êl-Ouatheq-b-illah et Zakaryah-êl-Motassem-b-illah; mais la mort de l'un et les fautes de l'autre décidèrent le sultan à rétablir dans

son poste êl-Motouakkel qui jouait alors le repentir. Cette grâce toucha peu le Khalyfe; il conspira de nouveau avec l'émyr Mantach, et parvint à soulever le peuple contre Barqouq, qui ne fut pas assez fort pour conjurer l'orage. Une nouvelle révolution s'ensuivit, qui livra pendant quelques mois l'Égypte aux intrigues du Khalyfe et de l'émyr Mantach, gouvernant au nom du dernier sultan baharite êl-Melek-êl-Sâlèh, réintégré sous le titre d'êl-Melek-êl-Mansour. Mais bientôt les concussions des deux administrateurs, leurs proscriptions chaque jour renaissantes, leur impéritie et leur cupidité, contrastèrent si fort avec les six ans du règne calme, juste et heureux de Barqouq, que les émyrs rappelèrent le sultan circassien de son exil de Karak, et le replacèrent sur le trône. Cette fois, pour s'y consolider, Barqouq signa la mort du prince baharite et de ses adhérens.

Assis alors à demeure, il répara les fautes et les violences de l'interrègne, s'occupa des améliorations intérieures, et chercha surtout à maintenir la paix du dehors par une sage et adroite politique. Calculant que la plus grande force de l'Égypte était dans la faiblesse et dans

les divisions des princes voisins, il chercha à les alimenter, en promenant de l'un à l'autre ses promesses d'aide et d'alliance. En 794 de l'hégire (1392), Qarah-Youssouf, premier prince de la dynastie de Médie, dite *du Mouton-Noir*, lui fit hommage de la ville de Tauris : en échange Barqouq lui envoya un manteau d'honneur, et le créa son lieutenant dans les pays qu'il pourrait envahir.

L'année suivante, arrivèrent au Kaire deux personnages qui devaient servir plus tard de prétexte à de longues guerres. C'étaient Qarah-Youssouf et son allié Ahmed, fils d'Aouys, souverain de Baghdâd pendant quelques années; tous deux renversés de leurs trônes par Tamerlan, ils avaient d'abord cherché un asile auprès de l'empereur de Constantinople Manuel, et venaient réclamer en Égypte une hospitalité plus sûre et moins menacée.

Car l'empire d'Orient en était alors à disputer sa capitale à un nouvel ennemi, après l'avoir si long-temps défendue contre les khalyfes et contre les Turkomans. Dans l'Asie-Mineure, une dynastie s'était élevée depuis peu, à qui un jour tout l'Islamisme devait obéir ; on l'appelait la dynastie des *Ottomans* du nom de son



premier chef Othmân. Le quatrième sultan de cette famille Bayazyd-ben-Mourâd (Bajazet Ier), maître des provinces asiatiques qui confinaient à l'empire grec, menaçait déjà sa capitale, quand Tamerlan survint comme tiers dans le conflit, et reporta la grande lutte entre les Ottomans et les Tartares. Entre ces deux rivaux l'Asie s'arrêta indécise; elle attendit que les armes eussent nommé leur maître. Par une singulière bizarrerie l'un de ces deux arbitres du sort de l'Orient était Bajazet-le-Borgne, et l'autre *Tymour-Lenk* (Tymour le-Boiteux), Tamerlan.

L'Égypte ne resta pas sans relation avec les deux puissances du jour. Chacune d'elles avait envoyé sa députation au Kaire : l'une, au nom de Bajazet, réclamait de Barqouq un traité d'alliance, et du pontife spirituel de l'Islamisme l'investiture officielle de l'Anatolie. Le traité fut conclu, et le Khalyfe délivra toutes les patentes et toutes les bénédictions que les ambassadeurs ottomans voulurent acheter.

Les députés de Tamerlan avaient une mission plus impérieuse; ils venaient sommer le sultan d'Égypte de se reconnaître le vassal des Tartares et de remettre entre leurs mains

les deux réfugiés Ahmed et Qarah-Youssouf, que le vainqueur de Baghdâd réclamait en maître. Pour toute réponse à ces insolentes demandes, Barqouq fit décapiter les ambassadeurs. Furieux, les Tartares coururent aux armes, se jetèrent sur Edesse dont ils massacrèrent les habitans; assiégèrent Alep qui allait subir le même sort, quand des nouvelles soudaines rappelèrent Tamerlan vers les provinces indiennes, et ajournèrent ses projets de vengeance contre l'Égypte.

Ce fut dans ce moment de répit que mourut él-Dâher-Barqouq à l'âge de soixante ans le 15 Chaoual 801 (1398). Le sultan circassien fut regretté, car le seul bienfait de son règne ne fut pas d'avoir sauvé son pays de l'invasion étrangère : au milieu des terribles menaces du dehors, il avait eu le temps et la volonté de s'occuper de ses peuples; il les avait soulagés d'une foule d'impôts et de taxes onéreuses sur les céréales, sur le sel, sur les légumes; il avait fait de Boulaq une espèce de port franc. Bienfaisant pour les pauvres, il venait à leur secours par des aumônes abondantes, encourageait l'industrie et les arts, fondait un collége (*Medresséh-él-Dâhéryéh*), et secondait les

progrès de la science par d'incessantes libéralités.

Prévoyant une guerre prochaine, il fit de son état militaire l'objet de ses plus vives inquiétudes. Sa garde de Circassiens, bouclier de la nouvelle dynastie, fut surtout l'objet de ses soins. Il augmenta ses cadres, la recruta par des achats de beaux esclaves, la pourvut d'armes et de magnifiques chevaux. Il voulut aussi organiser sur un nouveau pied les hautes fonctions politiques et administratives. Grâce à lui, une hiérarchie fut créée dans les pouvoirs de l'État, et la spécialité des attributions neutralisa les conflits d'autorité.

Les grands officiers étaient dans l'ordre suivant : 1° *Atabek-él-Asâker* (directeur des armées ou généralissime); 2° *Ras-Noubét-él-Omrâ* (chef des l'ordre de princes); 3° *Émyr-él-Selâh* (prince des armes); 4° *Émyr-Meglis* (prince de la résidence, ou grand-maréchal du palais); 5° *Émyr-Akhour* (prince des écuries ou grand-écuyer); 6° *Daouadâr* (chancelier); 7° *Râs-Noubét-él-Tany* (chef du second ordre); 8° *Hageb-él-Hohâb* (grand-chambellan); 9° *Nâyb* (gouverneur du Kaire).

Ces grands officiers, aux ordres du Sultan,

se partageaient le pouvoir exécutif, et s'entendaient avec l'assemblée des émyrs et des qâdys pour toutes les mesures administratives qui emportaient son concours. A la mort d'un sultan, tout ce qui avait une influence politique ou financière s'assemblait, et nommait le souverain nouveau, sans que les droits d'hérédité fussent déterminans pour le choix. Aussi plusieurs écrivains orientaux, voulant caractériser la forme du gouvernement de l'Égypte sous les Mamlouks circassiens, se sont-ils souvent servis du mot *Gemhour* (république), et non de celui de *Moulk* (royaume).

Le successeur de Barqouq fut son fils Fareg-Abou-Saadât, âgé de vingt ans, qui fut inauguré sous le nom d'êl-Melek-êl-Nâsser. Le règne de ce prince commença par la révolte de l'atabek Ytmâch et du gouverneur de Syrie Tenem-êl-Frassany. Quelques mesures de rigueur suffirent pour la réprimer. Mais des embarras plus sérieux suivirent cette petite alerte. Tamerlan (Tymour) avait terminé la conquête des Indes; il marchait vers la Syrie. Fareg courut au-devant de lui : battu une première fois, il se replia en Égypte, où une diversion de l'empereur ottoman Bajazet lui donna

quelque répit jusqu'à l'issue de la fatale bataille d'Anqorah, l'an 804 de l'hégire (1401).

Alors Fareg se trouva de nouveau face à face avec Tamerlan, seul, sans allié lointain, et presque à la merci du Tartare. Le Khan fit les conditions de paix; il voulait la reconnaissance de sa suzeraineté, et l'extradition des deux princes fugitifs Ahmed et Qarah-Youssouf. Fareg se résigna, il signa l'acte de vasselage, et obtint de Tamerlan qu'au lieu de livrer ses hôtes, il s'en constituerait le geôlier. A ce prix, une trève fut accordée à l'Égypte, trève suffisante pour la sauver, car l'empereur mogol mourut deux ans après, le 17 Chaabân 807 (1405). Cet événement rassura Fareg et lui permit d'ouvrir la prison des princes de Baghdâd.

Des jours plus calmes se préparaient pour le sultan Fareg, lorsqu'une émeute le précipita du trône. A la tête de quelques mécontens, son frère Abd-êl-Azyz vint l'assiéger dans son palais, et lui arracher une abdication le 16 de Raby-êl-aouel de l'an 808 (1405). Toutefois cet acte de violence ne porta pas de longs fruits: inauguré sous le nom d'êl-Melek-êl-Mansour, Abd-êl-Azyz fit regretter promptement son

frère dépossédé, et une réaction nouvelle, survenue moins de trois mois après, réintégra Fareg sur le trône égytien. Abd-êl-Azyz alla mourir dans son exil d'Alexandrie.

Le second avénement de Fareg fut marqué par quelques victoires en Syrie, qui réhabilitèrent sa réputation de bravoure. Actif, entreprenant, il eût sans doute régné de longues années, si une intrigue sacerdotale n'était venue se mettre sur son chemin. Jusqu'alors les khalyfes d'Egypte avaient résigné toute prétention au pouvoir politique, se contentant de l'autorité spirituelle que les sultans leur avaient dévolue. Aucun d'eux, à part êl-Motouakkel, n'avait cherché à sortir des bornes prescrites. Un des émyrs, nommé êl-Mahmoudy, chercha à réveiller quelques velléités ambitieuses dans la tête du khalyfe actuel êl-Mostayn-b-illah, avec la pensée de les utiliser ensuite pour lui-même. Le khalyfe donna dans le piége, il proclama la révolte dans un moment où Fareg se trouvait à Damas, et s'achemina vers la Syrie avec êl-Mahmoudy, qui avait rassemblé une petite armée de partisans. Ce corps se grossit en route de tous les fidèles que le chef de l'Islamisme attirait à lui, et sa force était considérable

quand il parut devant Damas. Là, un anathême du khalyfe acheva la révolution : une déchéance fut proclamée contre Fareg, et ses soldats l'abandonnèrent. Prisonnier d'êl-Mostayn, le Sultan déchu fut traduit devant les docteurs de la loi; on l'accusa d'avoir ruiné les peuples et de s'être révolté contre le pontife de Dieu. L'affaire fut promptement instruite, et un arrêt de mort lui servit de dénoûment. Fareg fut exécuté le 25 de Moharrem 815 (7 mai 1412) hors des murs de Damas, et son cadavre, abandonné sur un fumier, resta sans sépulture.

Êl-Mostayn-b-illah résumait donc en lui tous les pouvoirs; il était à la fois khalyfe et sultan d'Égypte. Son avénement fut célébré au Kaire par de longues fêtes : il y rentra au milieu d'acclamations bruyantes, et alla s'installer dans le palais de la citadelle.

De son côté, êl-Mahmoudy révélait peu à peu sa pensée intime. La popularité du khalyfe l'offusquait; les améliorations administratives qu'il venait d'ordonner contrariaient ses vues; il sentait combien il avait à faire pour franchir le dernier échelon de la puissance souveraine. Prudent et hardi, il ne désespéra point. Êl-Mostayn l'avait nommé grand-vizir; il se plaignit,

et le khalyfe, qui le redoutait, créa pour lui le titre de *lieutenant-général du royaume;* puis, comme cette dignité, malgré ses larges attributions, ne lui suffisait pas encore, êl-Mahmoudy força le khalyfe à l'associer au sultanat sous le titre d'êl-Melek-êl-Mouyed. Dès ce moment toute l'influence réelle passa dans les mains du nouveau titulaire. Relégué au fond du palais, êl-Mostayn n'eut plus qu'une autorité fictive.

Ainsi dépouillé, ce souverain complota de nouveau son émancipation. Profitant d'une absence d'êl-Mahmoudy, il se concerta avec son confident, l'émyr Nourouz, et se sentit assez de hardiesse pour faire proclamer l'anathême contre son co-associé au sultanat dans une assemblée générale des cheyks et des imâms. Mais l'excommunication publique venait à peine de retentir dans le Kaire, qu'êl-Mahmoudy y fit son entrée à la tête de ses partisans. A sa vue, tout cet échafaudage de complot s'évanouit. Les imâms nièrent leur participation à l'acte décisif; ils crièrent les premiers et plus haut que les autres contre le khalyfe rebelle, le déclarèrent coupable d'abus de pouvoir et de trahison. Les mêmes voix qui avaient anathématisé êl-Mahmoudy prononcèrent contre êl-Mos-

tayn l'exil et la déchéance du trône, l'an 818 de l'hégire (1415). Le khalyfat passa aux mains de son frère Dâoud, inauguré sous le titre d'êl-Motadded-b-illah.

Sans rival dès-lors, êl-Mahmoudy chercha à continuer par la justice et la modération un règne fondé par la violence. Par ses soins, l'Égypte fut heureuse, et les populations bénirent le nom de leur maître. Quelques guerres avec les Cypriotes marquèrent seules cette période de paix et de bonheur. Elle finit à la mort du Sultan, survenue le 9 de Moharrem de l'an 824 de l'hégire (14 janvier 1421). Êl-Mahmoudy avait protégé les sciences et les arts. Plusieurs monumens du Kaire lui doivent leur érection, et, dans le nombre, la mosquée dite *Gâmé-êl-Mouyed*, située près de la porte *Bâb-Zoeyléh*.

A la mort d'êl-Mahmoudy, l'Égypte fut de nouveau livrée aux convulsions politiques, et, dans la même année, trois sultans passèrent tour à tour sur un trône disputé. Le premier, Ahmed-Chahâb-êd-dyn, fils d'êl-Mahmoudy et proclamé sous le nom d'êl-Melek-êl-Mozaffer, fut renversé par son tuteur Seyf-êd-dyn-Tatar (êl-Melek-êl-Dâher) qui, expiré peu de

temps après, eut pour successeur son fils Nâsser-êd-dyn-Mohammed (êl-Melek-êl-Sâlèh). Quatre mois après, ce fils d'usurpateur était détrôné par un usurpateur nouveau, Barsabây, tuteur du jeune prince et affranchi de son père, qui prit le surnom d'êl-Melek-êl-Achraf.

Ce Barsabây sut se maintenir plus longtemps que ses trois devanciers. Une crue abondante du Nil ayant signalé son avénement, les peuples d'Égypte en tirèrent pour son règne un augure favorable, et une sage politique vint à l'appui de ce premier horoscope. Le gouvernement de Barsabây continua les bons erremens de celui d'êl-Mahmoudy. La prudence et la justice prévalurent dans tous ses actes. Le Sultan reconstruisit plusieurs villes ruinées par les guerres; il dota le Kaire de quelques édifices, tels que la mosquée *él-Achrafyéh*, ainsi appelée de son nom, et située en face du bazar des marchands d'ambre.

Ce règne de dix-sept ans ne fut guère troublé que par la révolte de l'émyr Benyq-êl-Bekhachy, gouverneur de Damas, qui, vaincu et décapité, céda la place à l'émyr nègre Min-Abd-êr-Rahmân.

Au dehors, les armes de Barsabây obtinrent des résultats glorieux et décisifs. Les Francs furent battus par lui à diverses reprises. Maître de l'île de Chypre en une campagne, il obligea le roi Jean III de Lusignan à se reconnaître vassal de l'Égypte.

Mais le fait le plus singulier de cette époque fut une intervention de la puissance égyptienne dans un débat de succession entre chrétiens, négociation étrange où la diplomatie ottomane eut aussi sa part et son influence. Voici à quel propos. Le roi de Chypre, devenu vassal de l'Égypte, n'avait pour héritier qu'une fille légitime, Charlotte, qu'il donna en mariage au prince Louis de Savoie, en lui assignant comme dot la réversibilité de la couronne cypriote. Jusque-là tout était bien, quand un fils naturel du roi, nommé Jacques, soutenu par les Vénitiens, et surtout par son beau-père, Louis Cornaro, vint interposer ses droits et combattre la transmission de l'héritage dans la branche féminine. La république de Venise appuya de toutes ses forces une réclamation qui devait lui profiter dans l'avenir; elle fit passer à Jacques des subsides considérables, et celui-ci ne crut pouvoir les employer mieux qu'à gagner en sa

faveur les principaux émyrs du Kaire et le sultan Barsabây lui-même. Le prétendant obtint ainsi, à force d'or, l'appui avoué de l'Égypte, et le concours d'une armée musulmane. Déjà parti à la tête de forces respectables, Jacques avait opéré une descente auprès de Famagouste, et il marchait vers Nicosie pour en faire le siége, quand le grand-maître de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem intervint en faveur de Louis de Savoie. Le commandeur de Nissara fut envoyé au Kaire.

Cet ambassadeur comprit tout de suite que les présens seuls pouvaient combattre chez les Mamlouks une influence que des présens avaient établie. Il offrit des sommes plus fortes, se fit précéder de cadeaux plus riches, et provoqua au Kaire une réaction en faveur du protégé de l'Ordre. Toutefois, ce résultat n'eut pas une longue portée. Jacques de Lusignan, écarté du patronage égyptien, eut recours à celui d'Amurat II, empereur des Ottomans, qui envoya un exprès à Barsabây, avec des menaces de guerre. Cet argument fut plus décisif que tous les autres. Louis de Savoie et Charlotte se virent expulsés de Chypre, et en leur place régna Jacques, fils naturel de Jean de

Lusignan, vassal à la fois des Vénitiens, des Ottomans et de l'Égypte.

Après un règne de dix-sept ans environ, Barsabây mourut au Kaire l'an 841 (1438). Les historiens s'accordent à représenter ce prince sous les plus favorables couleurs. Son administration garda toujours un caractère d'équité et de tolérance ; et, loin de se montrer jaloux des prérogatives de son rang, ce fut lui qui le premier raya de l'étiquette du palais la cérémonie du *prosternement* devant les sultans, et la convertit en un simple *baise-mains*.

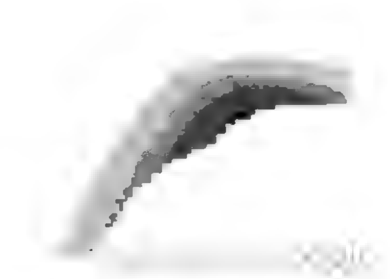
Le fils de Barsabây lui succéda sur le trône. Il se nommait Gemâl-êd-dyn-Youssouf-abou-l-Mohassen, et fut proclamé sous le nom d'êl-Melek-êl-Azyz. L'atabek du royaume Seyf-êd-dyn-Djaqmaq ne laissa pas son pupille long-temps en place. Trois mois après il le faisait déporter et se proclamait sultan lui-même le 19 Raby-êl-aouel de l'an 842 (1438), sous le nom d'êl-Melek-êl-Mansour.

Ce règne fut assez tranquille. Une peste terrible et le changement du titulaire du khalyfat, qui passa d'êl-Motadded-b-illah à son frère utérin êl-Mostakfy-b-illah, sont les deux seuls événemens qui le signalèrent. Ce dernier kha-

lyfe fut l'ami et le conseiller du sultan Djaqmaq : il mérita, par ses sages conseils, les bénédictions populaires. Aussi, quand vint sa mort en 854 (1450), tous les grands du royaume et le sultan lui-même tinrent à honneur de porter son cercueil sur leurs épaules.

Privé de cet appui et ne trouvant pas le même concours dans le nouveau khalyfe êl-Qâyem-be-âmr-illah, le vieux Djaqmaq, âgé alors de quatre-vingts ans, abdiqua en faveur de son fils Fakhr-êd-dyn-Othmân, qui fut proclamé le 30 Safar de l'an 857 (1453) sous le nom d'êl-Melek-êl-Mansour, la même année où Mahomet II, maître de Constantinople, anéantissait l'empire des Grecs. Une révolution de palais, provoquée par le khalyfe, ne laissa au nouveau sultan qu'un mois de pouvoir; mais, au lieu de profiter à son instigateur, ce mouvement porta sur le trône un vieux Mamlouk nommé Abou-l-Nasr-Ynâl, inauguré sous le nom d'êl-Melek-êl-Achraf.

Malgré les intrigues d'êl-Qâyem, ce sultan parvint à garder jusqu'à sa mort le trône d'Égypte, c'est-à-dire pendant huit années. Son vizir Belgiouy était un homme énergique autant qu'adroit : il déjoua tous les complots médités



contre son maître, fit exiler à Alexandrie le khalyfe remuant, et lui donna pour successeur un de ses frères, êl-Mostanged-b-illah. Le sultan Ynâl mourut le 15 Gemady-êl-aouel 865 (1461).

Après lui deux titulaires se succédèrent dans la même année au sultanat d'Égypte. Ce fut d'abord son fils Chahâb-êd-dyn-Ahmed (êl-Melek-êl-Mouyed), puis Seyf-êd-dyn-Khochqadam-êl-Nasesry (êl-Melek-êl-Dâher). Ce dernier, Grec d'origine, porta dans le gouvernement cette aménité de mœurs, cette grâce de manières qui caractérisaient sa race, plus civilisée que celle des Mamlouks. Sous lui le palais prit un autre aspect : à la rudesse turkomane on vit succéder des formes bienveillantes et douces; le souverain écoutait toutes les réclamations et faisait justice sans acception de personnes. Aussi, défendu par l'amour des peuples, ce règne dura-t-il près de sept ans. La mort du sultan, arrivée le 10 de Raby-êl-aouel 872 (1467), vint ouvrir le champ à de nouveaux troubles et à de nouvelles expériences.

Le successeur de Khochqadam fut Abou-Sayd-Belbây (êl-Melek-êl-Dâher), despote tracassier, qui ne régna qu'un petit nombre

de mois. Après lui vint l'émyr Abou-Sayd-Temar-Boghâ (êl-Melek-êl-Dâher), dont le passage au pouvoir fut moins long encore, et enfin l'émyr Qâyt-Bây, inauguré le 6 Regeb 872 (1468) sous le nom d'êl-Melek-êl-Achraf, et à qui il était donné, malgré des circonstances difficiles, de se maintenir sur le trône d'Egypte pendant vingt-neuf années.

La première période de son autorité fut calme et insignifiante. La guerre occupait alors l'empire ottoman, qui avait à la fois à se défendre des attaques de la Perse et à s'établir d'une manière définitive dans ses conquêtes chrétiennes. Néanmoins on pouvait prévoir dès-lors que cette colossale puissance ne laisserait aucun pays voisin à l'abri de ses empiétemens. Aussi Qâyt-Bây, après avoir pris quelques précautions pour assurer les frontières syriennes contre une attaque imprévue, voulut-il offrir sa démission aux émyrs rassemblés. Les émyrs la refusèrent, nul ne paraissant, à cet instant critique, présenter plus que le Sultan actuel des garanties d'activité et de courage.

L'heure du grand et solennel conflit n'arriva pas toutefois si vite. La mort surprit Mahomet II, qui achevait la soumission de l'Asie-

Mineure, pour marcher ensuite sur la Syrie, et la guerre civile, qui partagea alors les Ottomans entre les deux princes Bajazet II (Bàyazyd-ben-Mohammed) et Zizim (Djem), provoqua une diversion heureuse pour l'Égypte. Ce pays servit même alors de lieu de refuge à Zizim, battu à la bataille de Yeni-Cheher.

A quelque temps de là, sûr d'être attaqué tôt ou tard par les Ottomans, Qâyt-Bây se sentit la force de les prévenir. Il enleva la caravane turke qui se rendait à la Mekke, arrêta des ambassadeurs que le roi des Indes envoyait à Bajazet II, s'empara des présens destinés au souverain ottoman, et prit d'assaut les villes de Tarse et d'Adanah. A ces démonstrations hostiles, Bajazet répondit d'abord par un envoi d'ambassadeurs; mais, au lieu d'écouter leurs plaintes, Qâyt-Bây refusa de les recevoir et attaqua à l'instant même le généralissime des troupes ottomanes. Cette agression ne fut pas heureuse dans le début: l'armée égyptienne ploya sous le choc des Turks et battit en retraite jusqu'à Malatyéh. Mais là, grâce à un renfort de cinq mille hommes que Qâyt-Bây avait eu le soin d'envoyer, les fuyards reprirent l'offensive, et, se retournant contre les

vainqueurs engagés dans des gorges étroites, ils les battirent à leur tour, les désorganisèrent et en firent un massacre complet. Bajazet tenait bien encore dans Tarse et Adanah qu'il avait reconquises; mais l'émyr égyptien Ezbeky regagna sur lui ce dernier avantage, et les honneurs de cette vive et brillante campagne restèrent à Qâyt-Bây.

Ce fut alors que le Sultan ottoman envoya son gendre Ahmed contre les Égyptiens. Cet Ahmed était un jeune prince albanais, fils du duc de Bosnie, qui depuis peu de temps avait abjuré la foi chrétienne pour se convertir à l'Islamisme. Ce choix d'un renégat adolescent blessa les vieilles bandes musulmanes. A la première affaire, elles laissèrent le chef s'engager de sa personne dans les rangs ennemis sans le suivre ni le soutenir. Après des prodiges de bravoure, Ahmed fut fait prisonnier par l'émyr Ezbeky, et ramené au Kaire comme un gage vivant de la victoire. C'est en commémoration de cette brillante journée que fut construite, dans la capitale égyptienne, la mosquée dite *él-Ezbekyéh*, qui a donné son nom à la grande place voisine et au quartier qui l'environne.

Furieux de cette nouvelle défaite, Bajazet II y répondit en mettant sur pied une armée plus formidable que les deux premières. Aly-Pacha en fut nommé le général, et le 3 de Raby-êl-tâny de l'an 893 de l'hégire (1488) ces troupes passèrent le Bosphore pour venir prendre position en Caramanie. Vainement Qâyt-Bây, inquiet du résultat, voulut-il alors entrer en arrangement; vainement fit-il offir à Bajazet de lui renvoyer Ahmed, son gendre. Le Sultan ottoman ne se prêta à aucun pourparler; il continua les hostilités, reprit Tarse et Adanah, poussa dans la Petite-Arménie; s'emparant de Sis, sa capitale, après une défense opiniâtre, il échangea son gouverneur, fait prisonnier, contre Ahmed, et ne s'arrêta que devant l'armée de l'émyr Ezbeky, détaché de nouveau à sa rencontre. L'affaire fut longue et disputée; vaincus le premier jour, au jour suivant les Égyptiens prirent leur revanche. Aly-Pacha céda le terrain à son adversaire.

Qâyt-Bây, trop faible pour devenir conquérant à son tour, voulut profiter de ses avantages pour conclure une paix honorable; mais telle était l'assurance que l'Ottoman avait en ses forces, qu'au lieu de se résigner à des con-

ditions il prétendit en imposer. Il exigea comme base de tout traité la cession de Tarse et d'Adanah, montrant comme conséquence d'un refus une levée en masse contre l'Égypte. Quoique ces clauses parussent onéreuses au souverain d'Égypte, il aima mieux les subir que courir la chance d'un conflit général. La paix fut donc conclue entre les parties belligérantes, l'an 896 de l'hégire (1491).

Pendant que ces opérations militaires remuaient le continent asiatique, l'île de Chypre était devenue la propriété des Vénitiens par la mort de Jacques de Lusignan, et par la cession que sa veuve en avait faite à la République. Ce changement importait peu à Qâyt-Bây pourvu que le service du tribut que lui payait cette île n'en souffrît pas. Il s'expliqua à cet égard, et appuya sa requête d'une menace d'invasion. Grâce à cette attitude menaçante, la redevance annuelle fut reconnue par les nouveaux possesseurs et fidèlement acquittée.

Qâyt-Bây survécut cinq années à la paix conclue avec la Porte-Ottomane : il mourut regretté de toute l'Égypte, le 22 de Dou-l-qadéh de l'an 901 de l'hégire (1496).

On lui donna d'abord pour successeur son

fils, Abou-l-Saadât-Mohammed, proclamé sous le nom d'êl-Melek-êl-Nâsser; mais il ne fit que passer sur le trône. Idiot et barbare, débauché avec d'atroces raffinemens, ce prince, au dire de l'historien Ebn-Ishaq, s'amusa un jour à écorcher vive, de ses propres mains, une jeune et belle esclave blanche que sa mère lui avait donnée. Les Mamlouks, las de ces horreurs, le détrônèrent et portèrent au pouvoir l'émyr Qansouh-Khams-myéh (êl-Melek-êl-Achraf) qui, au bout de quelques mois, renonça à un poste devenu trop périlleux. Son prédécesseur Abou-l-Saadât-Mohammed le remplaça et régna encore une année et demie: les Mamlouks s'en débarrassèrent en le massacrant, le 16 Raby-êl-âouel 904 (1498).

Le choix des émyrs se porta alors sur l'oncle du prince assassiné, Abou-Sayd-Qansouh II (êl-Melek-êl-Dâher), qui n'accepta le trône qu'à regret, et le garda un an et demi. Déposé le 29 Dou-l-qadéh 905 (1499), il fit place à Qansouh III, surnommé *Djân-balat* (ame d'acier) et proclamé sous le nom d'êl-Melek-êl-Achraf. Ce nouveau Sultan n'eut que sept mois d'exercice : son successeur, Seyf-êd-dyn-Toumân-Bây, fut moins heureux encore:

cent jours après son installation, il était déposé, arrêté dans sa fuite, et assassiné par les Mamlouks en Dou-l-qadéh 906 (1501).

Enfin cette milice turbulente sentit la nécessité de procéder d'une manière plus sérieuse à l'élection d'un souverain. Au milieu de ces drames de palais, les populations égyptiennes souffraient dans leur repos et dans leurs richesses. On se décida à tenir compte de cette situation : les cheyks et les émyrs s'assemblèrent, et leur choix se porta sur l'émyr Qansouh IV[e] du nom, distingué des autres par le surnom d'*él-Ghoury*. C'était un ancien Mamlouk de Qâyt-Bây, pauvre, de mœurs simples, d'un caractère facile et doux. Quand les suffrages des émyrs vinrent le mettre en évidence, cet homme vivait retiré et sans ambition, étranger à toutes les intrigues de palais, et connu seulement par la pratique de vertus modestes et bienfaisantes.

A la nouvelle de sa nomination, le premier mouvement de Qansouh fut un refus. « Accoutumé à obéir, disait-il, je ne sais pas commander. » Quand on insista, quand on parla du bien que le peuple attendait de lui, du besoin qu'il avait d'être paternellement gouverné, il se rendit en pleurant aux instances générales.

Seulement, il voulut qu'une condition fût mise à cet acquiescement, et c'était que, si un jour il encourait une déchéance, sa vie serait respectée. Cette clause promise, il se laissa couronner sous le nom d'êl-Melek-êl-Achraf.

Le nouveau sultan, dont nos historiens ont altéré le nom en celui de *Campson-Gauri*, chercha à raffermir un trône que la turbulence militaire avait si profondément ébranlé. Il s'y prit d'une manière assez adroite, pour procurer à l'Égypte une tranquillité qui dura jusqu'en l'an 911 (1505). Pendant ce temps, il s'occupa d'améliorations intérieures et d'érections de monumens; une mosquée magnifique et un quartier tout entier construits à cette époque portent encore le nom d'*él-Ghouryéh*, dérivatif du sien.

Mais bientôt commença pour l'Égypte et pour son souverain la période de désastres qui devait aboutir à une conquête finale. Un petit incident guerrier contre la puissance portugaise ouvrit cette série d'échecs. Maîtres des rivages indiens, les Portugais étaient devenus un obstacle aux relations commerciales entre la Perse et l'Égypte; une expédition navale partit de la Mer-Rouge pour aller pur-

ger ces mers des vaisseaux conquérans : mais à peine sortie du détroit de Bâb-êl-Mandeb, la flotte égyptienne fut attaquée et détruite par la marine de ces colonisateurs européens.

Ce malheureux essai ne fut que le prélude d'autres disgrâces. L'ennemi le plus direct de l'Égypte allait se réveiller de sa léthargie et jeter de nouveau les yeux sur cette proie. L'an 918 (1512) Korkoud, frère et rival du sultan Sélym Ier, après avoir disputé vainement la couronne par les armes, vint en Égypte demander asile à son souverain. Qansouh-êl-Ghoury l'accueillit de son mieux, et exagérant les devoirs de l'hospitalité jusqu'au plus impolitique dévouement, il entreprit de le rétablir sur le trône de Constantinople, en lui donnant une flotte de vingt vaisseaux qui mit à la voile pour le Bosphore. Cette flotte n'arriva pas même à sa destination : dans la traversée, elle rencontra les galères de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem qui capturèrent Korkoud et son convoi : tout ce que Qansouh recueillit de cet acte maladroit, ce fut la haine irréconciliable du sultan Sélym, désormais voué à la conquête définitive de l'Égypte.

La guerre commença : Sélym attaqua les

frontières syriennes. Pour conjurer le péril, Qansouh essaya bien de lier sa cause à celle du roi de Perse Ismayl-Châh, comme lui menacé par la Porte, intéressé comme lui à l'abaissement de cette colossale puissance. Les armées coalisées furent battues; la Perse et l'Égypte se virent menacées et compromises à la fois. Alors Qansouh en vint à des paroles de soumission; il envoya une ambassade au vainqueur pour désarmer sa colère, et obtenir la paix à quelque prix que ce fût :

« Il est trop tard, répondit Sélym aux plénipotentiaires prosternés; levez-vous et retournez dire à celui qui vous envoie que le pied ne se heurte pas deux fois à la même pierre. J'irai au Kaire : qu'il se prépare à combattre. »

L'effet suivit la menace : l'armée ottomane déborda dans la contrée syrienne. Qansouh acculé dans sa dernière ressource, la guerre, résolut de la poursuivre avec toute l'énergie de son ame. Il poussa ses troupes vers son formidable adversaire et le trouva à Merg-Dabek, près d'Alep. Le choc fut terrible; le sultan mamlouk se montra d'une merveilleuse bravoure, et peut-être la chance eût-elle tourné

pour lui, si l'artillerie des Ottomans n'eût jeté l'épouvante parmi les soldats égyptiens. Soit par suite d'une terreur soudaine, soit par une trahison qui semble historiquement prouvée, les deux émyrs commandant les ailes de son armée passèrent dans le camp de Sélym, et, resté seul avec le corps du centre, Qansouh fut obligé de résister à toutes les forces ennemies. Cerné de toutes parts, il lutta jusqu'au dernier moment, cherchant à se frayer un passage sur des cadavres; et il périt écrasé sous les pieds des chevaux le 25 Regeb de l'an 922 (1516). Il avait régné près de seize ans.

En sa place fut élu Toumân-Bây II son neveu, qui gouvernait alors le Kaire et qui y fut proclamé sous le nom d'él-Melek-él-Achraf. A peine installé, ce Sultan songea à recueillir les débris de l'armée vaincue et à la renforcer de nouveaux contingens. Les préparatifs de guerre l'absorbaient tout entier quand la lettre suivante vint lui donner une activité nouvelle :

« De la part du sultan Sélym-Khân, fils du » sultan Bâyazyd-Khân, monarque des deux » continens, souverain des deux mers, etc., à » Toumân-Bây le Circassien.

» Louanges à Dieu! notre désir impérial est

» accompli; l'hérétique Ismayl-Châh a été dé-
» truit, et l'impie Qansouh qui avait osé attaquer
» les pélerins sacrés a été puni par nous.

» Il nous reste à nous délivrer d'un voisinage
» hostile, car le Prophète, sur lequel soient le
» salut et la bénédiction divine, a dit : *La colère*
» *du ciel tombe sur les mauvais voisins*. Dieu
» nous aidera donc à te punir toi-même.

» Si cependant tu veux mériter notre clé-
» mence impériale, fais proclamer notre nom
» à la prière solennelle, fais battre monnaie à
» notre coin, et viens toi-même à nos pieds
» implorer ton pardon et nous jurer foi et hom-
» mage.... Sinon!... »

A cette missive désespérante, Toumân-Bây résolut de pousser à bout une lutte où l'Égypte devait périr, mais périr au moins avec honneur. Il fit augmenter les fortifications des places littorales, acheta des Vénitiens, à prix d'or, quatre-vingts pièces d'artillerie, et réunissant tout ce que la contrée pouvait avoir de soldats disponibles, il vint asseoir son camp à Salahyéh sur la limite du Désert.

Le calcul de Toumân-Bây était que, sur cette zône, les troupes égyptiennes fraîches et reposées auraient quelque avantage sur ses en-

nemis épuisés par les privations et les fatigues de la route. Mais Sélym devina cette pensée et l'éluda. Maître de Ghazzah, d'él-Arych et de Kattyéh, au lieu de pousser vers le Kaire en suivant par la route habituelle, il fit ricocher son itinéraire par le Désert, déroba sa marche, et vint déboucher à él-Khanqah, à quelques heures seulement de la capitale.

Averti de cette contremarche, Toumân-Bây se montra bientôt sur les derrières de l'armée ottomane. Il l'attaqua à él-Redânyéh, le 29 Dou-l-qadéh de l'an 922 de l'hégire (1517). Toumân-Bây se fiait à ses canons vénitiens, dont l'emploi était jusqu'alors inconnu en Égypte; mais malheureusement à cette artillerie Sélym pouvait opposer une artillerie plus nombreuse et servie par des mains plus habiles. La mitraille et les boulets écrasèrent les escadrons égyptiens, et déterminèrent leur déroute. Ce désastre ne rebuta point toutefois l'héroïque Mamlouk : il paya à grand prix le concours de tribus arabes, et vint à leur tête offrir de nouveau le combat à l'ennemi victorieux. Battu une seconde fois, il se rabattit sur le Kaire, en fit fermer ler portes, barrer toutes les rues et renforcer la citadelle. Malgré ces énergiques

mesures, la capitale fut emportée ; elle resta aux Ottomans, en dépit de la résistance opiniâtre du Sultan et de ses Mamlouks. On se disputa à l'intérieur le terrain pied à pied, terrasse par terrasse, barricade par barricade : chaque quartier eut son combat, chaque rue, chaque maison son siége. Les cadavres des vainqueurs encombrèrent tout le sol du Kaire; mais les représailles furent affreuses. La ville fut livrée à l'incendie et au pillage ; la citadelle fut emportée d'assaut, et la garnison égorgée tout entière.

Au milieu de cet immense désastre, Toumân-Bây avait pu échapper au fer ottoman. Traversant le Nil dans une barque, il s'était mis en sûreté sur l'autre rive, et se dirigeait vers Alexandrie, quand des Arabes rôdeurs le rencontrèrent, se saisirent de lui et le vendirent au vainqueur pour une forte somme d'argent.

Sélym fit amener devant lui le Sultan mamlouk. A son aspect, comme s'il se fût senti touché de cette grande infortune, il le fit délivrer de ses chaînes et le garda près de lui. Durant plusieurs jours on crut que Toumân-Bây aurait au moins la vie sauve : Sélym le laissait croire. Mettant les heures à profit, il interrogeait son

prisonnier à propos des affaires et de l'administration de l'Égypte : il le pressait de questions et sur les erremens administratifs et sur les ressources militaires. Dix journées entières suffirent à peine à ces utiles conférences. Quand tout fut dit, quand le malheureux Mamlouk n'eut plus de renseignemens à fournir sur la gestion des États dont on le dépossédait, Sélym donna l'ordre qu'il fût pendu. La sentence s'exécuta le 22 Raby-êl-aouel de l'an 923 de l'hégire (1517), sous l'arcade de la porte *Bâb-Zoueyléh*. Aujourd'hui encore on peut y voir le crampon de fer qui supporta le corps du sultan mamlouk.

A Toumân-Bây finit la dynastie des *Mamlouks borgites* ou *circassiens*, dynastie plus turbulente qu'aucune de celles qui l'avaient précédée, et peu glorieuse dans sa période de cent trente-neuf années. Après elle, le beau royaume d'Égypte ne fut plus qu'une province du grand empire ottoman.

—

CHAPITRE XV.

Sultans ottomans, souverains de l'Égypte. — Organisation de son gouvernement. — Cession du khalyfat. — Sultans, Sélym Ier, Souleymân II, Sélym II, Amurat III, Mahomet III, Ahmed Ier, Moustafâ Ier, Othmân II, Amurat IV. — Pachas de l'Égypte sous ces princes, Khayr-Beyk, Moustafâ, Ahmed, Qâssem, Ibrahym, Souleymân, Hasraf, Dâoud, Aly, Mohammed, Iskander, Aly-êl-Khâdem, Aly-êl-Soufy, Mahmoud, Sinàn, Tcherkes, Housséyn, Messyh, Hassan-êl-Khâdem, Aoueys, Hafezz-Ahmed-êl-Khâdem, Qourt, êl-Seyd-Mohammed, Kheder, Mohammed-êl-Kourdjy, Mohammed-êl-Soufy, Moustafâ-Lefghely, Djafar, Housséyn, grand-vizir; Aly-Pacha, chassé d'Égypte, et Moustafâ-Pacha, conservé malgré les ordres du Sultan.

Maître du Kaire, le sultan ottoman, Sélym Ier, porta ses armes dans la Basse-Égypte, et soit par lui-même, soit par ses lieutenans, il compléta l'occupation de la vallée du Nil.

A son retour dans la capitale conquise, l'un de ses premiers soins fut de vider la grande question du khalyfat, qui tenait encore l'Islamisme partagé entre deux autorités, l'une tem-

porelle, l'autre spirituelle. Le titulaire, au moment de l'invasion, était le dix-huitième khalyfe de la seconde branche abbasside, et le troisième depuis êl-Mostanged-b-illah, dont nous avons parlé plus haut. Tombé au pouvoir de Sélym, ce dignitaire, nommé Mohammed-êl-Motouakkel-ala-Allah, fut obligé d'acheter son élargissement par une renonciation complète à ses droits de pontife musulman. Grâce à cette condescendance, il lui fut permis de vivre à Constantinople d'une pension que lui fit la Porte-Ottomane, et ensuite au Kaire où elle lui fut continuée. Depuis ce jour, l'Islamisme n'eut plus qu'un chef, réunissant sur sa tête toutes les attributions politiques et religieuses. Ce chef fut le sultan de Constantinople.

Après cet acte significatif, Sélym pourvut à l'organisation de la nouvelle annexe de son empire. L'Égypte devint un pachalyk, dont le premier titulaire fut un certain Khayr-Beyk, émyr de Qansouh, et dont la défection à la bataille de Merg-Dabeq avait entraîné la chute de la dynastie mamlouke. Mais, ne se fiant qu'à demi à un homme déjà parjure, le Sultan, tant pour des vues actuelles que dans des prévisions d'avenir, établit à côté de lui des pouvoirs qui

surveillaient et balançaient le sien. C'était un gouvernement à bascule et à contre-poids.

Au pacha revint la grande action exécutive, la notification de tous les ordres supérieurs, et la prééminence hiérarchique sur toutes les autorités. A côté de lui se trouvait un chef militaire, Khayr-êd-dyn, officier de l'armée ottomane, dont le séjour était la citadelle, et qui avait l'ordre exprès de n'en jamais sortir. Sous les ordres de ce chef et non du pacha, se rangeaient six mille cavaliers et six mille fusiliers, qui composaient toute la force militaire permanente de l'Égypte. Cette troupe était divisée en six corps ou *odjaqs :* les *Mouteferreqah*, élite de la garde du Sultan; les *Tchaouychyéh*, chargés de la levée des impôts; les *Gamoulyán*, ou chameliers; les *Tafekdjyán*, fusiliers ou artilleurs; les *Enkichâryéh*, janissaires connus aussi sous le nom de *Moustahfezzán* ou gardiens; enfin les *Azabs*. Les membres de ces odjaqs s'appelaient *odjaqlys*, et chacun de ces corps avait son *aghá* (chef ou colonel), son *kyahyá* (lieutenant); son doyen (*bách-ékhlyár*), son chancelier (*defterdár*), son trésorier (*khazendár*) et son archiviste (*rouznamgy*).

Les attributions des chefs de ces odjaqs leur

faisaient une part assez large dans les affaires. Sans eux, le Pacha ne pouvait rien décider de grave, et quand un dissentiment s'élevait entre ces autorités militaires et le fonctionnaire politique, la décision était suspendue jusqu'à ce que Constantinople eût prononcé. Comme pouvoir mixte, d'ailleurs, existaient les anciens émyrs mamlouks qui se portaient d'un parti à l'autre, de manière à tenir toujours leurs forces balancées. Ainsi ils conjuraient loin du pays et loin d'eux-mêmes un despotisme concentré en une seule main.

Sélym avait eu soin, pour éviter une lutte intérieure, de donner à ces émyrs un rôle dans la réorganisation de l'Égypte. Divisé en douze *sandjaqlys* ou arrondissemens, le pays eut pour *sandjaqs* ou *beys*, les plus élevés parmi les Mamlouks qui avaient fait leur soumission.

Ainsi, par la complication des rouages établis, l'Égypte était forcément livrée à des combats entre hauts dignitaires, dont la force seule limitait les pouvoirs. Sélym l'avait prévu; il avait cherché dans ce choc d'intérêts contradictoires la force et la durée de son patronage lointain.

Quand cette constitution eut été décrétée, il

quitta le Kaire et retourna en Roumélie. S'il faut en croire l'historien Abou-l-Sorour, l'escorte du Sultan se composait dans ce voyage de mille chameaux chargés d'or et d'argent, sans compter d'autres dépouilles non moins précieuses.

L'administration de Khayr-Beyk ne fut pas heureuse pour l'Égypte ; il n'épargna aux peuples ni exactions, ni mesures odieuses, et telle fut la haine dont on le chargea de son vivant, que mort on ne lui pardonna point. La superstition populaire disait que dans êl-Medresséh-êl-Khayr-bekyéh, collége de la fondation du Pacha et dans lequel il avait été inhumé, on entendait chaque nuit une voix gémissante, et que cette voix était celle de Khayr-Beyk. Il expira l'an 928 (1522).

Sélym était mort, et Souleymân son fils, âgé de vingt-six ans, régnait depuis l'an 926 (1520). C'est le sultan que nos écrivains nomment Soliman Ier, quoique d'après la classification turke il soit le deuxième de ce nom. Pendant son glorieux règne qui dura près d'un demi-siècle, cet empereur s'occupa de l'avenir des provinces que son père avait conquises. L'Égypte tint la première place dans ses pensées. Ce fut lui

qui compléta le système de contre-poids créé par Sélym Ier, et qui ajouta aux pouvoirs établis un rouage nouveau, celui de deux divans, nommé l'un le *grand Divan*, l'autre le *petit Divan*. Ces assemblées délibérantes réglaient presque toute l'administration du pays; elles se réunissaient hors de l'influence du Pacha, qui ne pouvait assister aux débats que dans une tribune grillée et derrière un rideau. Le kyahyâ et le defterdâr du gouverneur allaient prendre ses ordres avant l'ouverture de la séance, et lui rendaient compte de ses résultats quand elle était finie. Le rôle du Pacha se bornait ensuite à faire exécuter les décisions du Divan.

Dans tout ce que décréta Souleymân II, un but manifeste se révéla, celui de réduire à une valeur nominale l'autorité de son premier fonctionnaire en Égypte. Le Pacha eut l'ordre de résider désormais dans la citadelle, où il se trouvait sous la main de l'aghâ qui y commandait. La durée de son exercice fut limitée à douze mois, au bout desquels ses fonctions cessaient de droit, à moins qu'un firman impérial ne vînt les proroger.

Quant au grand Divan, sa mission était de

statuer sur les affaires générales du pays que la Porte-Ottomane ne s'était pas réservées. Les membres de cette assemblée étaient les aghâs, les defterdârs, les rouznamgys des six odjaqs, auxquels on avait adjoint des mandataires de l'armée, l'émyr êl-Hag, le grand qâdy du Kaire, les principaux cheyks et chérifs, les quatre mouftys, chefs des quatre sectes orthodoxes, et des ulémâs. Les ordres de la Porte s'adressaient officiellement au grand Divan, mais par l'intermédiaire et sur la convocation expresse du Pacha.

Le grand Divan en effet ne s'assemblait que pour des cas exceptionnels et par séances irrégulières, tandis que le petit Divan, chargé d'affaires fixes, siégeait chaque jour au palais du gouvernement. Il se composait du kyahyâ du Pacha, de son defterdâr et de son rouznamgy, d'un seul député de chacun des odjaqs, et des principaux officiers des corps des Mouteferreqah et des Tchaouychyéh.

Aux six odjaqs institués par Sélym Ier, Souleymân II en joignit un septième, celui des *Seraksey* (Circassiens), composé d'anciens Mamlouks et prenant place avant les Enkichâryéh et les Azabs.

Ainsi organisés, les sept corps militaires ou odjaqs ne tardèrent pas à se naturaliser en Égypte, par des concessions de terrain et par des alliances avec les habitans. Chaque odjaq eut ses biens et ses revenus, administrés par des effendys chargés d'acquitter les dépenses du corps et de répartir la solde. Les affaires de l'odjaq avaient leur divan de famille, composé d'officiers et de sous-officiers. Ce divan disposait des grades inférieurs et désignait ses candidats pour les postes élevés.

Les odjaqlys, qui avaient entrée au Divan, étaient tenus de résider au Kaire, sans qu'aucune mission pût leur servir d'excuse pour une absence. Un costume, variant selon les grades, caractérisait leur dignité.

La force réunie des odjaqs fut fixée à vingt mille hommes, mais leur effectif n'atteignit jamais ce chiffre.

Quoique l'Égypte eût été désignée comme résidence habituelle de ces corps, ils devaient fournir toutefois des contingens aux armées impériales. L'odjaq des janissaires, quoique le sixième dans l'ordre hiérarchique, était celui pourtant qui devait s'ébranler le premier sur les ordres de Constantinople. Aussi, bientôt

l'aghâ des janissaires, fort de cette préférence, fut-il plutôt un commandant d'armée qu'un simple chef de corps : son autorité s'étendit sur toutes les forces militaires de l'Égypte, et son odjaq devint le plus influent de tous.

Les douze beys ou sandjaqs créés par Sélym Ier reçurent de Souleymân II une règle d'attributions : on les assimila aux pachas à deux queues. Douze autres suppléans furent nommés, soit pour remplacer leurs collègues en exercice, soit pour un service de commissions extraordinaires. Les douze premiers étaient le kyahyâ, les trois qapytâns-beys, qui commandaient à Suez, à Damiette et à Alexandrie; le defterdâr, l'émyr êl-Hag, l'émyr êl-Khaznéh, et les cinq gouverneurs des provinces de Girgéh, Bahyréh, Menoufyéh, Gharbyéh et Charqyéh. Le kyahyâ, le defterdâr et l'émyr êl-Hag étaient les seuls beys qui entrassent au Divan.

Le *defterdâr* était le dépositaire du registre des propriétés : son livre seul faisait foi en cette matière. L'*émyr êl-Hag* ou *émyr-Haggy* était le chef du pélerinage de la Mekke ; l'*émyr êl-Khaznéh* (du trésor) portait à Constantinople la somme provenant de l'impôt.

Les provinces de Qelyoub, de Mansourah, de Gyzéh et du Fayoum n'étaient gouvernées que par des kâchefs dont les pouvoirs étaient les mêmes que ceux des beys, et qui devaient, ainsi que ces derniers, prendre l'avis des tchorbagys et odjaqlys composant le divan particulier de chaque province.

Le kyahyâ et les qapytâns-beys étaient nommés par le Sultan; les autres beys promus par le Pacha étaient confirmés par la Porte. Les premiers étaient révocables chaque année; les autres avaient un titre inamovible, quoique leurs fonctions variassent, hors celles pourtant du bey-defterdâr.

Les beys électifs se choisissaient dans l'odjaq des Mouteferreqah, mais leur nouvelle dignité les excluait de cette milice. Outre les odjaqs, il n'y avait en Égypte de corps armés que les garnisons de Suez, Damiette et Alexandrie, qui étaient envoyées de Constantinople; et les gouverneurs de ces places recevaient directement les ordres de la Porte-Ottomane.

Quant à l'organisation financière, Souleymân II se déclara le propriétaire universel de l'Égypte. Mais il transféra la possession des



terres à des cessionnaires nommés *Moultezems*, qui avaient le droit de les aliéner. Ces concessions étaient irrévocables, et toujours continuées aux héritiers des tenanciers primitifs. C'était une espèce de propriété à un second degré. De leur côte, les *fellahs* ou cultivateurs eurent presque tous l'usufruit héréditaire des propriétés concédées aux moultezems, sans qu'ils pussent pourtant ni vendre ni abandonner le sol. Une redevance annuelle servait de bail à cette libre jouissance. En cas de mort sans héritier, soit d'un fellah, soit d'un moultezem, les terres du fellah faisaient retour au moultezem qui en disposait en faveur d'un autre cultivateur, et celles du moultezem rentraient dans le domaine du Sultan, qui les remettait à un nouveau feudataire.

L'établissement des impôts avait coûté plus d'embarras et plus de peines. Les archives du gouvernement mamlouk ayant été brûlées dans le sac du Kaire, il avait fallu suppléer aux documens écrits par une espèce d'enquête orale. Des agens supérieurs on était descendu aux employés subalternes pour rétablir la cote de chaque contribuable. Mais quelque persévérance que l'on eût mise à poursuivre ce travail,

il était loin d'avoir fourni de bons résultats. Il fallut donc procéder à un cadastre général qui subdivisait tout le territoire en *feddâns*, mesure commune adoptée alors ; et sur cette opération incomplète se basa la proportion de l'impôt, qui englobait ainsi dans une même estimation les bonnes terres et les mauvaises.

Un si vaste système d'administration et de politique n'avait pas pu s'improviser ; il fallut, pour l'établir dans toutes ses parties, le long règne de Souleymân II et le concours des quatorze pachas qui passèrent en Égypte pendant sa durée.

Ce fut d'abord, au décès de Khayr-Beyk, Moustafâ-Pacha ; puis Ahmed qui encourut la disgrâce du grand-vizir, et, condamné à périr par ordre de Constantinople, intercepta les dépêches de mort et y répondit en déclarant son indépendance. Dans les premiers jours, cette audace eut du succès : le nom d'Ahmed remplaça celui du Sultan dans la prière publique, et la monnaie fut battue au nom du pacha rebelle. Toutefois quelques actes impolitiques ayant suivi son usurpation, il en résulta un complot contre sa personne. Deux émyrs qu'il avait jetés en prison, Djanem-êl-Hamzaouy et

Mahmoud-Beyk, parvinrent à s'évader; ils arborèrent le drapeau du Sultan et coururent vers le palais du Pacha. Celui-ci, averti à temps, avait pu s'enfuir; mais, reconnu et saisi, il fut livré à ses ennemis et décapité.

La Porte envoya pour le remplacer, l'an 931 (1525), Qâssem-Pacha, qui ne gouverna l'Égypte que pendant quelques mois. Comme autrefois les khalyfes, les sultans ottomans, tenus en défiance par la révolte d'Ahmed, avaient résolu de systématiser en Égypte les mutations des hauts dignitaires. Le successeur de Qâssem fut Ibrahym-Pacha, excellent administrateur, qui céda le poste trois mois après à Souleymân-Pacha. La confiance du Sultan ottoman maintint ce gouverneur pendant treize années, interrompues toutefois par un interrègne de deux ans. Hasraf-Pacha le suppléa, de 941 à 943 (1534-1536), pendant son expédition contre la Perse et les Indes. C'est à Souleymân-Pacha que l'on doit la mosquée de *Gâmè-Saryéh* à la citadelle.

En 945 (1538) vint Dâoud-Pacha, dont l'autorité dura près de douze années. Haut fonctionnaire de Constantinople, ce gouverneur fut un homme aux manières nobles, douces et

bienveillantes : il aimait et protégeait les savans, cultivait lui-même les sciences et s'occupait de bibliographie arabe. C'est à lui que l'on doit un grand nombre de manuscrits qui forment aujourd'hui la richesse des mosquées égyptiennes.

Il mourut au Kaire l'an 956 de l'hégire (1549), pleuré des populations qu'il avait paternellement gouvernées. Après lui vint Aly-Pacha, qui marqua ses quatre années d'administration par une foule de travaux, tant au Kaire qu'à Faouéh et Rosette, et par d'équitables et sages mesures. Son successeur, l'an 961 (1554), Mohammed-Pacha, ne suivit pas ses erremens; sa courte phase d'autorité fut toute sévère et violente. Les historiens turks nous ont conservé la teneur des instructions qui lui furent transmises de Constantinople : c'est à peu près la formule de tous les programmes d'investiture des vice-rois d'Égypte, et sous ce rapport cette pièce a un intérêt historique.

« Toi, Mohammed-Pacha, mon vizir, qui as » la garde du Kaire et la défense de l'Égypte, » à l'arrivée de mon khatt-chérif, accompagné » de félicité, qu'il te soit notoire que tu dois » envoyer tous les ans au pied de notre étrier

» impérial six cent mille piastres pour le khaz-
» neh annuel de ton pachalyk. S'il t'est difficile
» de trouver des pièces d'or, nous condescen-
» dons à ce que tu soldes une partie en piastres
» et même en parats. Cinq cents hommes de nos
» odjaqs seront employés à l'escorte dudit tré-
» sor, et cinq cents autres accompagneront les
» nobles pélerins qui vont à la Mekke..........

» ....Pour la guerre que je suis contraint
» de faire, tu choisiras dans la milice du Kaire
» douze cents soldats vaillans et guerriers que
» tu nous enverras sous le commandement d'un
» émyr qui réunisse à l'expérience le courage
» et les talens militaires; tu en seras respon-
» sable.....

» Souviens-toi que tu dois en diligence ap-
» porter tous tes soins à la recette des sommes
» qui doivent entrer dans mon trésor impérial,
» et veiller à ce que l'envoi en soit fait aux
» époques fixées. Conserve et défends bien mes
» Etats; ne souffre point qu'on moleste mes
» sujets; termine leurs différends; retiens dans
» le devoir et gouverne avec sévérité la milice
» d'Égypte en punissant leurs officiers quand
» ils le méritent.

» Ne néglige pas surtout d'envoyer au temps

» fixé à l'honorable ville de la Mekke les présens
» et aumônes, et veille à ce que les pauvres, à
» qui ces secours sont destinés, ne manquent
» d'aucune des choses nécessaires et n'éprou-
» vent aucune souffrance.

» Chasse loin de toi l'assoupissement et le
» repos, t'appliquant de toutes tes forces à l'exé-
» cution de mes commandemens; conforme-
» toi à ma suprême volonté; je jugerai du dé-
» voûment que tu mettras à mon service et du
» soin que tu prendras de n'être ni négligent ni
» prévaricateur, etc., etc.......... »

Après Mohammed vint Iskander-Pacha, qui gouverna l'Égypte trois mois; puis, en 968 (1560), Aly-Pacha-êl-Khâdem; en 969 (1562) Moustafâ-Pacha, et en 971 (1564) Aly-Pacha-êl-Soufy.

Cet Aly avait été précédemment gouverneur de Baghdad, et il amena avec lui d'Alep quelques marchands qu'il chargea de la recette des impôts et du versement au trésor impérial. Ces agens se firent en même temps adjuger la fabrication des monnaies, et, d'accord avec le Pacha, ils en altérèrent le titre et le poids. Les brigandages se multiplièrent à tel point vers cette époque, qu'à la suite d'un pillage de la mosquée

él-Abyad, on fut obligé de construire une muraille pour la garantir d'une seconde dévastation.

L'an 973 (1566), le successeur de ce pacha, Mahmoud, arriva de Constantinoples avec un magnifique cortége. Dans sa route, une foule de chefs subalternes accoururent au-devant de lui avec des cadeaux; et, vers les approches du Kaire, parut l'émyr Mohammed-ben-Omar, intendant du Sayd, monté sur une barque remplie de présens et chargée de cinquante mille pièces d'or. Le Pacha reçut les offrandes du fastueux émyr; puis, au sortir de l'audience, il le fit étrangler et s'empara de toutes ses richesses. Un autre émyr, Youssouf-él-Ebady, qui s'était tenu à l'écart pendant ces visites de cérémonie, périt aussi par ses ordres du même supplice.

La conduite ultérieure du Pacha ne démentit pas ces sanglans débuts: sa cruauté et son avarice n'épargnèrent personne en Égypte. Toujours escorté du sou-bâchy (chef des exécuteurs), il avait établi avec lui des signes conventionnels, à l'aide desquels non-seulement il désignait ceux qu'il voulait faire mourir, mais encore de quel genre de mort il entendait qu'ils mourussent.

L'émyr Ibrahym, defterdâr à la fois et émyr êl-Hag, étant mort l'an 974 (1566), le Pacha saisit toutes ses richesses, ses esclaves, et fit fouiller sa maison, où il trouva cent mille pièces d'or. Craignant toutefois que ce vol hardi n'eût trop de retentissement, il s'empressa d'amortir le coup à Constantinople en y envoyant la somme totale du khaznéh avec de riches présens pour l'Empereur et tous ses ministres. Cet argument décisif conjura la disgrâce lointaine; mais autour de lui se formait un orage plus imprévu et plus violent. Le dernier jour de Gemady-êl-âouel 975 (1567), un assassin aposté, disent quelques récits, par les émyrs Hamzah-Beyk et Mamây-Beyk, tira un coup de mousquet sur le Pacha, qui traversait une rue étroite entre deux murs de jardin. La balle frappa l'aisselle gauche. L'assassin prit la fuite, et, quelques recherches que l'on fit, il ne put être atteint; mais à sa place furent décapités deux fellahs innocens, trouvés dans un clos voisin. Ce supplice et l'incertitude où l'on était sur la gravité de la blessure répandirent la consternation dans la ville. On craignit que ce meurtre, s'il avortait, ne fournît un prétexte à un pillage qui eût servi les goûts du Pacha. Les

boutiques se fermèrent, les maisons furent barricadées; mais, grâce à l'intervention des émyrs et à la nouvelle de la mort de Mahmoud, le calme se rétablit et la crainte fit place à la joie.

Dans l'intervalle, et en l'an 974 de l'hégire (1566), Sélym II (Sélym-Châh) avait succédé à Souleymân II. A la mort de Mahmoud, le nouveau Sultan désigna pour administrer l'Égypte Sinân-Pacha, gouverneur d'Alep. Ce fonctionnaire n'y fit d'abord qu'une courte apparition, sa présence étant réclamée dans l'Yémen, où il alla commander comme généralissime. Tant que dura la guerre, il fut suppléé au Kaire par Tcherkes-Iskander, dont l'administration fut bonne et prospère; mais, après la conquête de l'Yémen, l'an 979 (1571), Sinân reparut dans son pachalyk et le gouverna jusqu'en 980 (1573). Ce laps de temps fut employé à des ouvrages utiles et considérables : Alexandrie dut à Sinân la réparation de son canal, une mosquée, un marché et des bains; Boulâq, des okkels, des karavanserays et la grande mosquée qui porte son nom (*Gâmè-él-Sinânyéh*).

A Sinân succcéda Housséyn, affable comme son devancier, comme lui favorable aux lettres et aux arts, mais moins ferme, moins sé-

vère à réprimer les perturbateurs. Sous sa gestion, des troupes de brigands infestèrent l'Égypte presque impunément.

La mort de Sélym II et l'avénement d'Amurat III (Mourâd-Khân-ben-Sélym), en l'an 982 (1574), provoquèrent la destitution de Housséyn. Il fut remplacé par Messyh-Pacha, qui avait été khazendâr (trésorier) du sultan Sélym II. Le premier soin de ce pacha fut de réprimer les brigandages auxquels l'Égypte était en proie; il apporta dans cette répression une énergie si farouche que, dans ses cinq ans de pouvoir, dix mille malfaiteurs furent décapités. Du reste ce ne fut pas à propos de ce fait seul que Messyh-Pacha déploya une grande ténacité de vues. Il songea aussi aux améliorations intérieures, refusa tous les présens qu'il était d'usage de lui offrir, et fit construire, près de la porte du faubourg de Qarafah, une mosquée et un collége qui s'appelèrent de son nom, *él-Messyhyéh*. Ces deux édifices restèrent sous la surveillance du cheyk Nour-êd-dyn-êl-Qarafy, à qui leur direction et leurs revenus furent affectés avec substitution en faveur de ses descendans.

Messyh introduisit encore des réformes dans

les actes publics, et rédigea la formule de préambule qui s'est perpétuée depuis : « Louange à » Dieu : salut et paix à notre Prophète, à ses » descendans et à tous ses compagnons ! Tous » les fidèles sont frères ; entretenez la paix et » l'union entre vos frères, et craignez Dieu. »

Le successeur de Messyh, en 988 (1580), fut Hassan-êl-Khâdem. Avare autant que l'autre était désintéressé, sa grande visée fut d'amasser le plus de richesses possible dans le plus court espace de temps. Au bout de deux ans, quand sa fortune fut faite, il s'esquiva du Kaire, et en sortit nuitamment par la porte dite *des tombeaux*.

L'an 991 (1583), vint Ibrahym-Pacha, qui, dès son arrivée, fit dresser l'acte d'acusation du pacha prévaricateur. Une enquête fut ordonnée, solennelle, s'adressant à tous. Placé dans la mosquée du Sultan Fareg, un officier était chargé de recueillir et d'enregistrer toutes les plaintes. Ce travail dura trois mois : il révéla des avanies et des concussions qui criaient vengeance ; Hassan avait non-seulement dévalisé les particuliers, mais il avait volé aux greniers publics plus de cent mille ardebs de blé, vendus ensuite à son profit. Le procès-verbal

partit pour Constantinople, et, à son retour en Roumélie, le concussionnaire fut étranglé.

Après cet acte de justice, Ibrahym parcourut l'Égypte entière, du Delta au Sayd, constata par lui-même l'état des diverses provinces, visita dans le Désert le puits *des émeraudes*, dont il fit extraire une grande quantité de pierres précieuses, et ensuite, rentré au Kaire, il sollicita son rappel, l'an 992 (1584). Sur sa demande, on nomma à son poste un autre Sinân-Pacha, qui n'y tint que six mois, et prit la fuite devant Aoueys-Pacha, envoyé pour le remplacer et lui faire rendre compte.

Aoueys-Pacha entra en possession l'an 994 (1588). Ancien qâdy, puis defterdâr en Roumélie, c'était un homme de probité exacte et de mœurs sévères. Dans les premières années de son pouvoir, il voulut rétablir la discipline parmi les troupes, mais elles se soulevèrent et vinrent l'attaquer dans le Divan. Le Pacha fut pris, son harem insulté, son palais saccagé, et, dans le détail du butin, les écrivains arabes citent une horloge *qui marquait les jours*. Ivres d'un premier succès, les rebelles massacrèrent ensuite le commandant de l'odjaq Tchaouychyéh, Othmân, dévastèrent la maison du

qâdy-êl-asker [1], tuèrent deux autres qâdys; ensuite, courant au travers de la ville, ils pillèrent les boutiques, vociférèrent contre les émyrs, et portèrent le désordre à son comble. Ce fut en vain que le defterdâr et quelques émyrs intervinrent; vainement encore le Pacha fit-il offrir aux mutins de subir leurs conditions; cette soldatesque, une fois sortie de l'obéissance, ne pouvait y rentrer tout d'un coup : il fallut de longues années avant que les émeutes militaires fissent place à un état de choses régulier.

Le gouverneur de Chypre Hafezz-Ahmed vint en 999 (1591) remplacer en Égypte Aoueys. Doué d'une grande intelligence administrative, ce nouveau titulaire fit connaître à l'Égypte des jours meilleurs. Sa bienfaisance pour le pauvre, son patronage éclairé vis-à-vis des savans, ses charités envers les pélerins de la Mekke, lui valurent la réputation d'un homme bon, docte et pieux. Il fit construire à Boulâq des okkels et plusieurs karavanserays.

Le sultan Mahomet III (Mohammed-ben-Mourâd) ayant succédé à son père Amurat III,

[1] Premier qâdy, mot à mot *juge de l'armée* : c'est le magistrat que nos voyageurs nomment *kadilesquier*.

le pachalyk d'Égypte fut dévolu en 1003 (1595) à Qourt-Pacha, qui sembla, pour sa bienfaisance et ses lumières, continuer l'administration de son devancier.

Il en fut de même d'êl-Seyd-Mohammed, investi en l'an 1004 (1596). Sous lui, les savans furent protégés, et une distribution gratuite d'alimens pour les pauvres s'organisa dans la mosquée de *Gâmè-êl-Azhar* qu'il fit rétablir et restaurer. L'oratoire, nommé *Mechehed-Housséyny*, fut aussi réparé à cette époque.

Malgré tant de titres à l'affection générale, êl-Seyd-Mohammed-Pacha eut à se défendre contre une agression aussi turbulente qu'inopinée. L'an 1006 (1598), plusieurs corps de troupes s'insurgèrent en Égypte, et marchèrent vers la capitale. Au moment où les révoltés parurent aux portes des faubourgs, le Pacha se trouvait dans sa maison de plaisance de Gizéh. A cette nouvelle, il prit le chemin de la ville accompagné de plusieurs émyrs et d'une escorte nombreuse. Mais les insurgés s'étant trouvés sur son chemin, il s'ensuivit une attaque, dans laquelle les janissaires du gouverneur lâchèrent pied et le laissèrent presque seul. Ce fut à grand'peine qu'il put se réfugier et se bar-

ricader dans sa maison. Là un corps de révoltés commença un siége qu'interrompirent quelques pourparlers. Les conditions des assaillans étaient qu'on leur livrât plusieurs officiers, entre autres les émyrs Daly-Mohammed, Gelad, Sou-Bâchy, et Kheder, kâchef de Mansourah; et comme le Pacha surpris demandait un délai de trois jours: « Dieu jugera » entre nous et notre maître Mohammed-Pa- » cha, » s'écrièrent les rebelles. Ils se répandirent dans la ville, où ils déposèrent un acte de leurs griefs entre les mains du qâdy-êl-asker. Moins surveillé pourtant, le Pacha s'évada à la nuit, et put gagner la citadelle. En vain les chefs les plus aimés des odjaqs s'interposèrent-ils dans le désordre : deux émyrs, Mohammed-Beyk et Daly-Mohammed, furent décapités, et leurs têtes, suspendues à la porte *Bâb-Zouéyléh*, jetèrent encore plus d'ivresse frénétique parmi cette soldatesque furieuse. Le sang appela le sang: la ville fut livrée au pillage et au meurtre, et le désordre ne cessa que par la lassitude des mutins. Il était visible que les nouvelles milices étaient maîtresses de l'Égypte comme les anciennes l'avaient été.

Kheder-Pacha remplaça êl-Seyd-Mohammed

en 1006 (1598), et n'eut pas une administration plus tranquille que la sienne. La première cause de mécontentement provint du retranchement des distributions de blé que les autres pachas faisaient aux savans et aux pauvres. Les pauvres et les savans se plaignirent sans s'ameuter; mais le gouverneur ayant voulu étendre jusqu'aux troupes son système d'économie, elles se rassemblèrent le 20 de Ramadân de l'an 1009 (26 mars 1600), présentèrent leurs griefs au qâdy-êl-asker, et, le mettant à leur tête, marchèrent vers le Divan. Tout ce qui leur fit obstacle en route fut renversé; le kyahyâ du Pacha et plusieurs autres émyrs périrent dans le tumulte, et Kheder effrayé n'eut d'autre porte de salut que la révocation de ses ordonnances. Il le fit, et cette fois l'émeute s'appaisa.

Toutefois, le Pacha ne resta pas long-temps en place après cette esclandre. Le vizir Aly-Pacha, selahdâr (écuyer) du Sultan, fut envoyé pour gouverner l'Égypte. Brave, aimant la guerre, il fut bienvenu des troupes, quoique ses habitudes de sévérité et de justice sanguinaire lui aliénassent les populations. Quand il faisait sa tournée dans la ville, une dizaine d'exécu-

tions signalaient son passage, et il aimait à teindre les sabots de son cheval du sang des victimes. Ainsi tourmentée par ce naturel féroce, l'Égypte eut encore à souffrir d'une famine et d'une mortalité inouïes. Le nombre des décès fut si grand que, afin de ménager la frayeur publique, il fallut prendre des mesures pour l'inhumation secrète des cadavres.

Dès la première invasion du fléau, le Pacha avait quitté le Kaire en y laissant pour qâymmaqâm (lieutenant) l'émyr Byry-Beyk, qui succomba aux atteintes du mal et fut remplacé par l'émyr Othmân jusqu'à l'arrivée d'un nouveau pacha, Ibrahym, nommé par la Porte au poste d'Aly. Cette mutation provenait de l'accession au trône d'Achmet Ier (Ahmed-ben-Mohammed), fils et successeur de Mahomet III, le 16 Regeb 1012 (20 décembre 1603).

Ibrahym n'eut qu'une courte administration terminée par une sanglante catastrophe. Comme plusieurs de ses devanciers, il voulut réprimer l'audace des troupes toujours croissante et toujours impunie. Le 29 Raby-êl-tâny 1013 (1604), profitant d'une absence du Pacha, elles se vengèrent de quelques essais de réforme par une insurrection générale. Le gouverneur du

Kaire fut tué, et un gros de factieux se porta sur le château de Doulab, retraite d'Ibrahym. Malgré des avis prudens, le Pacha résolut de les y attendre. Ils arrivèrent, cernèrent le château, où quinze spahys se précipitèrent le sabre à la main. Ibrahym alla au devant d'eux. « Que » voulez-vous? leur dit-il; n'avez-vous pas » reçu votre paie? — Nous voulons ta tête, » répondirent-ils, et l'un d'eux l'ayant frappé au visage, les autres l'achevèrent. L'émyr Mohammed-ben-Khasraf eut le même sort, et ces deux têtes, fichées sur des piques, précédèrent les révoltés dans leur entrée triomphale par la porte Bâb-Zoueyléh. Le commandement de l'armée fut donné à Othmân-Beyk, et, à son refus, au qâdy-êl-asker Moustafâ-Effendy.

En nommant Mohammed-êl-Kourdjy-êl-Khâdem au pachalyk vacant, cette fois la Porte lui donna pour mission de réorganiser la discipline parmi les milices turbulentes de l'Égypte, et de punir la rébellion récente, de manière à ce qu'elle ne fît pas exemple pour l'avenir. Mohammed convoqua les sandjaqs, qui se refusèrent d'abord à obéir; mais peu à peu on parvint à affaiblir leur coalition en la divisant, et ils finirent par livrer eux-mêmes les officiers

coupables du meurtre d'Ibrahym. Tour à tour, dans les six mois qui suivirent, deux cents des principaux mutins furent décapités, et l'ordre revint parmi les odjaqs.

Après Mohammed-êl-Kourdjy, passèrent le vizir Hassan, qui, moins sévère pour l'armée, eut néanmoins un gouvernement paisible, et ensuite un autre Mohammed, nommé au pachalyk le 7 Safar 1016 (3 juin 1607), qui se révéla à l'Égypte par les bienfaits d'une sage et paternelle administration. Mais cette conduite lui ayant valu la haine des intrigans et des concussionnaires, il en résulta une révolte de troupes soulevées par ces meneurs. Assemblées au bourg de Seyd-Ahmed-êl-Beydaouy, elles jurèrent de ne pas consentir à l'abolition des taxes abusives, et allèrent jusqu'à nommer un sultan égyptien, et des vizirs, chargés de maintenir et de percevoir sur l'ancien pied les impôts arbitraires levés à leur profit. A la menace bientôt succéda l'effet, et la vallée du Nil fut en proie aux plus violentes exactions.

Mohammed-Pacha sortit du Kaire avec les odjaqlys fidèles, et marcha contre les révoltés. Dans la route, des tribus arabes se joignirent à lui, et, le 11 Dou-l-qadeh 1017 (16 février 1609),

il attaquait les rebelles à êl-Khanqah, faisant jouer contre eux six pièces d'artillerie qu'il avait amenées. Cette attaque désorganisa les dissidens; ils demandèrent grâce. Le sultan élu et les principaux insurgés furent décapités au nombre de soixante-treize; le reste fut désarmé, dispersé ou taillé en pièces. Pendant quelque temps, on continua de sévir contre les corps capitulés par des exécutions partielles pour mettre la terreur à l'ordre du jour dans toute l'armée.

Tranquille sur ce point, Mohammed continua ses améliorations administratives; il supprima les pensions inutiles ou injustes, dressa de nouveaux rôles de contributions, plus rationnels et plus équitables; fixa les taxations en nature selon les richesses et les produits de chaque localité. Après ces réformes, Mohammed résigna lui-même ses pouvoirs, nomma un qâym-maqâm, et séjourna tranquille à Qoubbét-êl-Adelyéh, jusqu'à ce que la Porte eût désigné à sa place Mohammed-êl-Soufy.

Mohammed-êl-Soufy, quoique d'un naturel faible, et disposé au favoritisme, gouverna avec prudence et intégrité. Il était au Kaire en 1022 (1613), quand un corps de dix mille

Turks que le Sultan envoyait dans l'Yémen traversa l'Égypte. Le Pacha devait payer leur solde et régler leurs étapes. Mais, au lieu de poursuivre leur route, ces troupes prétendirent que l'Égypte était leur destination et qu'elles devaient y demeurer. En même temps, les soldats se répandirent par la ville et occupèrent de force les magasins et les maisons. Après quelques démarches conciliatrices, il fallut avoir recours aux armes et attaquer les mutins dans le quartier de *Bâb-él-Nasr*, où ils s'étaient retranchés. Le Pacha marcha avec les odjaqs, et sans doute la résistance eût été opiniâtre si on n'avait réussi à pénétrer au milieu du camp insurgé par les conduits d'une citerne. Cernés, les soldats récalcitrans se résignèrent, acceptèrent leur paie et partirent.

Ahmed remplaça Mohammed-êl-Soufy dans le pachalyk, l'an 1025 de l'hégire (1616). Sur les ordres de la Porte, ce gouverneur fournit un contingent de mille hommes dans une expédition contre les Persans; et ce corps de troupes bien payé et admirablement discipliné fit honneur dans cette campagne à la province ottomane qui l'avait mis sur pied. Ahmed, du reste, veilla à rétablir dans tous les odjaqs une

règle d'obéissance qu'ils étaient trop disposés à enfreindre; son administration tranquille et bienveillante ne compta que peu d'actes de rigoureuse justice.

Le sultan Moustafâ Ier (Moustafâ-ben-Mohammed) étant monté sur le trône ottoman, le 23 Dou-l-qadéh 1026 (23 novembre 1617), un nouveau gouverneur fut donné à l'Égypte, Moustafâ-Lefghely; mais la fortune du délégué ne survécut pas long-temps à celle du patron. Au bout de trois mois de règne, Othmân II (Othmân-ben-Ahmed) détrônait Moustafâ Ier, et chassé du Kaire à la suite d'une émeute de soldats, le pacha Moustafâ-Lefghely s'y trouvait déjà remplacé par le titulaire du nouveau sultan, Djafar-Pacha.

L'administration de ce dernier fut courte et orageuse. Bienveillant pour les gens de lettres et les savans, il n'avait pas la vigueur nécessaire en administration et en politique. Une peste effroyable emporta sous lui six cents mille Égyptiens, et surtout des jeunes gens de l'âge de quinze à vingt-cinq ans.

Le successeur de Djafar, nommé Moustafâ comme son prédécesseur, marqua ses débuts par quelques actes de justice contre des beys

remuans. Cette conduite lui eût valu les sympathies populaires, s'il n'avait tout gâté par un système d'exactions et d'avanies contre les classes marchandes. Des plaintes parvenues à Constantinople le firent déposer.

Son remplaçant, Housséyn, se fit le redresseur des torts antérieurs. Une enquête fut faite sur les concussions de Moustafâ, et la Porte-Ottomane ordonna que les sommes fussent restituées. Nul incident ne marqua d'ailleurs l'administration d'Housséyn, si ce n'est une crue extraordinairement prolongée du fleuve, dont les conséquences furent la disette et la peste.

Destitué par Othmân II, le pacha d'Égypte, à son arrivée à Constantinople, y trouva une nouvelle révolution de palais. Moustafâ Ier, dépossédé par Othmân II, avait reconquis le trône. L'état de disgrâce de Housséyn, ses talens, et quelques circonstances heureuses lui valurent le poste éminent de grand-vizir.

Mohammed-Pacha l'avait remplacé en Égypte et s'y faisait détester déjà, quand un successeur lui fut donné. C'était Ibrahym-Pacha, qui, dans sa courte gestion, se fit aimer à la fois du peuple et de l'armée. Quand on eut envoyé à sa place Moustafâ-Pacha, quelques voix l'ac-

cusèrent d'avoir détourné plusieurs sommes du trésor public. Pour en poursuivre la restitution, on envoya du Kaire quelques troupes à Alexandrie ; mais Ibrahym s'embarqua et mit à la voile malgré l'artillerie des forts, disant qu'il réglerait ses comptes avec le Sultan lui-même à Constantinople. A Constantinople, un nouveau mouvement avait donné la couronne à un autre empereur. Le 15 Dou-l-qadéh 1032 (11 septembre 1623), Moustafâ, déposé de nouveau, cédait le trône à Amurat IV.

Moustafâ-Pacha était à peine en Égypte depuis trois mois qu'Aly-Pacha fut nommé pour le remplacer. Quand cette nouvelle parvint au Kaire, les troupes accoururent en tumulte auprès du qâym-maqâm Yssa-Bey pour réclamer de lui la gratification extraordinaire qu'on avait coutume de leur payer à l'avènement de chaque Pacha. Yssa-Bey voulut s'en défendre en leur objectant que pareille munificence renouvelée tous les trois mois devenait onéreuse. « Pour» quoi, répliquèrent les soldats, le Sultan » change-t-il de pacha tous les trois mois ? S'il » changeait tous les jours, tous les jours nous » réclamerions l'indemnité. »

Et comme le qâym-maqâm insistait, on lui ré-

pondit par des menaces; puis, un cri partit du groupe : « Nous ne voulons pas d'autre gou- » verneur que Moustafâ ; qu'Aly s'en retourne » au lieu d'où il est venu! » Alors ce fut comme un mouvement électrique dans les rangs; l'armée jura par la première sourate du Koran, serment solennel, que sa volonté aurait force de loi, et Moustafâ fut rétabli.

Ce Pacha répondit au choix insurrectionnel des troupes par des flatteries et des largesses; après quoi il écrivit à Constantinople, appuyant sa dépêche d'une supplique des cheyks, des qâdys et des ulémâs du Kaire.

Aly pourtant venait de mouiller dans le port d'Alexandrie. Averti de la révolution survenue, il ne se hasarda pas à s'avancer vers le Kaire, et commença par des démarches de conciliation. Battu sur ce point, il voulut essayer de la force, mais elle tourna contre lui. Il avait fait incarcérer au château du Phare les émyrs porteurs de la déclaration des milices du Kaire. La garnison d'Alexandrie se souleva, délivra les prisonniers, les prit pour chefs, et le titulaire de la Porte-Ottomane eut à peine le temps de regagner sa caravelle, qui fut criblée de boulets.

Long-temps encore on resta dans l'inquiétude en Égypte sur le résultat d'une première velléité indépendante ; enfin, vers le mois de Raby-êl-tâny 1033 (février 1624), un officier de la cour ottomane fit son entrée au Kaire. Il rassembla tous les grands en divan général, y revêtit Moustafâ d'un kaftan d'honneur, et donna lecture d'un firman du Sultan qui, « cédant » aux vives instances de l'armée, » le confirmait dans son gouvernement de l'Égypte. Cette première condescendance de la Porte fit autorité pour l'avenir.

L'année suivante 1034 (1624) vit l'Égypte couverte d'une crue d'eau extraordinaire; les eaux allaient à vingt-quatre coudées, mais leur écoulement ayant été rapide, on put ensemencer les champs et obtenir de belles récoltes. Malheureusement une peste horrible vint ravager la contrée, de Raby-êl-âouel à Ramadân 1035 (novembre 1625 à mai 1626). « Jamais, disent » les historiens contemporains, la frayeur n'a- » vait été si générale; on voyait des vieillards » plus que centenaires appréhender d'être at- » teints du fléau; il périt plus de trois cent » mille personnes, et, pour atténuer les terreurs » publiques, le Pacha fut obligé de supprimer

» toutes les cérémonies funèbres, les cris et les » pleurs des femmes, les cortéges des parens » et amis, les rassemblemens des pauvres, de » manière qu'on transportait les corps à travers » les rues sans que la population en fût émue » trop vivement. »

Le Pacha trouva moyen d'utiliser à son profit cette calamité publique : il se déclara l'héritier des victimes opulentes, et le fléau public sembla battre monnaie pour son trésor particulier ; mais les réclamations des parties lésées retentirent à Constantinople, et la Porte-Ottomane, croyant l'heure venue de se venger d'un titulaire qu'elle avait subi et non choisi, destitua Moustafâ et lui donna un successeur. Le nouveau pacha devait faire rendre au vice-roi disgracié un compte exact et sévère. En effet, le décompte fut si rigoureusement établi que, pour y satisfaire, Moustafâ vendit ses meubles, ses chameaux, ses chevaux et ses esclaves. Tant de sacrifices ne valurent pas la vie sauve à l'ex-gouverneur. Il fut décapité à Constantinople l'an 1037 (1628).

Quoi qu'il en soit, le précédent était acquis; la désobéissance aux firmans impériaux avait eu raison pendant quelques années. Au besoin les

émyrs et les sandjaqs du Kaire ne devaient pas se faire faute de la renouveler, et ainsi s'établissait, pour la première fois depuis la conquête de Sélym I[er], une importante modification dans le mécanisme gouvernemental de l'Égypte, fruit nécessaire de la lutte prévue entre les pouvoirs indigènes et les pachas turks envoyés de Constantinople. Dès-lors leur position réciproque fut complètement changée : la violence se tint toujours prête à briser l'équilibre du système de bascule, et la force brutale mit désormais son poids dans la balance.

—

CHAPITRE XVI.

Suite du règne d'Amurat IV. — Pachas de l'Égypte, Beyram, Mohammed, Moussâ, Khalyl, Ahmed-êl-Kourdjy, Housséyn, Mohammed-ben-Ahmed. — Avènement du sultan Ibrahym. —Pachas de l'Égypte sous ce prince, Moustafâ-êl-Bostangy, Maksoud, Ayoub-Mohammed-ben-Haydar, Moustafâ, Mohammed. — Règne du sultan Mahomet IV. — Pachas de l'Égypte, Ahmed-Kyahyâ, Abd-êr-rahmân, Mohammed. — Règne des sultans Souleymân III, Ahmed II, Moustafâ II, Ahmed III. — Pachas d'Égypte sous ces princes.

L'an 1037 (1628), le pachalyk d'Égypte était échu au vizir Beyram qui contint les troupes dans le devoir, protégea les sciences et les lettres, et donna au pays une impulsion commerciale en se livrant lui-même à d'heureuses spéculations.

Après lui vint le vizir Mohammed dont l'administration ne fut ni moins heureuse, ni moins intelligente. Homme sédentaire et paisible, il n'eut à réprimer que quelques troubles mili-

taires excités par l'émyr êl-Hag, Qansouh-Bey. D'après l'ordre du Sultan, cet officier devait guider dans l'Yémen une armée de trente mille Égyptiens pour pacifier cette province. La troupe était prête et la solde payée, quand l'émyr êl-Hag refusa de partir et livra le pays à l'indiscipline des odjaqs. L'arrivée seule des bataillons de Constantinople mit fin à ces désordres.

Le successeur de Mohammed fut le vizir Moussâ qui, reçu aux acclamations du peuple et de l'armée, démentit bientôt les espérances qu'on avait mises en lui. Sans motif plausible, et dans le seul but d'exercer des confiscations à son profit, il fit décapiter une foule de riches marchands et de notables du Kaire. Ces vexations demeurèrent impunies jusqu'en Chaabân 1040 (mai 1631) où le Sultan demanda à l'Égypte un contingent contre la Perse. Les troupes se préparèrent à marcher sous les ordres de l'émyr Keytas-Bey, et Moussâ profita de l'occasion pour tirer du pays des subsides extraordinaires. Quand l'argent fut rentré, au lieu d'acheminer les corps expéditionnaires, le Pacha déclara que les frais de la campagne seraient trop onéreux pour l'Égypte et qu'il fallait y renoncer.

Là-dessus grande rumeur parmi les soldats, et leur chef Keytas-Bey éclata en plaintes si amères, que Moussâ crut devoir se débarrasser de lui. Il l'attira dans un guet-apens à la citadelle, et le fit assassiner. Au bruit de cet attentat, les troupes se révoltèrent, marchèrent vers le palais du Pacha, le déposèrent de ses fonctions, et nommèrent l'émyr Hassan-Bey pour qâymmaqâm, en attendant la décision de la Porte.

Amurat IV fut bientôt instruit de cet événement par des rapports contradictoires. D'un côté, le pacha déchu avait formulé ses plaintes contre la violation de son droit ; de l'autre, c'étaient les sandjaqs, les aghâs et les autres officiers militaires, les qâdys, les cheyks, les ulémâs et autres chefs civils et religieux, qui, les uns en langue turke, les autres en arabe, reproduisaient la version véridique des événemens. Le Sultan reconnut où étaient le tort et le droit; il destitua Moussâ et nomma à sa place Khalyl-Pacha.

Arrivé en Raby-êl-aouel 1041 (octobre 1631), ce pacha signala son avènement par la punition d'un aventurier, le chérif Namy, qui avait pillé la Mekke et s'en était emparé. L'émyr Qassem-Bey anéantit sa bande et tua les chefs

rebelles. Cet heureux début servit de prélude à une administration prospère et douce. Khalyl fit reparaître en Égypte l'abondance et la paix; il punit sévèrement l'usure et les concussions, et les frappa dans la personne d'un juif nommé Yaqoub, qui remplissait depuis quinze ans au Kaire les fonctions de *saraf-bâchy* (chef des changeurs). Cet homme avait su tellement captiver par de riches cadeaux les faveurs des précédens pachas, qu'il avait, pour ainsi dire, le monopole des hautes dignités. Les grands, presque tous ses créanciers, le protégeaient, craignant d'être ruinés par sa chute. Malgré tant de titres à une grâce, le juif fut décapité.

Sous Kahlyl, l'ardeb de blé, de huit groâchs, descendit à deux. Les cultivateurs, sûrs d'un patronage puissant, ne laissèrent plus leurs terres en friche. L'amour d'une justice impartiale dominait ce pacha. Un jour on lui amena trois voleurs pris en flagrant délit. — « Qu'on ins- » truise leur procès! » dit-il; et comme un de ses officiers lui faisait remarquer que la seule instruction, en des cas pareils, était l'expéditive sentence du sabre, il se retourna vers ses gardes, et leur donna l'ordre d'aller démolir la maison de l'interlocuteur. Étonné, effrayé,

celui-ci en demanda le motif. « Comment! ré-
» pondit le Pacha, la destruction de cette mai-
» son que tu as bâtie te jette dans le trouble,
» et tu ne veux pas que Dieu soit indigné de
» voir détruire l'édifice humain qu'il a élevé! »
L'issue de ce singulier procès fut une amnistie pour tout le monde; et, s'il faut en croire Ebn-Aby-l-Sorour, cette indulgence profita au pays, « car les voleurs qui infestaient le Kaire
» eurent honte, dit-il, d'abuser d'une telle ma-
» gnanimité. »

Quand Khalyl fut remplacé dans son gouvernement, en 1042 (1633), les boutiques restèrent fermées pendant huit jours de suite, témoignage inoui de deuil public. Le pachalyk échut alors au vizir Ahmed-êl-Kourdjy, ancien *émyr-ăkkhour* (premier écuyer du Sultan). Il était installé depuis plusieurs mois, quand, à l'occasion d'une guerre contre les Druses, le Sultan lui fit demander 4,000 soldats auxiliaires avec 12,000 quintaux de biscuit et de poudre. Les frais de cet armement étaient bien lourds pour un pays appauvri : aussi le Sultan envoya-t-il douze mille quintaux de cuivre, destinés à frapper des pièces de billon; mais en même temps, retirant d'une main ce qu'il donnait de

l'autre, il fit une demande de trois cent mille sequins. On poursuivit, au Kaire, la fabrication du cuivre, jusqu'à ce que la mortalité eût privé de bras les ateliers monétaires. Alors un divan s'ouvrit : le Pacha avait songé à faire les avances demandées par le Sultan, sauf à réaliser ensuite la vente du cuivre par petits lingots dans l'intérieur de l'Afrique. Mais un qâdy fit la motion d'imposer ce cuivre aux habitans de l'Égypte, soit en déduction de créances pour ceux à qui le trésor devait, soit contre des espèces pour les autres. Cet avis prévalut. La répartition de ces lingots de cuivre dura dix mois, elle amena des échanges forcés qui provoquèrent une crise commerciale : toutes les denrées augmentèrent par suite d'une dépréciation des valeurs, et une crue insuffisante du Nil vint encore compliquer cette détresse.

L'affaire des cuivres tourna à mal pour le Pacha ; rappelé à Constantinople, il y périt par le cordon, et le vizir Housséyn le remplaça. Cet Housséyn fut un abominable gouverneur. Avare, cruel, sanguinaire, il marqua son passage par le meurtre et les concussions. Des Druses venus à sa suite tinrent le Kaire dans de perpétuelles alertes ; ils pillaient à droite et

à gauche, violaient et tuaient avec impunité. Le Pacha leur donnait l'exemple, et ils l'imitaient. Sous Housséyn, aucun héritage ne revint aux descendans; le Pacha avait établi à son profit une espèce de main-morte à laquelle des prétextes ne manquaient jamais. Au besoin, même il se serait passé de bourreau; car il excellait lui-même dans l'emploi. Chaque jour à cheval, il fondait, sabre en main, dans les rues, sur les groupes les plus inoffensifs; il taillait, blessait ou massacrait sans miséricorde. Par lui ou par les siens, plus de douze cents victimes périrent. La terreur prévalut pendant ses deux ans de gestion, même parmi les soldats et les malfaiteurs.

Pour le remplacer, la Porte envoya un descendant d'une fille de Sélym II, Mohammed-ben-Ahmed, qui, dès son arrivée, en Chaoual 1047 (février 1638), eut à fournir un secours de troupes destinées à une guerre contre Baghdâd. Aussi avide que son prédécesseur, ce pacha continua ce système d'accaparemens d'héritages, qui amenait à son trésor les fortunes des plus riches émyrs ou ulémâs. Quelquefois pourtant, afin que les plaintes des ayans-droit ne fussent pas trop vives, il transigeait avec eux, tantôt

pour la moitié, tantôt pour le tiers de la succession. Non-seulement il s'emparait aussi du revenu des fondations pieuses, mais encore il taxait arbitrairement les fermiers chargés de la recette des fonds, et les tenait aux fers jusqu'à ce qu'ils eussent payé. Il supprima également à son profit les pensions que payait le trésor aux veuves et aux femmes indigentes; et cette réforme jeta une foule de familles dans la plus profonde misère.

Du reste, il faut le dire, cette tendance générale des pachas à faire une belle et prompte fortune provenait autant du vice de cette institution politique, que du naturel des titulaires. Un pachalyk pour la Porte était comme un domaine affermé à baux fixes. Moyennant un nombre convenu de bourses, un gouverneur prenait une province comme une terre à exploiter. Si la jouissance avait offert quelque durée, il ne l'aurait pas épuisée d'abord, il aurait ménagé les forces du moment pour augmenter ses ressources futures; mais sous le coup d'une brusque révocation, redoutant un rappel qui souvent était une ruine, les pachas se pressaient de faire leurs affaires, dévoraient l'arbre et le fruit, le blé et le champ, dilapidaient sans honte et sans

mesure, exploitaient l'Égypte, pour se couvrir de leurs avances d'abord, ensuite pour s'assurer quelques bénéfices. A force d'argent, ils étaient sûrs d'enlever leur impunité à Constantinople, et les plaintes de l'Égypte ne servaient ainsi qu'à lui faire arracher un peu plus d'or pour boucher les oreilles des vizirs ottomans. Ainsi se perpétuait ce système d'exactions, converti en métier pour la plupart des titulaires, et se réglant par une balance de pertes et de profits.

A l'avènement du sultan Ibrahym-ben-Ahmed, le 16 Chaoual 1049 (9 février 1640), on put espérer, en Égypte, que le pacha nommé sous l'autre règne ne garderait pas long-temps ses pouvoirs. Mohammed le crut d'abord, il se modéra dans ses exactions; mais ayant reçu les cadeaux de nouvelle investiture, il reprit ses habitudes concussionnaires, taxant les moindres corporations et les ouvriers de tous les états.

Enfin Moustafâ-êl-Bostangy arriva au Kaire pour le remplacer; mais l'Égypte n'y gagna rien. Cette fois ce ne fut pas le pacha lui-même qui eut des torts directs. Tenu en charte privée par son kyahyâ et son kâteb, Ahmed-Effendy,

Moustafà êl-Bostangy n'avait pas personnellement de volonté : ses deux maîtres agissaient pour lui ; en son nom, ils se livraient aux rigueurs les plus odieuses, aux vols les plus crians : la disette s'en étant mêlé, bientôt les malheurs de l'Égypte furent au comble. A tant de maux se joignit celui d'un brigandage presque impuni. Les maisons, les boutiques, les okkels du Kaire étaient dévastés en plein jour, et quand par hasard un de ces malfaiteurs tombait entre les mains du oualy (chef de la police), quelques riches présens lui servaient de sauve-garde et de rançon. A l'exemple des agens du Kaire, les kâchefs des provinces traitèrent aussi avec les malfaiteurs provinciaux, et l'art de détrousser les passans ou de dévaliser les maisons devint une spéculation et un commerce à la mode. Il fallut destituer le oualy du Kaire pour faire cesser cet infâme trafic.

Les milices, de leur côté, donnaient aussi quelque embarras au gouverneur. En Chaoual 1051 (janvier 1642), les Tchaouychs s'étaient révoltés contre leur kyahyâ, pour quelques choix prévaricateurs, et le Pacha avait été obligé de le destituer. Cette première condescendance amena d'autres prétentions. L'armée se souleva,

disant que les greniers publics étaient au pillage : elle força une enquête sur le fait qui fut prouvé. Le kâteb du Pacha avait vendu les grains publics à son profit. Il fallut destituer le favori; mais, souple et adroit, il s'insinua si bien auprès des Tchaouychs par de l'argent et des promesses, que ceux-là même qui l'avaient renversé le remirent en place. Cette nouvelle phase de son pouvoir devint l'occasion d'un redoublement de rapines.

Enfin Moustafâ fut remplacé par le vizir Maksoud, ancien gouverneur du Dyarbekir, qui commença par faire prompte justice des administrateurs précédens. Le kyahyâ et le kâteb subirent la bastonnade et rendirent gorge de deux cents bourses; Moustafâ en fut quitte pour un versement de pareille somme dans les coffres particuliers du Sultan.

C'est au temps de Maksoud qu'il faut reporter une des plus horribles pestes dont l'Egypte eût été affligée jusqu'alors. La marche de cet étrange fléau, dont l'endémie paraît s'être circonscrite dans l'Orient, le poussait en ces contrées vers une croissance graduelle qui a duré pendant plusieurs siècles. Nous le verrons grandir peu à peu avec une malignité ascen-

dante, jusqu'à ce qu'arrive sa période de décroissance qu'il suit lentement de nos jours. Avant la peste de Maksoud, les vieillards avaient été respectés par le mal : cette fois des octogénaires en furent atteints. Dans l'espace de trois mois, le fléau emporta neuf cent soixante deux mille victimes, au dire d'Ebn-Aby-l-Sorour, écrivain contemporain et témoin oculaire.

L'administration de Maksoud eut en vue de réparer les injustices commises avant lui. Les abus d'une fiscalité arbitraire furent réprimés : on rendit leurs biens aux héritiers légitimes contre le simple paiement d'un droit de succession. Les malfaiteurs furent poursuivis à outrance, jugés et punis du dernier supplice. Grâce à cette conduite à la fois modérée et sévère, la paix revint dans le pays.

Une insurrection d'esclaves chrétiens la troubla dans la Basse-Égypte. Embarqués sur les galères d'Alexandrie, ces captifs forcèrent les portes de l'arsenal, y prirent des armes, se répandirent dans la ville qu'ils pillèrent, puis, chargés d'un riche butin, ils montèrent sur l'un des vaisseaux du port, et s'échappèrent malgré les canons du phare; mais cette émeute loin-



taine n'était rien auprès d'une révolte des sandjaqs qui eut lieu au Kaire, le 12 Ramadân 1054 (11 novembre 1644). Le prétexte était un versement d'argent dû par eux au trésor, et que réclamait le Pacha pour le paiement de la solde des troupes. Au refus de paiement les sandjaqs réunis joignirent la demande de plusieurs réformes : Maksoud en passa par leurs conditions; mais par une interversion des rôles, au lieu de se plaindre à Constantinople de la violence qu'on lui avait faite, il laissa les sandjaqs formuler contre lui une accusation et l'adresser à la Porte.

La Porte répondit directement au Pacha; et, au lieu de lui donner tort, elle ordonna de punir la révolte des chefs de la milice. Se refusant d'abord à tout acte de violence, Maksoud reçut itérativement l'ordre d'agir : forcé d'obéir, il arrêta la mort des trois coupables principaux, qui étaient deux émyrs et le defterdâr Chaabân-Effendy. Toutefois l'occasion d'une exécution simultanée ayant retardé leur supplice, les trois proscrits trouvèrent le moyen de le prévenir. A leur instigation, l'armée se révolta, déposa Maksoud, nomma qâymmaqâm Chaabân-Effendy, et dépêcha un agent

à Constantinople pour y justifier sa révolution.

Pendant ce temps, Maksoud, résigné, se prêtait à tout ce qu'on voulait de lui, revêtait d'un kafetan d'honneur son successeur provisoire, et quittait son palais de la citadelle pour se retirer dans sa maison de ville. La réponse du Sultan arriva; elle donnait gain de cause aux faits accomplis, et nommait Ayoub au pachalyk d'Égypte. A l'arrivée du nouveau titulaire, Maksoud, chicané sur des redditions de comptes, crut devoir aller les liquider lui-même à Constantinople. Là, son procès devint plus sérieux; accusé d'avoir trahi le Sultan en désertant la citadelle, il fut décapité.

Ayoub, officier du sérail impérial, n'avait accepté qu'avec répugnance la vice-royauté de l'Égypte. Quand il fut arrivé, il s'efforça d'y rétablir le calme et l'ordre : son administration ne fut traversée par aucun de ces troubles qui avaient marqué les précédentes, et qui devaient caractériser celles qui la suivirent. Il put se démettre de sa dignité, tranquille et regretté de tout le monde : dégoûté des grandeurs et abandonnant ses biens au Sultan, il se fit derviche dans un couvent de Roumélie.

Le vizir Mohammed-ben-Haydar lui succéda. Il gouvernait le 10 de Régeb 1057 (11 août 1647), quand les janissaires se révoltèrent contre l'oualy, qui avait voulu réprimer quelques-uns de leurs excès. Mais l'oualy soutenu par le corps des Tchaouychs, dont il était membre, et fort d'ailleurs de la conscience d'un devoir rempli, opposa milice à milice, la force à la force. Entre ces deux partis, le Pacha ne savait que résoudre. L'affaire se compliquait d'ailleurs d'accusations mutuelles que se jetaient, d'une part, Rodouân et Aly-Bey; de l'autre, Mamây et Qansouh-Bey, jaloux des hauts postes de ces deux premiers. Il s'agissait de dilapidations du trésor. Le Pacha se laissa entraîner aux intrigues ambitieuses des derniers. Il signa un acte de plaintes à leur sujet qui fut envoyé à Constantinople. Avisé à temps, l'émyr êl-Hag, Rodouân-Bey, et le gouverneur de Girgéh, Aly-Bey, le combattirent par un mémoire justificatif. Cette dernière pièce, parvenue au Sultan avant l'autre, détermina la sentence suprême. Rodouân et Aly-Bey eurent tous les honneurs de la lutte; leurs deux adversaires furent jugés coupables, condamnés et étranglés.

Ce résultat, dans lequel le Pacha avait eu la main forcée, laissa en lui un fond de rancune contre les deux protégés de la Porte. Cette rancune s'accrut encore par les sourdes menées du kyahyâ des Tchaouychs, Moustafa-êl-Chechnyr, qui avait été éconduit du titre de sandjaq, vacant par la mort de Qansouh. Les choses s'envenimèrent au point qu'Aly-Bey reçut l'ordre de quitter le Kaire, et d'aller résider dans son gouvernement du Sayd.

Rodouân-Bey, à son tour, invité par le Pacha à un festin dans la citadelle, prévit un piége et se retira auprès de son collègue disgracié. Pour réponse à cet acte de défiance, le Pacha lui ôta sa place d'émyr êl-Hag. Les deux mécontens levèrent alors le masque : à la tête de deux cents cavaliers, ils parurent en armes sur l'autre rive du Nil, et quand Mohammed-ben-Haydar voulut faire marcher les odjaqs contre les révoltés, ces corps déclarèrent qu'ils s'abstiendraient d'intervenir dans le débat. Le Pacha fut donc obligé de dévorer ses impuissantes colères, et de se réconcilier en public avec ses deux antagonistes.

A quelques mois de là, le 6 Dou-l-qadéh 1058 (2 janvier 1648), le vizir Moustafâ fut nommé son successeur, mais celui-ci ne fit pas

son entrée au Kaire. Avant d'y arriver, il céda le poste à un autre Mohammed, homme soucieux de ses plaisirs seulement, et dont les fonctions cessèrent à l'avènement de Mahomet IV (Mohammed-ben-Ibrahym), le 17 Rêgeb 1058 (8 août 1648).

Ahmed-Pacha vint alors gouverner le Kaire. C'était un ancien kyahyâ des qapydjys, qui, malgré la disette et l'insuffisance des crues du fleuve, pressura les populations sans contenter la Porte-Ottomane.

Jaloux de l'influence acquise par l'émyr êl-Hag, Rodouân-Bey, quand il eut à faire excuser à Constantinople un déficit dans le tribut annuel, ce fut lui qu'il choisit comme porteur du *khaznéh*. Il calculait que le premier mouvement d'humeur des officiers supérieurs de l'empire tomberait sur cet intermédiaire; et il avait eu le soin de faire suivre l'envoi du khaznéh, de dépêches pleines de calomnieuses récriminations contre Rodouân-Bey. Par une double combinaison d'intrigues, il demandait qu'on le révoquât de sa dignité pour en revêtir son ami, son autre lui-même, Aly-Bey, espérant ainsi remplacer par la rivalité et la haine l'union de ces deux associés jusqu'alors solidaires dans les

bons et dans les mauvais jours. Mais tout ce machiavélisme ne tourna qu'à la confusion de son auteur. Rodouân-Bey et Aly-Bey restèrent inséparables, et on les vit plus tard, aux acclamations de tout le Kaire, s'offrir l'un à l'autre la place d'émyr êl-Hag, faire assaut de désintéressement et d'amitié, comme pour protester contre les indignes manœuvres dont ils avaient été l'objet.

Le seul fruit que recueillit Ahmed de toute cette intrigue, ce fut sa destitution et une sévère épuration de comptes de la part de son successeur, le vizir Abd-êrrahmân, qui gouverna l'Égypte jusqu'en 1062 (1652). Après lui arriva le vizir Mohammed, dont la nomination est du 5 Chaoual 1062 (19 septembre 1652).

De cette date jusqu'à la fin du dix-septième siècle de notre ère (1112 de l'hégire), l'histoire roule sur une succession de gouverneurs, dont la gestion n'a point d'importance politique. Ce sont toujours des tenanciers de pachalyk, qui cherchent par toutes les voies justes ou injustes à se rembourser des présens magnifiques que leur a coûtés l'investiture, à payer leurs baux annuels et à faire leur fortune. Peu à peu l'on voit dans cette période nouvelle s'effacer l'in-

fluence exécutive de ces souverains de passage. Ce ne sont plus que des automates aux ordres des beys chefs des milices, et surtout du *cheyk-él-beled*, le plus puissant d'entre les beys. Tant que ces pachas siégent dans la citadelle du Kaire, ils signent ce qu'on leur présente, ordonnent ce qu'on exige d'eux, pactisent avec les maîtres de fait pour que les exactions commises sous leur nom leur soient de quelque rapport, se résignent à cette vie toute de condescendance et de lâcheté, de vol et d'infamie; puis, quand ils ont fait leur temps, plus dociles encore, plus ineptes, ils se livrent à la Porte qui les dépouille, les exile ou les étrangle.

Voilà à quoi se réduit le rôle des vingt-deux pachas gouverneurs de l'Égypte dans les cinquante années qui suivent, caste ignoble, sans énergie et sans intelligence, incapable de rien vouloir, de rien exécuter d'utile et de bon, destinée à faire regretter ces époques antérieures où les Arabes, les Kurdes et les Mamlouks mettaient au moins quelque dignité dans leur turbulence, quelque noblesse dans leurs ambitions.

Pendant que dura cette période d'énervement et de dégradation, trois sultans passèrent sur le trône ottoman; d'abord deux frères de

Mahomet IV, en 1099 (1687), Souleymân III (Souleymân-ben-Ibrahym); en 1102 (1691), Ahmed-ben-Ibrahym que nos historiens nomment Achmet II; puis en 1106 (1695), leur neveu Moustafâ II (Moustafâ-ben-Mohammed). Enfin en 1115 (1703), le trône ottoman échut au frère de Moustafâ, Achmet III (Ahmed-ben-Mohammed). Cette succession impériale n'eut pas lieu sans violence et sans troubles; les dépositions et les cachots amenèrent plus d'une vacance, et déjà s'amortissant au sein de la paix, amollie dans ses sérails du Bosphore, la puissance ottomane échangeait son activité passée et son audace conquérante contre des bouleversemens de cour, des intrigues d'eunuques et des émeutes de janissaires.

—

CHAPITRE XVII.

Suite du règne du sultan Ahmed III. — Hassan-Pacha. — Cheyks-êl-beled, Qâssem-Ayouaz, Ismayl-Bey, Tcherkes-Bey, Zou-l-Fyqar-Bey. — Règne du sultan Mahmoud (Mahomet V). — Cheyks-êl-beled, Othmân-Bey, Ibrahym-Kyahyâ, Rodouân-Bey. — Règne du sultan Othmân III. — Cheyks-êl-beled, Housséyn-Bey, Khalyl-Bey. — Règne de Moustafâ III. — Cheyks-êl-beled, Aly-Bey-le-Grand, Mohammed-Bey-Abou-dahab. — Règne du sultan Abd-êl-Hamyd. — Cheyks-êl-beled, Ismayl-Bey, Ibrahym-Bey. — Expédition du Qapytân-Pacha. — Mohammed-Pacha. — Ismayl-Bey rétabli. — Règne du sultan Selym III. — Cheyk-êl-beled, Othmân-Bey-êl-Tabel. — Rappel d'Ibrahym et de Mourad-Bey. — Leurs excès. — Avanies contre les Francs. — Intervention française.

L'an 1119 (1707), Hassan était pacha de l'Égypte, et le bey Qâssem-Ayouaz, son cheyk-êl-beled. Par suite des intrigues du fonctionnaire de la Porte, une querelle opiniâtre naquit entre le cheyk-êl-beled et l'un des beys les plus influens de l'Égypte, Zou-l-Fyqar. Du nom de leurs chefs, les deux partis s'appelaient, l'un *Qâssemyéh*, l'autre *Zou-l-Fyqaryéh*. Leur

lutte dura quatre-vingts jours avec les plus étranges circonstances.

Comme, en définitive, chacun des deux beys habitait le Kaire avec les femmes de son harem, dont il était jaloux de ménager la sécurité; calcul fait, d'ailleurs, qu'un combat dans les rues froisserait les habitans, ruinerait le commerce, détériorerait enfin cette proie qu'ils se disputaient, et que, dans la chance d'un succès, ils devaient ménager tous les deux; les antagonistes s'accordèrent pour choisir comme théâtre à ce conflit sanglant la plaine nommée *Qoubbét-él-Azab* (la Coupole des Azabs). Là, sorties de la ville par des endroits différens, les deux petites armées se rencontraient à la pointe du jour. On s'y battait jusqu'au coucher du soleil, bravement, sans se ménager; mais la nuit venue, on sonnait l'armistice, et les deux partis rentraient dans la capitale en s'évitant et en suivant un itinéraire convenu. Le soir, un *Qâssemy* pouvait, à la rigueur, prendre sa tasse de café à côté d'un *Zou-l-Fyqary*, sauf à se mesurer le lendemain avec le sabre. Cette espèce de champ clos, de pas-d'armes, se prolongea pendant près de trois mois, sans que la tranquillité publique en fût troublée : les

marchés restèrent bien fournis, les boutiques ouvertes, et la ville conserva toutes ses allures d'activité comme dans les jours les plus calmes.

Enfin, la mort d'un des chefs de parti, de Qâssem-Ayouaz, termina cette lutte. Ayouaz fut vivement regretté: le peuple pleura en lui un prince bienfaisant; les beys, ses collègues et ses rivaux, un guerrier brave dans le combat, généreux après la victoire.

Quoique Zou-l-Fyqar fût resté vainqueur, telle était pourtant l'affection pour l'autorité d'Ayouaz qu'on songea à revêtir son fils, Ismayl-Bey, de la dignité paternelle. En effet, il fut promu, quoique bien jeune encore, au poste éminent de cheyk-êl-beled.

Ismayl-Bey se montra digne du choix des Mamlouks: à l'activité de son âge, il joignit la sagacité, la prudence de l'âge mûr. Il comprit que la force de ses milices était dans un concert d'efforts, dans un ligue contre les dignitaires imposés par la Porte. Sa première visée fut donc de rétablir l'union parmi les Mamlouks. Pour y arriver, il commença par flatter l'orgueil de ses rivaux et par désarmer les haines de la maison de Zou-l-Fyqar. Il y parvint; fort de ce résultat, il prit une telle attitude vis-à-vis de la

humbles esclaves du cheyk-êl-beled. Un seul acte d'injustice suffit pour ruiner une position qui semblait si bien assise.

Un Mamlouk de la maison de Zou-l-Fyqar, nommé Zou-l-Fyqar lui-même, se vit évincé d'un petit bien, sa seule richesse, par un officier d'Ismayl. Malgré de justes réclamations, le cheyk-êl-beled sanctionna cette injustice, et le Mamlouk dépossédé ne respira plus dès-lors que vengeance. Il courut se plaindre au chef de sa maison qui était alors Tcherkes-Bey. Cet homme, ennemi naturel d'Ismayl, comprit qu'il avait trouvé un séide; il s'entendit avec le Pacha, à qui l'autorité du cheyk-êl-beled était également insupportable, et l'un et l'autre concertèrent la perte de l'adversaire commun. On attisa la haine du Mamlouk; on lui promit jusqu'aux biens et au harem de la victime. Cet homme se montra résolu, et le jour du plus prochain divan fut désigné pour ce meurtre.

En effet, sûr d'être soutenu, le Mamlouk Zou-l-Fyqar se présenta à l'audience et s'approchant d'Ismayl-Bey, jusqu'à lui prendre la main : « Ma propriété, seigneur, ma pro» priété! dit-il. — Nous verrons, » répliqua le bey impatienté. Le Mamlouk insista, et sur

un nouveau refus, il tira son poignard, frappa Ismayl dans l'abdomen, et l'étendit mort dans la salle du Divan. A ce signal d'attaque, des gardes apostés par Tcherkes et le Pacha égorgèrent tous les plus dévoués partisans du cheyk-êl-beled.

Ainsi périt, l'an 1136 (1724), Ismayl-Bey, digne à tous égards d'une fin meilleure. Son cadavre, transporté dans son palais, fut inhumé dans le tombeau de son père, près de la porte *Bâb-êl-Louq*.

On tint la promesse faite au meurtrier ; il eut le harem et les biens d'Ismayl. Tcherkes-Bey, pour sa part de dépouilles, obtint la place de cheyk-êl-beled. Néanmoins les deux complices devinrent bientôt ennemis et rivaux. Tcherkes essaya contre Zou-l-Fyqar la recette violente qui avait réussi contre Ismayl. Heureusement le parvenu connaissait son antagoniste : il le prévint, l'attaqua dans son palais, tailla en pièces ses partisans, et força le cheyk-êl-beled à se sauver dans la Haute-Égypte, désormais refuge habituel de tous les beys disgraciés ou vaincus.

Alors Zou-l-Fyqar fut cheyk-êl-beled à son tour. Mais la lice était ouverte désormais à toutes les ambitions, et un nouvel antagoniste

surgit devant le nouveau chef des Mamlouks. C'était Abou-Deffyéh, ainsi nommé d'un grand manteau noir (*deffyéh*) dont il se couvrait. Un devin annonça à Zou-l-Fyqar que cet Abou-Deffyéh serait la cause de sa ruine. Un autre danger toutefois parut le menacer d'une façon plus immédiate. Tcherkes-Bey descendait du Sayd à la tête de ses Mamlouks. Un des meilleurs lieutenans de la maison de Zou-l-Fyqar, Othmân-Bey, alla au-devant de lui et le battit. Cette première épreuve ne suffit pas au vaincu : sur les instances des beys, du oualy et de l'aghâ qui complotaient contre le Cheyk-êl-beled, il reprit les armes, de concert avec Moustafâ-êl-Qerd, maître de l'Égypte-Supérieure : une seconde fois, Othmân-Bey partit pour vider la querelle de son patron. Brave et expérimenté, il combina si heureusement son attaque, que Moustafâ-êl-Qerd fut tué, et que Tcherkes-Bey, atteint d'un coup de feu, périt dans le Nil en voulant se sauver à la nage. Les deux têtes des chefs vaincus furent expédiées au Kaire.

Zou-l-Fyqar ne devait pas les voir. Pendant que son lieutenant arrangeait au loin ses affaires, dans le Kaire, la prédiction sinistre du devin s'accomplissait. Quelques cruautés du

Cheyk-êl-beled avaient soulevé contre lui des haines implacables. On conspira donc en jouant de ruse. Un bey, couvert d'un manteau noir, fut présenté à Zou-l-Fyqar, comme son ennemi mortel, Abou-Deffyéh, que venait de saisir l'aghâ des janissaires. Quand il fut à portée du Cheyk-êl-beled, le prétendu rival ouvrit son manteau, et deux pistolets d'arçon cachés sous les plis firent feu en même temps sur Zou-l-Fyqar, et le renversèrent raide mort. C'était en 1142 (1730).

A la suite de cette catastrophe vint une époque de troubles et de sanglante anarchie. Le lieutenant de Zou-l-Fyqar, le vainqueur de ses rivaux, Othmân, de retour au Kaire, vengea la mort de son maître par d'horribles représailles. Pendant plusieurs jours, la capitale fut à feu et à sang, et une foule de beys restèrent sur la place.

Parmi ceux qui survécurent, il y en eut un qui rêva alors de se frayer un chemin vers le pouvoir, en passant sur les cadavres de ses collègues. On le nommait Mohammed. De concert avec son lieutenant Sâlèh-Kâchef, il commença le massacre dans une fête qu'il avait arrangée. Mais trop faible pour un si grand

coup, il y périt lui-même, et son kâchef s'échappa à grand'peine.

Vers ce temps eut lieu en Égypte la fameuse peste de *kaou*, ainsi nommée du cri d'alarme d'un santon ou fakyr nègre, qui parcourait les rues du Kaire en criant : *Kaou! kaou!* (brûlure! brûlure!) Ce fou alla périr volontairement dans une fournaise.

La même année, 1143 (1730), fut témoin de l'avènement de Mahmoud Ier (Mahmoud-ben-Moustafâ), suivant d'autres, Mahomet V. Sous lui, l'autorité des pachas alla s'annihilant de plus en plus. Les vrais maîtres de l'Égypte furent les Cheyks-êl-beled.

C'était Othmân-Bey qui l'était alors, Othmân, lieutenant et successeur de Zou-l-Fyqar. Les troubles récens avaient laissé des beylyks vacans; il y nomma de ses créatures. Du reste, juste et bienveillant pour tous, il sévissait au besoin contre ses amis, quand ils manquaient aux devoirs de leur place. Ce fut un prince bienfaisant, disent les écrivains orientaux, et entre autres faits, voici celui qu'ils racontent : Un pauvre ânier trouva, dans la maçonnerie de son étable, un vase rempli d'or, que, joyeux, il remit à sa femme en lui recomman-

dant le secret, car dans ces pays tout trésor découvert revient à l'État; mais, éblouie par tant de richesses, la femme voulut de beaux habits, voulut des joyaux, et, comme son mari refusait, elle alla le dénoncer au Cheyk-êl-beled. Othmân-Bey écouta les parties, et rendit son jugement : « Garde ce que Dieu t'a » donné, dit-il à l'ânier; répudie ta femme et » vis en paix.... »

La famine et la peste, deux hôtes coutumiers de l'Égypte, vinrent la ravager sous Othmân : ses mesures sages combattirent avec succès les deux fléaux. Il fut moins heureux vis-à-vis de deux adversaires qui se levèrent tout d'un coup contre lui. L'un était Ibrahym, kyahyâ des janissaires, l'autre Ismayl-Rodouân, kyahyâ des Tchaouychs; le premier, de la maison d'*él-Qazdaqlyéh*, dont le fondateur était un sellier enrichi; le second, de la maison d'*él-Gelfyéh*, qui avait eu pour chef Ahmed-êl-Gelfy, pauvre portefaix, parvenu d'une façon plus étrange encore. Le fait est caractéristique. Ahmed-êl-Gelfy travaillait comme journalier dans une manufacture d'huile, quand un Mamlouk, un inconnu, l'emmena pour l'aider dans un travail. Il s'agissait de cacher un trésor. Êl-Gelfy s'y

prêta, creusa la cachette, reçut un sequin pour sa peine et un autre pour prix d'une discrétion jurée sous serment. Trente jours après cette aventure, le pauvre journalier, passant devant la maison du Mamlouk, apprit qu'elle était en vente après le décès du maître. Il l'acheta, la paya de l'or de la cachette, puis, retiré au village de Gelf, il ne mit ses richesses en évidence que peu à peu, et finit par fonder la puissante maison d'êl-Gelfyéh.

Cet Ibrahym-Kyahyâ et cet Ismayl-Rodouân, l'un actif et ambitieux, l'autre soucieux de plaisirs seulement et des jouissances du harem, se liguèrent contre l'autorité du Cheyk-êl-beled. Grâce à leur fortune et à leurs intrigues, ils parvinrent tous les deux à se faire nommer beys, de kyahyâs qu'ils étaient, et dès-lors aucun obstacle sérieux ne parut devoir traverser leur carrière. Cependant, soit qu'ils n'agissent pas avec assez de prudence, soit qu'un instinct sûr lui révélât ses ennemis, Othmân-Bey devina les projets des deux Mamlouks. Il résolut de s'en défaire, et, de concert avec trois maisons puissantes, il médita leur assassinat en plein Divan. Les beys menacés, prévenus du guet-apens par l'intendant même du Cheyk-

êl-beled, cherchèrent à devancer les coups d'Othmân en le faisant tuer par leurs affidés dans les rues du Kaire. La vitesse de son cheval sauva seule alors le chef des Mamlouks; arrivé dans son palais, il y trouva son parjure intendant qui lui peignit la ville en pleine révolution, et l'engagea à sauver au moins sa personne par une prompte fuite. Othmân le crut, et se dirigea vers la Syrie avec ses Mamlouks, qui désertèrent à la frontière.

La fuite d'Othmân fut le signal d'une réaction contre ses partisans; Rodouân et Ibrahym se partagèrent les victimes. Aly-êl-Taouyl fut manqué par un Mamlouk qui tira sur lui à bout portant; mais Khalyl-Bey de la maison êl-Damyâty, Mohammed-Bey de la maison êl-Qotamych, Aly-Bey, Omar-Bey et une foule d'autres victimes moins importantes, furent égorgés, soit dans leurs quartiers de la citadelle, soit dans les maisons de la ville. Après cette boucherie, il ne resta plus de véritables rivaux aux deux ambitieux qu'Ibrahym-êl-Qotamych et Aly-Kyahyâ-êl-Taouyl. Le premier mourut de chagrin peu de temps après; le sesecond s'exila volontairement.

Alors, maîtres du Kaire, Ibrahym-Kyahyâ

et Rodouân se firent, l'un Cheyk-êl-beled, l'autre émyr-êl-Hâg, en alternant chaque année: dès-lors ces deux dignités, devenues presque parallèles, s'affectèrent, l'une au premier chef des Mamlouks, l'autre au second. Quand ce partage eut été fait, les deux amis retournèrent à leurs habitudes, Ibrahym à ses plans de grandeur, Rodouân à ses plaisirs. Ibrahym usa et abusa de la puissance, songea à remplir de nouveau, par toutes les voies, ses coffres que le soin de ses intrigues avait dégarnis. Il fit jeter en prison les riches, confisqua leurs biens, enleva leurs épargnes. En un seul jour, quatre-vingts maisons du Kaire furent ainsi mises sous le séquestre. Il pilla tout, villes, villages, douanes, okkels, tout, jusqu'aux boutiques de détaillans.

Un instant on crut que ce régime de terreur allait cesser: Ibrahym avait accompagné la caravane au pélerinage de la Mekke, et le pacha successeur de Kiour-Ahmed, en fonctions sous Othmân-Bey, s'était cru assez fort pour ourdir un complot contre les deux despotes de l'Égypte. Housséyn-Bey-êl-Khachab se chargea du rôle actif; il épia si bien l'heure propice que, surpris à son retour, Ibrahym était fait prison-

nier et enfermé avec Rodouân dans les cachots de la citadelle. Ce succès n'eut pas une longue durée; les partisans des deux beys marchèrent au secours de leurs patrons, et les délivrèrent. Housséyn-Bey courut jusqu'en Nubie pour éviter la vengeance des vainqueurs, et le Pacha fut rappelé à Constantinople, où il paya de sa tête le mauvais résultat de son complot.

Bientôt un nouveau titulaire du pachalyk prit terre à Alexandrie. C'était Raghyb-Mohammed. Depuis que les beys étaient maîtres de l'Égypte, leur politique ne laissait arriver au Kaire que ceux des pachas qui semblaient disposés à faire bon marché de leurs prérogatives; on les épiait à l'arrivée, on les sondait, on les pénétrait. Hautains et dangereux, on trouvait un prétexte pour solliciter leur révocation; résignés et faibles, ils étaient accueillis avec pompe. Raghyb-Mohammed parut d'abord aux beys un homme de facile caractère. Il vécut deux ans avec eux en parfaite harmonie, liant, réservé, se contentant des pouvoirs qu'on lui laissait, ne se raidissant pas contre un refus; si parfait, si maniable enfin aux yeux d'Ibrahym, qu'il sollicita lui-même sa prorogation.

Les choses en étaient là quand arriva de Constantinople un firman secret (*khatt-cheryf*), qui ordonnait l'anéantissement des beys. La position du Pacha devint alors critique. Il savait combien l'exécution d'un pareil ordre était difficile; il y jouait sa tête; mais il n'ignorait pas non plus qu'une désobéissance aux ordres de la Porte le laissait exposé à la même chance. Il usa de perfidie. Des satellites apostés par lui devaient massacrer les beys pendant qu'ils siégeraient avec lui au Divan. Le guet-apens réussit en partie. Trois beys furent assassinés; mais les autres, et le Cheyk-êl-beled à leur tête, se défendirent et se sauvèrent par leur courage. Furieux, ils allaient immoler le Pacha, quand celui-ci déploya le firman du Sultan. Les beys s'inclinèrent et se bornèrent à déposer le fonctionnaire de la Porte.

Ce complot manqué ne servit qu'à rendre Ibrahym-Kyahyâ plus fort contre l'autorité de Constantinople. Cinq ans encore il régna sur l'Égypte, jusqu'à ce qu'un des beys, Ibrahym-êl-Tcherkassy (le Circassien), l'assassina. Ce meurtre eut lieu en 1168 (1754), l'année de l'avènement de Othmân III (Othmân-ben-Moustafâ) ou, d'après nos historiens, Osmân II.

Cet attentat ne suffisait pas toutefois pour qu'Ibrahym-êl-Tcherkassy recueillît l'héritage de sa victime : Rodouân-Bey, l'ami d'Ibrahym, plus près que lui du titre de cheyk-êl-beled, s'en empara, et le garda jusqu'à ce qu'un tiers prétendant vint le lui ravir avec la vie. On le nommait Housséyn-Bey, nouveau chef de la maison d'Ibrahym-Kyahyâ. Il fit valoir ses droits les armes à la main, monta avec ses Mamlouks à la citadelle, canonna le palais de Rodouân, et força le Cheyk-êl-beled à se retirer devant une grêle de boulets. Le sort voulut que dans cette retraite un biscaïen frappât Rodouân à la jambe. Il mourut de cette blessure peu de jours après au village du Cheyk-Othmân. Son vainqueur, resté maître du pouvoir, n'en jouit que quelques mois. Un jour qu'il faisait manœuvrer ses Mamlouks dans la plaine qui sépare le Kaire du lieu où depuis fut construite la ferme d'Ibrahym-Bey, il fut surpris à l'improviste par des conjurés, égorgé et littéralement coupé en morceaux, d'où lui vint le surnom d'*él-Maktoul* (le massacré).

Son successeur dans le poste de cheyk-êl-beled fut Khalyl-Bey, et sous lui se révélèrent les premiers actes décisifs d'un homme

qui devait jouer le plus haut rôle dans la contrée. Nous voulons parler d'Aly-Bey. D'abord selahdâr dans la maison d'Ibrahym-Kyahyâ, Aly avait été poussé au grade de kâchef, lors du pélerinage de ce prince ; et telle avait été sa bravoure contre des Arabes assaillans, que les Mamlouks lui avaient donné le surnom de *Gyn-Aly* (Aly-le-Diable). Nommé bey depuis, après le meurtre des trois beys massacrés en plein Divan, le jeune guerrier avait grandi en force et en puissance. Une de ses idées fixes était de venger son patron, son protecteur Ibrahym-Kyahyâ, qu'Ibrahym-êl-Tcherkassy avait poignardé. Le pouvoir était un marche-pied vers cette vengeance : il y visa. Il s'insinua auprès des autres beys, les gagna à lui par des présens et des services, acheta des Mamlouks, prépara tout pour le jour où l'occasion se ferait belle pour lui.

Mais Khalyl-Bey n'avait pas tardé à s'apercevoir qu'Aly était son rival le plus sérieux. Il le fit attaquer dans les rues du Kaire, et, à la suite d'un combat opiniâtre, Aly, inférieur en forces, fut obligé de se retirer dans le Sayd avec ses partisans. Là un auxiliaire se joignit à lui : Sâlèh-Bey, ancien Mamlouk de Moustafâ-êl-Qerd,

réunit ses forces à celles du bey fugitif; et une seconde fois la fortune fut tentée. Elle se déclara pour Aly : à plusieurs reprises, il battit les lieutenans de Khalyl, et Khalyl luimême qui, tombé entre ses mains, fut exilé, puis étranglé à Alexandrie. Les têtes des Mamlouks vaincus vinrent apprendre au Kaire la victoire décisive du nouveau cheyk-êl-beled.

Maître du pouvoir, Aly débuta par venger son maître; il poignarda Ibrahym-êl-Tcherkassy, et cet acte de brusque et sanglante justice détermina une réaction contre le vainqueur. Les Mamlouks du bey immolé, et les partisans mêmes du nouveau cheyk-êl-beled, se liguèrent contre lui : l'abandon fut si complet, qu'il ne resta plus à Aly que la ressource d'une prompte fuite. Il demanda un asile au gouverneur de Jérusalem, son ancien ami, l'obtint, et chercha à y vivre oublié. Mais un ordre du nouveau sultan de Constantinople, Moustafâ III (Moustafâ-ben-Ahmed), inauguré en 1171 (1757), vint le troubler dans sa retraite. Le firman voulait que le bey fût livré à la Porte. Averti à temps, Aly se réfugia dans la ville d'Acre, et y gagna l'affection du cheyk Dâher qui y commandait alors. L'appui de ce prince,

les démarches de quelques amis, obtinrent la révocation des ordres du Divan impérial, et la même année Aly fit sa rentrée au Kaire comme cheyk-êl-beled.

Il jouit paisiblement de ces fonctions jusqu'en 1179 (1765), où les partisans d'êl-Tcherkassy trouvèrent encore une occasion de le renverser de son poste. Leur complot, aidé par les agens de la Porte, eut un plein succès : une seconde fois Aly se vit obligé de fuir presque seul; il traversa la Mer-Rouge, et ne trouva de salut que dans l'Yémen. Mais, un an après, une nouvelle révolution se faisait au Kaire en sa faveur, et, pour la consolider cette fois, Aly fit tomber quatre têtes de beys, anciens amis d'êl-Tcherkassy. Il sacrifia même à sa stabilité un ami et ancien allié, Sâlèh, qui avait déserté sa cause : ce bey fut poignardé par Ibrahym-Kâchef, qui devait parvenir plus tard au poste de cheyk-êl-beled.

Devenu plus défiant à la suite de deux expériences, Aly donna ses premiers soins à l'affermissement de son autorité. Il envoya contre des tribus arabes révoltées un de ses Mamlouks, Ahmed, le même qui, sous le surnom d'*êl-Djezzar* (le boucher), devait acquérir plus

tard une célébrité si grande et tenir tête à Bonaparte dans Saint-Jean-d'Acre. Ce Mamlouk, doué d'une bravoure merveilleuse, fit main-basse sur les peuplades rebelles, et les épouvanta par ses férocités. Un peu de terreur dans le Kaire comprima aussi les mécontens avoués ou secrets, et une nouvelle organisation des odjaqs mit bientôt tous les emplois supérieurs dans les mains des créatures du Cheyk-êl-beled.

A cette époque, dix-huit Mamlouks de la maison d'Aly furent nommés beys. On y comptait : Rodouân, son neveu; Aly-êl-Tentaouy, Ismayl, Khalyl, Abd-êr-Rahmân, Hassan, Youssouf, Zou-l-Fyqar, Agyb, Moustafà, tous les neuf Géorgiens comme lui; Ahmed-êl-Djezzar, Sélym et Souleymân, l'un déjà aghâ, l'autre kyahyâ des janissaires; Ibrahym, Mourad, Lattyf, Othmân, Circassiens; enfin Mohammed, le plus chéri de tous, qui devait payer ces préférences de tant d'ingratitudes. Ce Mohammed, que sa cupidité avait fait surnommer *Abou-dahab* (le père de l'or), jeta sur la foule, le jour de sa nomination, des quarts de sequins d'or, pendant que les autres beys n'envoyaient que des poignées de parats.

Quand ces préliminaires eurent assuré l'ave-

nir de sa réintégration, Aly-Bey se voua tout entier aux affaires, songea au bonheur du pays que tant de troubles avaient fatigué, rendit justice égale à tous, allégea les charges autant que les circonstances le permettaient, remplit enfin vis-à-vis des populations un rôle tout réparateur. Quoique le plaisir de faire le bien, de recueillir les bénédictions populaires entrât pour beaucoup dans le but du Cheyk-êl-beled, une autre pensée se mêlait à cette pensée capitale, celle de trouver un appui dans les masses le jour où il croirait pouvoir proclamer son indépendance absolue contre les ordres de la Porte.

La Porte, en effet, n'avait pas su ménager cet homme : à deux reprises elle lui avait valu des périodes de disgrâce et de vie vagabonde, et par rancune, comme par mesure de sûreté personnelle, Aly-Bey devait s'affranchir d'une tutelle odieuse à la fois et impuissante. Entre le Cheyk-êl-beled et cette suprématie lointaine, il y avait désormais incompatibilité.

Aly procéda néanmoins avec prudence : il attaqua d'abord les odjaqs qu'il mit sous les ordres de ses affidés, ne ménageant que les janissaires gagnés à sa cause. Pour dégoûter ces

miliciens, il laissa arriérer leur solde, puis les paya en rescriptions qui perdirent jusqu'à quatre-vingt-dix pour cent de leur valeur. Mal soldés, mal entretenus, peu à peu ces hommes quittèrent le service pour des professions plus utiles et plus lucratives. Pendant qu'il affaiblissait ainsi les corps militaires de création ottomane, le Cheyk-êl-beled renforçait le nombre de ses Mamlouks, qu'il porta jusqu'à six mille, complétait leur organisation, et pour paralyser d'un seul coup tous les moyens d'opposition, il limitait de telle sorte le nombre facultatif des Mamlouks des autres maisons, qu'il lui était loisible de ne laisser qu'un seul soldat en propriété aux beys et aux kâchefs qui lui portaient ombrage.

Ces innovations alarmèrent le titulaire qui gouvernait en Égypte pour la Porte. Mohammed-Pacha essaya d'abord quelques plaintes, et, comme on n'en tenait compte, il crut devoir comploter. Les vieilles haines des partisans d'êl-Tcherkassy furent encore mises en jeu. Ces élémens de complot n'auraient pas néanmoins suffi, sans la trahison du bey chéri d'Aly, de ce Mohammed-Abou-dahab qu'il nommait son fils et à qui il avait donné sa sœur en ma-

riage. Cet homme offrit son concours; il alla jusqu'à promettre un assassinat; mais quand il eut l'aveu des conjurés, quand il s'agit de consommer le crime, il se ravisa, pesa froidement les chances, et brusqua un changement de rôle. Traître aux deux partis et jouant un jeu double, il dénonça à son maître, Aly-Bey, les projets du Pacha et de ses complices. Quelques têtes tombèrent; Mohammed-Pacha, chassé d'Égypte, reprit le chemin de Constantinople, et Mohammed-Bey, traité par Aly comme un sauveur, s'implanta plus avant que jamais dans sa confiance.

Ceci se passait vers l'an 1182 de l'hégire (1768), à une époque où la guerre existait entre la Russie et la Porte. Un contingent de douze mille hommes avait été demandé à l'Egypte, et nul motif de mécontentement intérieur ne pouvait empêcher le Cheyk-êl-beled de concourir à la défense de l'Islamisme. Il ordonna la levée de ses troupes. Pourtant, soit qu'il n'y mît pas toute la célérité nécessaire, soit que la Porte fût mal disposée pour lui, à propos de ce fait, un firman partit de Constantinople, avec l'ordre de porter au pied de Sa Hautesse la tête du réfractaire.

Aly sut l'arrêt plusieurs jours à l'avance. Son affidé Aly-Bey-êl-Tentaouy se posta sur la route avec douze Mamlouks déguisés en Arabes, attaqua le qâpydgy-bâchy, porteur de l'ordre de mort, le tua, lui et les quatre hommes qui l'accompagnaient, les dépouilla et les enterra dans le sable. Fort du firman qu'il avait en main, Aly réunit alors les beys en Divan général. « Voilà, leur dit-il, mon arrêt » de mort et le vôtre. En abattant la tête du » Divan, on veut en tuer le corps ; après moi, » vous tous, les uns après les autres, vous (et » il les nommait). Eh bien! serez-vous assez » lâches pour ne pas disputer votre vie! vous » laisserez-vous égorger comme des femmes! » Ne vous sentez-vous pas le cœur de reconstituer enfin une Égypte qui ne dépende pas » d'un caprice lointain, une Égypte indépen- » dante, gouvernée par des Mamlouks comme » l'Égypte d'autrefois? »

A ces paroles, les dix-huit beys de la création d'Aly répondirent par des acclamations enthousiastes, et le Divan entier céda à la contagion de l'entraînement. Le nouveau délégué de la Porte fut encore chassé de l'Égypte.

Pour donner plus de consistance à cette

scission, Aly-Bey chercha à y faire entrer le cheyk Dâher, prince d'Acre, qui lui-même était travaillé depuis long-temps par des velléités d'indépendance. L'offre fut accueillie; une solidarité insurrectionnelle lia la Syrie et l'Égypte; et les belliqueuses troupes du prince d'Acre marchèrent pour opérer leur jonction avec les forces du Cheyk-êl-beled. Les douze mille hommes de levée extraordinaire, au lieu de se mettre en campagne pour la Porte, furent destinés à la combattre. Trop absorbé par ses guerres européennes, le Sultan se contenta de donner l'ordre au pacha de Damas de ramener les rebelles à l'obéissance; mais, sorti avec vingt-cinq mille hommes, ce gouverneur fut taillé en pièces par six mille soldats de Dâher, et à cette tentative impuissante se borna toute l'intervention active de la Porte dans le fait accompli de l'émancipation égyptienne.

Dès-lors, réduit à des soins de réformes intérieures, Aly s'y voua tout entier. Il mit un administrateur habile à la tête de ses finances, fit la guerre aux abus, diminua et assit mieux les impôts. Le commerce maritime fut protégé et encouragé, et les communications par terre devinrent plus sûres et moins infestées de Bé-

douins. La plus redoutable de ces tribus, celle de *Haouarah*, avait réalisé alors de tels empiétemens que tout le pays, de Syout à Assouân, était devenu tributaire de son chef Hammâm. Les cheyks-êl-beled, devanciers d'Aly, avaient fermé les yeux sur cette tendance dangereuse, moyennant un tribut de deux cent cinquante mille ardebs de blé, versés par le chef des Haouarahs. Aly rompit ce pacte honteux; il envoya des troupes contre les Bédouins du Sayd, défit Hammâm l'an 1183 (1770), et anéantit sa puissance dans cette contrée.

Cette victoire dans la Haute-Égypte donna un nouvel essor aux inclinations guerrières d'Aly. Elle lui fit accueillir la pensée d'une conquête de l'Yémen, que ses affidés lui présentaient sous le plus beau jour. Mohammed-Abou-dahab était celui de tous qui la conseillait avec le plus d'ardeur. Gorgé d'or mal acquis, n'ayant plus rien à désirer en ce genre, peut-être rêvait-il alors d'autres plans ambitieux, et voulait-il arriver au pouvoir par la trahison, comme il était arrivé à la richesse par le vol. Par suite de ses instances, l'expédition eut lieu, et il en fut nommé le chef. A la tête de vingt mille hommes, il traversa les sables de Suez, força les gorges

d'êl-Oqbah, balaya sur sa route toutes les tribus arabes, tandis que Ismayl-Bey occupait la côte orientale de la Mer-Rouge, et que Hassan-Bey, conquérant de Geddah, en prenait le surnom d'êl-Geddaouy. En six mois de campagne, toute la péninsule arabique fut soumise : la ville sainte de la Mekke se rendit aux Égyptiens, et un nouveau chéryf nommé par le vainqueur investit Aly du titre de *Sultan, roi d'Égypte et dominateur des deux mers.* A la suite de cette reconnaissance, le Cheyk-êl-beled fit frapper monnaie à son coin l'an 1185 (1771).

En veine de succès, Aly-Bey voulut compléter ses victoires par la soumission de la contrée syrienne qui relevait encore du sultan de Constantinople. La Syrie lui parut une annexe de l'Égypte, destinée de tout temps à graviter autour d'elle. Il rêva une puissance comme celle qu'avaient constituée tour à tour les Toulonides, les Ayoubites et les premiers Mamlouks. A l'appui toutefois de ces plans hardis, Aly-Bey médita quelques alliances lointaines. L'Italien Rosetti chercha à intéresser les Vénitiens en sa faveur ; et l'Arménien Yaqoub fit des ouvertures au comte Alexis Orloff qui commandait les forces russes dans la Méditerranée. Ces

deux circonstances sont à citer, moins pour leur résultat, que pour le caractère d'indépendance qu'affectaient de pareilles démarches. D'ailleurs l'éloignement des deux centres respectifs des affaires rendit tardive la marche de la dernière négociation, et n'amena aucune conclusion opportune.

Le général de l'expédition syrienne fût encore Mohammed-Abou-dahab, en qui le Cheyk-êl-beled avait une confiance aveugle. Trente mille hommes marchèrent sous ses ordres, et opérèrent de concert avec les troupes du cheyk Dâher. En un clin-d'œil toute la région fut conquise; Ghazzâh, Ramléh, Nablous, Jérusalem, Jaffâ, Seydah et Damas elle-même ouvrirent leurs portes tour à tour aux deux armées coalisées.

Alors le mauvais naturel de Mohammed-Abou-dahab, sa convoitise, sa jalousie, sa soif de pouvoir et d'or, tous ces mobiles de sa vie, toutes ses passions basses et criminelles se réveillèrent en lui. L'heure était venue de se démasquer, d'agir pour soi et non pour un maître, de viser à un poste que des conquêtes successives avaient rendu si beau. Aucun moyen ne répugna à cet homme. Il traita secrètement

avec Constantinople, puis, au moment où tout lui conseillait d'aller en avant vers les frontières ottomanes, il massa ses forces et se retourna sur l'Égypte.

Mais se défiant du premier conflit, craignant le choc des odjaqs et des janissaires dévoués encore à la cause d'Aly-Bey, il n'alla pas droit au Kaire, tourna cette ville par les déserts, et vint déboucher par Syout dans la Haute-Égypte. Là, fort d'une jonction de tribus arabes, il proclama ses plans d'usurpation, et, marchant vers le Kaire, il campa sur la rive gauche du Nil, dans les premiers jours de l'an 1186 (1772).

Enfin les yeux d'Aly-Bey étaient dessillés. Cet homme, nourri dans sa maison, sorti de la condition la plus infime, ce protégé qu'il avait aimé comme son fils, ce beau-frère si dévoué en apparence, n'était qu'un ingrat, un traître, un parjure. Le cœur du bey en saigna : le crime domestique lui parut plus odieux que l'attentat politique. Il chercha, mais trop tard, à le venger. Son lieutenant Ismayl-Bey n'osa pas se commettre, avec les trois mille hommes qu'il avait sous ses ordres, contre les forces imposantes qui encombraient l'autre rive du Nil.

Séduit d'ailleurs par les promesses du rebelle, ce bey déserta avec ses troupes, et enleva au malheureux Aly ses dernières ressources.

Alors le Cheyk-êl-beled s'enferma dans la citadelle avec ses trésors, ses femmes et ses derniers partisans. Il déclara d'abord qu'il voulait s'y défendre; mais, mieux conseillé, il se décida à fuir avant que les troupes d'Abou-dahab lui en eussent ôté les moyens. Il quitta l'Égypte pour la troisième fois le 9 Moharrem 1186 (12 avril 1772), gagna la Syrie avec six mille hommes et un trésor de huit cent mille sequins. Dans la route, quelques défections affaiblirent encore son escorte, et, fatigué du voyage, dégoûté du pouvoir et des hommes, il n'arriva à Saint-Jean-d'Acre que dangereusement malade.

L'accueil du cheyk Dâher lui rendit seul un peu de courage. Dans la rade d'Acre était alors mouillée une escadre russe qui offrit au Cheyk-êl-beled déchu des secours d'hommes et de canons. Trois mille Albanais, au service de la Russie, renforcèrent l'armée d'Aly-Bey. Avec ces auxiliaires et le concours de Dâher, il crut pouvoir reprendre l'offensive. Encore souffrant, il détacha en avant Aly-Bey-êl-Ten-

taouy, qui s'était montré fidèle à sa mauvaise fortune. Ce lieutenant reprit Sour, Saydah et plusieurs autres places littorales : Jaffa, Ghazzàh, Ramléh, Louddah se soumirent à leur tour, et furent confiées à des partisans d'Aly-Bey.

Au Kaire pourtant, le nouveau cheyk-êl-beled, Mohammed-Abou-dahab, se conduisait de manière à faire regretter son devancier, et à lui préparer des chances de retour. Ce n'était plus l'administration sage, modérée, tolérante d'Aly-Bey ; mais un gouvernement tout d'exactions et de violences, ne rêvant qu'accroissement d'impôts, s'inquiétant peu des douleurs et des misères de la population. Las de tant d'abus, les janissaires et les autres odjaqs envoyèrent une députation à Aly-Bey, en le suppliant de venir se remettre à leur tête.

Aly-Bey n'avait alors sous lui que deux mille cinq cents hommes ; mais en réunissant les garnisons éparses, le contingent de Dâher, et un corps soldé de trois mille cinq cents Moghrebins, il parvint à compléter un effectif de huit mille combattans.

Il partit à leur tête le 11 Moharrem 1187 (4 avril 1773), et vint camper devant Salahyéh.

Un premier combat avec l'avant-garde des troupes d'Abou-dahab, forte de douze mille hommes, tourna entièrement à l'avantage d'Aly-Bey. Mais ce fut son dernier jour de fortune. Aucune des diversions qu'on lui avait promises n'éclata en sa faveur. Le rusé Abou-dahab avait préparé avec de l'or et des calomnies la catastrophe où devait finir son ancien maître. Aux odjaqs qui penchaient pour le proscrit, il avait dit que le bey était devenu apostat par son alliance avec les Russes et les Chrétiens; aux cheyks, aux sandjaqs et aux dissidens dont l'influence pouvait lui être contraire, il avait fermé la bouche avec des présens. Tant de menées, tant d'intrigues, avaient abouti à un revirement complet. Au lieu de se déclarer pour Aly, les odjaqs, à part les seuls janissaires restés neutres, marchèrent pour Abou-dahab.

Quand Aly-Bey reçut cette nouvelle, il comprit que c'en était fait de sa cause. Blessé à Salahyéh, rongé par la fièvre, il ne put assister au combat qui allait se donner; mais il en devina le dénouement et s'y résigna avec héroïsme. Son adversaire, qui ne laissait rien aux chances du hasard, avait, en dehors de ses vastes moyens d'attaque, acheté des défections dans le camp

l'Aly-Bey. Les trois mille Maghrebins étaient à lui avant la bataille : et comme si la destinée du prince proscrit eût été d'être trahi par ses créatures, Ibrahym et Mourad-Bey, tous les deux de sa maison, avaient promis de passer à l'ennemi pendant le combat. Ce dernier, amoureux de Sitteh-Nefysseh, épouse d'Aly-Bey, avait mis pour condition à ce marché que le harem et les biens de son maître lui reviendraient après sa mort.

Sous de pareilles circonstances, l'affaire s'engagea : Aly-él-Tentaouy et le cheyk Tcheléby, fils de Dâher, qui commandaient les deux ailes de l'armée, chargèrent l'armée d'Abou-dahab avec quelque avantage ; mais au centre la trahison provoqua une déroute immédiate. Él-Tentaouy et Tcheléby furent cernés et tués, et le reste prit la fuite.

Aly-Bey était demeuré au camp. Lorsque les beys sauvés du désastre vinrent lui annoncer la fatale nouvelle, il l'accepta comme un coup attendu, résista aux conseils de ceux qui l'engageaient à se retirer vers Ghazzâh. « Laissez-moi seul, leur dit-il ; je veux ici les » attendre. » Il resta avec dix Mamlouks ; et malade, il se fit porter à l'entrée de sa tente.

L'avant-garde ennemie parut bientôt : cinquante hommes se précipitèrent sur le bey. D'un coup de cimeterre, Aly renversa un assaillant à ses pieds, puis il en blessa deux autres. Atteint alors d'un coup de pistolet au bras droit, et d'un autre à la cuisse, il combattit du bras gauche, agenouillé, renversa le kyahyâ qui commandait les assassins, se défendit avec toutes ses armes jusqu'à ce que mutilé, sanglant, écrasé par le nombre, il fût saisi et traîné devant Abou-dahab. On assure que Mourad-Bey se mêla à cette attaque dernière, et qu'il y frappa son ancien maître à la joue d'un coup de sabre.

Aly-Bey fut conduit au Kaire où il mourut peu de jours après. L'appareil de ses blessures avait été empoisonné, dit-on, par les ordres du vainqueur. Les honneurs funèbres furent rendus à ses dépouilles, malgré les ordres contraires du sultan Abd-êl-Hamyd (Abd-êl-Hamyd-ben-Moustafâ [1]) qui régnait alors.

Les populations égyptiennes ont consacré leur amour et leur admiration pour Aly-Bey en lui décernant le surnom d'*él-Kebyr* (le Grand).

[1] Quelques-uns de nos historiens nomment ce prince *Ahmed IV*.

L'esprit de vengeance était trop bien dans le caractère d'Abou-dahab pour qu'il ne poursuivît pas les restes fugitifs du parti d'Aly-Bey. Le cheyk Dâher qui s'était montré pour le bey mort un ami si dévoué et si sûr, Dâher qui avait perdu un fils à la défense de sa cause, devait être en première ligne dans ces projets haineux. Abou-dahab ne voulut pas remettre à d'autres le soin de cette entreprise : il nomma qâym-maqâm Ismayl-Bey, et commandant du Kaire Ibrahym-Bey devenu son favori, puis il se dirigea vers la Syrie l'an 1189 (1776). Khân-Younes, Ghazzâh, Ramléh, Jaffa, se rendirent tour à tour. Un sac affreux marqua l'occupation de cette dernière place, et, pour épargner à Acre le même sort, Dâher l'évacua avec sa famille et les réfugiés égyptiens.

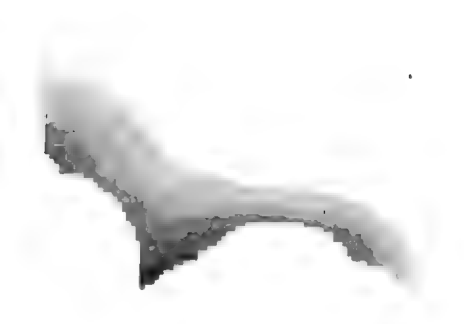
Mohammed-Abou-dahab entra dans la ville qu'on laissait à sa merci, et s'y révéla par des exécutions sanglantes. Mais le doigt du ciel avait marqué sa fin dans cette ville, fin terrible et foudroyante. Un matin on le trouva mort dans sa tente. L'armée égyptienne, de retour au Kaire, n'y rapporta que le cadavre de son général.

A la mort de Mohammed-Abou-dahab, plu-

sieurs compétiteurs se présentèrent pour le poste de cheyk-êl-beled. Malgré les prétentions d'Ibrahym et de Mourad-Bey, ce fut Ismayl-Bey qui l'emporta. Ismayl au fond du cœur avait conservé quelque affection pour Aly-Bey son ancien maître : son premier acte fut une amnistie complète pour les proscrits de sa maison. Rétablis dans leurs dignités, ces nouveaux venus servirent d'appui à Ismayl contre les trames ambitieuses de Mourad et d'Ibrahym-Bey.

Ces derniers en effet avaient déjà constitué leur parti. Leur premier acte d'hostilité fut une demande d'exil contre Hassan-ben-Geddaouy, ami du Cheyk-êl-beled. Sur un refus, ils se retranchèrent dans la citadelle ; mais, attaqués, ils furent obligés de quitter cette position et de se réfugier dans le Sayd. Une seconde campagne leur réussit mieux ; ils taillèrent en pièces les troupes d'Ismayl-Bey, et le forcèrent à quitter l'Égypte. Hassan-êl-Geddaouy, déporté à Geddah, parvint à tromper les exécuteurs de la sentence et à se réfugier vers Assouân.

Ibrahym et Mourad restaient donc maîtres : l'un se fit cheyk-êl-beled, l'autre émyr-êl-



Hag. Pour augmenter le nombre de leurs créatures, ils distribuèrent des places de beys et de kâchefs à leurs principaux Mamlouks. A peine avaient-ils achevé de se reconnaître, que la nouvelle du retour d'Ismayl en Égypte leur parvint au Kaire. Les deux co-associés au pouvoir envoyèrent contre lui un gros de troupes; et une rencontre eut lieu dans la province d'Atfyèh, où périt presque tout le reste de la maison d'Ismayl. Ce fut à grand'peine que, caché dans une caverne, il parvint lui-même à échapper au carnage et à rejoindre dans la Haute-Égypte Hassan-Bey-êl-Geddaouy. Les deux vaincus se tinrent dès-lors en observation dans les rochers de Gennâdel, au-dessus de la deuxième Cataracte.

Ce triomphe permit à Mourad-Bey d'aller cette année-là à la Mekke, mais à son retour un refroidissement se manifesta entre lui et Ibrahym-Bey. Ibrahym quitta le Kaire, et les sollicitations réitérées de son collègue purent seules le décider à y revenir. Quand il y fut réintégré vint le tour de Mourad pour bouder, à propos des avances que le Cheyk-êl-beled faisait à quelques maisons ennemies de la sienne. Le bey irascible se retira à Minyéh; et

là, pendant quelque temps, il résista à toutes les ambassades d'Ibrahym, à toutes les instances des cheyks. Après quelques mois de retraite obstinée, il en vint à des hostilités, descendit vers le Kaire, et séjourna près de Gyzéh dix-huit jours, puis remonta vers Minyéh après une insignifiante canonnade.

A Minyéh les pourparlers recommencèrent entre les deux amis brouillés : Ibrahym vint à capitulation, et promit de livrer à Mourad les cinq beys ses ennemis. Mais en même temps qu'il faisait cette promesse, il avertissait les intéressés qui s'évadaient du Kaire. Mourad le sut en route, attaqua les fugitifs, les fit prisonniers, les condamna au simple exil, et plus tard encore, quand ils eurent rompu leur ban, il les reprit de nouveau, et leur accorda, avec une grâce complète, la restitution de leurs rangs et de leurs priviléges ; car cette tête de Mourad était un singulier mélange de bon et de mauvais, de grandeur chevaleresque et de petitesses opiniâtres.

A la suite de ce petit démêlé, la paix régna entre les deux titulaires de l'autorité : ils continuèrent tant bien que mal les erremens administratifs qui avaient graduellement ruiné l'É-

gypte : ils se partageaient les revenus du pays, sans responsabilité, sans contrôle, ne rendant que des comptes illusoires à Mohammed-Pacha qui résidait alors au Kaire, aù nom de la Porte.

Lasse d'être ainsi jouée, cette puissance résolut de faire valoir l'argument de la force. Le sultan Abd-êl-Hamyd envoya une armée sous les ordres du qapytân-pacha Hassan, pour réprimer l'audace des beys. Quand ces troupes eurent pris terre à Alexandrie, le 25 Chaabân 1200 (23 juin 1786), une consternation profonde régna parmi les beys. Stupéfaits, ils ne songèrent pas d'abord à une résistance ouverte. Ils réclamèrent l'intercession du pacha, qui répondit par un refus, et se décidèrent ensuite à envoyer en députation les cheyks êl-Modhy et Ahmed-êl-Aroussy. Ces délégués se présentèrent devant le qapytân-pacha ; mais, connaissant la turbulence des beys, ils demandèrent plutôt grâce pour les populations que faveur pour les Mamlouks. Bien leur en prit; car déjà revenus de leur terreur, les beys guidaient leurs cavaliers vers la Basse-Egypte. Mourad-Bey, à la tête de toute la milice disponible, venait de s'emparer de Rahmaniéh, jetant ainsi le gant aux

Turks qui arrivaient pour le combattre. Rahmaniéh fut le théâtre de la première rencontre.

D'un côté se déployaient les bataillons ottomans flanqués par des pièces d'artillerie; de l'autre, les cavaliers mamlouks que n'appuyaient ni canons ni fantassins. L'issue du combat ne fut pas un instant douteuse ; le bruit, l'éclat des bombes, l'effet des boulets jetaient l'effroi parmi les milices mamloukes qui se replièrent en désordre vers le Kaire, d'où, réunies à la maison d'Ibrahym-Bey, elles gagnèrent le Sayd, résolues à se défendre plus sérieusement sur ce dernier terrain.

Quand la capitale fut libre, le pacha Mohammed rassembla les odjaqs et les conduisit à la rencontre du généralissime ottoman. Hassan-Pacha fit son entrée dans la capitale le 5 Chaoual 1200 (1er août 1786). Sa route dans l'intérieur de l'Egypte n'avait été qu'un long pillage et une horrible dévastation. Les soldats turks y avaient fait regretter les Mamlouks.

La conduite de Hassan au Kaire ne fut pas plus bienveillante. Il avait fait mettre à l'encan toutes les propriétés des Mamlouks; leurs maisons, leurs harems, et jusqu'à leurs esclaves enceintes. Cette dernière rigueur révolta les

cheyks. Invoquant les lois du Koran et de l'humanité, ils parlèrent si haut et si ferme que le qapytân-pacha revint de cette décision. Hassan-Pacha chercha à organiser l'Égypte à la turke; puis sentant bien que son œuvre était à recommencer si Mourad et Ibrahym-Bey n'étaient pas expulsés de l'Égypte, il envoya dans le Sayd Abedy-Pacha, qui rallia à sa cause les beys fugitifs Ismayl et Hassan-êl-Geddaouy. Une affaire sanglante eut lieu près de Gebel-êl-Selseléh, où Mourad, avec six mille cavaliers, tint tête à vingt mille Turks.

Dans cet engagement, le champ de bataille ne resta ni à l'un ni à l'autre parti. Les Mamlouks se retirèrent vers les Cataractes; les Turks se rabattirent sur le Kaire, en ravageant chacun de leur côté le pays qu'ils parcouraient. Ainsi finit l'expédition de Hassan-Pacha, qui ne servit en définitive qu'à tourmenter le pays sans profiter à la Porte-Ottomane.

Avant de partir, le qapytân-pacha rétablit Ismayl-Bey dans ses fonctions de Cheyk-êl-beled; Hassan-êl-Geddaouy fut fait émyr-êl-Hag. Ces deux titulaires jouirent de leurs dignités d'une façon assez paisible. Au-dedans, quelques troubles causés par des actes arbi-

traires de l'oualy Ahmed; au dehors l'avènement de Sélym III (Sélym-ben-Abd-êl-Hamyd) survenu en 1204 (1789), n'avaient pu ébranler leur pouvoir, quand un fléau inattendu vint rouvrir le chemin du Kaire à Ibrahym-Bey et à Mourad. Ce fut la peste qu'on a nommée *la peste d'Ismayl*. Jamais à aucune époque et en aucun lieu le fléau ne fit autant de ravages qu'en 1205 (1790), au Kaire. La ville était hideuse à voir : sur trois cents mille habitans, mille mouraient chaque jour : on renouvela les autorités jusqu'à trois fois dans vingt-quatre heures. Le Cheyk-êl-beled, Ismayl-Bey, y périt avec presque toute sa maison; le seul Othmân-Bey-êl-Tabel survécut; mais, nommé Cheyk-êl-beled, il trouva le poste trop lourd pour lui et rappela Mourad-Bey et Ibrahym. Hassan-êl-Geddaouy, averti de leur approche, se retira de nouveau dans la Haute-Égypte.

Ibrahym et Mourad-Bey firent leur rentrée au Kaire le 5 Dou-l-qadéh 1205 (6 juillet 1791). Ils renversèrent les autorités nommées par le qapytân-pacha, et semblèrent chercher dans les violences et les exactions une revanche des maux soufferts et des privations subies.

Les Mamlouks eux-mêmes, surtout ceux de Mohammed-Bey-êl-Elfy, se virent en butte aux plus graves excès.

Une insurrection ayant toutefois imposé aux deux beys plus de réserve envers les indigènes, ils se jetèrent sur les négocians européens établis, soit au Kaire, soit à Rosette, soit à Alexandrie; les Français surtout semblaient avoir le privilége des plus dures persécutions. La maison Varsy de Rosette, les maisons Neydorf, Caffe, Henricy, Baudeuf et Prix-Réal du Kaire, eurent à supporter les plus intolérables avanies. La chose alla au point que des pétitions collectives furent adressées à la métropole, et que dès l'an III de la République française (1795) le Directoire fut saisi de ces griefs par l'intermédiaire du consul Magallon.

Toutefois, depuis cette époque jusqu'au jour où Bonaparte entra dans les vues des pétitionnaires, Mourad-Bey n'avait répondu aux plaintes que par des avanies nouvelles, aux menaces que par des confiscations. Il venait même de mettre le comble à ce système spoliateur, et un arrêté récent allait ruiner de fond en comble toutes les maisons européennes, quand tout-

à-coup une nouvelle parvint à Mourad dans son palais de Gyzéh, nouvelle étrange et imprévue qui semblait une réponse providentielle à ses mesures de pillage organisé.

Une armée française avait pris terre sur la plage d'Alexandrie!

Bonaparte la commandait!

FIN DU DEUXIÈME VOLUME DE L'HISTOIRE DE L'ÉGYPTE ANCIENNE.

TABLE.





FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME DE L'HISTOIRE DE L'ÉGYPTE ANCIENNE.

